

Abbé Joseph GRUMEL

Prêtre selon l'Ordre de Melchisédech

INTRODUCTION À L'ÉVANGILE

« Celui qui voudra sauver sa vie la perdra,
mais celui qui perdra sa vie à cause de l'Évangile la sauvera.
« Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles
dans cette génération adultère et pécheresse,
le Fils de l'Homme rougira de lui
lorsqu'il reviendra dans la gloire de son Père
avec ses saints Anges... » (Mc.8/36, 38)

Joseph GRUMEL

Prêtre selon l'Ordre de Melchisédech

ARGUMENT

Jésus a dit :

« En vérité, en vérité, je vous le dis,

« si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort » (Jn. 8/51)

Je pense et j'affirme que cette promesse de vie impérissable est vraie. Je récuse toute interprétation nébuleuse de cette parole. Je vois la réalisation de cette promesse en Marie, qui n'est pas morte, mais qui fut assumée dans la gloire céleste, comme l'Église l'a toujours cru et affirmé, tant dans ses décrets du Magistère que dans sa sainte Liturgie. Marie a compris et appliqué pleinement l'Évangile. Et inversement, si les chrétiens, mêmes saints, n'ont pas accompli cette promesse, mais s'ils sont morts comme les païens, c'est qu'ils n'ont ni compris, ni appliqué l'Évangile intégral.

Et si l'Église aujourd'hui encore est contrainte d'enterrer les morts qui furent cependant baptisés et munis des sacrements, c'est que la Pensée apostolique première a été perdue dans l'Église, dans cette Église militante, qui pour l'instant reste en déroute devant l'Ennemi. Est-il donc possible de retrouver cette Pensée apostolique, de manière à comprendre exactement ce que signifie le mot « Évangile », afin de pouvoir ensuite le mettre en application, de manière à en obtenir la vie impérissable ?

.....

Le sens du mot « Évangile »

« Évangile... » Le mot est sur les lèvres de tout le monde, et depuis combien de siècles ! Qui ne cherche à justifier sa conduite par l'Évangile ? Quel est le chrétien qui ne dit pas souvent : « C'est vrai comme l'Évangile », ou « Parole d'Évangile ! » Tous savent que le mot signifie étymologiquement et originellement « Bonne Nouvelle ».

Mais il y a quantité de bonnes nouvelles dans le monde !... Quelle doit être la Bonne Nouvelle par excellence ? je n'en vois pas d'autre que l'annonce des sentences supprimées, de la mort supprimée, du retour au commencement, avant la faute. Car tant que la mort subsiste, même avec les consolations de l'espérance en l'autre vie, même avec les procédés médicaux qui en adoucissent la torture, il n'y a aucune bonne nouvelle dans le monde, sinon des informations tout à fait secondaires qui ne changent rien à la condition réelle et universelle de la nature humaine déchue que nous recevons tous, fils d'Adam que nous sommes, en entrant dans ce monde.

Certes, dira-t-on, l'Évangile est bien cette « Bonne Nouvelle » puisqu'il nous raconte en définitive la Résurrection de Jésus. Lui a vaincu la mort. C'est vrai. Mais alors cette bonne nouvelle est pour lui, non pas pour nous. Quel avantage pour moi si Jésus est vraiment ressuscité – ce dont je ne doute nullement, car c'est là le fait historiquement le mieux établi – si moi je dois mourir ? L'Évangile n'est vraiment une bonne nouvelle, et la Bonne Nouvelle pour moi, s'il m'apporte la certitude que je ne mourrai pas. S'il m'assure seulement de la résurrection après la mort, il ne m'apporte rien de plus que les derniers livres de l'Ancien Testament, qui prophétisaient déjà la résurrection des hommes, au moins des justes, au dernier jour. L'Évangile, s'il ne m'assure rien que la survie de mon âme, disons de ma personne, ne m'apporte rien de plus que les discours très sensés de Socrate qui était déjà lui-même assuré que la ciguë qu'il devait boire lui assurait une entrée dans un monde meilleur que celui-ci.

L'Évangile et les évangiles...

Il faut distinguer en effet le contenant et le contenu. On parle en effet de l'Évangile de Jean, de l'Évangile de Marc... et l'on désigne ainsi les livres dits « des Évangiles », qui nous racontent avec une convergence remarquable et des divergences complémentaires le passage de Jésus sur la Terre. Ce sont les « témoins des faits » et les auditeurs directs des paroles qui nous rapportent ces faits et ces paroles. Non pas tous, ni toutes, mais ce qu'il importe de savoir pour accéder à l'Évangile. Normalement une lecture bien faite de l'un ou l'autre des Évangélistes doit nous amener à comprendre ce qu'est cette « Bonne Nouvelle » fondamentale qui écarte non seulement la menace de la mort, mais la mort elle-même.

Où donc est cette « Bonne Nouvelle » ? Est-elle dans le récit des faits ? Est-elle dans l'enseignement de Jésus ? Est-elle dans l'Institution de l'Église, que l'on trouve effectivement dans l'Évangile, cette Église qui maintient le mémorial, qui a reçu les pouvoirs du Christ, notamment celui de « pardonner les péchés », de les « enlever », et même de « guérir toute langueur et toute maladie », donc de relever la créature humaine pour la ramener à l'idéal originel ? Cette Église a essentiellement pour mission de « porter témoignage » jusqu'aux extrémités du monde, et d'annoncer que le Seigneur Jésus reviendra pour régner effectivement sur la terre, afin que « la volonté du Père soit accomplie comme elle l'est dans le ciel ». Cette Église qui maintient à la fois le témoignage et l'espérance, en

assurant la pérennité du témoignage devrait elle-même manifester la puissance de l'Évangile... Or il n'en est rien. C'est là le scandale. Les chrétiens dans leur immense majorité, tombent malades comme les autres hommes. Non seulement ils ne peuvent plus « guérir toute langueur et toute maladie », comme le faisaient couramment les Apôtres, mais ils ne peuvent se guérir eux-mêmes. Ils ont d'ailleurs la franchise de l'avouer. Ils ne cachent pas leurs misères. Ils les mettent au grand jour, notamment à Lourdes où chaque année des dizaines de milliers de malades sont amenés devant la grotte, où Marie nous a fait connaître son Immaculée Conception. Et la plupart de ces malades ne sont pas guéris. Ils reviennent chez eux avec leur maladie et avec l'assurance qu'ils en mourront, ou de celle-là ou d'une autre. Et il est vrai que les prêtres du Dieu vivant passent une notable partie de leur temps à enterrer les morts. Jésus pourtant disait à ce jeune homme qui prétendait devenir son disciple, mais qui voulait auparavant aller ensevelir son père, « Laisse les morts enterrer leurs morts, et toi, va prêcher le Royaume de Dieu... »

Ainsi le vrai problème actuel n'est pas d'histoire ou d'exégèse, c'est le scandale manifesté dans l'histoire jusqu'à nos jours : l'Église, qui professe la foi et qui maintient le mémorial, qui annonce le Royaume et qui témoigne des faits et des dires de Jésus, cette Église n'accomplit pas les promesses de l'Évangile. Elle se dit militante, certes, elle regarde avec un envie et une nostalgie indicibles cette Église triomphante des saints et des martyrs... mais le combat qu'elle mène ici-bas est encore une défaite, une défaite qui se renouvelle à chaque génération, puisque les fils n'ont pas cessé, depuis les Apôtres, d'enterrer leur père, malgré cette parole donnée par Jésus à ses disciples : « Voici que je vous ai donné tout pouvoir sur les serpents et les scorpions... », c'est-à-dire sur toutes les puissance de la mort.

Nous sommes donc placés devant cette alternative inéluctable :

- Ou bien nous mettons en doute la promesse du Seigneur, et nous disons que l'Évangile n'est ni compréhensible ni applicable sur la terre, A quoi bon le prêcher ? Et il ne manque pas d'ailleurs d'interprétations variées de l'Évangile par lesquelles les auteurs astucieux, en nombre presque infini, ont commenté les Textes Sacrés pour démontrer qu'ils ne disent pas ce qu'ils disent.
- Ou bien nous faisons foi en la promesse fondamentale du Seigneur : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort », et nous disons avec une audace qui détruit toute humaine sagesse, et toute interprétation fantaisiste des Écritures : hormis les apôtres et les martyrs, et quelque saint inconnu qui aurait échappé à la mort, hormis Marie assumptée au ciel, tous les chrétiens ont passé à côté de l'Évangile ; aucun d'entre eux n'a gardé réellement la Parole du Seigneur dans toute sa force, aucun n'est parvenu à cette « vérité toute entière qui nous délivrera ».

Or c'est la seconde alternative qui est la seule valable, sinon toute la Révélation s'écroule, et nous devrions blasphémer en disant que Dieu nous a trompés, non seulement dans les Prophètes, mais même en son Fils Jésus-Christ. Toutefois, ce n'est pas une petite affaire que de faire la « psychanalyse », si l'on peut dire, de la conscience chrétienne !... disons de la conscience cléricale. Il le faut cependant. C'est là un travail indispensable pour parvenir à la véritable intelligence des Évangiles. Car, de soi, l'Évangile est le plus simple de tous les livres, écrit dans une langue limpide, avec un vocabulaire éminemment concret ; aucune abstraction, aucune philosophie, aucune terminologie spécialisée. Alors pourquoi ce petit livre est-il si peu compris ? Pourquoi n'est-il pas mis en application ? Pourquoi tombons-nous toujours sous le reproche du Seigneur : « Pourquoi dites-vous : » Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je vous dis ? » ou encore cet autre reproche : « Que votre cœur est donc lent à croire ! » Ou encore : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » C'est donc bien notre cœur lent et lourd, et parfois « dur » qu'il nous faut changer, et notre esprit enténébré qu'il nous faut éclaircir, pour que l'Évangile devienne intelligible pour nous, tel qu'il est écrit, sans que l'on soit obligé de gloser ou d'interpréter, ou de « transposer », ou d'extrapoler, comme on l'a fait jusqu'ici.

C'est pourquoi cette « Introduction à l'Évangile » n'a nullement pour objet comme on le fait si souvent de disserter sur l'histoire ou sur le genre littéraire, pour savoir comment les textes ont été élaborés et comment ils nous sont parvenus. Ces questions sont absolument dépourvues d'intérêt lorsque l'on a reçu la Grâce de vraiment comprendre l'Évangile. Il n'y a pas lieu d'ailleurs de remettre en question la vigilance constante de l'Église sur le dépôt de la Révélation. Il n'y a rien d'aussi assuré que la transmission des Textes, de l'authenticité de la Tradition liturgique, amoureuse et admirative, par ceux qui placent non seulement leur foi et leur espérance, mais leur adoration dans le Verbe écrit lui-même. La solidité de la tradition manuscrite et ensuite de l'imprimerie, dépasse de loin tout ce que l'on peut désirer pour avoir toutes les preuves rationnelles de l'authenticité des Évangiles et de la Vérité des paroles du Seigneur. Aussi nous n'allons pas interroger les sources à la lumière de notre science humaine, mais plutôt mettre notre psychologie d'hommes déchus sous la lumière de la Parole vivante de Dieu, inaugurée en Jésus-Christ, pour nous réadapter, si possible, à l'éternelle Pensée de la Trinité Sainte sur la nature humaine. Car il est hors de doute que c'est dans cette Pensée-là, au-dessous de laquelle nous sommes tombés depuis Adam, que réside notre Salut, notre victoire et notre bonheur éternel.

oooo

Fin du chapitre 1

Chapitre 2

Le mot ÉVANGILE dans les livres de St. Matthieu et de St. Marc

Si nous voulons savoir le vrai sens du mot « Évangile », ne convient-il pas d'interroger les Évangélistes eux-mêmes ? C'est ce que nous allons faire dans ce chapitre et les deux suivants, en analysant avec le plus grand soin possible, tous les passages où figurent ce mot.

Parmi les quatre Évangélistes, seul Marc a placé le mot « Évangile » au début de son ouvrage, et comme son titre en quelque sorte :

« Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu... »

Il semble que le mot « Commencement » soit de trop au début de l'ouvrage : tous les livres ne commencent-ils pas par le commencement ? Ne faudrait-il pas traduire de préférence le mot « Archè » par « Principe » ? « Principe de l'Évangile de Jésus-Christ » ? Ce serait ainsi entrer dans l'étymologie du mot latin « initium » : « Initiation à l'Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu ». Le récit des faits du livre de St. Marc - sans même rapporter le Sermon sur la Montagne – ne serait alors qu'un « commencement des paroles », ces rudiments de la foi dont parle l'Épître aux Hébreux, qui sont donnés aux « enfants », aux « népioi », aux catéchumènes qui en « sont encore au lait et qui ne peuvent supporter la nourriture solide » (Hb.5/13-14). Cela est vrai ; les faits de la vie publique ne sont que l'extérieur de l'Évangile : ils sont surprenants, ils nous intriguent, ils rompent avec le cours ordinaire de ce siècle. Ils nous amènent à nous demander : « Mais qui donc est ce Jésus, qui possédait une telle puissance de miracles et qui, ayant été crucifié parce qu'il se disait fils de Dieu, est ressuscité, comme il l'avait dit, le troisième jour ? ». Quel est-il ce Jésus ? A vrai dire, le titre même de l'Évangile de Marc nous donne déjà la réponse : il est fils de Dieu. Mais pour l'instant, nous n'avons aucune lumière pour résoudre l'énigme que Jésus posera lui-même à ses contradicteurs : « Comment, de quelle manière le Messie est-il à la fois le Seigneur et le fils de David ? » (Mc.12/37).

Il est donc très juste de considérer l'Évangile de Marc comme une initiation, celle même que les Apôtres ont reçue du Seigneur pendant sa vie publique. En le voyant agir, en écoutant ses discours, ils sont entrés peu à peu dans le Mystère de sa Personne, c'est-à-dire de sa filiation divine. C'est pourquoi l'Évangile est bien pour Marc, comme pour les autres, résumé dans cette seule parole : « Jésus-Christ, fils de Dieu ».

Affirmer que Jésus est fils de Dieu c'est donc tenir le Principe de l'Évangile. Et effectivement, Marc nous présente aussitôt Jean-Baptiste conférant à Jésus le Baptême dont il avait reçu mission, Baptême au cours duquel se fait entendre la voix du Père : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances... »

Le centre de l'Évangile de Marc est la confession de Saint Pierre : les Apôtres, par sa bouche, reconnaissent que Jésus est vraiment fils de Dieu. Cette profession de foi, joie immense pour le Seigneur, est cependant aussitôt assombrie par la prédiction de la Passion ; mais elle est vite confirmée par la Transfiguration éclatante du Seigneur sur la haute montagne, où de nouveau la voix du Père porte en faveur de Jésus le témoignage suprême infiniment supérieur au témoignage des hommes. « Celui-ci est mon fils bien-aimé... » Le même témoignage qu'au Baptême. Ainsi les apôtres, confirmés dans leur foi en la filiation divine de Jésus, résisteront à la pression religieuse des chefs qui se dresseront contre cette même filiation divine.

En effet, le récit de Marc se conclut par la profession solennelle de la Foi, annoncée dans le titre ; devant Caïphe, c'est le seul grief qui est retenu contre Jésus : « Dis-nous si tu es fils de Dieu ». Et Jésus le dit, il le proclame avec serment, s'appuyant sur la prophétie de Daniel : « Vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la Majesté... » Il est donc condamné à la crucifixion, comme blasphémateur. (En fait, selon la Loi juive, il aurait dû être lapidé, mais il fut exécuté selon la loi romaine, alors en vigueur sur le territoire occupé par les romains, la Palestine. Cette condamnation est en un sens merveilleuse : car elle prouve que les autorités théologiques et religieuses du temps voyaient très bien la gravité d'une telle prétention, de la part de Jésus véritablement homme devant leurs yeux. L'enseignement que Jésus avait donné de lui-même et sur lui-même avait donc été bien compris, admis par les Apôtres et quelques disciples, mais rejeté par les prêtres et les chefs, les pharisiens et les scribes. Et cependant, il faut admettre qu'au moment de ce jugement qui ne dura que quelques minutes, quelques secondes peut-être, le jugement le plus court du monde où il n'y eut ni témoins, ni avocats, ni plaidoiries, ni considérants, ni délibérations, la formule évangélique fondamentale avait été parfaitement mise en lumière : il y a un homme qui s'appelle Jésus et qui se dit fils de Dieu : l'est-il, oui ou non ? C'est la mort qui va en décider : si cet homme meurt sans recevoir le secours de Celui qu'il appelle son Père, c'est assurément qu'il a menti. Et effectivement, les juges du Sanhédrin triomphaient au pied de la Croix, ils ricanèrent : « Si tu es fils de Dieu, descends maintenant de ta croix, et nous croirons... » Toutefois, comment cet homme meurt-il ? Il ne subit point la mort comme un coupable, il ne la brave pas comme un innocent, il l'assume comme un Juste, comme le Juste par excellence ; et c'est pourquoi avant même que la preuve de sa filiation divine ne soit donnée par sa Résurrection, le centurion qui commandait l'exécution, le mieux placé pour voir tout ce qui s'était passé, s'écria : « Vraiment, cet homme était fils de Dieu ».

Mais en définitive, l'opinion du centurion ne pourrait être qu'une impression personnelle, une manière de parler, ne correspondant pas à la réalité substantielle de la Personne de Jésus. Seule sa Résurrection, conformément à ce qu'il avait prédit, apporte la preuve que la Justice est bien de son côté, que le Droit est du côté de l'accusé, que la Vérité est du côté du Crucifié, et que l'erreur et le péché sont du côté des scribes, des pharisiens, des juges et des prêtres.

Le « Commencement de l'Évangile » - titre du livre de Marc – est donc cette affirmation : « Jésus fils de Dieu ». Mais elle demeure mystérieuse, car, en fait, nous ne savons pas encore, à ne lire que l'Évangile de Marc, ce qu'elle signifie exactement. Nous ne savons pas en quel sens il faut entendre ce mot « fils », ce qui définit exactement sa filiation. Après tout, pourquoi ne pourrait-on pas dire aussi que les Anges sont fils de Dieu ? Que les Saints, que les Prophètes, les Sages, le furent aussi ?... Jésus est excellemment juste et saint, s'il est prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes, ayant à sa disposition une puissance divine plus grande encore que ne l'avait Élie et Élisée, pourquoi ne mériterait-il pas le titre de « fils de Dieu » ? Il le mériterait, certes, d'une manière déjà très particulière ; mais est-ce suffisant ? Est-ce bien en cela que consiste l'Évangile ? A ne lire que le livret de Marc, nous ne pouvons trancher la question. Et l'ambiguïté où nous demeurons correspond à l'intention de l'auteur, qui ne voulait nous livrer que le « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu ». Ce « Commencement », on le voit, ne correspond pas à l'histoire de Jésus, puisque Marc ne commence cette histoire que lorsqu'il paraît en Israël, vers sa trentième année. Ce « Commencement » est celui de la pédagogie de la foi, cette pédagogie qui fut celle des disciples de Jésus, qui ne l'ont connu qu'au moment de sa vie publique, et qui sont entrés dans son intimité, en perçant peu à peu, difficilement, le « secret » de Jésus, pendant tout le déroulement des faits, depuis le Baptême de Jean jusqu'à son enlèvement auprès du Père.

oooo

Le mot Évangile revient plusieurs fois dans le texte de St. Marc : 1/14

« Après que Jean fut livré, Jésus vint en Galilée, prêchant l'Évangile de Dieu, disant : « Le temps est accompli, et le Royaume de Dieu s'est approché ; changez de mentalité et croyez à l'Évangile ».

Ce texte est extrêmement significatif, il mérite d'être étudié de près. Il marque le début du ministère de Jésus en Galilée, parallèlement à Lc.4/14 et Mt.4/17, qui ne rapportent pas ici, ni l'un ni l'autre, le mot « Évangile ».

« Après que Jean fut livré... » Très probablement en avril 28 ; les quatre Évangiles rapportent en effet que c'est l'arrestation de Jean-Baptiste qui fut en quelque sorte le signal qui a déterminé Jésus à se rendre en Galilée et à y commencer son ministère. Peut-être peut-on penser que Jésus craignait la proximité d'Hérode ? Il est plus vraisemblable que Jésus vit que Jean avait accompli sa mission, et c'était là le signal indiqué par les circonstances que « les temps étaient accomplis ».

« prêchant l'Évangile de Dieu ». Certains manuscrits grecs et les latins dans leurs ensembles portent : « prêchant l'Évangile du Royaume de Dieu ». C'est sans doute la version la plus courte qui est la plus sûre. C'est ici que le mot « Évangile » prend tout son sens de « Bonne Nouvelle » ; il est la Bonne Nouvelle qui vient de Dieu, adressée aux hommes. Mais le contenu de la Bonne Nouvelle n'est pas précisé, sinon par :

« Le Royaume de Dieu s'est approché » : c'est un parfait ; la chose est faite. Il faut que les gens soient maintenant informés de ce que Dieu a déjà opéré parmi son peuple. Où donc « s'est approché » le Royaume de Dieu ? Il s'est approché à Nazareth ; à vrai dire, il y est déjà depuis de nombreuses années. C'est ce que les Apôtres comprendront plus tard, après l'entier déroulement des faits, lorsqu'ils apprendront enfin ce qui pour l'instant leur échappe : la Genèse de Jésus, qui est le fruit du Royaume, en même temps qu'il en est le prêtre et le roi.

« changez de mentalité » : Jésus insiste sur la pénitence nécessaire, sur le « changement de mentalité » (métanoïa) sans lequel l'homme charnel ne peut entrer dans les vues de Dieu. A ce titre sa prédication prolonge pour l'instant celle de Jean-Baptiste. Sur ce thème de la pénitence, Jésus prenait assurément à son compte les nombreuses exhortations des anciens prophètes. Le Verbe incarné a commencé par proférer ce qui était déjà contenu dans le Verbe Écrit.

« et croyez à l'Évangile » : ou « croyez en l'Évangile ». Là encore, pas de définition précise de l'Évangile. Certains éléments de cet Évangile sont cependant suggérés par les précédents versets de ce ch.1 de Mc. En effet, si l'on se rapporte au chapitre d'Isaïe dont les premiers versets sont cités au début du livre de Mc nous avons une vue prophétique admirable de la réconciliation et de la Rédemption que Dieu va opérer à l'égard de la nature humaine. C'est tout cet enseignement prophétique que Jean-Baptiste rappelle et met en évidence, en se faisant lui-même le champion et le héros d'une vie libre, dans la nature vierge, loin des cités polluées et des contraintes d'une société corrompue par le péché. Et il annonce la venue toute proche de ce Jésus qui « vous baptisera dans l'Esprit-Saint ». Comment celui qui baptisera dans l'Esprit-Saint ne serait-il pas lui-même rempli de ce même Esprit ? Et comment en est-il rempli ? Par qui a-t-il été baptisé dans l'Esprit-Saint ? A quel moment ? Pour l'instant ces questions, que l'on pose tout naturellement à la lecture de l'Évangile de Marc, restent sans réponse. Le mystère intime de Jésus n'est pas révélé. Cependant tout reste centré sur le témoignage transcendant du Père : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » L'Évangile serait donc finalement « la faveur de Dieu » ? Sans aucun doute. L'Évangile, c'est Jésus, obtenant cette faveur de Dieu parce qu'il est son fils. Et Jésus va vivre dans une nature vierge, où il reçoit la familiarité des bêtes dans le désert, dites « sauvages ». C'est donc le paradis terrestre reconstitué autour de Jésus, notamment par la présence des Anges qui le servaient, mais aussi, comme autrefois au paradis terrestre, par l'intervention du Serpent, qui cherche à le faire trébucher en lui suggérant le doute quant à sa filiation divine. Nous savons en effet, par les Évangiles de Lc et de Mt. que l'objet propre de la Tentation de Jésus au Désert est : « Si tu es fils de Dieu ».

Aussi, ayant lu attentivement les 13 premiers versets du livret de Marc, nous savons déjà que l'Évangile est la pleine faveur de Dieu sur un homme qui est son fils, qui est dans une relation de fils par rapport au Créateur du ciel et de la terre, ce Dieu qu'il peut appeler son Père en toute vérité. « Celui-ci est mon fils bien-aimé... » non point les autres hommes. C'est lui, c'est cet homme-là qui va baptiser les autres dans l'Esprit-Saint, dans l'Esprit de Sainteté, et qui les accordera à Celui qui est Saint.

Mais nous ne savons pas encore comment Jésus est lui-même baptisé dans l'Esprit-Saint, comment il est fils de Dieu. Car, manifestement Jésus n'a pas reçu l'Esprit-Saint dans le baptême de Jean – sinon pourquoi les autres ne l'auraient-ils pas reçu aussi ? Et Jean lui-même avait parfaitement conscience de ne pas conférer l'Esprit-Saint par son baptême : « Moi je vous baptise dans l'eau », disait-il. Lors du baptême de Jésus par Jean, le Père a seulement manifesté sa complaisance spéciale et unique sur Jésus et sa filiation, mais rien n'est dit sur le comment et le pourquoi de cette filiation.

.....

En Mt.4/23 nous avons une vue générale de cette première prédication de l'Évangile, faite par Jésus au début de son ministère public en Galilée : « Il enseignait dans les synagogues y prêchant l'Évangile du Royaume et guérissant toute langueur et toute infirmité ». Les miracles accompagnent la prédication et la confirment. Ils en sont aussi, en quelque sorte, la conclusion. C'est parce que la créature humaine se réconcilie avec le Père en Jésus-Christ, en acceptant son enseignement, que disparaissent les langueurs et les infirmités. Toutefois, il ne s'agit là que de « signes », car les malades guéris n'entreront sans doute pas dans cette foi parfaite qui seule leur eût assuré la pleine Justice aux yeux du Père, et par suite l'immortalité. D'ailleurs, à ce moment l'Évangile ne pouvait encore être pleinement révélé. Même texte en Mt.9/55.

.....

Le livre de Marc nous donne à nouveau le mot « Évangile » en 8/55 dans les termes suivants :

« Celui qui voudra sauver son âme la perdra, et celui qui perdra son âme à cause de moi, et à cause de l'Évangile la sauvera. Que sert à l'homme de gagner l'Univers, s'il vient à perdre son âme ?... »

Cette parole de Jésus se situe au cœur de la vie publique. Les foules enthousiastes d'abord à la vue des miracles, renoncent à suivre un enseignement déconcertant, celui des paraboles du Royaume, puis celui de l'Eucharistie, rapporté par Jean, et donné « dans une synagogue à Capharnaüm », au centre donc de la Galilée. C'est là que semble se clore la première période de la vie publique de Jésus. Les disciples eux-mêmes font défection : Jésus n'est pas le Messie vengeur que l'on attendait ; ces paroles, certaines du moins, sont « trop durs à entendre », et insupportables. Seuls les apôtres sont restés auprès de lui : « Maître, à qui irions-nous, toi seul as les paroles de la vie éternelle ». Et devant l'apostasie grandissante des chefs, pour reconforter le groupe apostolique, cette Église naissante, Jésus emmène Pierre, Jacques et Jean sur la montagne où il se transfigure devant eux. Et là, ils entendent le Père lui-même attester cette filiation divine que Pierre avait confessée au Nom des douze : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant ».

C'est à ce moment que Jésus révèle aux siens sa Passion future à Jérusalem. C'est dire que l'opposition des chefs et des prêtres, déjà si redoutable, ne va cesser de s'accroître. Pierre proteste : « Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi ! » mais Jésus est formel : il récuse cette bonne volonté pleine de

zèle de son apôtre : « Arrière Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ». C'est décevant, c'est révoltant même. Et c'est alors, dans des conditions psychologiques dramatiques, que Jésus met ses disciples devant cette alternative entre ce monde-ci et l'Évangile. Il n'y a pas de conciliation possible entre ces deux « ordres ». La filiation divine de Jésus et tout son enseignement contredisent absolument l'ordre du péché, même lorsqu'il est appuyé et légitimé par Moïse. Nous comprenons cela, nous qui, avec l'enseignement de St. Paul et l'exemple d'innombrables martyrs et toute la tradition de l'Église fidèle, avons reçu les éclaircissements déjà considérables qu'apporte l'histoire de la Rédemption de l'humanité. Mais nous concevons parfaitement que les Apôtres pouvaient être surpris : pourquoi donc le Messie envoyé en Israël allait-il être rejeté par l'élite intellectuelle de la Nation sainte et par le sacerdoce judaïque ?... Le rejet du Christ par les siens était un scandale inadmissible et insupportable.

Nous commençons ainsi à comprendre la transcendance de l'Évangile par rapport à tout ordre humain terrestre, et même par rapport à cet ordre éminent qu'était le patriarcat sacré en Israël. Toutefois nous ne pouvons encore définir cette transcendance : le texte de Marc reste énigmatique. Je crois d'ailleurs que d'innombrables saints ont risqué leur vie pour le Christ, se donnant sans compter dans diverses institutions ecclésiastiques, se lançant dans diverses voies spirituelles scandaleuses pour ce monde-ci, parce qu'ils voulaient avant tout « sauver leur âme », conformément à la parole si prenante de Jésus : « Que sert à l'homme de gagner l'Univers s'il vient à perdre son âme ? » Mais peut-être ne pouvaient-ils pas encore définir exactement en quoi consistait cet Évangile dont ils voyaient surtout l'aspect moral contradictoire avec l'immoralité de ce monde. Ils ont donné leur vie au Seigneur, ils ont professé la foi de l'Église, ils ont pratiqué les vertus héroïques et ils se sont imposé jusqu'à l'excès de dures disciplines, ils ont assurément « porté leur croix », avec un amour qui force l'admiration. Mais savaient-ils exactement en quoi consistait positivement cet Évangile dont ils se voulaient cependant les témoins ?...

.....

Dans le passage de Mc.10/29 nous avons le mot Évangile :

« Et Pierre commença à lui dire : « Voici que nous avons tout quitté pour te suivre ». Prenant la parole, Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité je vous le dis, il n'y a personne qui ait laissé maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou fils, à cause de moi et de l'Évangile, qui ne reçoive plus du centuple dans le temps présent, en maisons, frères, sœurs, mères enfants ou champs, avec des persécutions, et dans le siècle qui vient la vie éternelle. Beaucoup de premiers seront derniers et beaucoup de derniers premiers. »

La pensée est déjà exprimée dans le passage cité précédemment (8/35) elle se trouve ici précisée. Jésus d'abord s'identifie en quelque sorte avec l'Évangile : « A cause de moi et de l'Évangile ». L'Évangile est du côté de Jésus ; en face, il y a le monde avec son ordre temporel, maisons, champs, frères, sœurs, enfants... et les disciples qui appartiennent – nécessairement – à cet ordre temporel, si valable soit-il – à ce « temps présent », sont invités sans ambiguïté et sans ménagements à s'en arracher pour passer du côté de Jésus et de l'Évangile.

« En vérité, en vérité, je vous le dis... » C'est un serment solennel. Il a son application effective au cours de l'histoire des saints. Ceux qui, en effet, ont tout quitté pour suivre le Seigneur ont reçu le centuple, avec beaucoup de persécutions, de contradictions et de tribulations, lesquelles ne peuvent être exclues tant que le Royaume n'est pas venu dans toute sa puissance.

« ...maisons, frères, mères, sœurs, etc.. » c'est évidemment l'ordre charnel qui en Israël était sacralisé par la Circoncision et les observances de la Loi mosaïque, et puissamment structuré par le patriarcat tribal et le sacerdoce d'Aaron. Est-ce dire que l'Évangile va contre la famille ? Sans aucun doute. L'Église en effet, ne se constitue nullement par voie de génération, mais par voie de prédication, par l'engagement de la foi et par le Baptême. On n'est pas chrétien de père en fils, comme on l'était en Israël. Tout au contraire ; l'Église catholique a lié indissolublement le Sacerdoce et la virginité. La société – ou communauté – chrétienne, ainsi constituée sur la Foi, apporte normalement des échanges entre les personnes infiniment plus agréables et plus enrichissants que les relations familiales. Cela est vrai. Mais comment les disciples du Seigneur, très étroitement solidaires de l'ordre familial d'Israël, pouvaient-ils savoir à priori qu'il y a un autre « ordre » que celui qui est régenté par la Loi de Moïse ? Il est vrai aussi que lorsque la foi n'est pas pleine, la charité ne peut l'être non plus ; la communauté chrétienne peut, ici ou là, se dégrader sous les tendances charnelles renaissantes, sous le poids des péchés capitaux qui subsistent malgré la Grâce sanctifiante conférée par les Sacrements de l'Église. A vrai dire, tant que l'Église reste militante, et qu'elle n'a pas remporté la victoire de la Foi, (elle est en fait toujours en déroute tant que les promesses du Christ ne sont pas accomplies), l'ordre chrétien voulu par le Seigneur n'existe qu'à l'état de maquette ou d'ébauche, et c'est pourquoi il paraît parfois plus décevant que l'ordre familial et patriarcal, auquel les chrétiens eux-mêmes ont toujours tendance à revenir.

Ces considérations montrent bien que l'Église n'est pas encore le Royaume, mais en quelque sorte une communauté intermédiaire – donc dans une situation périlleuse et de conflit intérieur permanent – entre le « temps présent » et le « siècle qui vient ». Elle n'appartient plus à l'ordre charnel, parce que l'Évangile qu'elle professe est transcendant à l'ordre charnel ; mais elle se recrute néanmoins parmi les fils d'Adam, qui, par leur génération même, portent en eux des tendances impures, contraires à l'Esprit de Sainteté. C'est pourquoi l'Église surnage continuellement d'un naufrage perpétuel, outre qu'elle doit aussi affronter des périls extérieurs qui travaillent perversément à l'engloutir.

Remarquons ceci également dans cette parole du Seigneur : il promet le centuple en « maisons, frères, sœurs, et mères », sans nommer le mot « pères », car il n'y a plus qu'un seul Père, Dieu, pour ceux qui ont suivi le Christ. Cette omission du Texte sacré est à elle seule, singulièrement éclairante.

« Beaucoup de premiers seront derniers... » C'est le renversement des valeurs. Les premiers dans l'ordre charnel risquent fort d'être les derniers dans le Royaume. Jésus dira d'ailleurs : « ce qui est élevé devant les hommes est une abomination devant Dieu ». L'Ordre du Royaume contredit l'ordre de ce temps-ci ; et celui qui a vu la logique interne de la Révélation, qui a le sens de la cohérence de la Foi, comprend cela aussitôt.

.....

Jésus prononce encore lui-même le mot « Évangile » dans le passage de l'Onction à Béthanie. Lorsque Marie-Madeleine, la sœur de Lazare, vient lui oindre les pieds, avec le nard précieux, les disciples protestent. « Pourquoi la perte de ce parfum ? ». Jésus prend alors la défense de Marie en expliquant son geste, puis il ajoute (14/9) :

« En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet Évangile, dans le monde entier, ce qu'elle a fait pour moi, en vue de ma sépulture, sera raconté en souvenir d'elle ».

C'est ainsi que la gloire de Marie-Madeleine, en raison de son amour pour Jésus, sera portée dans le monde entier avec l'Évangile. C'est fait. Cette relation d'amour entre Jésus et Marie-Madeleine fait scandale, même chez les disciples, comme elle a fait d'abord scandale chez le Pharisien Simon dans des circonstances analogues. Ici c'est Judas Iscariote qui semble quitter la table en signe d'indignation et qui va pactiser avec les grands prêtres en vue de leur livrer Jésus. Ainsi l'un des douze n'a pu supporter l'impact de cet amour si nouveau que Jésus lui-même proposait non seulement par ses paroles, mais surtout par sa conduite à l'égard de Marie-Madeleine, car elle était autrefois pécheresse dans la ville !... Faut-il voir là une réaction de défense de l'homme charnel et de sa psychologie profonde, basée sur la honte qui procède de l'œuvre de chair, contre une manière d'être, une manière de considérer les personnes, et surtout une personne de sexe différent, véritablement incompatibles avec l'ordre familial et social ? (Cf. aussi Mt.26/13)

Le mot Évangile figure aussi dans le discours eschatologique, sous la plume de Marc et de Matthieu :

Mc13/10 - « Et il faut d'abord que cet Évangile soit prêché à toutes les nations ».

Mt.24/14 – « Et cet Évangile du Royaume sera prêché dans tout l'univers pour prendre à témoin toutes les nations ; et alors viendra la fin ».

Nous sommes dans le discours eschatologique, où Jésus nous dit : « N'ayez aucune crainte, je vous ai tout dit à l'avance ». Il répond en effet à cette question que se posent les disciples : « Dis-nous quand cela sera et quel sera le signe que cela doit s'accomplir » (Mc.13/3). « Cela » c'est la ruine du Temple, que les disciples voient liée à la fin du monde, disons à la « consommation du siècle », de ces « temps présents » qui sont le déroulement historique de la génération charnelle qui engendre les royaumes de ce monde, dominés par Satan. C'est le siècle procédant de la transgression originelle et du pacte diabolique initial et qui reste permanent. En un sens, et dans le sens le plus profond des choses, ils ont raison, car le Temple de Jérusalem est le symbole de l'ordre charnel authentifié par la Loi de Moïse et soutenu par le Sacerdoce d'Aaron et les rites sacrificiels qui s'opèrent au Temple. Si le Temple est détruit, cela signifie que l'ordre charnel est détruit aussi, et qu'il est jugé et répudié par Dieu. C'est en ce sens qu'il faut entendre cette première parole de Jésus, commençant son ministère (vue plus haut) : « Les temps sont accomplis ». Et comme toutes les nations, sans avoir l'appui de la Loi judaïque, appartiennent à l'ordre charnel, il y a un lien divinement logique entre la destruction du Temple et l'abolition de l'ordre charnel. De droit et par décret divins, dès le moment de l'Incarnation du Verbe, l'ordre charnel est effectivement aboli. Toutefois entre le décret divin (Ps.2, Ps.110) et son application concrète, il y a une durée considérable, en raison de l'aveuglement de la conscience humaine, lente et lourde à comprendre la leçon divine, et presque incapable de rompre le pacte diabolique et de surmonter la pression et la séduction du péché. La ruine du Temple s'est faite effectivement le 8 sept.70 (anniversaire de la Nativité de Marie) et l'abolition effective de l'ordre charnel n'est pas encore appliquée aujourd'hui. Il subsiste dans l'Église elle-même, malgré son option fondamentale de doctrine et de discipline pour la virginité sacrée.

A vrai dire, les nations qui ont continué à proliférer – ou seulement à subsister en se mélangeant et en se métissant les unes les autres – dans l'ordre charnel, n'ont plus aujourd'hui de Temple pour la Divinité. C'est ce qui explique leur extrême fragilité, leur état de crises permanentes et de conflits gigantesques, et plus en plus meurtriers, par lesquels elles s'entredétruisent, jusqu'à ce qu'elles soient toute confédérées et confondues sous l'empire de l'homme d'iniquité, dont le règne universel ne sera que de 1260 jours ; nous sommes en effet arrivés au temps de la « révolution permanente » et de la

« sédition systématique » manifestations politico-sociales d'une contestation aveugle de l'ordre charnel qui se renie lui-même tout en prétendant néanmoins subsister.

Le texte de Marc, annonçant que l'Évangile doit être prêché dans le monde entier se situe dans l'exhortation que Jésus adresse aux siens, en leur recommandant de ne pas craindre lorsqu'ils seront traduits devant les chefs et les gouverneurs pour porter témoignage. Ils seront assistés par l'Esprit-Saint. Et Jésus les avertit de cette autodestruction de l'ordre charnel et familial : « Un frère livrera son frère à la mort, un père son fils, et les fils se dresseront contre leurs parents pour les condamner à mort... » On ne peut mieux dire ! mais aussi cette parole souverainement reconfortante : « Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé ». Il est très curieux de remarquer que l'ordre charnel qui se renie lui-même rejette les disciples du Seigneur qui, eux aussi, contestent l'ordre charnel, mais pour des motifs tout à fait différents. Non seulement ils en sont insatisfaits, mais ils apportent, avec le Seigneur Jésus et ses mystères, les fondements d'un Ordre tout autre et transcendant. Pourquoi donc les hommes qui sont mécontents de leur cité ou de leur civilisation n'acceptent-ils pas le témoignage des disciples en faveur d'une cité et d'une civilisation autre, d'où le mal serait exclu ? C'est ici qu'intervient la puissance des ténèbres, la séduction aveuglante de Satan, Prince de ce monde, qui tient en son pouvoir les royaumes de ce monde. Il sait, lui, quels sont ses vrais ennemis ; il cherche donc à les éliminer en dressant contre eux les royaumes dont il reste, - pour peu de temps encore - le maître. C'est bien ce que confirme toute l'histoire et spécialement celle des temps modernes, puisque dans un grand nombre de nations, et spécialement dans les États athées, le seul fait d'être chrétien est un délit, tout comme il l'était dans l'empire romain, à partir de la persécution de Néron.

Cependant, Dieu veut que l'Évangile parvienne à la connaissance de tous les hommes ; c'est ce qu'affirme avec plus de force le texte de St. Matthieu, cité ci-dessus. De même Paul à Timothée : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la Vérité » (1 Tim.2/4).

Comme Marc, Matthieu promet la tribulation et la persécution aux disciples du Seigneur Jésus « pris en haine par tous les hommes ». Puis il ajoute : « Il y a en effet de nombreux faux-prophètes qui surgiront et séduiront beaucoup de monde ; et comme l'iniquité débordera, la charité de beaucoup se refroidira, mais celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé. »

Nous voyons ainsi que cette persévérance jusqu'à la fin est non seulement celle du témoignage de la foi, comme le disait plus haut St. Marc, mais aussi la persévérance dans l'Amour, dans la Charité. C'est ici que figure ce verset : « Et cet Évangile sera prêché dans le monde entier, en témoignage pour toutes les nations, et alors viendra la fin ». Nous devons donc admettre qu'au milieu des tribulations et des persécutions, des crises et des révolutions, dans cette confusion des esprits, due à ces nombreux « faux-prophètes », l'Évangile parviendra néanmoins à la connaissance, sinon de tous les hommes, du moins de la plupart d'entre eux. C'est bien ce que nous voyons aujourd'hui. Car effectivement le Nom de Jésus ne peut être ignoré de personne : il est proclamé par les ondes de la radio et de la télévision et par le fait même qu'il est combattu par les ennemis de l'Église, il est automatiquement porté à la connaissance de tous. Or c'est le Nom de Jésus, à lui seul, qui résume tout l'Évangile.

« Alors viendra la fin » : le mot « fin » traduit mal le grec. Le mot latin « consummatio » est plus juste. « Et alors viendra l'achèvement ». C'est l'achèvement de l'iniquité dans l'effondrement de Babylone ; mais aussi l'avènement du temps de la Rédemption. « Levez vos têtes car votre Rédemption est proche ». Ainsi se terminera la phase tragique et douloureuse de l'histoire de l'humanité. La conscience chrétienne se réveillera dans la Justice qui procure l'abolition des anciennes sentences et l'accès à la vie impérissable.

C'est alors vraiment que l'Évangile sera connu, compris et appliqué pour procurer ce qu'il promet. « Lors de la régénération, lorsque le fils de l'homme sera assis sur son trône de gloire, vous serez, vous aussi, assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël » (Mt.19/28).

o o o o o

Relevons encore le texte de Mc.16/15 :

« Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature : celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon Nom, ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils prendront des serpents, et s'ils boivent quelque poison mortel, cela ne leur fera aucun mal. Ils imposeront les mains aux malades et les malades s'en porteront bien. » Et le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, fut emporté au ciel, où il est assis à la Droite de Dieu... »

Marc situe ce petit discours de Jésus au cours de l'une de ses apparitions à Jérusalem, probablement la dernière, celle que rapporte également Luc à la fin de son Évangile et au début des Actes. Marc mentionne les reproches que Jésus leur fit : « Il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité » (v.14). Il semble donc y avoir une déficience de la Foi chez les Apôtres eux-mêmes, et certainement chez les disciples. Ces reproches de Jésus nous sont également (en partie) rapportés par Jean, dans l'apparition de Jésus en présence de Thomas lequel s'était obstiné pendant une semaine à ne pas croire ceux qui portaient témoignage en faveur de sa Résurrection. Mais avec Thomas, d'autres disciples, sans doute, refusaient également de croire. Reproches également aux disciples d'Emmaüs : « Ô que vous êtes lents et lourds à croire ces choses qu'ont annoncées les prophètes... » On peut donc conclure ceci : après tout le déroulement des faits et tous les enseignements de Jésus, ceux qui furent les premiers auditeurs de ses paroles, les premiers témoins de ses actes, n'ont pas encore totalement cru à l'Évangile dont ils avaient cependant la mission de témoigner. A vrai dire, au moment des apparitions de Jésus, aussitôt après sa Résurrection, les Apôtres n'ont pas encore reçu l'Esprit-Saint. Ils n'ont pas entendu non plus le témoignage de Marie, qui ne leur fut donné qu'après l'Ascension. Il est donc tout à fait normal qu'ils soient en quelque sorte dans la stupeur devant la personne de Jésus, et surtout devant sa fin tragique et si brutale et surtout devant sa Résurrection... événements qui se sont déroulés avec une rapidité foudroyante. Jean enseigne nettement que la venue du Paraclet, de l'Avocat sera nécessaire pour que la démonstration de la Vérité faite par le Verbe de Dieu en notre nature, soit entièrement comprise : « C'est lui qui vous guidera vers la Vérité toute entière... » On doit donc admettre que les Apôtres, dans la lumière de la Pentecôte, après les révélations de Marie sur la génération sainte de Christ, ont compris la vérité, c'est-à-dire l'Évangile intégral. Toutefois, très rapidement, dès la fin de l'époque apostolique, cet Évangile a été un sujet de contestation, de recherche, de controverses infinies face à des milliers d'hérétiques. L'Église n'a cessé de maintenir le mémorial, de veiller sur le dépôt sacré de la Foi, mais il est évident que cette foi n'a pas encore porté le fruit que l'on doit en attendre, et qu'elle n'a pas remporté sur le monde et sur les Enfers cette pleine victoire que l'Apôtre Jean, dans sa 1^{ère} épître, envisageait comme déjà acquise.

« Allez dans le monde entier » : C'est ce que nous lisons également dans St. Mt. : « Il faut que l'Évangile soit prêché dans tout l'univers pour prendre à témoin toutes les nations ». L'Église est essentiellement missionnaire, et avant même que l'on ait recueilli, à l'intérieur de l'Église, les fruits que l'on doit attendre de l'Évangile, c'est-à-dire l'immortalité, les chrétiens ont obéi à cette prescription du Seigneur. Ils sont allés porter son Nom, les récits des faits, ses enseignements et les Sacrements à toutes les nations. Certes, ils n'ont pas accompli leur mission d'une façon parfaite, hélas ! Les nations

n'ont pas non plus reçu leur témoignage. Des pécheurs ont instruit d'autres pécheurs de l'Espérance du Salut.

« Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ». Il croira à quoi ? A l'Évangile. Mais il ne pourra croire qu'à ce qu'on lui dit de l'Évangile. Comme en général les témoins de l'Évangile ne l'ont ni compris ni vécu intégralement, il en résulte que le Baptême ne peut encore porter, ni pour les missionnaires ni pour leurs néophytes, tous les fruits de vie que l'Évangile intégral peut porter. « Il sera sauvé ». Il sera sauvé de quoi ? De la mort, mais lorsque le Salut sera plénier, découlant de l'Évangile intégral. En attendant c'est un salut eschatologique seulement, un salut en espérance. Mais à vrai dire, cette assurance sur la survie de la personne humaine, ou si l'on veut, sur l'immortalité de l'âme, est déjà le fait de toutes les religions. Socrate était arrivé par la seule philosophie à cette conclusion. Le christianisme alors ne viendrait que confirmer ce que tous les hommes sages et religieux ont cru, qui se sont remis à un Dieu qu'ils connaissaient encore mal, pour leur destinée personnelle au-delà de la mort. Effectivement, tant que la mort n'est pas réellement vaincue, on a peine à interpréter autrement la parole du Seigneur ; mais alors, si le christianisme se réduit à être une simple consolation pour le mortel dans l'espérance de la résurrection, il ne change rien à la nature humaine, dont il ne supprime pas le péché qui est la cause de la mort. C'est pourquoi nous assistons, depuis Julien l'Apostat ! – à un défoulement permanent des peuples chrétiens, que l'on appelle de nos jours la « déchristianisation ». Ils oublient les avantages que leur a apporté la civilisation chrétienne, ils tombent au-dessous des vertus de leurs ancêtres, reniant une foi imparfaite qui n'a pas accompli les promesses. C'est d'ailleurs à cette autocritique que nous sommes conviés par le verset suivant :

« et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru... » Jésus donne un certain nombre de signes : expulsion des démons, parler en langues nouvelles, immunité contre les poisons, guérison des malades... Et il est vrai que ces signes se sont produits, non seulement au temps des Apôtres, mais au cours des siècles, de la part de saints qui furent les témoins valables, sinon authentiques de l'Évangile. Malheureusement ce n'est pas le cas général, puisque le peuple chrétien, dans son ensemble, n'est pas à l'abri des maladies, des fléaux, et de la mortalité qui frappent les autres peuples. Il est vrai que la médecine a éliminé chez nous un certain nombre de dangers épidémiques, et cette médecine a bien été élaborée en milieu chrétien par des chercheurs en grand majorité chrétiens. Mais ce n'est pas directement par la foi que ces résultats ont été obtenus. Ici le texte indique nettement que la foi véritable procure à coup sûr l'immunité personnelle contre tout mal, puisque tout mal provient de Satan et de ses démons. Si donc celui qui a la foi a tout pouvoir sur les esprits infernaux, inventeurs et promoteurs du mal, il mettra en fuite la corruption, selon la parole de St. Pierre. Et non seulement le croyant véritable est à l'abri de tels dangers, (suivant la promesse évangélique) mais il peut aussi opérer des guérisons sur les autres hommes. Or, ce qui est très surprenant dans la vie des saints, (hormis les martyrs) c'est qu'ils ont opéré des guérisons sur les autres hommes, mais qu'ils sont morts eux-mêmes, et souvent après avoir été malades.

On ne peut révoquer en doute la parole du Seigneur. Si donc elle n'aboutit pas, il faut nous en prendre qu'à nous-mêmes : c'est que nous n'avons pas cru, ou que nous avons cru que certains éléments de l'Évangile ; c'est que nous n'avons pas assimilé la Vérité toute entière, au point de la mettre en pratique. Nous avons pris pour l'Évangile ce qui n'était qu'une partie de l'Évangile, voire la partie la plus extérieure, la plus accessoire. L'essentiel nous a peut-être échappé, et la conscience chrétienne dans son ensemble, crie : « Seigneur, Seigneur... » mais reste encore incapable par atavisme et prisonnière du sur-moi charnel, de mettre en application le fondement même de l'Évangile. La foi professée de bouche reste « morte sur elle-même », selon la parole de St. Jacques. Elle ne change donc pas la nature humaine, qui demeure déchue, asservie sous l'Empire du Mauvais : et de fait, il faut baptiser les enfants nés de parents chrétiens pour « enlever par la régénération ce qu'ils ont contracté par la génération », à savoir le péché originel (concile de Trente). La foi ne produit pas le fruit de vie

que l'on doit attendre, en raison des promesses du Seigneur. Elle ne procure pas au croyant l'immortalité, même si par la miséricorde du Père, il a déjà reçu les « arrhes de l'Esprit ».

Car il est évident que si la conscience collective de l'Église militante était exactement conforme à l'Évangile, à la Parole de Dieu, ici cette promesse de Jésus aurait tout son effet dans l'Église et pour tous ceux qui adhéreraient totalement à la Foi de l'Église. Seuls quelques chrétiens, en marge, qui auraient dévié de la Foi de l'Église ne pourraient plus accomplir les signes annoncés. Or c'est l'inverse qui se produit, du moins depuis l'époque apostolique : ce sont les chrétiens « en marge », souvent incompris, persécutés et rejetés même de leur vivant par l'Église officielle, les saints, qui, à titre exceptionnel, accomplissent les signes annoncés au grand étonnement des chrétiens eux-mêmes ! En outre les signes annoncés se produisent régulièrement, et l'on pourrait dire d'une manière quasi institutionnelle dans les sanctuaires dédiés à la Vierge Marie, qui de partout, regorgent d'ex-votos, attestant des guérisons miraculeuses. A Lourdes tous les documents sont rassemblés au bureau des constatations, et l'on peut scientifiquement contrôler de telles guérisons conformes aux promesses du Seigneur. Il est vrai que tous les malades ne sont pas guéris, mais quelques-uns seulement, et même dans des proportions infimes... mais c'est bien près de la Vierge Marie que la promesse du Seigneur garde toute son efficacité ; c'est donc bien auprès d'elle qu'il faut aller chercher cet Évangile intégral qui nous donnera non plus seulement une espérance de Salut pour l'âme après la mort, mais la santé totale de l'être qui s'épanouira en gloire. Nous verrons alors l'accomplissement de la prophétie du Psaume :

« J'écoute : que dit le Seigneur ?
« ce que dit le Seigneur c'est la paix
« la paix pour son peuple ses amis,
« ceux qui reviennent à lui de tout cœur.
« Proche est son salut pour qui le craint,
« et la gloire habitera notre terre... » (Ps.85h/8-10)

Note sur ce chapitre 2 :

Références du mot « Évangile » dans Matthieu et Marc :

Mt.4/23 et 9/35 : « Prêchant l'Évangile du Règne » ; parallèle Mc.1/14, 15

Mt.24/14 : prédication annoncée de l'Évangile dans le monde ; paral. Mc.13/10

Mt.26/13 : Allusion à Marie-Madeleine ; paral. Mc.14/9

Il y a donc 4 fois le mot « Évangile » dans St. Mt. On le trouve 8 fois dans Mc. 1/1, 14, 15 ; 8/35 ; 10/29 ; 13/10 ; 14/9 ; 16/15

Le Livre de Saint Luc ne contient pas le mot « Évangile », mais plusieurs fois le verbe « évangéliser », que nous étudierons plus loin. Celui de Jean ne contient ni l'un ni l'autre.

Fin du chapitre 2

Le mot « Évangile » dans les écrits des Apôtres

Le Livre des Actes des Apôtres ne comporte que deux fois le mot « Évangile ». Il est très intéressant de remarquer que St. Luc pour désigner son « premier ouvrage » (j'ai écrit un premier ouvrage, ô Théophile... Act.1/1) n'écrit pas le mot « Évangile ». Ce livre contient cependant « tout ce que Jésus a commencé de faire et de dire jusqu'au jour où il fut enlevé ». Est-ce dire que le récit de la vie publique de Jésus, qui commence au ch.3 de Luc n'est pas vraiment l'Évangile, mais seulement sa manifestation extérieure, et finalement son rejet par ce peuple qui aurait dû le recevoir avec joie ? L'Évangile commence-t-il avec la « connaissance de Jésus selon l'Esprit » et non pas « selon la chair » ? – c'est-à-dire selon l'histoire de sa vie publique. L'Évangile serait-il ce « mystère de la Sagesse de Dieu, qui était caché et qui reste caché aux princes de ce monde », car « s'ils l'avaient connu, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire » ? (1 Cor.2). L'Évangile intégral et primordial ne serait-il pas tout entier contenu dans les deux premiers chapitres de Mt. et de Lc. : passages qui justement ne mentionnent pas « ce que Jésus a commencé de faire et de dire », mais qui nous révèlent ce que fut sa sainte génération, à partir de laquelle la vie publique devient cohérente et explicable, et vraiment significative ?...

oooo

Mais laissons pour l'instant ces questions en suspens, pour ne pas apporter trop vite une réponse à la fois trop simple et trop fulgurante pour être reçue d'emblée. Il faut une préparation réflexive indispensable. Allons d'abord aux textes où figure le mot « Évangile ».

Act.15/7 : « Frères, vous le savez, depuis les jours anciens, Dieu a choisi parmi nous de faire entendre aux païens, par ma bouche, la parole de l'Évangile et de les amener à la Foi ».

Le texte est un peu ambigu et notre traduction respecte cette ambiguïté, mais le sens général ne saurait échapper. Pierre fait allusion aux événements rapportés dans le ch.10 des Actes, où il se trouve directement appelé par Dieu, dans une vision, à admettre dans l'Église le centurion Corneille. C'est à cet homme, en effet, qu'il adresse la parole de l'Évangile, après quoi l'Esprit-Saint lui est donné. Si l'on se rapporte au v.34 du ch.10 nous avons effectivement le résumé de l'Évangile, avec l'expression : « Évangélisant la nouvelle de la paix », comme caractéristique de l'action de Jésus dans sa vie publique. Toutefois, il n'est pas question, dans ce passage, explicitement du moins, de la génération de Jésus, sinon cette allusion encore très vague : « Il a été oint de l'Esprit-Saint et de puissance », manière assez voilée de parler, que seuls les initiés comprennent comme désignant la conception spirituelle et la naissance virginale de Jésus. C'est pourquoi il faut bien distinguer, dans le texte cité ci-dessus (15/7), les deux étapes du ministère de Pierre auprès des païens représentés par Corneille :

1 – Il fait entendre la parole de l'Évangile, ou le « discours » de l'Évangile (= ce que raconte le livret de Marc)

2- « Il les amène à la foi ». A vrai dire, il semble bien que ce soit l'Esprit-Saint se manifestant même d'une manière sensible qui les amène intérieurement à la foi, c'est-à-dire à donner leur assentiment au « discours de l'Évangile ». Moyennant cette foi, Pierre pourra les baptiser. Ce geste audacieux de Pierre provoque la réprobation de l'Église de Jérusalem qui lui demande des comptes ; et ce n'est qu'après avoir raconté bien clairement les faits qu'il arrive à convaincre les « circoncis ».

Nous serions tentés de traiter les anciens de Jérusalem, les « circoncis » qui faisaient partie de l'entourage de Jacques, de despotisme ou de fanatisme. Ce serait mal comprendre les difficultés qu'ils

ont dû surmonter prou accéder à la foi en Jésus qui fut en Israël un « rocher de scandale ». Et si nous les accusons de fanatisme, n'est-ce pas parce que nous n'avons pas vu nous-mêmes le bouleversement profond de mentalité et de mœurs qu'entraîne l'adhésion d'une foi parfaite à l'Évangile intégral ? Qui sait si, lorsque cet Évangile nous sera présenté, nous n'aurons pas des réactions bien plus fanatiques encore que ceux qui ont crucifié le Seigneur de la gloire ? Avons-nous seulement l'idée que l'Évangile intégral vient contredire des habitudes ancestrales profondément gravées en nous dans une biopsychologie étroitement liée à l'ordre charnel de ce monde ?

Quoi qu'il en soit, le Concile de Jérusalem, dont l'histoire et les délibérations nous sont rapportées dans le ch.15 des Actes, tentera de résoudre la question de la « circoncision » des païens voulant entrer dans l'Église. Cette question a été éludée, à vrai dire : car les délibérations du Concile ni les conclusions ne la retiennent. Il fut simplement admis que les païens qui entreraient dans l'Église ne seraient plus tenus qu'à l'observance de quatre prescriptions qui semblent ne pas se rattacher directement à la circoncision. En effet, si l'on a la foi parfaite, on conçoit très bien, avec saint Paul, que la circoncision n'est rien, que l'incirconcision n'est rien non plus. Mais si la foi n'est pas suffisante pour apporter une conversion totale, dans l'ordre de la génération, il est rigoureusement nécessaire de maintenir la Loi de Moïse, afin que « la chair soit dirigée dans la voie droite ». Le peuple chrétien, certes, a déjà certains dons de l'Esprit, mais il reste encore charnel, comme Paul le dit à l'adresse des Corinthiens. Il lui faut donc les structures légales et religieuses capables de maintenir la stabilité de l'ordre familial suivant la tradition mosaïque essentielle qui amène le mâle à prendre ses responsabilités de géniteur. Mais nous aurons l'occasion de revenir sur ce point pour l'étudier entièrement en nous penchant attentivement sur ce premier concile (Act.15) qui fut, comme tous les autres ensuite, incapable de réparer les scissions d'une Église qui commençait à perdre déjà l'unité de la Foi.

oooo

Le texte des Actes où figure à nouveau le mot « Évangile » se situe dans le discours de Paul aux chrétiens de Milet, venus sur le bord de la mer le saluer à son passage, alors qu'il se rendait à Jérusalem, bravant les avertissements des prophètes. Mais Paul voulait à tout prix porter un témoignage devant ses frères de race, car il voyait clairement que le plein salut était attaché à la foi d'Israël en son Sauveur Jésus-Christ. Il disait donc dans cette circonstance :

Act.20/22 – « ... l'Esprit-Saint dans toutes les cités, m'avertit disant que des liens et des tribulations m'attendent à Jérusalem. Je n'en crains rien ; je ne fais pas cas de ma vie pour la tenir précieuse pour moi, pourvu que j'achève ma course et le ministère que j'ai reçu de Seigneur Jésus : porter sans cesse témoignage de l'Évangile et de la grâce de Dieu... »

Paul garde toujours présent à l'esprit la vocation qu'il a reçue du Seigneur : porter témoignage en tout lieu et en toute circonstance de l'Évangile et de la grâce de Dieu. Il semble oublier, en se rendant à Jérusalem, qu'il n'est pas appelé à porter témoignage devant les Juifs, mais devant les païens. Peut-être ce voyage à Jérusalem a-t-il été une erreur ? En tous les cas, il se terminera mal, puisque Paul sera captif pendant de longues années ; il ira effectivement à Rome, comme il l'annonçait dans l'Épître aux Romains, mais sous les fers et la surveillance des soldats, et non plus dans sa liberté de citoyen romain. On doit penser, en toute logique, que cette captivité a porté tort au témoignage qu'il devait rendre auprès des païens, car s'il avait été libre, il aurait pu visiter et assister les Églises qu'il avait fondées, et en fonder d'autres.

S'il fait erreur dans le domaine des contingences, il ne se trompe pas sur l'appel qu'il a reçu de Dieu, et sur le ministère qu'il veut accomplir et qu'il désigne par ces mots : « porter témoignage en tout (lieu et temps) pour l'Évangile et la grâce de Dieu ».

Disons donc : « La Bonne Nouvelle que Dieu accepte de faire grâce et de manifester sa miséricorde à l'égard des pécheurs issus d'Adam, Juifs ou Grecs. »

En effet, un seul est juste aux yeux du Père, celui qui a reçu le témoignage fondamental qui est le sommet de l'Évangile : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Et cette justice de Jésus éclate dans sa résurrection. Condamné par les hommes comme un blasphémateur prétentieux, il est approuvé par Dieu, par le Dieu vivant. Certes, puisque les hommes ont refusé en Jésus la manifestation de la Vérité qui les eût sauvés de la mort, Dieu aurait pu fermer ses entrailles. Il ne l'a pas fait. Il a voulu justifier gratuitement moyennant l'adhésion à la Révélation qui est en Jésus, tout fils d'Adam, malgré son péché de nature qui, dès le départ, dès sa conception charnelle, l'a conditionné pour la mort. Tel est donc l'Évangile = la Bonne Nouvelle que Dieu nous a fait grâce, et qu'il manifeste sa Grâce à quiconque croit que Jésus est son fils, et accepte de changer de comportement, en se fiant non plus à la Loi, mais à l'Esprit-Saint.

Ce que Dieu nous devait, c'est la démonstration de la Vérité ; il nous l'a faite dès le paradis terrestre, car Adam a transgressé librement et délibérément le commandement du Père. Mais entre Adam et Moïse, puis entre Moïse et Jésus, la Vérité s'est évidemment perdue. Comment pouvait-il en être autrement ? Elle a donc été démontrée en Jésus non par voie d'enseignement didactique ou symbolique (les deux arbres) mais par voie de réalisation pratique. « Je suis né et je suis venu en ce monde pour porter témoignage à la Vérité ; quiconque est de la Vérité écoute ma voix ». Malheureusement, les hommes sont liés dans leur psychologie à l'ordre biologique dans lequel ils sont engendrés et dans lequel ils se meuvent. C'est pourquoi si peu « écoutent la voix du Seigneur », si peu entrent dans l'intelligence de cette « Vérité » démontrée en Jésus. Et l'Église fidèle, en fait, se réduit au petit troupeau, dans lequel la Vérité transmise par mémorial n'a jamais été pratiquement appliquée en vue de la vie impérissable qui est l'objet des promesses du Christ et de l'Espérance apostolique.

Évangile dans les Épîtres de Saint Paul

L'Épître aux Romains présente un grand nombre de fois le mot « Évangile ». En voici les références : 1/1, 9, 16 ; 2/16 ; 10/16 ; 11/28 ; 15/16, 19, 20, 29 ; 16/25.

1/1 – « Paul, mis à part pour l'Évangile de Dieu... »

A vrai dire, dans le prologue de l'Épître aux Romains (1/1-8), nous avons la définition la plus condensée de l'Évangile, et cette définition est bien en fait le thème de toute l'Épître, développé dans les chapitres suivants. L'Évangile vient de Dieu, comme sa Révélation ; Paul est ministre par vocation de cet Évangile ; il avait été prévu par les anciens prophètes et il a été pleinement réalisé en Jésus-Christ « qui est fils de Dieu selon l'Esprit de Sainteté, comme sa Résurrection d'entre les morts le met en évidence clairement ». Voilà l'Évangile ; Il n'est pas seulement la Bonne Nouvelle de la Résurrection du Seigneur, mais cette Résurrection arrive au terme de la démonstration évangélique de sa vie publique, pour nous assurer que la prétention de Jésus à la filiation divine était parfaitement justifiée. Jésus n'est pas né de semence d'homme, quoiqu'il soit bien de race juive (consubstantiel à sa mère) mais il a été engendré par l'Esprit de Sainteté : « fils de Dieu par l'Esprit de Sainteté ».

1/9 – « ... Dieu m'est témoin, ce Dieu que je sers en mon Esprit dans l'Évangile de son fils, que sans cesse je prie pour vous... »

Paul précise ici qui est le Dieu qu'il sert, le Dieu auquel il rend le culte d'adoration (latreuo), non plus l'adoration rituelle et symbolique qui se faisait au Temple de Jérusalem, par des hommes qui ne connaissaient pas encore par la foi son Dessein exact ; ce Dieu, certes est bien celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais il se définit maintenant comme le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. Paul lui rend maintenant le culte d'adoration « en son esprit », c'est-à-dire dans une pleine connaissance de sa Pensée manifestée dans l'Évangile de son fils. Pensée qu'il contemple et dont il se nourrit chaque jour, et qu'il professe dans son apostolat. C'est l'adoration « en Esprit et en Vérité ».

1/16 – « Car je ne rougis pas de l'Évangile, il est en effet une force de Dieu en vue du Salut de tout croyant, Juif d'abord, Grec ensuite... »

Paul pense peut-être ici à la parole de Jésus : « Quiconque aura rougi de moi et de mes paroles dans cette génération adultère et pécheresse... » Il est vrai que proposer la génération sainte du Seigneur Jésus dans un monde qui est tout entier ordonné et conditionné par la génération charnelle est une entreprise hasardeuse et difficile. La chose était d'autant plus difficile autrefois parmi les Juifs qu'ils se trouvaient fortifiés dans la voie charnelle par toute la législation mosaïque et qu'ils mettaient toute leur fierté de « circoncis » dans l'alliance dont ils portaient le sceau en leur chair, conclue entre Dieu et la descendance d'Abraham.

En fait Paul a rougi longtemps de l'Évangile, puisqu'il persécutait l'Église et « regimbait contre l'aiguillon » de la grâce prévenante du Seigneur. Mais lorsqu'il eut la révélation de la Vérité qui est Jésus lui-même, sur le chemin de Damas, il a cessé définitivement de rougir de l'Évangile. Il rougit seulement de son ancienne incrédulité, disant dans une autre Épître : « Je ne suis pas digne d'être appelé Apôtre, puisque j'ai persécuté l'Église de Dieu ». Maintenant, il a pris entièrement partie pour le crucifié, au risque d'être aussi un « crucifié pour le monde » et avec les autres Apôtres, il se réjouit de supporter les outrages pour le Nom de Jésus.

« L'Évangile force de Dieu en vue du Salut... » Nous serons amenés à préciser la notion de « Salut », dans une perspective biblique fondamentale qui était celle des Apôtres. Le mot « force » (dunamis) revient habituellement lorsqu'il est question de l'Esprit-Saint dans son œuvre de fécondation vitale. Il ne s'agit nullement de la force définie physiquement et mathématiquement comme pouvant opérer un travail. Mais il s'agit de la Force créatrice de Dieu appelant le néant à l'être, et capable de vivifier ce qui est mort.

10/16 – « Mais tous n'obéissent pas à l'Évangile. Isaïe dit en effet : « Seigneur, qui a cru à ce que nous avons fait entendre ? » Donc la foi procède de l'audition de la parole du Christ. »

Paul constate un fait : devant l'incrédulité « impensable » d'Israël qui a rejeté le Messie qui lui était envoyé, il s'interroge. Comment se fait-il qu'ils n'aient pas cru ? Et pourtant ils ont entendu. Le plus grand nombre des Juifs est resté dans l'incrédulité, alors que cependant l'Évangile est la Bonne Nouvelle par excellence, la plus hautement désirable ! Pourquoi ne pas croire à cette Bonne Nouvelle venant de Dieu, nous proposant la réconciliation et la vie ? Jean nous dit, pour expliquer cette incrédulité impensable : « Leurs œuvres étaient mauvaises, ils ont préféré les ténèbres à la lumière... » Nous retrouvons donc l'obscurité biopsychologique du péché, qui ne veut être ni contredite, ni confondue par le Mystère du Christ.

11/28 – « En raison de l'Évangile (à la suite de l'Évangile), ils sont devenus ennemis à cause de vous ; mais en raison de la promesse, ils sont aimés à cause des Pères... »

Nous sommes toujours dans le long développement de Paul exposé dans les ch.9-11 de l'Ep. aux Rom., où il tente d'expliquer ce Dessein providentiel paradoxal qui a permis l'incrédulité d'Israël. Nous avons ici une formule difficile : « En raison de l'Évangile, ils sont devenus ennemis ». Il faut entendre sans doute : « A la suite de l'Évangile », l'Évangile leur a été proposé, et ils n'ont pas cru. C'est leur incrédulité à l'Évangile qui a placé les Juifs dans une situation d'inimitié et de péché. C'est d'ailleurs ce que le Seigneur Jésus dit dans l'Évangile de Jean : « L'Esprit-Saint les convaincra de péché... parce qu'ils n'ont pas cru en moi. » Mais parce que les Juifs étaient les bien-aimés de Dieu en raison de l'Alliance patriarcale, Paul envisage cette incrédulité à l'Évangile comme momentanée. Elle aura une fin, car, en définitive, le peuple juif reconnaîtra son Sauveur et son Roi, Jésus-Christ, car il n'y en a pas d'autre. « Ils reviendront à Celui qu'ils ont transpercé et ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique... » Paul ne prévoyait pas, cependant, que les temps des nations dureraient si longtemps ! le prophète Zacharie et l'Apocalypse nous annoncent que la conversion des Juifs se fera dans les derniers temps, dans une grande tribulation, lorsqu'ils seront assiégés et enveloppés de toutes parts par les nations cherchant à anéantir Israël. C'est alors seulement qu'ils accepteront l'Évangile, et ils l'accepteront dans toute sa force, jusque dans ses applications pratiques, ce qui, dans l'Église, n'a jamais pu se faire.

15/16 – « ... (Je vous écris) du moment que je suis ministre du Christ parmi les nations, accomplissant le ministère sacré de l'Évangile de Dieu, afin qu'il y ait une oblation acceptable des nations et sanctifiée dans l'Esprit-Saint. »

Paul rappelle encore la vocation qu'il a reçue dans le Christ, en raison de laquelle il a osé écrire aux Romains, Église qu'il n'avait pas fondée directement lui-même. Il leur a expliqué l'Évangile de Dieu, afin qu'ils sachent en tirer les conséquences pratiques en vue d'un salut efficace. Qu'ils ne soient pas comme les Galates, tentés de revenir, sous les apparences des judaïsants, aux ombres de la « circoncision ».

« Une oblation parmi les nations » : Paul veut pouvoir présenter au Christ, lors de son retour, une Église disposée à l'entendre, à la servir, à la glorifier en toute vérité et en toute intelligence. « Je vous ai présentés au Christ comme une vierge pure, et je vous ai mariés à un unique époux... » La gloire de Paul sera d'avoir amené un certain nombre d'hommes au niveau de la Pensée du Seigneur. En fait, l'espérance qu'il exprimait ainsi a été déçue constamment depuis les temps apostoliques, puisque l'Évangile n'a pas eu la pleine efficacité qu'il attendait. Si les Juifs, préparés par les prophètes, n'ont pas reçu le Seigneur, ne fallait-il pas envisager que les païens qui n'avaient pas été bénéficiaires de la longue pédagogie de la Loi, ne le recevraient pas non plus ? En fait, ils ont accueilli l'Évangile avec joie : les premières lettres de Paul en témoignent. Mais ils n'en ont pas saisi la profondeur, ils n'en ont pas vu l'importance, de sorte que l'Évangile professé de bouche n'a pas changé radicalement la conduite des hommes. Ils sont restés sous la sentence de la mort. Toutefois l'Église s'est recrutée et propagée parmi les nations. Elle a gardé le mémorial et le bon dépôt. Et nous sommes sans aucun doute arrivés au temps de la plénitude qui commencera à partir du moment où l'Évangile sera compris et appliqué en vue d'une véritable mutation de la biopsychologie humaine. C'est alors que le péché étant écarté dès la génération, les conséquences du péché seront aussi écartées, et l'immortalité promise par le Seigneur sera rendue aux vrais croyants.

15/19 – « ... de sorte que depuis Jérusalem, et en circulant jusqu'à l'Illyrie, j'ai rempli l'Évangile du Christ ».

Paul fait part aux Romains de l'accomplissement de sa Mission : celle d'annoncer la Bonne Nouvelle dans les endroits où elle n'a pas encore été entendue, comme il le dit dans le verset suivant

20. Il ne peut s'agir, dans ce premier travail d'Évangélisation que du « Kérygme », la « prédication des faits » de sorte que le Nom de Jésus-Christ soit connu, et qu'ensuite les croyants, recevant de l'Esprit-Saint la conviction de la Foi, l'adhésion à la Vérité qui est dans le Christ, progressent dans la sanctification de leurs personnes. La seule annonce de « Jésus fils de Dieu » contient d'ailleurs tout l'Évangile ; restera ensuite à tirer les conséquences pratiques du Mystère de la Foi : ce qui n'est pas encore fait aujourd'hui.

15/26 – « Je sais que lorsque j'irai vers vous, je viendrai avec l'abondance de la bénédiction de l'Évangile du Christ... »

Ici le mot « Évangile » qui figure dans les manuscrits latins, ne figure pas dans tous les manuscrits grecs. « La bénédiction du Christ » suffit en effet. Le mot Évangile paraît une redondance ; toutefois, on comprend bien que la pleine bénédiction du Père ne peut être accordée qu'à celui qui donne à l'Évangile un plein assentiment.

16/25 – « A Celui qui peut vous rendre inébranlables selon mon Évangile et la prédication du Christ, selon la révélation du Mystère caché depuis les siècles antiques et manifesté maintenant à travers les écrits prophétiques et l'ordonnance du Dieu éternel, porté à la connaissance de toutes les nations pour leur obéissance à la foi, au Dieu unique et sage, par Jésus-Christ, à lui la gloire dans les siècles des siècles, Amen.

C'est la conclusion sous forme de doxologie de l'Épître aux Romains. Paul parle de « son Évangile », étant bien assuré que son Évangile est authentique, appuyé sur les faits, confirmé par la vision qu'il a eue de Jésus lui-même et d'accord avec les « colonnes » de l'Église. Il dit « mon » Évangile, par opposition à l'Évangile falsifié et mutilé des judaïsants, qui voulaient maintenir la circoncision et la Loi, car ils n'ont pas vu la filiation divine de Jésus comme l'archétype de la vraie génération humaine conforme à la Pensée du Père, et par conséquent comme le principe réformateur de la génération et par suite de la relation entre l'homme et la femme. En disant « la prédication du Christ », il signifie deux choses complémentaires : la prédication que Jésus a faite lui-même, et ensuite la prédication que l'on fait de Jésus-Christ, l'Oint de Dieu (sens du mot Christ), le Messie. Après cette prédication vient en effet le « Mystère » caché depuis les siècles antiques et révélée en Jésus. Ce Mystère n'est autre que sa génération sainte d'une femme vierge fécondée directement par l'Esprit de Dieu. Le « Mystère » était en effet contenu implicitement dans les écrits prophétiques, notamment la Genèse, dont les paraboles initiales étaient sans lui énigmatiques, le mot « antique » évoque en effet le commencement, la Genèse. Et c'est là l'ordonnance ou le précepte, ou la pro-position (epitaghè) du Dieu éternel, qui ne changera pas, et qui dans sa sagesse a fait à l'homme dès le départ une proposition de sagesse. La Foi, à laquelle sont appelées les nations, est l'assentiment de la conscience humaine à la pro-position de Dieu, antérieure au déroulement de l'histoire et qui ne changera pas car le Dieu éternel ne change jamais dans ses desseins. Et si l'histoire a été catastrophique, sous les sentences de malédiction, c'est que cette pro-position, rendue manifeste en Jésus n'a jamais été comprise ni appliquée.

Cette doxologie est particulièrement éclairante ; elle est un condensé de la Foi et indique le cheminement pour parvenir au Royaume et à l'immortalité.

oooo

Le mot « Évangile » figure 8 fois dans la 1^{ère} aux Corinthiens. Voici les références : 1/17 ; 4/15 ; 9/12, 14, 16, 18, 23 ; 15/1.

1 Cor.1/17 - Ce n'est pas pour baptiser que Christ m'a envoyé, c'est pour annoncer l'Évangile, et cela sans la sagesse du langage, afin que la Croix de Christ ne soit pas rendue vaine.

L'annonce de l'Évangile est première, c'est l'évidence. Le Baptême n'est là que pour confirmer cet engagement à suivre et appliquer l'Évangile. On a baptisé les enfants des foyers chrétiens parce qu'on a confié aux parents le soin d'éduquer leurs enfants dans la Foi. En terre de mission il était interdit de baptiser les enfants sans que les parents le soient d'abord. On peut baptiser les enfants pour enlever en eux la tache originelle, et l'agréger à la paternité de Dieu, mais cette action ne suffit pas pour devenir un chrétien digne de ce nom.

« sans la sagesse du langage » : Paul expose les faits, et notamment ce fait terrible de la condamnation et de la mort du Christ en Croix ; il n'est pas là pour faire des discours savants, avec des arguties étudiées pour convaincre son auditoire, non. C'est un témoin, un disciple du Seigneur, qui a compris et qui enseigne son message, c'est tout.

1 Cor.4/15 – « Auriez-vous en effet des milliers de pédagogues dans le Christ, vous n'avez pas plusieurs pères, car c'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés dans le Christ-Jésus ».

Lorsque Jésus disait aux siens : « N'appellez personne père sur la terre, car vous n'avez qu'un seul Père... » il visait cette paternité charnelle qui n'est que l'ombre de la véritable paternité. Au contraire il s'appelait lui le « fils de l'homme », cet homme étant bien entendu Joseph qui avait accompli à son égard la véritable paternité spirituelle, vraiment digne de l'homme et conforme à la Pensée première et éternelle du Père. Depuis Joseph, il n'y a plus eu aucun père véritable sur la terre, puisque les chrétiens mariés ont continué à engendrer charnellement. Toutefois, en attendant la régénération du royaume, durant le déroulement du temps de l'Église, il existe une paternité spirituelle en vue du Salut, celle dont parle ici saint Paul. Effectivement, par le moyen de la prédication de l'Évangile, il a allumé la Foi chez ses disciples, et par cette foi et le Baptême, ils ont reçu l'adoption filiale et l'effusion de l'Esprit-Saint ; Paul a donc été auprès d'eux l'intermédiaire, le « ministre » de la Paternité céleste du Père. C'est pourquoi il mérite le nom de « père » qu'il revendique légitimement. Ce n'est pas là cette « paternité sur la terre », dont parle Jésus disant : « n'appellez personne père sur la terre... »

Nous découvrons ici la première efficacité de l'Évangile : il crée une relation toute nouvelle de connaissance et de charité, d'amour véritable, entre les personnes, relation qui est le fondement du Royaume. L'Évangile crée l'Église, qui se rattache, par le ministère sacerdotal, évangélique et pastoral, à la paternité de Dieu le Père en Jésus-Christ. C'est là un aspect spécifiquement apostolique de la foi catholique, et l'usage s'est maintenu dans l'Église catholique d'appeler « pères » les prêtres, spécialement au confessionnal, car les fidèles reconnaissent en eux les représentants dûment mandatés de la Paternité de Dieu en Jésus-Christ.

9/12 – « ...nous supportons tout, au contraire pour ne créer aucun obstacle à l'Évangile du Christ. Ne savez-vous pas que les ministres du culte et ceux qui servent à l'autel partagent avec l'autel ? De même aussi le Seigneur a prescrit à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile... »

Ce passage n'apporte pas ici d'éclaircissement sur le mot « Évangile », qui est pris dans son sens le plus général, comme définissant la mission de Celui que le Christ envoie prêcher en son Nom. Ce que le Seigneur a prescrit c'est avant tout l'abandon au Père qui prendra lui-même soin de ceux qui

renoncent à toute situation dans le monde et aux ressources qu'elles procurent pour travailler gratuitement au Royaume de Dieu. C'est en fait le Père qui donne le salaire, sans que ce salaire soit demandé par le ministre de l'Évangile. Et il est vrai que plus le désintéressement de l'Évangéliste est grand, plus efficace sera sa prédication et plus grande aussi sa sécurité. L'histoire montre bien qu'aucun véritable disciple du Seigneur n'a été abandonné ; il a toujours eu le nécessaire – ce qu'il appréciait lui-même comme nécessaire – non seulement pour lui, mais pour sa maisonnée.

Paul veut avant tout que son témoignage soit authentique. Or la preuve de l'authenticité du témoignage est le désintéressement. On croit un témoin qui n'a aucun avantage personnel dans la prédication de la Vérité ; en ce qui concerne l'Évangile, sa seule proclamation suscite la contradiction et la persécution. Les premiers témoins authentiques de l'Évangile, les Apôtres et les vrais disciples, non pas les judaïsants, ont payé leur témoignage par leur sang, tout comme Jésus lui-même a payé de son sang la profession qu'il a faite de sa filiation divine.

1 Cor.9/16 – « Si j'annonce l'Évangile, ce n'est pas pour moi un titre de gloire, c'est une nécessité qui m'incombe, et malheur à moi si je ne prêche pas l'Évangile !... Quelle est donc ma récompense ? C'est, dans ma prédication, d'offrir gratuitement l'Évangile en renonçant au droit que le confère l'Évangile... »

« un titre de gloire » : difficile (kawkèma) que l'on peut traduire au mieux par « assurance », ou « fierté ». Peut-être certains prédicateurs mettaient-ils leur gloire dans la prédication de l'Évangile, en ce sens qu'ils faisaient valoir leur éloquence ou leur talent à propos de l'Évangile ? Il est vrai que l'Évangile est une histoire hautement dramatique, qui fut illustrée par d'innombrables oratorios, pièces de théâtres, mystères de la Passion, etc... Ce n'est pas le cas de Paul, qui au contraire, lorsqu'il fait la prédication de la Croix, est « craintif et tremblant » ; car il a le vrai sens de l'Évangile. Il sait que l'Évangile est la condamnation de l'ordre charnel, et que, de ce fait, il confond non seulement celui qui l'écoute et le comprend, mais aussi celui qui le prêche, à condition qu'il sache ce que les mots veulent dire. Jusqu'à l'avènement du Royaume dans sa plénitude, quiconque prêche l'Évangile, appartient à la génération adultère et pécheresse que l'Évangile condamne ; il est toujours difficile de témoigner pour une Vérité qui met le témoin dans son tort.

Mais l'Évangile contient aussi des promesses et une espérance merveilleuse ; il entraîne avec lui la fondation de l'Église, cette communauté dont les liens tissés par l'Esprit-Saint assurent déjà autant qu'il est possible sur la terre, paix, amour, bonheur. C'est là un don de Dieu, le plus précieux de tous, qui ne saurait être monnayé par quelque prix que ce soit. Les témoins authentiques de l'Évangile ont toujours manifesté dans leur ministère le plus complet désintéressement ; bien mieux : ils ont mis toutes leurs ressources pour que l'Évangile soit prêché, connu et vécu, ils se sont personnellement ruinés pour l'Évangile.

« Malheur à moi ! » Oui. Saint Paul a été appelé à une mission d'évangélisation, tout à fait spéciale : le Christ lui-même le lui a demandé depuis sa gloire. Alors s'il ne répond pas à cet appel, il sera lui, le premier, malheureux, et Dieu ne pourra pas le récompenser comme il devrait l'être, mais bien au contraire, lui reprocher d'avoir été infidèle.

1 Cor.9/23 – « Je me suis donné à tous, afin d'en sauver quelques-uns à tout prix. Je fais tout en fonction de l'Évangile, afin de pouvoir y participer... »

C'est toujours la même idée qui se poursuit ; le désintéressement personnel est la condition fondamentale de l'authenticité du témoignage en faveur de l'Évangile. Le vrai disciple de Jésus est un témoin, mais un témoin qui n'est pas comparable à un témoin quelconque de quelque fait ou de quelque affaire que ce soit. Son témoignage comporte, certes, le récit objectif des faits, tout à fait

conforme à la vérité ; c'est pourquoi l'Église a toujours veillé avec le plus grand soin à la conservation exacte du Bon Dépôt de la Révélation et au Texte fixé par les Écritures. Mais, ceci étant posé, il n'est pas possible que le témoin du Christ ne soit pas lui-même amoureux du Seigneur ! Et c'est pourquoi son témoignage sera coloré d'une conviction personnelle et d'une chaleur communicative qui touchera l'auditeur dans sa sensibilité jusqu'à ce qu'il soit amené à une étude objective de l'histoire et de la Parole de Dieu pour être lui-même entièrement persuadé.

1 Cor.15/1 – « Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu et dans lequel vous demeurez fermes, par lequel aussi vous serez sauvés, si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé... autrement vous auriez cru en vain. Je vous ai donc transmis ce que j'ai moi-même reçu... »

Suit le fameux ch.15 de cette 1^{ère} aux Cor., rappel de la réalité historique de la Résurrection de Jésus, source de notre espérance en notre propre résurrection et de l'assomption de l'Église fidèle des derniers temps, qui sera enlevée et transformée dans la gloire de son Seigneur : « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés... »

Le mot « Évangile » figure ici comme titre de ce ch.15, rappel de l'enseignement essentiel qu'il a reçu et transmis. Le mot signifie ici, en fonction du développement qui suit, que « la mort a été vaincu par le Jésus-Christ ». Et nous voyons bien ici, effectivement, qu'il ne saurait y avoir de Bonne Nouvelle autre que la suppression de la mort, de l'abolition de la sentence : « Tu mourras de mort ». Si la mort n'est pas supprimée, nous ne sommes pas, nous chrétiens, plus avancés que les autres hommes.

Reste à savoir si le Christ a vaincu la mort pour lui-même seulement, ou s'il l'a vaincue aussi pour nous. Près de deux mille ans de l'histoire de l'Église et d'expérience chrétienne nous porteraient à croire que c'est pour lui-même seulement qu'il l'a vaincue, puisque les chrétiens, comme les autres hommes, n'ont cessé d'ensevelir leurs morts. Que signifie alors la promesse de Paul ici liée étroitement à l'Évangile : « par lequel aussi vous serez sauvés » ? Comment faut-il interpréter ce « Salut » ? Et si le Salut est vraiment la victoire sur la mort, faut-il alors croire que les chrétiens n'ont pas gardé l'Évangile « tel qu'il leur avait transmis » lui Paul, et les autres Apôtres ? Voilà le problème. Comment le résoudre, Si le salut est vraiment la pleine victoire sur la mort, il y a une raison capitale qui a empêché ce salut ; C'est la non-application de l'Évangile sur le point fondamental de la conduite humaine ; or, je n'en vois pas d'autre que l'attachement des chrétiens à la génération charnelle, tout comme y furent attachés les judaïsants du temps de Paul, avec en moins la circoncision et les observances mosaïques. C'est pourquoi les chrétiens pensent, en raison de leur longue familiarité avec la mort, qu'elle est « naturelle et inévitable », et que, si Jésus est ressuscité, c'est parce qu'il est Dieu en personne. C'est là une conclusion théologique qui va trop loin, sans qu'elle soit fausse, évidemment, mais qui dépasse ce que l'Évangile enseigne au premier chef et directement. En effet, l'Évangile nous apprend que Jésus a été condamné et crucifié en raison de sa prétention à la filiation divine. Et dès lors sa résurrection prouve d'abord et au premier chef qu'il est fils de Dieu en la nature humaine. Ainsi la nature humaine sur laquelle la mort n'a pas d'emprise est celle qui se rattache par l'Esprit de Sainteté à la Paternité de Dieu. Quels sont donc ceux qui seront effectivement victorieux de la mort, et ainsi, conformément aux promesses de l'Évangile, hériteront du Salut en plénitude ? Non seulement ceux qui auront été engendrés fils de Dieu dans le Royaume à venir, et qui de ce fait, seront dès le point de départ conditionnés pour la vie, - mais resteront libres à l'égard du Don du Dieu, pouvant théoriquement le perdre, tout comme Adam l'a perdu, lui qui était « de Dieu », dès sa création, et élevé dès le principe à la dignité de fils – mais pourront aussi ne pas mourir ceux dont la foi parfaite les rattachera par grâce à la Paternité de Dieu en Jésus-Christ, et obtiendront, par cette foi parfaite la pleine justice et la faveur du Père. Si donc les chrétiens sont restés soumis à la sentence de la mort depuis Jésus-Christ jusqu'à

nos jours, c'est parce qu'ils n'ont pas atteint cette foi parfaite, dont ils ont cependant le modèle vivant en Marie.

Plusieurs passages de la 2^{ème} Épître aux Corinthiens présentent le mot « Évangile » ; en voici les références : 2/12 ; 4/3 ; 8/18 ; 9/13 ; 10/14 ; 11/4,7.

2 Cor. 2/12 – « J'arrivai donc à Troas pour y prêcher l'Évangile du Christ... »

Ce passage n'offre pas d'éclaircissement sur le mot Évangile. Il montre seulement que toute la vie de Paul, tous ses déplacements et activités, étaient subordonnés à sa mission d'apôtre et d'évangéliste.

2 Cor.4/3-4 – « ... si notre Évangile demeure voilé, c'est pour ceux qui se perdent qu'il demeure voilé, pour les incrédules dont le dieu de ce monde a voilé la pensée, afin qu'ils ne voient pas resplendir l'Évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu... »

Passage très important qui nous donne l'explication apostolique de ce fait étonnant que « tous ne croient pas à l'Évangile », alors qu'ils en ont cependant entendu la prédication et les promesses. « demeure voilé » - Paul vient de dire qu'il s'adresse à toute conscience humaine, afin qu'elle soit informée de l'Évangile ; mais le contexte de ces v.3 et 4 vise avant tout l'incrédulité judaïque qui faisait spécialement opposition au ministère de Paul, comme les Actes le rapportent en plusieurs passages. Il vient de dire d'ailleurs que l'Évangile demeure voilé non seulement aux Juifs incrédules, qui, après avoir crucifié le Seigneur, demeurent insensibles au témoignage apostolique, mais aussi l'Ancien Testament demeure voilé sur lequel ils prétendent s'appuyer pour justifier, pour rationaliser leur propre incrédulité. Car on ne peut avoir l'intelligence de Moïse que par le Christ qui est, dans son Mystère et dans sa vie, l'explication vivante des symboles et des dispositions de la Loi ancienne. C'est cela que signifie l'expression « le Christ est l'esprit » = il est l'esprit de la Loi, il apporte l'intelligence, la compréhension de la Loi, qui, autrement, demeure une « lettre qui tue ». Paul peut parler en connaissance de cause, car il a été formé à la lecture de l'Ancien Testament par les maîtres de Jérusalem qui approuvaient la condamnation du Seigneur. Il a changé de camp, et il a vu, au cours de ses longues méditations, que cette Écriture Sainte dont les pharisiens et les scribes se faisaient les champions, n'a de sens que dans son accomplissement en Jésus-Christ. Il a donc, lui, Paul la claire vision de la cohérence de la foi, de la logique interne de la Révélation divine.

Toutefois l'aveuglement des incrédules devant l'Évangile et spécialement des Juifs est humainement inexplicable. On ne voit pas bien que les malades puissent avoir horreur du Médecin qui vient les guérir, que les mortels repoussent Celui qui les affranchit de la mort. Il y a par dessous ces réflexes de défense, l'influence perverse du « dieu de ce monde ». Qui désigne-t-il par ces paroles ? Sans aucun doute Satan et ses anges. C'est lui que Jésus appelle couramment le « prince de ce monde » ; mais Paul parle de « dieu », parce que dans le monde païen, c'est à d'innombrables dieux, à d'innombrables idoles que les fils d'Adam égarés rendaient un culte, et rapportaient ainsi à Satan, caché sous ces images trompeuses, l'adoration et les honneurs que ne doivent être rendus qu'au vrai Dieu.

« a aveuglé la pensée » : on pourrait traduire « la mentalité ». Le grec « noëmata » désigne l'encombrement de l'esprit par toutes sortes d'images et de pensées, par toutes sortes de « catégories » et de conditionnements.

« pour ne pas voir » : le mot « voir » employé ici par Paul est « augazô » du verbe « aughè » qui signifie « lumière éclatante », exactement « l'éclat du soleil ». C'est donc la lumière la plus brillante que l'on puisse concevoir. Comment se fait-il que cette lumière éclatante du Christ n'ait pas été perçue ? Certes, les Juifs aveuglés par le Prince des ténèbres ont taxé de blasphème la Pensée même du Père réalisée

en Jésus ! Mais les chrétiens non plus, par la suite, n'ont pas saisi « l'illumination de l'Évangile de la gloire du Christ ». Cette gloire n'est autre que sa conception par l'Esprit-Saint, par laquelle il est fils de Dieu. Certes, les chrétiens se sont réjouis de sa Résurrection qu'ils ont admise comme un fait ; ils se sont aussi réjouis de sa nativité et de tous les événements de sa vie publique ; mais ils n'ont pas vu clairement la cohérence de tout cela. Ils n'ont pas vu que la Croix était avant tout un témoignage, et ils n'ont pas identifié le « péché » qui a dressé la Croix. Tout en prenant parti pour le crucifié et en le proclamant Sauveur, Roi et Prêtre, ils en sont restés en pratique au stade des judaïsants, ils ne sont pas allés jusqu'à l'Évangile de Paul, pour apprendre avec lui à « condamner le péché dans la chair ».

Certes, il y a toute une tradition encratique qui, en voulant garder la chasteté et la continence, a bien discerné que le péché mortel – au sens premier de ce mot – devait se trouver dans un usage – voire pour eux dans tout usage – de la sexualité ! Les ascètes et les moines sont restés dans une attitude négative, celle de l'interdiction. Ils ont ainsi mis fin, pour leur compte personnel, et agissant en quelque sorte au nom de l'Église, à la génération de péché. Mais ils ne sont pas allés jusqu'à l'acte de foi positif qui consiste à faire du corps une oblation vivante à Dieu, pour que son Nom y soit sanctifié, pour qu'il devienne le temple du Saint-Esprit, l'Arche d'alliance du Verbe. C'est pourtant par une telle oblation que Marie est parvenue à la génération sainte du Verbe fait chair ; que Joseph a offert à Dieu le Père l'Adoration en Esprit et en Vérité, le sacrifice parfait de la paternité charnelle en vue de la manifestation de la Paternité céleste de Dieu pour la sanctification de son Nom de Père. C'est ainsi que le Salut et surtout le Sauveur nous est advenu. Hélas, tout au long de la longue tradition ecclésiastique, le Principe même de l'Évangile n'a pas éclairé positivement la morale sexuelle, ni par la suite, la génération... Il en résulte que nous sommes toujours au-dessous de l'Évangile. Les Juifs ont rejeté une lumière qui les condamnait, qui « leur démontrait que leurs œuvres étaient mauvaises ». Les païens ont été éblouis par une lumière qu'ils ont jugée trop exceptionnelle pour être applicable.

« Le Christ qui est l'image de Dieu » : c'est l'expression résumée, reprise au début de l'Épître aux Hébreux, de l'enseignement de Jésus lui-même : »Qui m'a vu a vu le Père... Personne ne va au Père si ce n'est par moi... » (Jn.14/6s)

2 Cor.8/18 – « Je vous ai envoyé avec lui ce frère dont on fait l'éloge dans toutes les Églises à cause de l'Évangile ».

Il s'agit de Luc qui était alors compagnon de Paul et qui fut envoyé par lui à Corinthe pour y recueillir les aumônes pour la communauté de Jérusalem. L'Évangile que mentionne ici l'apôtre est celui de Luc, celui qu'il appelle par ailleurs « son évangile ». Et justement celui de Luc contient, avec tout la clarté désirable le récit de la génération sainte du Christ. Paul l'avait sans cesse devant les yeux, surtout lorsqu'il écrit des Épîtres comme celle aux Galates ou aux Romains. Voilà ce qu'il est important de savoir pour comprendre en profondeur la « définition » de l'Évangile que Paul donne en plusieurs passages condensés (déjà vus) comme par ex. Rom.1/4 et 16/25-27.

D'autre part, cette mention de l'Évangile de Luc réduit à rien les prétentions de ceux qui voudraient nous faire croire que la rédaction des Évangiles s'est faite tardivement au point qu'il leur semble raisonnable de mettre en doute l'authenticité des textes. En effet, il est hors de doute que cette 2^{ème} Épître aux Corinthiens a été écrite en l'an 57. Or, à cette époque, soit moins de 30 ans après la mort et la Résurrection de Jésus, cet Évangile de Luc était déjà connu « dans toutes les Églises », et il est assurément postérieur aux Évangiles de Matthieu et de Marc. Combien de temps a-t-il fallu à l'Évangile de Luc pour se répandre ainsi, en sachant que l'imprimerie n'existait pas, et qu'il fallait bien entendu copier et recopier à la main. Il a fallu au moins une dizaine d'années. Ce qui nous fixerait la rédaction de l'Évangile de Luc vers l'année 47, et peut-être même bien avant. Il en résulte que les digressions infinies que l'on a faites sur les Évangiles synoptiques sont bien illusoire, et en fait, chacun sait qu'elles n'apportent strictement rien pour une véritable intelligence de l'Évangile comme Révélation de la Pensée éternelle de Dieu.

Il est donc bien plus conforme à l'histoire, à la raison et à la Tradition de l'Église d'attribuer à chaque Évangéliste la responsabilité pleine et entière de la rédaction de « son » Évangile ; Matthieu et Jean ont été témoins oculaires. Marc donne le résumé de la catéchèse de Pierre et a été lui-même témoin d'un grand nombre de faits. Luc a fait un travail d'historien, comme il le dit lui-même dans le prologue de son Évangile, ayant pris soin de vérifier l'exactitude des faits. Il les a racontés avec une manière plus adaptée à la mentalité des pagano-chrétiens auxquels il s'adressait.

2 Cor.9/13 – « ...ce service leur montrant ce que vous êtes, ils glorifient Dieu pour votre obéissance dans la profession de l'Évangile du Christ et pour la générosité de votre communion avec eux et avec vous... »

Il s'agit toujours de la collecte organisée pour les pauvres de Jérusalem. Jérusalem est en effet considérée comme l'Église-Mère. Elle l'est, car elle s'est formée au moment de la Pentecôte parmi le petit nombre de Juifs qui, ayant suivi le Seigneur, « se sont arrachés à cette génération dévoyée » (Act.2/40), dans la fulgurante lumière de la Croix et la Résurrection de Celui qui, Messie et fils de Dieu, avait répondu, au-delà de ce que l'on peut espérer, à l'attente prophétique d'Israël. Il est évident en effet, à lire par exemple le ch.15 des Actes, que c'est l'Église de Jérusalem qui, au moment des Apôtres, avait le plus haute juridiction parmi les Églises, pour fixer la règle de la Foi. Or cette église assemblée autour de Pierre, Jacques et Jean, - mais surtout Jacques, qui semble avoir plus de poids auprès des Judéo-chrétiens – se méfiait, non sans raison, de l'admission trop rapide des païens à la foi. Paul espère donc que la générosité concrète de ces chrétiens récemment baptisés, manifestée par cette aumône, contribuera à ramener les gens de l'entourage de Jacques à de meilleurs sentiments, et à se plier loyalement aux dispositions du Concile de Jérusalem tenu 10 ans auparavant. Il n'en sera rien. Tout au contraire. Paul rencontra en effet, malgré le magot qu'il apportait, une grande hostilité de la part des judéo-chrétiens et surtout des Juifs non convertis. Il n'échappa que par l'intervention rapide de la police romaine à la fureur homicide de ceux-là.

2 Cor.10/14 – « ...Nous sommes bel et bien arrivés jusqu'à vous avec l'Évangile du Christ ; nous ne nous vantons pas hors de mesure, au moyen des travaux d'autrui... »

Ce texte est extrait de la période « pénible » de la seconde aux Corinthiens où Paul fait son apologie personnelle afin de réfuter les détractations de ses adversaires. Que devient l'Évangile du Christ dans ces querelles, qui, manifestement, divisaient déjà l'Église, alors que les Apôtres étaient encore vivants en ce monde ? Ainsi, dès le début jusqu'à nos jours, toute l'histoire de l'évangélisation s'est trouvée infectée par la discorde. En ce sens, il n'y a rien de nouveau sous le soleil... Mais alors, quand viendra l'unité et l'unanimité de la profession de Foi ? Elle viendra lorsque la foi, dans toute sa logique interne, aura porté pratiquement son fruit de vie et accompli les promesses. A ce moment, enfin, la conscience chrétienne et humaine sortira de l'ambiguïté.

2 Cor.11/14 – « Si le premier venu, en effet, peut vous prêcher un Jésus différent de celui que nous vous avons prêché, s'il s'agit de recevoir un esprit différent de celui que vous avez reçu, ou un évangile différent de celui que vous avez accueilli, vous vous y prêtez fort bien... »

Nous sommes toujours dans la partie de l'apologie personnelle de Paul. Il y est contraint. Il le fait à contrecœur. Il a affaire à des gens qui ne savent pas discerner la Vérité par eux-mêmes, et qui se laissent influencer par des questions de personne et de prestige. Il est donc nécessaire que Paul se fasse valoir, en toutes les grâces qu'il a reçues personnellement du Seigneur, afin que le témoignage qu'il a porté précédemment soit confirmé auprès de ses chers Corinthiens par sa propre autorité apostolique.

C'est le même problème que pour les Galates. Les Épîtres écrites aux uns et aux autres sont de la même époque, à quelques mois, peut-être à quelques semaines près. C'est une date importante que celle de ce « tournant » que prennent alors les Églises évangélisées par Paul, sous l'influence des judaïsants. Contrairement à la décision magistrale du Concile de Jérusalem, les « gens de l'entourage de Jacques » continuent d'imposer aux païens récemment convertis la circoncision rituelle qui les rattache au système de la Loi mosaïque. Paul considère la chose comme étant pratiquement la négation et l'anéantissement de l'Évangile, une sorte d'apostasie qui les prive de la Rédemption. « Si vous vous faites circoncire, le Christ est mort en vain... » Nous sommes très étonnés, car, en soi, la circoncision temporelle est indifférente. Mais il faut comprendre ce que signifie pour un Hébreu l'ablation rituelle du prépuce : c'est l'autorisation donnée par Dieu au mâle de transmettre la vie, à condition qu'il se soumette aux prescriptions de la Loi qu'il a donnée lui-même par le ministère de Moïse. Aussi le fait d'être circoncis place celui qui l'est rituellement dans le cadre de la Loi, dans une certaine « relation » à Dieu, très inférieure, en fait, à la relation qui découle de la Foi en Jésus fils de vierge. Mais il est écrit que la circoncision donnée à Abraham est une disposition divine qui durera de génération en génération, une disposition perpétuelle...

Qui a raison ? Paul ou les judaïsants ? Nous avons les arguments de Paul, nous n'avons pas ceux des judaïsants... Ces derniers n'étaient peut-être pas négligeables.

A vrai dire, si les chrétiens convertis par Paul ont compris l'Évangile de Jésus fils de Dieu et fils de vierge, ils doivent logiquement s'abstenir désormais de la génération charnelle en vue d'une Génération d'un ordre supérieur. Ils n'ont plus besoin de recourir aux rites de la Circoncision ni aux sacrifices, ni aux lois de pureté, etc... Mais si ces mêmes chrétiens n'ont pas compris cette incidence génétique de l'Évangile de Jésus-Christ, s'ils veulent poursuivre la génération charnelle, conformément à la tradition de leurs pères, il faut alors qu'ils soient circoncis et soumis à la loi mosaïque. Dans ce dernier cas ce sont alors les gens de l'entourage de Jacques qui avaient raison.

Car nous n'avons que les textes de Paul ; nous ne pouvons trancher d'une manière certaine cette importante question. Nous ne pouvons pas non plus savoir comment les Corinthiens et les Galates ont compris l'Évangile que Paul leur avait annoncé. Nous ne savons même pas ce que Paul leur a dit quant à l'application pratique de l'Évangile : sur ce point les indications de l'Épître aux Romains, pourtant claires, sont néanmoins trop condensées (Ch.6/13, 19 ; 12/1-3, etc). C'est pourquoi l'Église a toujours vécu dans une grande équivoque en ce qui concerne la génération, et par suite la sexualité. Elle est restée pratiquement divisée en deux « ordres » : ceux qui demeureraient « dans le monde », en vue du mariage légitime ; et ceux qui par « vocation religieuse » se sont abstenus de l'œuvre de chair, du moins en principe et en droit.

Ce texte est très important également pour cette mention : « un esprit différent de celui que vous avez reçu ». Les catholiques baptisés et confirmés dans l'Église sont assurés qu'ils y reçoivent l'Esprit-Saint donné aux Apôtres initialement le jour de la Pentecôte. Ils n'ont donc pas à sortir de leur Église pour recevoir un « esprit différent », pour quelque raison que ce soit. Et, comme le dit le texte, à cet esprit différent – qui n'est plus le Saint-Esprit de Dieu - correspond aussitôt un évangile différent, un évangile qui n'a plus aucune efficacité de Rédemption.

2 Cor.11/7 – « Ma faute serait-elle donc, en vous annonçant gratuitement l'Évangile de Dieu, de m'être abaissé moi-même pour vous élever, vous ? »

Cette attitude de générosité et de désintéressement de Paul dans son ministère évangélique a été détractée par ses adversaires qui ont voulu y voir une démarche hypocrite et un procédé de séduction. Nous mesurons ainsi la gravité des calomnies portées contre Paul et la haine dont il était l'objet de la part d'autres chrétiens ! Là encore, nous pouvons nous demander ce que devient l'Évangile de Dieu au milieu de ces contestations permanentes et de ces oppositions de personne... A vrai dire, la parole prophétique de Dieu demeure vérifiée par l'histoire de l'Église. Jésus disait en effet : « Depuis

les jours de Jean le Royaume de Dieu est avancé, mais ce sont les violents qui s'en emparent et le déchirent... »

oooo

Nous passons à l'Épître aux Galates, où le mot « Évangile » revient plusieurs fois, dans les passages suivants : 1/6, 7, 11 ; 2/2, 5, 7, 14

Gal.1/6 – « Je m'étonne que vous vous détourniez si rapidement de celui qui vous a appelés dans la grâce du Christ, pour passer à un évangile autre : il n'y en a pas d'autre, il y a seulement des gens qui vous troublent et qui veulent bouleverser l'Évangile du Christ... »

L'indignation de Paul, dans cette Épître aux Galates, indignation vraiment extrême, est évidemment inexplicable pour les théologiens et les exégètes d'aujourd'hui ; ils se demandent pourquoi Paul fait des histoires pareilles pour une question de circoncision, de laquelle il dit par ailleurs qu'elle n'est rien, et qu'elle n'a aucune importance pour obtenir la Justice aux yeux du Père. A vrai dire, le rite n'est rien par lui-même, c'est ce qu'il signifie qui importe. Mais nous ne savons plus ce que signifie le rite... Dans la pensée de Paul, il signifie le retour à la génération charnelle par laquelle entre dans le monde le péché et la mort. Cette génération toutefois était ordonnée par la Loi, moyennant la circoncision, l'observance des préceptes, soutenue par l'ancien Sacerdoce, celui qui a immolé le Christ, justement au nom de sa génération de fils de Dieu ! Vue sous cet angle, l'indignation de Paul se comprend aisément. Il s'agit en effet du Salut effectif de l'humanité par l'Évangile, et ce salut serait compromis par un retour aux dispositions anciennes, ces dispositions qui sont la « force du péché ». Et en fait, malgré les exhortations véhémentes de Paul, les chrétiens, dans leur immense majorité sont restés liés à la transgression dite « originelle », qui place le genre humain sous la sentence de la mort. « un évangile autre » : ou « différent ». Paul a parfaitement conscience que l'Évangile qu'il a prêché forme un tout dont les parties sont inséparables, qu'il apporte absolument toute la vérité dont nous avons besoin pour obtenir le Salut, et qu'il n'y a de ce fait rien à ajouter ni rien à retrancher. Cet Évangile est « éternel », il est le fondement du Royaume et du bonheur célestes, et à fortiori terrestres. Or nous pouvons être absolument certains que cet Évangile de Paul est bien celui que l'Église nous a transmis, soit par le Canon des Écritures, soit par la règle de la Foi, soit par la divine Liturgie.

« qui veulent bouleverser l'Évangile du Christ » : « bouleverser » étymologiquement le mot grec signifie « tourner à l'envers ». Ils veulent que l'Évangile du Christ, qui en toute logique condamne l'ordre charnel qui a crucifié le Christ, ne le condamne plus mais au contraire le serve. Et c'est bien, en effet, ce qui s'est produit dans l'Église : on a plus ou moins « accroché » certaines vertus évangéliques à l'ordre charnel auquel les chrétiens n'ont pas renoncé. La plupart sont restés conformes à la génération charnelle ; les moralistes et les théologiens les ont encouragés dans cette voie, alors que par vœu ils avaient pour eux-mêmes résolu de s'en abstenir ! Paradoxe étrange : faites ce qu'ils font, ne faites pas ce qu'ils disent ! L'Église a pu subsister avec cette contradiction interne, cause permanente de dislocation... En fait il serait long mais aisé de montrer que toutes les hérésies, déclarées ou non, condamnées ou non, sont une contestation faite par la psychologie charnelle à la Foi.

En fait, on ne peut pas dire que les judaïsants que Paul vise ici et qu'il condamne si sévèrement étaient de mauvaise foi ; tout au contraire. Ils étaient zélés pour le Seigneur, mais ils ne voyaient certainement pas jusqu'à quelle profondeur de conversion les engageait leur profession de la Foi. Il en fut de même par la suite pour l'ensemble du peuple chrétien.

Gal.1/11 – « Je vous fais savoir, frères : l'Évangile qui fut prêché par nous n'est pas selon l'homme ; ce n'est pas non plus de l'homme que je l'ai reçu et que j'en ai été instruit, mais c'est par une révélation de Jésus-Christ... »

Paul vient de dire que nul ne saurait être serviteur de Jésus-Christ et en même temps plaire aux hommes. Nous touchons l'incompatibilité entre l'ordre charnel de ce monde et la Pensée éternelle de Dieu sur la nature humaine, qui n'est « déchu » que parce qu'elle a glissé au-dessous de cette Pensée. Cette même incompatibilité est clairement indiquée par le Seigneur Jésus lorsqu'il dit à Pierre : « Arrière Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes... » (Mt.16/23) Paul résume ensuite l'histoire de sa conversion, il montre à quel point il était enraciné dans le judaïsme jusqu'à persécuter l'Église de Dieu, et comment le Seigneur l'a arraché par son intervention personnelle à la voie charnelle qu'il suivait avec tout le fanatisme religieux que lui inspirait la Loi mosaïque.

Nous comprenons donc parfaitement ce que signifie sous sa plume « selon l'homme ». Or justement les judaïsants qui viennent de séduire les Galates, veulent un Évangile « selon l'homme », un Évangile qui ne soit pas une contradiction de l'ordre de ce monde, disons même de « l'humanisme », mais qui en devienne en quelque sorte le soutien religieux et « moral ». En effet, c'était un humanisme de haute qualité que celui qui était ordonné en Israël par la Loi de Moïse et le patriarcat sacré. On n'a jamais fait mieux. Et les peuples les plus civilisés de l'antiquité étaient très inférieurs en « civilisation » aux Juifs, qui les traitaient, à juste titre, de barbares.

« par une révélation de Jésus-Christ » : Paul désigne cette révélation qu'il a reçue de Jésus-Christ ressuscité sur le chemin de Damas ; mais la révélation de Jésus-Christ ne saurait se limiter à une seule rencontre, qui fut déterminante, certes, mais qui constitue seulement le point de départ d'une ardente recherche qui se poursuit pendant de longues années. Jésus dans la gloire du Père c'est la confirmation lumineuse et éclatante de sa prétention à la filiation divine : le grief qui lui fut imposé par les autorités juives et qui motiva sa condamnation. Le Droit, la Justice, la Vérité sont donc du côté de Jésus et non point du côté de l'autorité théologique qui l'a crucifié. Il est donc vrai qu'il est fils de Dieu et ce n'est point là un blasphème. Dès la vision de Damas, tout est dit, en quelque sorte, et Paul va « refaire ses études », relire et méditer à nouveau les Écritures à cette lumière toute nouvelle de Jésus fils de Dieu. Mais alors si Jésus est « le Juste », tout le genre humain qui l'a condamné comme blasphémateur doit être remis en question et « convaincu de péché ».

Gal.2/2 – « Ensuite, au bout de 14 ans, je montai à nouveau à Jérusalem avec Barnabé et Tite que j'avais pris avec moi. J'y montai à la suite d'une révélation, et je leur proposais l'Évangile que je prêchais parmi les païens – mais seulement aux notables – de peur de courir ou d'avoir couru en vain. Eh bien, Tite lui-même, qui était grec, on n'exigea pas qu'il se fit circoncire... »

Ces 14 ans séparent la conversion de Paul au Concile de Jérusalem, où il se trouve effectivement avec Barnabé, à moins que Paul ne parle d'un voyage spécial qu'il aurait fait à Jérusalem antérieurement à ce Concile ; si pendant ces 14 ans, il avait erré, il aurait eu le temps de s'en apercevoir ! Toutefois l'opposition des judaïsants qui ajoutaient à l'Évangile la circoncision et certains préceptes de la Loi de Moïse pouvait faire problème à ses yeux, non pas sur le plan théologique, mais sur le plan de l'opportunité. Or Paul obtient l'assentiment de ceux qu'il appelle « les colonnes » (Pierre, Jacques et Jean), pour un Évangile qui dispense les païens entrant dans l'Église de l'observance de la Loi.

Tite n'est donc pas contraint de se faire circoncire ; on le fait toutefois, en raison des « faux-frères », et pour ne pas heurter les opinions humaines. C'est là manifestement une attitude double qui fortifiera les prétendus « faux-frères » dans leur évangile à eux, c'est-à-dire un évangile qui ne remet pas l'ordre charnel en contestation. Confusion regrettable, dont nous ne sommes pas encore sortis aujourd'hui. Et par la suite, on peut relever dans l'histoire nombre de décisions disciplinaires, voire théologiques, de l'Église, qui furent dictées davantage pour des raisons d'opportunité que de vérité, et cette attitude constamment « double » n'a pas fait avancer la Rédemption.

Toutefois les règles qui ont entouré le « vœu de virginité » ou de « chasteté » ont été promulguées avec la plus extrême sévérité, et sanctionnées des peines les plus graves, mais uniquement pour les « personnes consacrées à Dieu », comme si tout baptisé n'était pas consacré à Dieu par le fait même de son baptême ! Législations étranges et paradoxales !... Pourquoi l'œuvre de chair, formellement interdite aux clercs sous peine d'être exclus de la cléricature, était-elle non seulement autorisée dans le sacrement de mariage, mais imposée aux conjoints par une certaine théologie morale ? Pourquoi ce qui est mauvais pour les uns est-il bon pour les autres, alors qu'ils sont tous baptisés et membres de l'Église ? Il n'y a aucune explication à cette contradiction dans la discipline ecclésiastique. Elle manifeste seulement l'obscurité de la conscience chrétienne en ce qui concerne l'usage de la sexualité aussi bien que le sens de la virginité. Et il en sera ainsi tant que les engagements du Baptême ne seront pas logiquement liés à la profession de la Foi en la filiation divine de Jésus en notre nature humaine, par le fait qu'il est né d'une maman vierge.

Notons que le texte est ambigu : à vrai dire on ne sait si Tite a été ou non circoncis. Les manuscrits latins ne portent pas la négation et l'on peut croire alors que Tite a été circoncis par « déférence » envers les autorités, afin que les Églises issues de la prédication de Paul ne soient pas coupées de l'Église-Mère de Jérusalem. Mais si l'on s'en tient aux manuscrits grecs il semble bien que Paul n'ait pas cédé sur le point précis de la circoncision de Tite, de peur qu'il y ait en quelque sorte un précédent. Tite, grec et non circoncis, était admis dans la communauté de Jérusalem ; dès lors, il n'y aurait plus aucune raison de ne pas admettre quelque chrétien que ce soit non circoncis dans cette même communauté. Par la suite cependant, en Act.16/3, Paul accepta que Timothée fût circoncis pour des raisons d'opportunité.

Gal.2/5 – « ...gens auxquels nous refusâmes de céder, fût-ce à l'occasion, par déférence, afin de sauvegarder pour vous la Vérité de l'Évangile... »

C'est là le sens du texte grec. Paul a refusé de céder à la pression des judaïsants en ce qui concerne la circoncision de Tite. Paul écrit « pour vous », parce qu'il pense que pour les gens de l'entourage de Jacques, la Vérité de l'Évangile est déjà fortement compromise. Leur attachement à l'ordre ancien les empêche d'accéder à la liberté de l'alliance virgine. Mais les païens nouvellement convertis sont encore heureusement « disponibles ». Ils sont en quelque sorte une « terre vierge », où l'Évangile a plus de chance (?) qu'en Israël de porter son fruit de vie. Car Paul a le sens très fort de l'incompatibilité des deux voies, celle « de la chair », et celle « de l'Esprit », celle de la génération charnelle sous la sentence de la mort, et celle de Jésus, qui seule peut sanctifier en vue de la vie impérissable. Les deux voies sont incompatibles en effet, comme Paul le dit clairement en plusieurs passages, lorsqu'il marque l'opposition entre la « chair » et « l'Esprit ». Depuis les Apôtres, la conscience chrétienne a perdu le sens de ce qu'elle appelle encore « le péché originel », dont d'innombrables théologiens ont parlé sans jamais le définir exactement ; et tant que cette définition n'est pas donnée, il nous est impossible de sortir de la confusion et d'atteindre la Justice du royaume, de mettre en application la Vérité de l'Évangile.

Gal.2/7 – « ... Ils virent que l'Évangélisation (l'Évangile) des incirconcis n'était confiée, comme à Pierre celle des circoncis. »

Toutefois, l'Évangile que l'on prêche aux païens ne saurait être différent de celui que l'on prêche aux Juifs ! C'est bien le même Évangile, car il n'y a qu'un seul Évangile pour toute la nature humaine. C'est donc une question de « mission » seulement que les deux principaux apôtres reçoivent sur les deux parties du monde ; la circoncision et l'incirconcision, les Juifs et les non-Juifs. Ni les uns ni les autres cependant n'accepteront l'Évangile intégral et fondamental, de sorte que la biopsychologie

humaine est restée universellement tributaire de l'erreur et du péché, comme elle l'est encore aujourd'hui.

Gal.2/14 – « Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit dans la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas devant tout le monde... »

Ceux qui « ne marchent pas droit dans la vérité de l'Évangile » ce sont les notables de l'Église de Jérusalem qui fléchissent sous la pression des judaïsants et leur attachement à la Loi de Moïse. Même Pierre et Barnabé sont entraînés dans le mouvement d'opportunisme. Paul leur tient tête à tous, et nommément à Pierre.

A vrai dire, il est difficile de marcher droit pour des gens qui ne voient pas aussi clairement que Paul la profondeur de conversion qu'implique la profession de la filiation divine de Jésus dans la nature humaine. Les anciennes obligations de la Loi pèsent lourdement sur eux, ils ne peuvent débrouiller les contradictions intimes de leurs consciences. Les anciens interdits les ont trop fortement impressionnés pour qu'ils puissent en effacer les gravures du jour au lendemain. Paul a mis lui-même, il le dit, 14 ans !...

Le discours de Paul qui suit ce verset 14 expose la justification par la foi au Christ-Jésus de tout homme, qu'il soit Juif ou païen. Mais jusqu'à quel point la foi doit-elle aller pour que la justification soit totale et attire la pleine faveur du Père ? Voilà la question ! Elle devait avoir une solution évidente pour les Apôtres ; mais cette solution a été perdue depuis, puisque les chrétiens, les saints qui ont professé la foi – hormis les martyrs – n'ont pu accomplir les promesses !... Que penser donc ? Que les promesses sont illusoires ? Absit ! Il faut penser que la foi est restée « morte sur elle-même » parce qu'elle n'a pas encore porté sa lumière dans le domaine de la génération, afin de la ramener à la volonté initiale de Dieu. C'est là un point non seulement important, mais capital, le seul vraiment qui puisse apporter une « mutation » qui fasse que la nature cesse d'être déchue pour redevenir intègre, et apporter aussi une biopsychologie capable de nous faire entrer dans le Royaume déjà réalisé à Nazareth lors de la génération sainte du Christ.

oooo

Nous rencontrons le mot « Évangile » plusieurs fois dans l'Épître aux Éphésiens : 1/13 ; 3/16 ; 6/15,19.

Eph. 1/13 – « En lui, vous aussi, vous avez entendu la parole de vérité, l'Évangile du Salut ; en lui, ayant cru, vous avez été marqués du sceau de l'Esprit de la promesse, l'Esprit-Saint, qui est les arrhes de notre héritage, en vue de la rédemption de ce qu'il s'est acquis à la louange de sa gloire.

Le mot Évangile figure ici dans le long poème lyrique qui forme le début de cette prodigieuse Épître aux Éphésiens ; poème chanté à la gloire de Dieu le Père qui opère en nous le Salut par le Christ-Jésus et l'Esprit-Saint.

Le mot « Évangile » figure ici en apposition à « la parole de vérité », ou « de la vérité ». C'est donc la définition la plus succincte de l'Évangile que nous ayons authentifiée par l'Esprit-Saint qui inspire ce Texte. Comme la vérité est une, et qu'il ne peut y en avoir d'autre, nous sommes assurés d'avoir dans l'Évangile absolument tout ce qui nous est nécessaire dans le temps et dans l'éternité pour obtenir la Justice aux yeux de Dieu et par conséquent la vie impérissable. On ne voit pas d'ailleurs qu'il puisse y avoir une révélation plus parfaite que celle qui nous a été faite par le Verbe de Dieu lui-même !... Et cette démonstration de la vérité, il nous l'a faite non seulement en nous instruisant par ses discours, mais en la réalisant en la vivant le premier dans notre nature.

Eph. 3/6 – « ... Je vous ai écrit en peu de mots, par lesquels vous pourrez, en lisant, entrer dans l'intelligence que j'ai du Mystère du Christ, Mystère qui n'a pas été connu par les fils des hommes dans les autres générations, mais qui maintenant a été révélé à ses saints Apôtres et aux prophètes de l'Esprit, à savoir que les Nations sont co-héritières et co-corporelles et participantes à la promesse dans le Christ-Jésus par le moyen de l'Évangile dont j'ai été fait ministre... »

Paul met en évidence le dessein très surprenant de la Divine Providence qui n'a pas réservé à Israël seulement la promesse du Christ – à savoir la vie impérissable – mais qui a voulu aussi la proposer aux nations païennes. Il suffit et il faut pour cela qu'elles « entrent dans l'intelligence du Mystère du Christ » par le moyen de l'Évangile qui leur est annoncé. C'est la mission propre de Paul de porter l'Évangile aux païens.

Alors à quoi bon, dira-t-on, la longue pédagogie de la Loi en Israël ? Comment se fait-il que par la seule foi en l'Évangile, sans la discipline des préceptes et l'expiation apportée par les sacrifices rituels, les païens puissent ainsi enjamber sur près de deux mille ans d'Économie divine à l'égard de la race d'Abraham ?

Certes, ils n'obtiendront pas les promesses s'ils ne parviennent pas à l'intelligence du « Mystère caché aux générations antérieures » ; car précisément ces générations, qu'elles fussent juives ou non, sont toutes restées sous la sentence portée sur le péché « originel » : « Tu mourras de mort ». C'est hélas ce qui est arrivé : après deux mille ans d'histoire de l'Église, la même sentence demeure en vigueur, les promesses ne sont pas accomplies... Le mystère qui fut caché aux hommes des générations antérieures est donc aussi resté caché aux générations qui suivirent la prédication apostolique, et l'espérance des Apôtres n'a pas été réalisée. C'est donc que ces générations, malgré la démonstration de la Sainte Génération de Jésus, sont restées « adultères et pécheresses », comme il le disait à ceux qui l'entouraient. Dans cette perspective le sens plénier de ce texte est parfaitement éclairci.

Eph. 6/15 – Que vos reins soient ceints de la Vérité et revêtus de la cuirasse de la Justice, et que vos pieds soient chaussés pour être prêts à (porter) l'Évangile de la paix...

L'Évangile de la paix, la bonne Nouvelle de la paix, expression qui rappelle le passage d'Is.52/7 : « qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent de bonnes nouvelles, qui annoncent la paix, qui apportent le bonheur, qui annoncent le Salut, qui dit à Sion « ton Dieu règne ». Cette parole prophétique a été pleinement accomplie en Jésus-Christ mais les Juifs n'ont pas cru à cette « Bonne Nouvelle », à cet Évangile de la paix qui apportait le règne de Dieu lui-même en la Personne du Verbe égal au Père, fait homme. Ils auraient sans doute accepté le règne de ce Dieu invisible, qui, comme au temps de Moïse se manifestait en leur faveur par des signes et des prodiges. Ils auraient bien voulu d'un prophète tel que Jésus, s'il avait consenti à être homme seulement... Mais ils n'ont pas voulu de cet homme fils de Dieu, et Dieu lui-même en la nature humaine... Tel est le Mystère du Christ qui demeure, même s'il n'est pas accepté. Tel est le Mystère du Christ auquel l'Église a cru, sur lequel elle s'est construite, par lequel elle subsiste jusqu'à nos jours ?

Toutefois, la paix attachée en principe à ce Mystère n'est pas encore venue pleinement, ni le bonheur, ni le salut... Pourquoi ?... N'est-ce pas parce que le Mystère du Christ, confessé de bouche et maintenu dans le mémorial liturgique, n'a pas encore eu son application pratique ?...

Eph. 6/19 – « Priez pour moi, afin que me soit donnée la parole, pour que j'ouvre ma bouche en toute assurance et que je fasse connaître le mystère de l'Évangile... »

L'expression « Mystère de l'Évangile » est très précieuse, complétant toutes celles que nous avons relevées précédemment. Elle nous révèle en effet que l'Évangile, même lu et entendu, peut

rester caché comme un « mystère » et qu'il est nécessaire de recevoir et d'accueillir une sorte de confiance orale (j'ouvre ma bouche, dit Paul), donnée avec assurance, pour que le Mystère soit dévoilé. L'Évangile est en effet le plus simple des livres. Son vocabulaire et son style ne souffrent pas la moindre difficulté littéraire. Sa forme est très belle, d'une simplicité toute divine. Et la Pensée de Dieu, manifestée en Jésus, est, elle aussi, d'une simplicité toute divine, à tel point que seuls les enfants et ceux qui leur deviennent semblables, qui ne sont pas pollués par la mentalité charnelle de ce monde, peuvent y accéder. La parole de l'Apôtre non seulement portera témoignage en faveur de Jésus, mais elle fera aussi le nettoyage psychologique indispensable pour que le témoignage soit reçu. Il faut en effet que les sages et les habiles renient leur sagesse toute humaine et mondaine, afin que devenant des petits et des enfants, ils entendent le Fils leur révéler le Père.

o o o o o

Nous trouvons le mot « Évangile » dans l'Épître aux Philippiens, aux références suivantes : 1/5, 12, 16, 27 ; 2/22 ; 4/3, 15.

Phil. 1/5 – « Je rends grâces à Dieu... avec joie... en raison de votre communion dans l'Évangile depuis le premier jour jusqu'à maintenant, persuadé que celui qui a commencé chez vous ce travail le mènera jusqu'à son terme, jusqu'au jour du Christ... »

« la communion dans l'Évangile » : c'est en effet la pleine connaissance de la vérité qui est le Christ, vérité révélée dans l'Évangile, qui est le fondement de cette communion. L'Esprit-Saint, en effet, qui a suscité Jésus-Christ dans les entrailles virginales de Marie est aussi Celui qui donne la pleine intelligence de la Foi et par suite l'unanimité des pensées et des cœurs.

Cette communion qui semble être l'expérience quotidienne de la communauté apostolique n'a pas duré. L'histoire de l'Église est remplie d'hérésies et de controverses, jusqu'à ces guerres de religion qui n'ont cessé de ravager les nations qui se prétendaient cependant rattachés à la « civilisation chrétienne » ! A l'intérieur même des communautés religieuses et monastiques on ne rencontre pas toujours cette vraie communion ; elles ne subsistent que par l'observance de la discipline, mais les personnes y sont trop souvent spirituellement isolées. Que penser de cela ? Si la communion de l'Évangile a été si souvent perdue, c'est que l'Évangile n'a plus été compris comme il l'était du temps des Apôtres et des premiers témoins.

Phil. 1/7 – « ... Je vous porte dans mon cœur, dans ces liens, comme aussi dans la défense et l'affermissement de l'Évangile, vous tous qui êtes dans la communion de charité avec moi. »

« La défense et l'affermissement de l'Évangile » : cette Épître aux Philippiens est assurément l'une des plus douloureuses que Paul ait écrite. Il est prisonnier. Mais ce ne sont pas les liens qui sont sa plus dure épreuve. C'est le détournement et pratiquement l'anéantissement de l'Évangile sous l'action des judaïsants, à travers les Églises qu'il a fondées. Bien sûr, ses adversaires voient dans ses liens une « preuve » de la réprobation divine à son égard, et ils exploitent la situation à leur avantage. Paul n'étant pas là pour protester de vive voix, ils ont la partie belle. Toutefois, malgré son immense chagrin, il ne se laisse pas influencer dans sa foi par ces contradictions multipliées ; il continue à « défendre et à confirmer » l'Évangile qu'il a prêché une bonne fois pour toutes, toujours le même. Et dans ce combat spirituel, il se sent fortement assisté par la communion de foi et de charité qu'il trouve, ou qu'il espère trouver, dans l'Église de Philippiens.

Phil. 1/12 – « Je veux que vous sachiez, frères, que tout ce qui s'est dressé contre moi a contribué à l'impact de l'Évangile... »

Les circonstances qui paraissent ainsi contraires et adverses ont en fait servi le dessein apostolique de Paul. A vrai dire, nous ne pouvons pas savoir ce qui serait arrivé si, au lieu de se rendre à Jérusalem pour y être enchaîné, il était allé directement à Rome... Les circonstances contraires sont toujours contraires, c'est pourquoi il importe d'user de toute cette prudence tant recommandée au Livre de l'Écclésiastique, pour que les biens fondamentaux de la liberté individuelle et de l'autonomie personnelle nous soient conservés. Mais il arrive que le témoignage devienne beaucoup plus percutant lorsque le témoin est persécuté. « Vous serez entraînés devant les rois et les gouverneurs pour porter témoignage... » C'est ce qui est arrivé à Paul. D'ailleurs, quelles que soient les circonstances, le véritable disciple du Christ sème la parole de Vérité qui portera son fruit en son temps.

Phil. 1/16 – « ...certains prêchent par amour, sachant que je suis étendu (sous les liens), en vue de la défense de l'Évangile... »

Il faut en effet que Paul soit fortement attaché à cet Évangile, à son Évangile, pour persévérer face à tant de persécutions et de contradictions !... « Pour la défense de l'Évangile », ou pour « l'apologie de l'Évangile » : Paul fait sans doute allusion à sa montée à Jérusalem, où il porta publiquement témoignage au Temple où il fut arrêté par la fureur des Juifs. La défense ou apologie de l'Évangile n'aboutit pas à la défense de celui que le professe, bien au contraire : « On vous livrera dans les synagogues, vous serez battus des verges et condamnés à mort... » Le vrai disciple du Christ doit s'attendre à l'opposition sous toutes ses formes. Et il est vrai que Paul a plus souffert – du moins par ce que l'histoire nous a rapporté – que les autres Apôtres, qui semblent n'avoir été emprisonnés qu'à la fin de leur vie (sauf Pierre qui fut délivré par un Ange, aux jours d'Hérode). Paul est resté de nombreuses années sous les fers.

Phil. 1/27 – « Menez seulement une vie digne de l'Évangile du Christ, afin que je constate, si je viens chez vous, ce que j'entends dire quand je suis absent, que vous tenez ferme dans un même Esprit, luttant d'une seule âme pour la foi de l'Évangile... et nullement effrayés par vos adversaires ; c'est là un présage certain pour eux de la ruine et pour vous du salut... »

Cette Épître aux Philippiens nous ramène à ce long et dur combat qui brisa, en définitive, l'élan de la communauté apostolique. En fait, ce sont les judaïsants qui auront le dessus, et il ne semble pas que les Philippiens aient répondu au désir exprimé ici de l'Apôtre. Toutefois, cette parole garde un sens prophétique ; nous sommes assurés que dans les derniers temps, l'unanimité sera faite dans la vraie profession de la Foi, car à l'intérieur de l'Église, l'Évangile portera son fruit, et alors la victoire réelle sur la mort manifestera bien que Jésus est le Sauveur.

Phil. 2/22 – « (Paul parle de Timothée qu'il envoie à Philippes) Reconnaissez-le comme un homme éprouvé, car, comme un fils pour son père, il a servi avec moi en vue de l'Évangile... »

Timothée : non seulement un disciple fidèle, mais un « fils » pour Paul ; homme éprouvé, chaînon essentiel par lequel le bon dépôt a été transmis à l'Église.
« en vue de l'Évangile » : expression qui figure aussi dans d'autres textes ; nous lisons en effet, non pas « le service de l'Évangile », mais « le service en vue de l'Évangile ». Cette expression montre que l'Évangile déjà manifesté en Jésus, et qui de ce fait, appartient au passé, est néanmoins devant nous, dans l'avenir, comme un idéal à atteindre, afin que le Nom du Père soit sanctifié universellement comme il le fut initialement à Nazareth. Ce n'est pas un petit travail que d'amener chez les hommes le changement de mentalité nécessaire pour que l'Évangile devienne une règle de conduite et une norme de vie impérissable !

Phil. 4/3 – « Et je te prie, noble épouse, accueille-les (aide-les) celles qui ont peiné avec moi dans l'Évangile avec Clément... »

Il faut entendre ici plutôt « dans l'Évangélisation ». L'épouse de Paul reçoit ici la mission d'aider et d'assister Evodie et Syntichè qui, tout en étant auxiliaire de Paul dans l'Évangile, éprouvent encore quelque difficulté à bien s'entendre dans le Seigneur...

Phil.4/15 – « Vous savez, vous Philippiens, que dans le commencement de l'Évangile, lorsque j'arrivai en Macédoine, aucune autre Église, sinon vous, n'a partagé en communauté les biens... »

Là encore il faut entendre le mot « Évangile » dans le sens d'Évangélisation.

oooo

Nous trouvons le mot Évangile dans l'Épître aux Colossiens en 1/5, 23.

Col. 1/5 – Nous rendons grâces à Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ... à cause de l'espérance qui est déposée en vous dans les cieux, que vous avez entendue à l'avance dans la parole de vérité de l'Évangile... »

Cette espérance est « en vous » et aussi « dans les cieux ». Expression paradoxale, qui nous fait bien comprendre que le Royaume des cieux est bien « au-dedans de vous », comme le disait Jésus aux pharisiens. Cette espérance, qui va avec la foi et l'amour, ne trompe pas parce qu'elle a été réalisée déjà par ces héros de la Vérité qui nous ont donné le Christ, ces « gloires de l'humanité », comme dit Jude. L'Évangile en effet, est un témoignage en faveur de ce que la Foi a déjà réalisé sur terre. C'est exactement le même sens que nous trouvons dans la première parole de Jésus en commençant sa vie publique : « Le Royaume des cieux s'est approché de vous ». Il ne peut pas y avoir de plus haute réalisation de ce Royaume que celle que nous a donné le Verbe incarné lui-même !

Col. 1/23 – « ...Il nous a réconciliés maintenant dans le corps de sa chair par sa mort, afin que vous soyez irréprochables, si toutefois vous demeurez enracinés dans la foi, stables et immuables dans l'espérance de l'Évangile que vous avez entendu et qui a été prêché à toute créature... »

En fait, « a été prêché à toute créature » est un passé prophétique, car au moment où Paul écrit, l'Évangile n'a pas encore atteint tous les hommes, quoique sa diffusion fût déjà très large dans le monde gréco-romain. Paul reprend la parole du Seigneur : « Prêchez l'Évangile à toute créature », et il espère fermement que cette mission sera remplie.

« fermes et immuables dans l'espérance de l'Évangile » : l'espérance que procure l'Évangile et ses promesses, mais aussi l'espérance que nous voyons dans la démonstration pratique de l'Évangile, depuis la conception spirituelle et virginale du Seigneur Jésus, jusqu'à sa Résurrection et son Ascension auprès du Père : voilà, en Jésus, la vie humaine telle qu'elle devrait être pour tout homme. C'est faire honneur à Dieu que de croire fermement à ses promesses, mais l'on ne peut croire aux promesses, et en avoir la ferme espérance que si l'on ajoute foi à la démonstration de la Vérité qui nous a été faite par son Verbe.

oooo

Nous relevons aussi dans les autres Épîtres de Paul :

1 Thess. 1/5 – « Car notre Évangile n'est pas venu en parole seulement, mais en puissance et par l'Esprit-Saint, et dans une abondante récolte (de fruits) tout comme vous avez appris quels nous avons été auprès de vous, à cause de vous... »

« Notre Évangile » : au moment où Paul écrit aux Thessaloniciens le danger des judaïsants n'est pas encore bien caractérisé. Paul le pressent cependant, c'est pourquoi il dit « notre Évangile » (ce qui signifie par euphémisme « mon Évangile »), par opposition aux évangiles altérés, mutilés ou falsifiés. « en puissance » : c'est la puissance des miracles qui atteste la prédication de Paul, avec l'effusion de l'Esprit-Saint et l'apparition des charismes. C'est là le processus habituel de l'Évangélisation, selon la promesse de Mc.16 : « Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru... » Paul insiste en dernier lieu sur la « plérophoria », que l'on peut traduire en latin par « plénitude ». Le mot désigne un abondant rapport de récolte, ici les fruits de l'Esprit-Saint, qui apparaissent aux yeux des Thessaloniciens dans l'exemple même de Paul, qui s'est fait tout à tous afin d'en sauver le plus grand nombre possible.

1 Thess. 2/2 – « ... ayant souffert les outrages préalablement à Philippes, nous avons pris courage en notre Dieu pour vous annoncer l'Évangile dans un grand combat. ... et après avoir été éprouvés par Dieu, nous vous avons confié l'Évangile, et nous avons parlé, non pour plaire aux hommes, mais à Dieu qui sonde les cœurs... »

Les outrages reçus par Paul à Philippes sont mentionnés aux ch.16 et 17 des Actes. C'est pourquoi il parle de « combat », le combat intérieur de la Croix, le support héroïque de la contradiction des hommes. En fait, c'est le « dieu de ce monde » qui les aveugle au point qu'ils repoussent l'Évangile qui peut les guérir de tous leurs maux en les ramenant à la Justice aux yeux du Père...

« nous vous avons confié l'Évangile » : entreprise délicate et risquée... Comment sera-t-il accueilli ? Comment sera-t-il compris ? Pourra-t-il être mis en application pour porter du fruit ? Risque énorme en effet, que le Verbe de Dieu a couru lui-même lorsqu'il est venu faire la démonstration de la Vérité parmi les « vignerons homicides ». Il est venu « pour délier les œuvres du Diable » ; ce travail est en principe achevé, puisque la démonstration de la Vérité est totale et parfaite ; et cependant le Diable garde encore presque tout son empire sur le genre humain, parce que la démonstration si parfaite qu'elle fût, n'a pas été comprise...

1 Thess. 2/8 – « Nous vous chérissions tellement que nous nous complaisions à vous transmettre non seulement l'Évangile de Dieu, mais encore nos propres vies, tellement nous vous aimions... »

Cette oblation de soi-même dans la tradition de l'Évangile est la marque la plus évidente de la présence du Saint-Esprit. C'est l'amour vivant du Père et du Fils, vivant dans l'Église, confié à l'Église, qui tend à travers les vrais disciples du Christ, à étendre aussi loin que possible la rémission des péchés et la grâce sanctifiante. On ne peut prêcher l'Évangile sans être soi-même pleinement engagé pour l'Évangile. Le témoin du Christ a pris entièrement parti pour lui, de sorte qu'il pèse de tout son poids sur ce qu'il dit.

1 Thess. 2/9 – « C'est en travaillant nuit et jour pour n'être à charge à personne que nous vous avons prêché l'Évangile de Dieu... »

Le désintéressement du témoin authentifie son témoignage. Nous sentons venir, dès cette Épître aux Thessaloniens, sans doute l'une des premières, cette argumentation de Paul en sa faveur. Il cherche déjà à parer les coups de l'adversaire. Cette apologie personnelle prendra toute son extension dans la 2^{ème} aux Cor.

1 Thess. 3/2 – « Et nous vous avons envoyé Timothée, notre frère et ministre de Dieu dans l'Évangile du Christ, pour vous confirmer... »

... en raison des tribulations que les Thessaloniens commencent à affronter au nom de leur foi.

2 Thess. 1/8 – « Il tirera vengeance de ceux qui ne connaissent pas Dieu et de ceux qui n'ont pas obéi à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ.

Paul se place (lire le contexte) dans la perspective du retour du Seigneur, grande espérance de ceux qui, pour la gloire de son Nom, subissent la persécution et les outrages. Le retour glorieux du Seigneur opérera le renversement des valeurs de ce siècle et apportera la plus vive confusion à ceux qui n'ont pas cru.

« ceux qui ne connaissent pas Dieu » et qui prétendent cependant le connaître, comme les judaïsants et les Juifs. Ce n'est que par l'Évangile de Jésus-Christ que l'on peut accéder à la vraie connaissance de Dieu. « Ceux qui vous persécutent, disait Jésus, en vous mettant à mort, s'imagineront rendre un culte à Dieu... Ils agiront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. » Mais d'une manière générale, Paul pense que l'homme est coupable de ne pas connaître Dieu et de ne pas lui rendre un culte, ce Dieu « manifesté par ses œuvres ». C'est même là, dans cet athéisme pratique de l'homme charnel que gît la faute fondamentale, puisque le premier et le plus grand commandement est l'amour et l'adoration de Dieu. « Écoute Israël, tu aimeras et adoreras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces... »

« ceux qui n'ont pas obéi » dans le contexte historique de cette 2^{ème} aux Thessaloniens il s'agit avant tout des Juifs, qui, de ville en ville, s'opposent à l'Évangélisation et suscitent des persécutions contre ceux qui ont adhéré à la foi. Mais le sens plénier du texte vise aussi tous les hommes qui, ayant été informés de Jésus-Christ fils de Dieu, ont refusé sa Souveraineté, et n'ont pas pris ses enseignements en considération.

2 Thess. 2/13 – « Nous devons rendre grâce à Dieu sans cesse pour vous, frères bien-aimés de Dieu puisque Dieu vous a choisis pour prémices en vue du salut dans la sanctification de l'Esprit et dans l'assentiment (la foi) à la vérité ; c'est à cela que vous avez été appelés par le moyen de notre Évangile, en vue d'acquérir la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ.

Une fois de plus, nous prenons conscience, à lire ce texte, de la transcendance de l'Ordre chrétien sur l'ordre charnel de ce siècle. Il faut un « appel » de Dieu (2 fois mentionné ici) qui arrache le croyant au cours pervers de ce monde, et moyennent sa fidélité, la sanctification de l'Esprit-Saint le conduira jusqu'à la gloire de Jésus. Quel idéal ! On pense à la gloire de sa Résurrection ; mais à vrai dire, c'est d'abord à la perfection terrestre de Jésus que l'Esprit-Saint peut et veut nous conduire, cette perfection déjà toute entière en lui dès le moment de sa conception virginale, perfection qui s'est manifestée durant sa vie publique, et qui s'est épanouie dans sa gloire.

Par le conditionnement impie qu'il reçoit en ce monde, l'homme est automatiquement perdu, même s'il n'a pas le sens de sa culpabilité personnelle, car il appartient à une « race aux lèvres souillées ». Mais il peut être sauvé par une adhésion consciente et libre à la Vérité manifestée en Jésus-Christ. La liberté commence à partir de la réponse positive à l'appel de Dieu.

.....

1 Tim. 1/11 – « La Loi n'a pas été donnée pour le juste, mais pour les insoumis et les rebelles... les menteurs... et tous les autres forfaits opposés à la saine doctrine, celle qui est conforme à l'Évangile et la gloire du Dieu bienheureux, qui m'a été confié.

« La saine doctrine » : la doctrine de la santé. Cf. aussi 1 Tim 5/3 ; 2 Tim. 1/13, 4/3 ; Tite 1/9, 13 ; 2/1, 8. Grec : « Hugiainousè », racine « hygiène ». La saine doctrine est celle qui apporte d'abord la santé et ensuite le salut. Cette doctrine est celle qui est « conforme à l'Évangile », Évangile confié à Paul, c'est la profession de la filiation divine de Jésus. La « gloire du Dieu bienheureux » est Jésus lui-même, conçu dans les entrailles virginales de Marie par l'Esprit de Sainteté, afin que le Nom du Père soit pleinement sanctifié en la nature humaine. C'est en effet dès son séjour dans cette « sainte demeure qu'il a accompli son ministère devant sa Face », le ministère du parfait adorateur du Père. Celui qui tient fermement cette doctrine, et qui devient capable d'en faire l'application est au-dessus de la Loi, (lire tout le contexte 8-11) ; la Loi est multiple, elle comporte de nombreux préceptes, parce que le péché est multiple ; l'Évangile est un, il tient tout entier dans une proposition extrêmement simple : « Jésus fils de Dieu par l'Esprit de Sainteté ».

2 Tim. 1/8 – « Ne rougis pas du témoignage de Jésus-Christ, ni de moi qui suis son prisonnier, mais travaille pour l'Évangile avec la force de Dieu... »

Cette parole est une mise en garde, elle ne dit pas que Timothée ait rougi du témoignage de Jésus-Christ, ni de Paul. Nous sentons néanmoins, dans l'atmosphère générale de cette 2^{ème} à Timothée que Paul est martyrisé dans son cœur et dans son âme avant d'affronter son martyre corporel, qu'il sent tout proche. Il est extrêmement affligé par le fait que son Évangile n'a pas été accepté, si ce n'est par « quelques hommes sûrs » qui garderont le bon dépôt, lequel ne donnera vraiment son fruit – que Paul dans les premiers temps espérait imminent – que le « jour du Seigneur ». De ce fait, nous sommes fixé sur le parfait désintéressement qu'exige le travail pour l'Évangile durant ces temps de l'Église, qui sont aussi les temps des nations ; les semeurs qui sèment dans les larmes ne risquent pas en général de moissonner leurs gerbes dans la joie... Et il est très remarquable de constater que tous les saints sont entrés librement dans ce travail d'évangélisation, en étant bien assurés qu'ils n'allaient récolter que tribulations et persécutions, ce qui n'a pas manqué de se produire, et sans qu'ils aient eu pour eux-mêmes l'espérance d'accomplir les promesses du Christ. C'est ici que se manifeste cette « force de Dieu » qui, de génération en génération, ne manquera jamais à celui qui la demande humblement dans la prière.

D'ailleurs le mot traduit ici par « travail » signifie en réalité « souffrir-le-mal-avec » (sunkakopathein) ; ce n'est donc pas forcément une activité extérieure d'apostolat et de prédication, mais c'est surtout et avant tout cette attitude de conformité avec le Christ souffrant mystiquement dans son corps encore blessé qu'est l'Église militante.

2 Tim. 1/0 – « ... de Dieu qui nous a sauvés et appelés par une vocation sainte, non pas en raison de nos œuvres, mais en raison de sa propre prédétermination et grâce qui nous a été conférée dans le Christ-Jésus, avant les temps séculaires et qui nous a été manifestée maintenant par l'épiphanie de notre Seigneur Jésus-Christ qui a détruit la mort et mis en lumière la vie et l'incorruptibilité par le moyen de l'Évangile, pour lequel j'ai été établi héraut et apôtre et maître. Voilà pourquoi je souffre sans être confondu ; je sais, en effet, en qui j'ai cru... »

Nous avons ici, dans le début de cette 2^{ème} Épître à Timothée, l'un des passages les plus remarquables de l'Apôtre se définissant lui-même en même temps que sa foi et sa mission. De ce texte, nous retenons ce qui définit plus particulièrement l'Évangile.

« l'Épiphanie de notre Seigneur Jésus-Christ » : « Épiphanie » = manifestation, mise en lumière, mise en évidence... Paul ne vise pas seulement ce que nous appelons aujourd'hui, dans la Liturgie, l'Épiphanie, mais toute la vie du Seigneur, qui dans son ensemble montre que les anciennes sentences de malédiction sont abolies pour lui et pour ceux qui veulent bien entrer par la foi parfaite en son Mystère. Il a en effet « détruit la mort », ou « annulé la mort ». Le sens du grec est significatif : « écarter », ou « annuler », ou « rendre impuissante ». Paul vise évidemment la Résurrection, mais il peut penser également aux promesses qu'il faisait à ses disciples. Sa Résurrection est la preuve de son Mystère, mais aussi de la validité de ses promesses comme de toutes ses paroles.

« mis en lumière la vie et l'incorruptibilité » : ce qui correspond au Désir initial de la Sainte Trinité dans le moment de la Création de l'homme, qu'il n'a pas fait pour la mort, mais pour l'immortalité et l'incorruptibilité. Cette incorruptibilité étant le passage glorieux de la vie terrestre à la vie céleste, par la transformation de ce corps présent en corps de gloire. Comment parviendrons-nous à ce commandement du Père qui est vie impérissable ? (Jn.12/50). En prenant pleine conscience de l'Évangile tel qu'il nous est offert dans les Livres Canoniques, tel qu'il est sans cesse confirmé par la Sainte Liturgie de l'Église. D'ailleurs, c'est ce que Jésus lui-même disait devant le tombeau de Lazare : « Je suis la Résurrection et la vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais » (Jn.11/25-26). Il est donc, lui, Jésus et son Évangile, résurrection pour les morts et vie impérissable pour les vivants.

C'est là très exactement ce que croyait Paul, contrairement aux opinions adverses qui, en son temps déjà, cherchaient à le confondre.

2 Tim. 2/8 – « Souviens-toi de Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, de la semence de David, conformément à mon Évangile, pour lequel je souffre jusqu'à être enchaîné comme un malfaiteur, mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée... »

L'expression « de la semence de David » se trouve en Rom. 1/4, où Paul ajoute « selon la chair », c'est-à-dire « selon son humanité », selon sa nature humaine, et son rattachement à une race qui est celle d'Israël. Il professe ainsi l'humanité réelle de Jésus, sa consubstantialité avec la nature humaine. « Il est consubstantiel à sa mère ». Il avait bien un corps d'homme en toute vérité ; il n'était pas un être angélique, il n'a pas revêtu qu'une apparence humaine. Mais cette expression « de la semence de David » ne signifie pas qu'il ait été engendré de semence humaine, puisque sa résurrection prouve avec la plus grande évidence qu'il était « fils de Dieu par l'Esprit de Sainteté », objet de sa condamnation, comme le raconte l'Évangile dès le principe. Nous avons donc bien là l'Évangile essentiel dans toute sa force. Comme Timothée a été longuement initié par Paul, il lui suffit de ce rappel succinct et très condensé de l'Évangile, de « son » Évangile qui est le véritable Évangile.

« l'Évangile pour lequel je souffre » : c'est d'une certaine manière une preuve que cet Évangile prêché par Paul est le véritable, car le Démon ne s'attaque pas à ceux qui falsifient l'Évangile, tout au contraire, il les favorise, et il leur procure dans le monde beaucoup d'audience et beaucoup d'honneurs. Si l'Évangile est altéré ou frelaté ou falsifié, il devient sans force pour « délier les œuvres de Satan » ; il produit même un effet de « vaccination », car les petites doses d'Évangile administrées à des gens qui ne le mettent pas en pratique et qui n'ont nulle intention de changer profondément leur mentalité et leurs mœurs, les immunisent complètement contre l'Esprit de Jésus-Christ. Mais personne ne peut rien contre la Vérité, même Satan est confondu devant elle. Il s'en prend donc aux témoins de la vérité pour les museler ou les disqualifier. C'est pourquoi Paul, sous les fers, ajoute : « Mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée ». Et d'une manière paradoxale, elle se répand par ceux que Dieu choisit faibles et méprisés afin de confondre les forts et les gens influents et habiles. Mais cette confusion des ennemis de Dieu et du Christ n'est pas évidente tant que l'Église reste militante en ce monde.

ooooo

Philémon 13 – « Reçois-le comme mes propres entrailles (le reçoivent) lui que j'aurais voulu garder auprès de moi, afin qu'en ton nom il soit mon serviteur dans les liens de l'Évangile. »

Ce billet à Philémon est l'expression exquise de la délicatesse de la charité apostolique à l'égard de cet Onésime, humble esclave, que Paul aime avec les entrailles de Jésus-Christ. Ce texte si court, mais si rempli d'amour et de charité, est à lui seul un enseignement de la plus haute valeur ; il résout à lui seul toutes les « questions sociales », mieux encore que les plus longues encycliques. Ici l'expression « les liens de l'Évangile » désigne l'état de prisonnier où Paul se trouve en raison du témoignage qu'il a porté pour l'Évangile.

.....

Nous avons également le mot « Évangile » dans la 1^{ère} Épître de Pierre et dans l'Apocalypse.

1 Pe. 4/17 – « Si quelqu'un est persécuté comme chrétien, qu'il ne rougisse pas, et qu'il se glorifie au contraire de ce nom, car le temps est venu où le jugement commence par la maison de Dieu ; s'il commence d'abord par nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de Dieu ?

Pierre tremble à la pensée de ce « jugement » qui menace le monde impie et incrédule. L'Apôtre a le sens très profond de l'offense faite à Dieu, à la Majesté et à l'Amour miséricordieux du Père par cette incrédulité à l'Évangile de son Fils. C'est là une faute qui échappe presque complètement à la conscience des gens de notre temps, tout comme ils ont perdu le sens de la colère et de l'indignation de Dieu sur le genre humain, colère qui se manifeste cependant par le renforcement évident des sentences portées sur le ch.3 de la Genèse. Alors que nos fléaux s'aggravent de jour en jour, avec les menaces de destruction de l'humanité entière sous le déluge de feu prêt à tomber sur nous, et élaboré par nos mains... L'insouciance, la sottise, la frivolité, ainsi que l'impiété et le blasphème, progressent chaque jour.

Apoc. 14/6 – « Et je vis un autre ange volant vers le milieu du ciel qui portait l'Évangile éternel pour évangéliser ceux qui étaient assis sur la terre et toute nation, tribu, peuple, langue, disant d'une voix forte : « Craignez Dieu et rendez-lui gloire, car elle est venue l'heure de son jugement et adorez celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les sources des eaux.

« L'Évangile éternel » n'est pas différent de l'Évangile déjà promulgué depuis les Apôtres et conservé dans l'Église. C'est toujours le même Évangile, car l'Évangile exprime la Pensée unique et éternelle de Dieu sur la nature humaine, telle qu'elle est réalisée magistralement et exemplairement dans le Christ-Jésus. L'ange qui porte, ou qui tient ainsi cet Évangile éternel, en fait n'annonce pas l'Évangile dans la parole qu'il proclame ensuite. Il donne seulement un avertissement annonçant que, conformément aux prophéties de l'Évangile, l'heure du jugement est venue et que tous les hommes doivent se convertir à Dieu le Créateur du ciel et de la terre. Effectivement le signe qui suit, dans le texte de l'Apocalypse, est un autre Ange qui annonce la chute de Babylone. L'Ange porte l'Évangile éternel pour bien nous faire comprendre qu'après le jugement de Dieu, qui anéantira les œuvres de l'iniquité des hommes, c'est bien l'Évangile qui sera accepté et mis en application sur la terre pour que ceux qui « sont assis » dans les ténèbres et l'ombre de la mort retrouvent le chemin de la vie et reçoivent l'immortalité.

.....

Fin du chapitre 3

Chapitre 4

Le mot « Évangéliser » dans les livres du Nouveau Testament.

Le mot « Évangéliser » ne peut signifier autre chose que « prêcher l'Évangile », ou « annoncer la Bonne Nouvelle ». Si nous cernons de manière précise le mot « Évangile », nous aurons assurément le sens du verbe qui en dérive. Il est cependant fort intéressant d'étudier le mot « Évangéliser » dans les différents contextes du Nouveau Testament où il figure.

oooo

Mt. 11/5 – « Jésus prenant la parole leur dit : « Allez et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés ; heureux l'homme pour lequel je ne suis pas un objet de scandale.

L'épisode est bien connu de la délégation des disciples de Jean-Baptiste en prison, qui viennent vers le Seigneur Jésus pour lui demander « s'il est bien celui qui doit venir, ou s'ils doivent en attendre un autre ». Jean peut-être était-il moins inquiet que ses disciples, qui pouvaient se dire, voyant que le « royaume de Dieu » ne se manifestait pas : « Qui sait si notre Maître ne s'est pas trompé de personnage ? » Ils attendaient en effet très probablement, un Messie vengeur apportant le jugement de Dieu et le châtement des impies, ainsi que la restauration politico-religieuse d'Israël. Jésus n'apportait rien de tout cela. Il apportait la santé et la vie, et non pas un conditionnement social. Son Salut n'était pas pour la « nation », ni pour la race, ni pour la religion juive ; il était pour la nature humaine afin de la ramener à l'intégrité et à l'immortalité premières. Et il a plu à Dieu de manifester d'abord sa Miséricorde et sa grâce avant de châtier les méchants et d'enlever l'iniquité par le ministère de ses saints Anges. C'est là l'enseignement de la parabole de l'ivraie semée dans le champ du Père, qui grandir avec le bon grain jusqu'au moment de la moisson. Ainsi le jugement est différé jusqu'à ce que la manifestation du Salut soit pleine. Et c'est en effet tout à fait logique, divinement logique ; les hommes ne pouvant pas prendre parti pour la Vérité sans avoir la preuve concrète qu'elle produit effectivement le plein salut et apporte la victoire sur la mort.

La parole du Seigneur, d'ailleurs, nous guide bien vers la pleine intelligence de ce qu'est le Salut : c'est la suppression de toutes les infirmités et de toutes les maladies, pour que la nature humaine retrouve toute sa santé et toute sa beauté. Jésus supprime ainsi les conséquences du péché originel, pour bien montrer qu'il vient aussi et d'abord enlever ce « péché du monde ». Car en définitive, après toutes ces manifestations de sa puissance de vie et de création, il dit : « les pauvres seront évangélisés ». Les pauvres de Yahvé, les mendiants de l'Esprit-Saint, sont ceux en effet à qui arrive en premier le Royaume de Dieu. Jésus cite Is.61/1 : « Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, et panser les cœurs meurtris ». Les signes messianiques des guérisons sont également annoncés en Is.35/5s.

Il est très surprenant de constater que malgré ces signes si évidents de la puissance médicinale et salvifique de Dieu manifestée en Jésus, ce dernier reste un « objet de scandale » : il faut donc surmonter un scandale pour croire en lui. Il est pourtant « plein de grâce et de vérité »... Alors, que se passe-t-il ? Est-ce une psychologie tellement habituée à la misère, à la morbidité, à la mortalité, aux infirmités, à la souffrance et à la mort, qui se refuse à croire en un « Royaume » trop beau ? Est-ce la liberté souveraine de Jésus par rapport aux coutumes et aux conventions des gens de son temps ? Sans doute... le scandale fut presque total lors de la proclamation du « Moyen » du Salut, l'Eucharistie, ce fameux discours rapporté dans le ch.6 de Jean. Et le Seigneur suscita non seulement le scandale, mais

la haine implacable des autorités théologiques lorsqu'il proclama sa filiation divine et son égalité avec Dieu le Père (Jn.7, 8), et déjà à la Pentecôte de la 1^{ère} année (Jn.5). Enfin, pour les disciples eux-mêmes, c'est la Croix qui sera le principal sujet de scandale. Mais la Croix ne fut-elle pas dressée précisément par ceux qui n'ont pu surmonter le scandale provoqué par les paroles et le Mystère de Jésus ? Et c'est ainsi, pour n'avoir pas surmonté leur scandale en posant un acte de foi en Jésus, que non seulement ils sont restés soumis à la mort, mais qu'ils ont provoqué la mort du Juste !

A vrai dire, seuls les « pauvres sont évangélisés », c'est-à-dire ceux qui ne se font pas les juges du Seigneur, mais les humbles disciples, et se placent dans une attitude d'accueil et d'acceptation d'une parole qui peut-être va provoquer leur confusion. Il faut accepter d'être convaincu de péché par Jésus le Juste. Telle est la vraie pauvreté spirituelle en face de l'Évangile. Sans cette attitude d'Amen, d'assentiment, l'Évangile reste lettre morte. Les pauvres sont aussi ceux qui ont tout perdu en ce monde, qui n'attendent plus rien de lui, et sont ainsi désillusionnés, au point qu'ils en discernent les failles et les tares profondes. Mais pour que les « pauvres sont totalement évangélisés », il faut le long déroulement des temps de la Rédemption, et le long travail de la grâce sanctifiante dans l'Église : « Que le saint se sanctifie encore... » Nous pouvons conjecturer que ces temps touchent heureusement à leur fin.

Ce texte figure parallèlement en Luc 4/18 et 7/22.

oooo

Le Livre de Saint Luc ne contient pas le mot « Évangile », mais plusieurs fois le verbe « évangéliser », ainsi que le livre des Actes. Voici les passages de ces deux livres.

Lc.1/19 – « L'Ange répondit et lui dit : « Je suis Gabriel, qui me tient devant la Face de Dieu et j'ai été envoyé pour te parler et t'évangéliser ces choses.

C'est la réponse de l'Ange Gabriel à Zacharie, qui, apprenant par sa bouche qu'il va recevoir un fils et que sa longue prière est exaucée, met en doute cette Bonne Nouvelle, arguant son grand âge et l'âge avancé également de sa femme. Il ignore ce Zacharie, tout prêtre qu'il est, que l'acte de Foi qui a justifié Abraham aux yeux de Dieu est celui par lequel il a cru que Sarah, son épouse stérile et avancée en âge, enfanterait un fils sur la promesse de Dieu. C'est dire que l'initiative de la vie appartient à Dieu le Père. Zacharie est châtié parce qu'il oppose un doute à la parole de Dieu. Nous remarquons ici que le mot « évangéliser » est l'annonce d'une maternité miraculeuse, mais non pas encore virginale. A vrai dire, il n'y a jamais eu aucune « bonne nouvelle » dans la génération charnelle, puisque tout enfant qui vient au monde par la semence de l'homme est ipso facto condamné à mort. Il n'y a de bonne nouvelle que lorsque Dieu intervient personnellement pour modifier le cours dégradant de la génération.

Lc. 2/10 – « L'Ange leur dit : « Ne craignez pas, voici que je vous évangélise une grande joie qui sera pour tout le peuple : il est enfanté pour vous aujourd'hui le Sauveur qui est le Christ-Seigneur, dans la cité de David, et voici quel sera le signe : vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une mangeoire.

L'Évangile tombe du ciel par la voix des Anges, non seulement de celui qui prend la parole pour inviter les bergers à se rendre à la Crèche, mais par ceux qui s'associent ensuite dans leur chant pour célébrer la naissance du Seigneur. L'Évangile commence en effet par la génération sainte du Juste. « Qu'il est heureux le père du Juste... » Et Saint Joseph, premier adorateur du Verbe incarné est aussi le premier à contempler en Jésus l'Évangile vivant. C'est là en effet qu'est la réalisation concrète de la Pensée éternelle de Dieu sur la génération humaine. Le premier mot de l'évangélisation angélique est en effet : « Il est enfanté, ou engendré ». Et en même temps que l'annonce de la naissance du Christ,

l'Ange donne le signe de la mangeoire qui est le symbole de l'Eucharistie, par laquelle le bon Pasteur nourrira de lui-même son troupeau. L'Eucharistie est aussi le retour à l'Arbre de la Vie planté dans le Paradis de Dieu (Apoc. 2/7). Les vainqueurs auront accès à cet Arbre par l'intelligence qu'ils auront de l'Évangile et l'application qu'ils sauront en faire.

Lc. 3/18 – « Et les exhortant par beaucoup d'autres choses, il évangélisait le peuple... »

Luc résume ici d'une phrase le ministère de Jean-Baptiste appelant le peuple à la pénitence, tout en annonçant l'arrivée de Celui qui allait les baptiser dans l'Esprit-Saint. « Il exhortait » gr. « parakalein » (mot paraclet) qui signifie « argumenter » et « consoler » à la fois. Le mot « paraclet » signifie avocat. Il y a en effet dans le ministère de Jean-Baptiste dont il est dit que l'Esprit-Saint était sur lui, une exhortation, une argumentation en vue de la pénitence, du changement de mentalité indispensable pour accueillir le Sauveur qui lui, apportera la pleine vérité et la consolation de l'Esprit-Saint. D'ailleurs, en hébreu, le mot « pénitence » signifie aussi « consolation », comme le latin l'a très bien rendu : « consolamini, consolamini, popule meus... »

Lc. 4/3 – « C'est aux autres cités aussi qu'il me faut évangéliser le royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé. Et il prêchait dans les synagogues de Galilée... »

« Évangéliser le royaume de Dieu » signifie évidemment « annoncer la Bonne Nouvelle de l'arrivée du Royaume de Dieu ». En grec et en latin le mot « évangéliser » est transitif ; il ne l'est pas en français. Mais je le traduis comme s'il était transitif, pour mieux coller au texte original.

On voit donc que l'objet de l'Évangélisation est le « règne de Dieu ». Il n'est pas encore venu en plénitude, puisque nous le demandons chaque jour dans le Pater. Le règne ne saurait venir que par la Foi. Sans l'assentiment de l'homme, de la créature humaine à la parole de Dieu son Créateur, elle ne saurait être restaurée dans son ordre véritable, primordial et éternel. Ce sera là d'ailleurs tout le drame de l'Évangile : le Règne de Dieu présenté comme imminent, comme tout proche, ne viendra pas, il ne sera pas réalisé. A la suite du passage de Jésus sur la terre, ce n'est pas le règne de Dieu qui est venu, mais c'est l'Église, qui a pour mission de prolonger l'enseignement de Jésus et de le porter jusqu'aux extrémités du monde. L'Église annonce donc en fait que le Règne de Dieu n'est pas venu en Israël, puisque Jésus, le roi de ce Règne, a été rejeté et crucifié. Et il est vrai que cette prédication commencée par Jésus en Terre Sainte, et poursuivie par l'Église dans toutes les nations n'a pas encore amené la conscience humaine à la conversion nécessaire pour que ce Règne de Dieu, imminent depuis près de vingt siècles, soit effectivement réalisé sur la Terre. Cependant ce Règne de Dieu a été réalisé typiquement et exemplairement à Nazareth, puisque Jésus en est le fruit béni, et le premier-né. Ainsi en disant « le règne de Dieu s'est approché de vous », Jésus disait vrai : depuis l'Immaculée Conception de sa mère Marie, le Règne du Père était effectivement réalisé. Mais après les Apôtres, qui a suivi dans leur foi les pionniers du Salut ?...

Lc. 8/1 – « Et il arrivait aussi qu'il cheminait par les bourgs et les bourgades, prêchant et évangélisant le règne de Dieu, et les Douze avec lui et quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits impurs et d'infirmités... »

Jésus n'est plus seul pour prêcher ; il est accompagné déjà d'un embryon d'Église, les douze et quelques femmes. On peut légitimement supposer que dans ce groupe initial, qu'il convient d'appeler la communauté apostolique, le Seigneur Jésus apportait, par sa Grâce souveraine, par son enseignement initiatique, les valeurs essentielles de ce Royaume de Dieu qui commençait d'être vécu sur la Terre. Et si le Règne de Dieu doit venir en notre temps, dans sa plénitude – ce que nous espérons fortement – il ne pourra s'établir sur des bases différentes de celles qui furent posées dans la

communauté apostolique. Il n'y a d'autre fondement que le Christ-Jésus, fils de Dieu, apprenant aux hommes et aux femmes qui le suivaient à s'aimer d'un amour virginal dans le respect de l'Alliance virginale originelle et éternelle dont il était lui-même le fruit béni : « Le fruit de tes entrailles est béni ». Comment se fait-il que tant de chrétiennes ont répété si souvent cette parole sans se demander pourquoi le fruit de leurs propres entrailles n'était pas ainsi béni ?...

Lc. 9/6 – « Ils s'en allèrent donc et circulèrent parmi les bourgades, évangélisant et guérissant partout... »

Les Apôtres prolongent l'action salvatrice de Jésus en utilisant les mêmes méthodes. Leur évangélisation est accompagnée de miracles parce qu'elle est « pure ». Elle n'est pas compromise avec la philosophie humaine, ni avec un judaïsme rétrograde, ni avec les puissances politique de ce monde, comme elle le sera par la suite. C'est pourquoi les miracles ont cessé de se produire d'une manière générale, dès la seconde génération chrétienne. Ce n'est qu'autour des saints, et surtout de la Vierge Marie, que les miracles ont continué dans l'Église. Or les saints ne l'étaient pas de naissance, ils le sont devenus en pratiquant autant qu'ils le pouvaient, les préceptes de l'Évangile.

Lc. 16/16 – « la Loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean, et à partir de maintenant le règne de Dieu est évangélisé et on lutte avec force vers lui... »

« Le Règne de Dieu est évangélisé », ou « la Bonne Nouvelle du Règne de Dieu est annoncée ». Mais cette bonne nouvelle rencontre l'opposition, parce que la Loi et les prophètes qui vont jusqu'à Jean, n'ont pas été acceptés comme une pédagogie indispensable qui doit nécessairement précéder et préparer le règne de Dieu. C'est d'ailleurs, parce qu'à Nazareth, la Loi et les Prophètes ont été compris et pris en considération dans une foi pure que le règne de Dieu y est effectivement venu. Et c'est parce que la longue pédagogie de la Loi, de l'Ancien Testament, est nécessaire que Jésus insiste en disant : « Il est plus facile que passent le ciel et la terre, plutôt que ne tombe un sel trait de la Loi ». Et comme pour résumer le point fondamental à partir duquel le Règne de Dieu pourra s'établir, il ajoute : « Celui qui répudie sa femme et en épouse une autre est adultère, et celui qui épouse une femme renvoyée est adultère ». Ce qui montre bien que l'objet de la Loi et des Prophètes était d'abord de rétablir au moins l'unité légale entre les sexes, dans un patriarcat équilibré, dans un ordre familial stabilisé. Ce n'est qu'à partir de cette base qui est comme le terme de l'Ancien Testament, que l'on peut envisager un amour entre les sexes dépassant (sens étymologique du mot Joseph = celui qui dépasse) le mariage charnel et aboutissant au respect de l'Alliance virginale. C'est précisément ce dépassement qui, à Nazareth, a donné la base de départ du Royaume de Dieu, dont Jésus est le premier fruit, en même temps que le Roi et le Souverain Prêtre.

« On lutte avec force vers lui » : et même avec « violence » ; Jean-Baptiste, puisque tel est le contexte, était « violent », envers lui-même et envers les autres ; il luttait pour hâter le règne du Christ, il aiguillonnait les cœurs pour qu'ils se convertissent ; c'est de ce même zèle qu'il nous faut agir, un zèle pacifique mais ardent, qui souvent bouscule, si l'on veut remporter la victoire de la foi ; c'est de ce même combat dont parle l'apôtre Paul dans ses épîtres, à plusieurs reprises. « Combats le bon combat de la foi... » dit-il à Timothée.

Lc. 20/1 – « Et il arriva, en un de ces jours qu'il enseignait dans le Temple et évangélisait, que s'approchèrent de lui les chefs des prêtres, les scribes et les anciens, lui disant... »

Le mot « évangéliser » vient ici en parallèle avec le mot « enseigner ». L'Évangile n'est pas seulement une annonce du Royaume de Dieu, il apporte aussi la « doctrine du Royaume de Dieu » ; doctrine certes très simple, mais qui heurte violemment la mentalité charnelle, et tout spécialement

celle des prêtres de l’Ancienne Loi, des scribes et des anciens, qui en ce jour-là cherchent à prendre Jésus au piège de leurs astuces. Ils reculeront d’ailleurs dans la confusion.

Dans les Actes des Apôtres, nous rencontrons en plusieurs passages le mot « Évangéliser ». Les voici :

Act. 5/42 – « Et chaque jour, au Temple et à la maison, ils enseignaient et évangélisaient le Christ-Jésus... »

Ce qui signifie qu’ils étaient tellement pleins du Christ-Jésus et de cette « doctrine du Royaume des cieux », reçue de lui, qu’ils ne pouvaient que parler et enseigner partout où ils se trouvaient. Il ne peut en être autrement pour ceux qui accèdent à la connaissance de la Vérité et qui voient toute la cohérence de la Révélation évangélique. C’est trop simple et trop beau, trop enthousiasmant et trop merveilleux pour être tenu caché. Nous devons penser en effet, devant ces textes, que les Apôtres, instruits directement par le Seigneur Jésus, notamment après sa Résurrection, transmettaient la connaissance parfaite qu’ils avaient reçue de lui. Par la suite, l’Évangélisation n’a plus apporté que des parties fragmentaires de la Vérité qui n’est qu’UNE que dans le Mystère du Christ, et si on le garde dans toute son intégrité jusqu’à son application pratique. Comment en effet l’Évangile pourrait-il apporter ce qu’il promet s’il reste sans application pratique en vue de la régénération de la créature humaine ? Et comment pourrait-il y avoir une régénération sans un abandon pratique de la génération présente, dont nous avons appris – avec quelle atrocité ! – qu’elle est « adultère et pécheresse » ? Et comment la génération sainte, où le Nom du Père sera réellement et concrètement sanctifié, pourra-t-elle venir autrement que suivant le Modèle qui nous est montré par la conception, la gestation et la naissance du Christ-Jésus ? N’est-ce pas là justement le « type de doctrine » du Royaume des cieux auquel Paul attachait toute son espérance ?

Act. 8/4 – « Ceux donc qui avaient été dispersés circulaient évangélisant le Verbe de Dieu (ou « annonçant la Bonne Nouvelle de la Parole de Dieu »)

Il s’agit des chrétiens dispersés par la persécution qui s’est abattue sur la communauté de Jérusalem à la suite du Martyre d’Étienne. C’est la persécution à laquelle Paul prenait part. Nous sommes sans doute aux environs de 36-37, soit 6 à 7 ans seulement après la Résurrection de Jésus. En fait, cette première dispersion servit la propagation de l’Évangile.

Act.8/12 – « Mais quand ils eurent ajouté foi aux paroles de Philippe, qui les évangélisait du Royaume de Dieu et du Nom de Jésus-Christ, ils se firent baptiser, hommes et femmes...

Et Simon le magicien, lui aussi, se fait baptiser, impressionné qu’il est par les miracles de Philippe. Mais ses intentions n’étaient pas pures... Retenons ici le thème de l’Évangélisation proposée par Philippe : le Royaume de Dieu et le Nom de Jésus. Le Royaume de Dieu lié au Nom de Jésus : c’est tout un programme. Si l’on comprend bien ce que les mots veulent dire, on voit en effet que le Royaume de Dieu ne saurait venir autrement que par la vraie connaissance du « NOM » de Jésus, c’est-à-dire de sa personne, de son Mystère intime. Le « NOM » de Jésus c’est beaucoup plus que l’ensemble de ses enseignements et des miracles de sa vie publique ; c’est la filiation de Jésus en notre nature humaine, selon ce que rapportent les Évangiles de Mt. et Lc. dans leurs deux premiers chapitres.

A lire le récit des Actes en ce ch.8 ; il semble évident que les auditeurs de Philippe ne sont pas rentrés de plain-pied dans l’enseignement qui leur était donné, notamment Simon le magicien pour qui la divinité était une chose exploitable et lucrative. Le Baptême tombe donc dans une terre assez

mal préparée, rocailleuse et épineuse, ouverte à tous les oiseaux du ciel... elle ne portera donc pas de fruit durable.

Les livres des Évangiles nous racontent comment l'Évangile a été refusé et rejeté par les hommes ; jusqu'à la crucifixion de Jésus qui était l'Évangile vivant. Le livre des Actes nous raconte semblablement comment l'Évangile a été reçu chez les autres peuples : il a été accepté seulement par les « élus », rejeté par le plus grand nombre, et il n'a pas été saisi dans toute sa profondeur, puisqu'il n'a pas accompli les promesses. Il ne faut donc pas s'étonner si l'histoire de l'Église à son tour est le récit des infidélités des chrétiens à leur Baptême et des hérésies qui ont en quelque sorte pulvérisé la Révélation, si bien que sa simplicité et sa logique divine (le Logos divin) n'apparaissent plus ; mais on ne voit pas comment il pourrait en être autrement tant que la génération charnelle n'est pas amenée à se contester elle-même par la lumière de la Génération du Christ ?...

Act. 8/25 – « Eux donc, ayant porté témoignage et proféré la Parole du Seigneur, revinrent à Jérusalem, en évangélisant de nombreuses bourgades des Samaritains. »

Ce texte termine le récit de Luc sur la propagation de l'Évangile en Samarie, récit fort schématique, qui ne rapporte que quelques faits significatifs.

Act. 8/35 – « Philippe ouvrit donc la bouche en commençant par cette Écriture, et lui évangélisa le Seigneur Jésus... »

Il s'agit de la rencontre de Philippe avec l'eunuque de la reine Candace d'Éthiopie. L'Écriture à partir de laquelle Philippe annonce l'Évangile est le ch.53 d'Isaïe, qui prophétisait les souffrances expiatriques du Serviteur de Yahvé. C'est ainsi que l'évangélisation s'appuie sur l'Écriture prophétique, elle en révèle le Mystère caché qui se trouve éclairci par Jésus, ici, Jésus dans sa Passion. En plusieurs endroits les Actes nous rapportent cette manière de procéder, de Paul surtout avec les Juifs, dans les synagogues de la dispersion. Il argumentait à partir des textes des anciennes Écritures, textes connus de tous. Déjà aux jours de la Pentecôte Pierre montre que la condamnation et la résurrection de Jésus accomplissent les oracles des Prophètes. Et St. Matthieu a souvent comme « refrain » tout au long de son Évangile : « C'est ainsi que fut accomplie la parole du Prophète... » De même Jean, lorsqu'il rapporte certains détails de la Passion, notamment le fait qu'on n'ait pas brisé les jambes de Jésus et que son cœur ait été ouvert par la lance.

Jésus et son Mystère, plus encore que son Histoire, nous fait donc entrer dans toute la cohérence de la Révélation, au point que les anciennes énigmes s'en trouvent éclaircies et que les obscurités prophétiques deviennent des lumières. C'est pourquoi Jésus disait aux Juifs : « Si vous aviez cru en Moïse vous croiriez aussi en moi, car c'est de moi qu'il a parlé... » Nous sommes donc assurés d'être sur la route de la Vérité, si par la règle de la foi, toutes les difficultés des Saintes Écritures se dissipent et s'éclairent.

Act. 8/40 – « Philippe fut retrouvé à Azot et en circulant, il évangélisait toutes les villes jusqu'à son retour à Césarée... »

Philippe jouit de privilèges extraordinaires ; non seulement il a le don des miracles, mais il est transporté rapidement d'un point à un autre par l'Esprit du Seigneur (v.39). Est-ce en raison d'un don parfait de lui-même au Seigneur qu'il jouit de tels privilèges ?... Il découle en effet de cette histoire de Philippe que le Seigneur semble très pressé de répandre partout son Évangile ; mais les ouvriers sont peu nombreux, parfois intéressés et encore « charnels » ; et après la période apostolique, il semble bien qu'ils aient eux-mêmes perdu la pleine intelligence de la Révélation.

Act. 14/6 – « Il y eut un soulèvement des païens et des Juifs, avec leurs chefs afin de les accabler d'outrages et de les lapider. Ils en eurent connaissance et se réfugièrent dans les villes de Lycaonie, Lystres, Derbé et toute la région environnante, et là ils s'occupaient à évangéliser... »

Le passage nous rapporte la contradiction soulevée à Iconium par la prédication de Paul et de ses compagnons. La Bonne Nouvelle de la paix et de la vie suscite la querelle et la division ! Cela ne tient pas à l'Évangile lui-même, mais à l'obscurité de la conscience charnelle des hommes et à l'opposition soulevée par le Diable contre ceux qui ont en mains les armes capables de lui enlever son empire sur la chair humaine. Il en est de même aujourd'hui, et nous devons conjecturer qu'il en sera de même jusqu'à ce que la Vérité toute entière soit pleinement manifestée et admise, cette Vérité si simple qui, à Nazareth, nous a donné le Sauveur du monde.

Act.14/20 – « Comme ils avaient évangélisé cette cité et qu'ils en avaient instruit beaucoup, ils revinrent à Lystres, Iconium, et Antioche... »

Il s'agit de Derbé. Les anciennes cités n'avaient rien de comparable aux babyloves modernes ; on y pouvait trouver des contacts humains faciles, et les gens n'étaient pas pressés et précipités comme il le sont aujourd'hui. L'apostolat d'alors devait avoir un tout autre caractère que celui d'aujourd'hui... Ici le texte parle de prédication et d'instruction ; la prédication suscite la foi, et l'instruction permet à la foi de porter du fruit. Lorsque la foi et l'instruction seront parfaites nous aurons la victoire effective sur la mort, l'Église aura achevé sa mission, viendra la consommation du siècle et nous serons aux portes du Royaume.

Act. 15/35 – « Paul et Barnabé demeurèrent à Antioche, enseignant et évangélisant avec beaucoup d'autres la Parole du Seigneur. »

On peut traduire aussi : « annonçant la Bonne Nouvelle de la Parole du Seigneur » ; La Bonne Nouvelle c'est que le Seigneur a parlé, et c'est aussi ce qu'il a dit : il faut admettre la Révélation et la comprendre.

Act. 16/10 – « Dès qu'il eut cette vision, nous cherchâmes à gagner la Macédoine, assurés que Dieu nous appelait à évangéliser... »

A vrai dire, beaucoup d'hommes devaient être évangélisés... Tous. La Parole du Seigneur, cependant, ne parvient qu'à un petit nombre. La progression démographique est toujours plus rapide que la Tradition de la Vérité : c'est là le plus grand mal du monde. Jésus le déplorait en disant : « Les ouvriers sont peu nombreux dans le champ du Père... » Y a-t-il également un Mystère de la prédestination et de l'élection divines ? Quoi qu'il en soit, le disciple doit rester aux écoutes pour profiter au mieux des circonstances qui lui sont offertes.

.....

Le mot « Évangéliser » dans les écrits de Paul.

Rom. 1/15 – « Je me dois aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux simples aussi, selon ce qui dépend de moi, j'ai formé le projet de vous évangéliser, vous aussi qui êtes à Rome...

Il existait déjà une communauté à Rome au moment où Paul écrit aux Romains. Ce n'est donc pas pour les informer des faits, pour leur prêcher le « kérygme » qu'il leur écrit, mais pour les instruire ;

pour leur exposer le Mystère du Christ, lumière de l'Histoire, et lumière pour toute destinée personnelle. Nous voyons bien ici que le mot « évangéliser » a sous sa plume un sens plus large que « faire connaître la Bonne Nouvelle du Seigneur Jésus ». Ce que Paul enseigne dans l'Ép. aux Rom, et qui est aussi de l'évangélisation, c'est le sens de la filiation divine de Jésus-Christ sur toute destinée humaine, et c'est ce point-là, qui est la définition de la Foi et le thème de son Épître.

Rom. 10/15 – « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix, qui évangélisent le bien (ou le bonheur) ... »

Paul cite Is.52/7, texte déjà vu. Et il ajoute : « Et pourtant tous ne croient pas à l'Évangile... » les hommes aveuglés par Satan ne veulent donc ni la paix ni le bonheur, ni le bien, « car leurs œuvres sont mauvaises » ; le vrai mystère est bien en effet cette obscurité de conscience qui demeure encore aujourd'hui, de sorte qu'elle ne saisit pas la leçon pourtant si simple qui nous est donnée par Jésus-Christ lorsqu'il nous révèle l'admirable Pensée initiale du Père sur notre nature. Et aujourd'hui, plus personne n'a le temps ni d'écouter ni de s'instruire ; le divertissement infernal a envahi la planète entière.

1 Cor. 1/17 – « ... car le Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais évangéliser, et non pas par la sagesse du discours, afin que ne soit pas réduite à rien la Croix du Christ... »

La prédication à Corinthe a suivi celle qu'il tenta à Athènes, où manifestement, il usa de la sagesse du discours, et n'obtint aucun résultat ; car il parla de la résurrection du Seigneur et du jugement qu'il allait exercer sur le monde, sans mentionner la condamnation, ni l'exécution, ni la Croix de Jésus. De ce fait, effectivement, sa résurrection n'a plus aucun sens, et les auditeurs non avertis pouvaient penser qu'il ne s'agissait là que d'une histoire de revenant, et ces histoires pullulaient déjà dans l'ancien monde païen. Cet échec de Paul à Athènes (Act.18) lui a servi de leçon, aussi, quand il vint à Corinthe, il fut bien résolu à ne pas tenir sous silence ce qui était pourtant une « folie » aux yeux des païens, à savoir que c'est un Crucifié qui a reçu la faveur de Dieu le Père ! Il lie donc désormais étroitement la Croix à l'Évangélisation, et c'est pourquoi il arrive à Corinthe « tout tremblant et craintif », se demandant avec anxiété comment le discours de la Croix va être accueilli. Annoncer la justice d'un crucifié, c'était déjà un scandale, si l'on sait à quel point dans l'ancien monde, les esclaves criminels qui subissaient ce supplice étaient méprisés ! Mais annoncer que Celui même que Dieu avait envoyé pour être Sauveur et Juge des hommes avait été crucifié par ceux de sa race, c'était plus qu'un scandale, mais une vraie « folie », comme Paul le dit. Et cependant la prédication de Paul à Corinthe a réussi, car c'est en surmontant le scandale de la Croix que l'on commence à comprendre son sens, et par suite le sens de la Résurrection du Seigneur.

En effet, pourquoi le Christ-Jésus a-t-il été crucifié ? Car il n'a pas été crucifié sans raison. Un jugement a précédé et déterminé cette exécution légale et officielle, régulièrement commandée par un centurion. Que reprochait-on à Jésus ? Quel grief contre lui ? Était-il criminel ? Émeutier, révolutionnaire, comme le furent avant lui les nombreux crucifiés ? Non pas, il était simplement « blasphémateur » à l'égard du Nom Divin. Il a osé proclamer devant ses juges qu'il était fils de Dieu. Ni plus, ni moins. C'est contre cette prétention à la filiation divine que se sont élevés les représentants officiels de la Loi de Moïse et du patriarcat sacré. Ils ont crucifié comme blasphémateur celui qui se disait fils de Dieu et fils de vierge. Le tout est de savoir si, oui ou non, il l'est. Voilà le sens de la Croix ; Il ne fait jamais séparer la Croix, l'exécution, de la condamnation et du motif de cette condamnation. Et si Jésus n'était pas ressuscité des morts, assurément il n'eût pas été fils de Dieu, et ses juges auraient eu raison contre lui.

Il faut donc savoir de quel côté nous allons nous ranger. Resterons-nous solidaires de cette génération-ci, « adultère et pécheresse », qui a crucifié le Christ-Jésus parce qu'il se disait fils de Dieu

et fils d'une maman vierge ? Allons-nous passer du côté de la Croix, avec Marie, Jean, et quelques femmes qui, fidèles jusqu'au bout, méritèrent aussi de le voir les premières dans la gloire de sa Résurrection, qui est la démonstration évidente qu'il est vraiment fils de Dieu ?

Ce n'est qu'à cette condition d'intelligence et d'engagement de notre part, que n'est pas « réduite à rien la Croix du Christ ». Mais ce qui paraissait évident aux Apôtres et à leurs premiers disciples ne le fut plus par la suite.

1 Cor. 9/16 – « En effet, si j'évangélise, ce n'est pas pour moi une gloire, c'est une nécessité qui m'incombe, mais si je n'évangélise pas, malheur à moi ! »

Paul se rappelle assurément la parole que lui adressa Jésus sur le chemin de Damas : « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon ». Et également la mission qu'il reçoit de lui en ce moment (Act.26/14s). C'est en quelque sorte contraint par la gloire du Seigneur Jésus ressuscité que Paul dût changer de camp, et que de persécuteur, il est devenu Apôtre. C'est pourquoi il parle de « nécessité » ; A vrai dire, la manière dont a usé le Seigneur à l'égard de Paul est exceptionnelle ; habituellement la vocation ne se produit pas d'une manière aussi déterminante. Toutefois, ce n'est jamais une gloire d'évangéliser, car tout serviteur de Dieu sait qu'il est « inutile ». Ce n'est pas Dieu qui a besoin de nous, c'est nous qui avons besoin de lui. Et tout serviteur sait par expérience qu'il récolte – dans un premier temps tout au moins – plus d'échecs que de succès ; ce qui montre bien que la Grâce de Dieu ne dépend nullement de ses travaux, qui ne peuvent être qu'un conditionnement, dont la Grâce pourrait entièrement se passer. Le serviteur de Dieu ne peut que « préparer les voies », et il arrive que le Seigneur passe par des voies toutes différentes... le serviteur de Dieu ne peut donner que les éléments de la Démonstration, mais seule la grâce de l'Esprit-Saint fait que la démonstration est comprise.

Toutefois, sans l'Évangélisation, il n'y a aucun espoir de Salut ; quoiqu'elle ne soit pas déterminante à tout coup, elle est indispensable. S'il n'y a aucune information, comment les gens pourront-ils croire et à quoi, et à qui croiront-ils ? Tel est le sens de l'enseignement donné dans les ch.9-11 de l'Ép. Aux Rom. « Comment croiront-ils s'ils ne sont pas informés ? »

« Si je n'évangélise pas, malheur à moi ! ». L'Évangéliste ne doit pas se demander s'il sera compris ou non, s'il sera entendu ou non, s'il sera lu ou non ; il doit se demander uniquement s'il accomplit la volonté de Dieu, de Celui qui l'envoie, dans les circonstances où il se trouve. Et d'ailleurs, personne ne peut être assuré d'avoir fait absolument tout ce qui lui était demandé, celui qui avait reçu 5 talents aurait pu, qui sait ? en rapporter 50 ou 100 au lieu de 10... De sorte que nous sommes toujours tributaires de la Miséricorde de Dieu.

2 Cor. 10/16 – « ...selon notre règle à nous : en évangélisant au-delà de chez vous, au lieu d'empiéter sur le domaine d'autrui. »

Paul cherche un terrain « neuf » pour y implanter son Évangile. Sans doute veut-il tenir compte du droit à la paternité spirituelle des autres Apôtres et Évangélistes du Seigneur ; mais il veut surtout éviter l'opposition de ceux qui apportent un Évangile mutilé ou falsifié, celui des judaïsants qui n'ont pas compris la signification de la Croix du Christ, qui cherchent à pactiser avec ceux qui ont crucifié et condamné le Seigneur, et qui la rendent vaine en maintenant la génération charnelle et la circoncision qui la régente et l'autorise. Paul cherche à obtenir de ses disciples une conversion radicale : « Soyez mes imitateurs, frères bien-aimés, comme je le suis du Christ... » Et il ajoute : « Fiez-vous à la conduite de ceux qui marchent ainsi dans le Seigneur ». Paul pense aux autres Apôtres fidèles du Seigneur qui, après l'avoir connu et suivi, ont pleinement renoncé à la « folie des traditions paternelles », et par conséquent à la génération charnelle.

Nul doute que la Tradition de la Virginité sacrée au cœur de l'Église catholique nous a gardé l'Évangile authentique, son interprétation apostolique, cet Évangile que Paul appelle « son » Évangile.

Et si nous voulons parvenir à la « Vérité toute entière qui nous délivrera », nous devons tenir fermement la Tradition de la Virginité sacrée dans l'Église catholique, comme la règle fondamentale et éminemment pratique de l'interprétation des Écritures. Mais il faut éviter le piège dangereux de l'encratisme, mutilant pour la nature humaine.

2 Cor. 11/17 – « Ma faute serait-elle, en vous évangélisant gratuitement l'Évangile de Dieu, de m'être abaissé pour vous élever vous ? »

Texte déjà étudié précédemment.

Gal. 1/8 – « Mais si nous-mêmes ou un Ange de Dieu vous évangélisait différemment de ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème ! »

On ne peut affirmer avec plus de force qu'il n'y a qu'un seul Évangile, un Évangile éternel. Paul est absolument certain que l'Évangile qu'il a prêché aux Galates est parfait, qu'il n'y a rien à ajouter et rien à retrancher. Il n'y a aucune imprécision ni aucune indécision dans le témoignage apostolique. Ce qui signifie évidemment que les variantes littéraires ou historiques que rapportent les 4 Évangiles, sont sans aucune importance ; ce qui importe c'est que Jésus soit fils de Dieu par l'Esprit de Sainteté. Qu'il ait fait un miracle de plus ou de moins ou circulé dans tel bourg plutôt que dans tel autre, cela n'importe pas ; mais ce qui importe c'est que condamné et crucifié comme fils de Dieu, il soit ressuscité le troisième jour comme il l'avait annoncé. C'est donc vrai qu'il est le Juste, le fruit d'une génération sainte. N'aurions-nous de l'Évangile que ce point-là, nous en aurions assez. Toutefois ce n'est certainement pas sur ce point fondamental de la profession de foi théorique que porte l'hésitation des Galates. Ils n'ont certainement pas renié que Jésus soit fils de Dieu. Ce qui fait l'indignation de Paul, c'est que les Galates, ses chers Galates, trompés par les judaïsants veulent se conformer à la circoncision et à la Loi par lesquelles est ordonnée la génération charnelle. Ce qui fait l'indignation de Paul, c'est que ces Galates ne voient pas l'application pratique qu'ils doivent faire de l'Évangile pour obtenir la justification et la vie impérissable. Ils veulent encore « semer dans leur chair et récolter la corruption », alors qu'ils sont appelés à « semer dans l'Esprit, pour récolter de l'Esprit la vie éternelle ». Cette considération puisée dans la lecture même de l'Épître aux Galates, montre bien que l'Évangile de Paul ne comportait pas seulement l'exposé des faits de la vie publique du Christ et de son Mystère, mais encore l'application pratique de ce Mystère en vue de la sanctification du Nom du Père.

Gal. 1/9 – « Comme nous vous l'avons dit précédemment, je le répète à nouveau : si quelqu'un vous évangélise d'une manière différente de ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème. »

« Comme nous vous l'avons dit précédemment » : sans doute Paul fait-il allusion non seulement au verset 8 précédent, mais à l'enseignement qu'il a donné aux Galates lorsqu'il les a évangélisés oralement : il les avait déjà bien avertis qu'il n'y a pas d'autre Évangile, qu'il n'y a pas un Évangile différent. Et la chose nous apparaît si évidente lorsque l'on voit que le péché « originel » est aboli par la génération sainte du Christ-Jésus, donc que les sentences portées sur ce péché seront abolies également lorsque ce péché sera évité. Il n'y a aucune autre manière de sanctifier réellement le Nom du Père que celle qui nous a été montrée par la conception virginale et spirituelle du Christ dans les entrailles de Marie, moyennant le Sacrifice parfait de Saint Joseph. C'est à partir de là seulement que peuvent se réaliser et que se réaliseront les promesses de l'Évangile.

« d'une manière différente » : gr. 'para', le long de parallèlement à. Ce n'est pas d'une manière « contraire » ou « contradictoire », car alors l'erreur serait facilement discernable, et nous l'aurions évitée depuis longtemps. Mais d'une manière « différente » ou « parallèle ». Quantité de doctrines en effet prétendent à la « Sagesse » et ne vont nullement « contre » l'Évangile ; elles paraissent même le

compléter, voire le simplifier, et le rendre plus « consolant », plus « conforme à la nature », à l'humanisme, et pour les judaïsants, plus conforme à la Loi de Moïse et aux vénérables Traditions des pères. Beaucoup de doctrines ramènent l'Évangile à être « selon l'homme ». C'est dans le même sens que l'auteur de l'Épître aux Hébreux exhorte ses lecteurs en disant : « Prenez garde de ne pas passer à côté de l'enseignement que vous avez reçu... »

« ce que vous avez reçu » : Paul suppose que l'Évangile qu'il a prêché a été accueilli et reçu. Il a raison de le penser, car il a fait confiance à son auditoire. Mais à vrai dire l'Évangile qu'il a prêché n'a été reçu qu'à moitié : il n'est pas encore entré dans les mœurs, ni surtout dans les viscères ! Il n'est resté qu'une acceptation de principe ; il reste considéré comme la norme de la vie future, dans le Paradis... Présentement, durant tout ce « temps des nations », les chrétiens sont restés solidaires du comportement charnel hérité de leurs pères.

Gal. 1/11 – « Je vous fais connaître, frères, que l'Évangile qui a été évangélisé par moi n'est pas selon l'homme... »

« qui a été évangélisé par moi » : la tournure passive de cette expression met en évidence la valeur de l'Évangile lui-même qui dépasse infiniment le témoin ou le ministre qui l'a transmis. L'Évangéliste en effet, s'il est digne de ce nom, apporte la Pensée même de Dieu ; il doit donc s'effacer entièrement devant le témoignage qu'il porte. Il le dit d'ailleurs : « Il n'est pas selon l'homme », sachant bien que « les pensées des hommes ne sont pas celles de Dieu », selon l'oracle du Prophète : « Mes pensées, dit le Seigneur Dieu, sont élevées au-dessus des vôtres comme le ciel est élevé au-dessus de la terre... (Is.57/8). Il serait en effet désespérant que l'ordre humain mortel dont nous souffrons tous soit « selon Dieu » ! Il est le résultat au contraire de la transgression de la Pensée première et de la Loi première de Dieu. Et c'est précisément parce que l'Évangile, dès sa première page, contredit radicalement la génération charnelle qu'il est « de Dieu », et qu'il apporte avec lui la véritable espérance. C'est pourquoi tout désir de ramener l'Évangile à un « humanisme » ou à un « légalisme » équivaut à le renier, et lui enlève toute sa force, cet « humanisme » fût-il la Loi très bonne de Moïse.

Gal. 1/16 – « Lorsqu'il a plu à Celui qui m'a discerné dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par grâce à manifester son fils en moi, afin que je l'évangélise parmi les nations, aussitôt j'ai renoncé à mettre en avant la chair et le sang, et je ne suis pas allé à Jérusalem pour consulter ceux qui étaient Apôtres avant moi, mais je suis allé en Arabie... »

« afin que je l'évangélise parmi les nations » : Paul a pleinement conscience de la mission qu'il a reçue du Seigneur bien spécifiée en Act.26/14s ; il la fait remonter à une prédestination qui va se révéler par la suite des événements. Ce qui signifie que lorsqu'il persécutait l'Église de Dieu avec un zèle extrême, il obéissait déjà à un appel profond qui le poussait à promouvoir la Gloire de Dieu, qu'il connaissait encore bien mal, non pas par Jésus-Christ, mais seulement par la Tradition de ses pères. L'apparition du Seigneur Jésus sur le chemin de Damas a précisé et orienté définitivement cette vocation profonde, et il définit ainsi le sens de cette Apparition : « manifester son fils en moi ». Le mot manifester est en grec « apophanaï » qui signifie le soleil émergent de l'horizon. C'est effectivement le Soleil de Justice, Jésus, qui s'est alors levé sur l'âme encore ténébreuse de Paul, qui recherchait, dans la nuit, le visage de Dieu, avec les indications de la Loi ancienne. Et cette aurore merveilleuse, ce lever de Soleil, n'est autre que la révélation de la filiation divine de Jésus, « son fils ». Et il ajoute « en moi », non pas seulement « pour moi », mais « en moi », car l'apparition de Jésus sur le chemin de Damas a certes frappé ses sens, - et sa vue puisqu'il en est resté aveugle pendant 3 jours – mais elle s'est accompagnée de la vision intérieure de la Vérité de cette filiation divine de Jésus, qu'il poursuivait jusque-là comme un blasphème. Il voit alors intérieurement en Jésus toute la cohérence de la

Révélation, et il va maintenant revoir toutes ses connaissances antérieures grâce à cette « vision », non pas auprès des Apôtres, mais dans la solitude du désert, en Arabie.

« J'ai renoncé à mettre en avant la chair et le sang » : expression très concrète, sans équivalent dans notre langue. Jusqu'à sa conversion, Paul « mettait en avant », pour persévérer dans la Loi mosaïque les arguments de la chair et du sang, c'est-à-dire l'ordre charnel et sa propre logique soutenue par les préceptes de la Loi, dont il se voulait le fidèle observateur. Mais l'Apparition de Jésus dans sa gloire lui manifeste toute la valeur relative et seulement provisoire de l'ordre légal, qui n'est là que pour soutenir, - vaille que vaille – une humanité qui s'engendre dans la transgression et qui reste soumise aux sentences de malédiction de la Genèse. Mais lorsque la Justice de l'être humain procède d'une génération sainte, comme c'est le cas de Jésus, la Loi n'a plus d'objet. Si donc, dans cette Épître aux Galates, l'auteur invite ses lecteurs à renoncer aux éléments de la Loi, pour acquérir la vraie liberté dans le Christ-Jésus, c'est qu'il a fait lui-même le premier cette conversion totale, en présence de cette Justice ontologique et pas seulement légale, de Jésus.

Gal. 1/23 – « Je demeurai ignoré de visage aux Églises de Judée qui étaient dans le Christ. Elles avaient seulement entendu la nouvelle : celui qui nous persécutait antérieurement évangélisait maintenant la foi contre laquelle il s'élevait antérieurement, et elles glorifiaient Dieu. »

« Il évangélisait la foi » : il faisait connaître la bonne nouvelle de la foi. La foi : l'adhésion à Jésus fils de Dieu : ce contre quoi Paul s'élevait précédemment en conformité avec le jugement du Sanhédrin qui avait vu dans ce blasphème le motif de la condamnation de Jésus. Paul indique ainsi que l'Évangile qu'il a reçu ne dépend d'aucun témoignage humain, ni même de celui des Apôtres, ni de celui des Églises de Judée. Toutefois, dans la suite du texte, il montrera que cet Évangile ainsi reçu directement de Jésus lui-même est pleinement conforme à celui qui est attesté par les Apôtres et par l'Église. Nous pouvons donc avoir une pleine assurance dans l'Évangile de Paul, celui qu'il appelle « son » Évangile, par opposition à celui des judaïsants ; c'est bien aussi l'Évangile des autres Apôtres qui furent initialement les témoins des faits, c'est bien l'Évangile qui nous est rapporté aujourd'hui dans le Livre des Évangiles par la longue Tradition fidèle de la Sainte Liturgie.

Gal. 4/13 – « Vous savez en effet que c'est au milieu de l'infirmité de (ma) chair que je vous ai évangélisés tout d'abord, et vous n'avez pas été outrés par cette épreuve qui provenait de ma chair, vous n'avez pas trébuché, mais comme un Ange de Dieu, vous m'avez reçu, comme le Christ-Jésus. »

Paul fait allusion à cette « écharde dans sa chair », une infirmité corporelle, sans doute une maladie des yeux, qui devait être un sérieux handicap pour sa prédication. Celui qui annonçait la vie impérissable et qui opérait de nombreuses guérisons par la puissance de l'Esprit-Saint était donc impuissant pour se guérir lui-même ? C'était assurément là une épreuve pour ses disciples, et les Galates ont surmonté cette « épreuve » avec une grande charité, en acceptant son témoignage comme venant de Dieu à travers les faiblesses du témoin. Paul rappelle aux Galates leurs anciennes dispositions de confiance et d'amour espérant qu'elles se renouvelleront pour qu'ils s'engagent à revenir au véritable Évangile.

Nous voyons ainsi que l'Évangile ne peut « passer » sans une atmosphère de confiance et d'Amour. L'Esprit-Saint en effet est l'Esprit d'Amour autant que l'Esprit de Vérité, et c'est dans l'amour qu'il donne à la créature humaine l'intelligence de la Vérité manifestée en Jésus-Christ.

Éph. 2/17 – « ... et par sa venue, il vous a évangélisé la paix, à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient proches, car par lui nous avons les uns et les autres, accession au Père en un seul Esprit ».

« par sa venue » : par son arrivée, par son entrée dans le monde. C'est la réplique de l'enseignement de Jean, dans son prologue : « En faisant son entrée dans le monde, il a éclairé tout homme ». Dès le moment de sa Conception, dès le moment de sa génération, la paix a été apportée à tous les hommes, du fait que la démonstration de la Vérité concernant la génération était faite. Les Anges de Noël le chantent : « Paix sur la terre aux hommes de sa faveur... » Et c'est aussi ce que chante l'Église en la vigile de Noël : « Demain sera détruite l'iniquité de la terre... »

« ceux qui étaient loin » : les païens. Ceux qui étaient proches : les Juifs. Ceux qui étaient loin ont manifesté davantage de foi à la révélation de la vérité que ceux qui étaient proches. Étrange paradoxe ! Jésus le déclare déjà dans l'Évangile, en contemplant la foi du Centurion : « En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé une telle foi en Israël ; beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident... »

« nous avons accès au Père » : grec : prosagôgè » : nous sommes conduits devant le Père. Nous recevons en effet par la foi et les sacrements le Don de l'Esprit par lequel nous devenons fils de Dieu. C'est de cette filiation divine que le péché dit « originel » nous a frustrés. Mais quel avantage si le chrétien baptisé retombe dans cette génération dénoncée par le Christ pour priver ses enfants de la Paternité du Père ? C'est cela qui s'est produit cependant, aussi bien chez les Juifs convertis que chez les païens convertis, de sorte qu'à chaque nouvelle génération tout est à recommencer et tout est anéanti.

Éph. 3/8 – « A moi, le plus petit de tous les saints a été confiée cette grâce de faire connaître (d'évangéliser) parmi les nations les insondables richesses du Christ et de faire resplendir aux yeux de tous le Mystère caché depuis les siècles en Dieu, le Créateur de toutes choses... »

Là encore nous voyons bien que l'Évangélisation va beaucoup plus loin que la simple « proclamation des faits » de l'Évangile ; elle comporte aussi la recherche théologique qui aboutit à la vraie connaissance du Mystère divin. En effet, en écrivant ses Épîtres théologiques Paul a parfaitement le sens qu'il poursuit son Évangélisation. Il en est ainsi en raison de la Parole du Seigneur : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi Père, le seul vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ». (Jn.17/3).

Le Mystère du Christ est en vérité très simple : c'est Jésus, le fruit béni des entrailles virginales de sa Mère, Marie Immaculée, rendues fécondes par l'Esprit de Sainteté. C'est ainsi que le péché est clairement dénoncé et que la Justice est parfaitement manifestée. Mais ce Mystère si simple est « caché » par le fait de la génération charnelle et de la psychologie qu'elle implique. Le Prince des ténèbres, en effet, a réalisé dans les royaumes de ce monde, un « ordre » qui d'une certaine manière occupe toute la place, et empêche complètement l'homme de concevoir ou d'imaginer ce qu'aurait pu être la vie humaine sans le péché. Et ce Mystère était caché même dans le peuple juif, puisque le système de la Loi authentifiait en quelque sorte l'ordre du péché et en faisait la force. C'est le Christ Jésus seulement, par toute sa vie, sa grâce et sa vérité, mais surtout par sa Croix et sa Résurrection, qui met en évidence le « Mystère caché » que ses disciples comprendront lorsqu'ils sauront qu'elle fut sa génération : fils de Dieu, fils de vierge, fils de l'homme. Tout être vivant en effet se définit par sa génération, par la lignée dont il est issu, et il en est de même du Christ.

1 Pe. 1/12 – « Il leur fut révélé (aux anciens prophètes) que ce n'était pas pour eux, mais pour vous qu'ils étaient ministres de ces choses (les mystères du Salut), qui vous sont annoncées maintenant par ceux qui vous évangélisent dans l'Esprit-Saint envoyé du ciel, choses sur lesquelles les Anges désirent jeter le regard... »

Le paragraphe dont ce texte est extrait parle en effet du « Salut » : « C'est au sujet du Salut que les prophètes ont parlé... » C'est maintenant, enseigne St Pierre que ce Salut est proposé ; Il a le plein

sentiment que tout est dit, enseigné et expliqué par le Seigneur, que tout est donné dans l'Évangile. L'Église a toujours enseigné, effectivement, que la Révélation était close avec la mort du dernier Apôtre, et elle a toujours eu conscience, dans son Enseignement Infaillible, qu'elle possédait dans sa doctrine toutes les Vérités nécessaires au Salut, c'est-à-dire susceptibles de procurer le Salut. Il n'y a donc pas à chercher une autre vérité, à attendre une autre révélation, mais seulement à mettre en application la Vérité reçue depuis les jours anciens, depuis les Apôtres. C'est malheureusement cette application concrète de la Vérité qui n'a pas été faite, et c'est là la raison pour laquelle le Salut n'a pas encore été manifesté.

« les Anges désirent jeter le regard » : « en se penchant », comme l'indique le mot grec : « parakupsāi » Certes, les Anges ont la connaissance parfaite de la Vérité, et ils l'ont eue depuis la naissance du Sauveur, puisque c'est ce jour-là qu'ils sont venus chanter sur la terre ; et c'est dans les grands moments de l'Évangile que les Anges se sont manifestés, depuis l'Annonciation à Zacharie, jusqu'à la Résurrection et l'Ascension : « Hommes de Galilée, que regardez-vous dans le ciel... ? » Mais ce que les Anges désirent maintenant c'est de voir que ce Salut sera effectif pour les disciples du Seigneur, et que les promesses de victoire sur la mort seront accomplies. C'est alors vraiment que les œuvres du Diable « seront déliées », et que « celui qui a l'empire de la mort » (Hb.2/14) sera pour toujours rejeté dans les ténèbres extérieures.

1 Pe. 1/25 – « ... toute chair est comme l'herbe et toute sa grâce comme la fleur des champs ; l'herbe sèche la fleur se fane, mais la Parole du Seigneur demeure éternellement. Cette Parole est celle qui vous a été évangélisée... »

Pierre cite la parole du Prophète qui voyait déjà clairement dans l'Esprit-Saint que si la créature humaine était devenue de génération en génération aussi fragile que l'herbe et que la fleur des champs, c'est parce qu'elle était tombée au-dessous de la Parole de Dieu, qui demeure éternellement et qui seule peut la soutenir dans une vie impérissable. Désormais en Jésus, cette Parole qui demeure éternellement nous est pleinement rendue, pleinement réalisée, pleinement révélée. C'est pourquoi Pierre dit clairement, au verset précédent : « Ce n'est pas par une semence corruptible que vous avez été engendrés (fils de Dieu dans le Baptême), mais incorruptible, par la Parole de Dieu qui demeure éternellement, comme il est écrit... »

Pierre avait donc la certitude d'accomplir les promesses du Christ. Il les eût accomplies, sans aucun doute, ainsi que les autres Apôtres, s'ils n'avaient pas été, par le martyre, consorts de son Sacrifice. Il est donc resté fidèle à cette foi qu'il exprimait, au lendemain du discours eucharistique, alors que tous avaient abandonné le Seigneur : « Seigneur, à qui irions-nous ? Toi seul as les Paroles de la vie éternelle. »

1 Pe. 4/6 – « ... ils rendront des comptes à celui qui est prêt à juger les vivants et les morts. Voilà pourquoi il a été évangélisé aux morts, afin qu'ils soient jugés selon la chair comme hommes et qu'ils soient vivifiés selon Dieu, selon l'Esprit. »

Parole à vrai dire assez difficile, surtout la 2^{ème} phrase. Pierre parle d'une manière lapidaire et presque intraduisible. Mais le grec est clair : il faut que les morts (que le Christ est allé visiter en mourant lui-même) soient jugés comme hommes en raison de la chair : de leur appartenance à l'ordre charnel qui les a voués à la mort ; et qu'ils soient vivifiés selon Dieu = selon la volonté de Dieu qui est vie impérissable, en raison de l'Esprit-Saint, qui seul peut donner cette vie impérissable à la chair humaine, à la créature humaine. Lorsque l'on a le sens biblique des deux « ordres » celui de la chair et celui de l'Esprit, celui de la race d'Adam et celui du Christ engendré par l'Esprit-Saint, on comprend très bien cette formule de Saint Pierre, de sorte qu'elle devient en quelque sorte la clé des passages difficiles de Paul.

Ainsi, c'est parce que les hommes, divertis par la figure de ce monde, n'ont pas su se juger eux-mêmes, pour se remettre dans l'axe de la Volonté de Dieu, qu'ils meurent et qu'ils reçoivent alors le Jugement après leur mort : « L'homme ne meurt qu'une seule fois, après quoi il y a le jugement » (Hb.9/27). L'Église a toujours maintenu fermement cette doctrine du jugement particulier après la mort, ce jugement pouvant ensuite se poursuivre pendant le temps du purgatoire. Si donc nous voulons accéder aux promesses du Christ et échapper à la sentence de la mort, il faut que nous puissions dès maintenant nous juger nous-mêmes avec toute la clairvoyance de l'Esprit-Saint. En effet, ce n'est pas la mort qui est importante, mais le jugement qui la suit et qui l'accompagne et qui parfois la précède. Ce qui est important c'est d'atteindre la pleine Justice aux yeux de Dieu, car c'est à cette Justice qu'est attachée la vie.

« Ils rendront des comptes » : Pierre fait allusion à ceux qui détractent les chrétiens par leurs calomnies. Ils rendront des comptes au Christ, qui est le Juge des vivants et des morts, à qui personne, par conséquent, ne peut échapper. Jésus d'ailleurs l'enseigne explicitement dans le ch.5 de Jean.

« Voici pourquoi il a été évangélisé aux morts » : le verbe « a été évangélisé » est au passif : c'est le Christ qui a été évangélisé, c'est la Bonne Nouvelle qui a été apportée aux morts, afin qu'ils puissent la connaître, lui accorder leur foi, et recevoir de lui, par la foi, la Justice et le Salut. Pierre enseigne ainsi que toute créature humaine aura la connaissance du Christ : ceux qui ne l'auront pas eu de leur vivant l'auront après leur mort. Ainsi en fut-il de ceux qui moururent avant la venue du Christ, ainsi en est-il de ceux qui sont morts depuis sa venue, mais qui, étant nés en terre et milieu païens, n'ont pas eu la connaissance de l'Évangile. Il est juste, en effet, que toute créature humaine soit mise en présence de la Vérité, c'est-à-dire de la Pensée éternelle de Dieu, de l'Évangile éternel, afin qu'elle prenne parti d'une manière entièrement libre, et qu'en adhérant pleinement à cette Pensée éternelle, cette Parole éternelle incarnée en Jésus-Christ, elle obtienne la faveur du Père et la vie impérissable.

« afin qu'ils soient jugés selon la chair comme hommes et qu'ils soient vivifiés selon Dieu, selon l'Esprit. » Pierre enseigne clairement que la sentence subie par les morts n'est pas la damnation éternelle ; tout au contraire, puisque dans la mort même, l'Évangile vivant, le Christ, vient les rejoindre comme Juge et comme Maître de Vérité. Et s'ils reçoivent alors l'Évangile – ce qui est hautement probable, à moins qu'il y ait un refus obstiné qui serait alors le péché contre l'Esprit-Saint et la damnation éternelle – ils sont alors vivifiés comme Dieu le veut par l'Esprit-Saint. Mais Pierre ici n'envisage nullement le refus, qui reste théoriquement possible.

Apoc. 10/7 – « ...car désormais le temps n'est plus ; mais dans les jours de la voix du 7^{ème} Ange, lorsqu'il sera sur le point de sonner de la trompette, alors sera consommé le mystère de Dieu comme il l'a évangélisé par ses serviteurs les prophètes.

Ainsi la « consommation du Mystère de Dieu » est liée au mot « Évangile » ; c'est en effet la « Bonne Nouvelle » dans toute sa puissance que cet « achèvement », que cette « consommation du Mystère de Dieu ». Et comme l'Apocalypse se rapporte à l'histoire, notamment les Cycles des Symboles (Sceaux, Trompettes, Coupes), il faut penser qu'à la 7^{ème} trompette, à la fin du temps des nations, le « mystère de Dieu sera consommé », c'est-à-dire complètement éclairci de sorte qu'il puisse être appliqué, et que la créature humaine reçoive ainsi la plénitude de la Rédemption.

Nous n'avons pas, toutefois, à supputer les « temps et les moments » que le Père a disposé dans sa puissance. Nous devons seulement nous demander si, pour nous, les Mystères de Dieu sont éclaircis, et si nous pouvons les mettre en application, car le Salut de l'Église, et par suite de l'humanité, ne dépend pas d'une date prédéterminée ; il dépend d'un niveau de foi et de science qui sera atteint dans l'Église de sorte que l'Évangile y soit entièrement accepté, compris et vécu. C'est pourquoi l'Apocalypse déclare, plutôt que de fixer des dates : « Que le juste pratique encore la Justice, que le saint se sanctifie encore... »

Apoc. 14/6 – « Et je vis un autre Ange volant au milieu du ciel, portant l'Évangile éternel pour évangéliser ceux qui sont assis sur la terre, toute nation, tribu, langue, peuple... »

Nous avons déjà étudié ce texte qui contient le mot « Évangile ». Nous avons mentionné combien il est important pour nous de savoir par l'autorité même de la Parole de Dieu, que l'Évangile est éternel. Le texte prévoit prophétiquement que l'Évangélisation sera étendue à toute la terre ; c'est bien ce que nous constatons aujourd'hui, puisque par le moyen des ondes de la radio et de la télévision, plus encore que par la presse, tous les hommes peuvent être informés du Nom de Jésus.

Fin du chapitre 4

La « Bonne Nouvelle » ?

Est-elle vraiment « bonne » cette nouvelle de l'Évangile ? Pour qui est-elle bonne ?... A-t-elle été bonne pour les Juifs qui l'entendirent les premiers ? Bonne pour l'Église parmi les nations ? Est-elle encore bonne aujourd'hui, ou alors devons-nous nous contenter d'une espérance encore indéfinie, imprécise, dans un « autre » monde, où peut-être, enfin, nous vivrons et goûterons que la Nouvelle Évangélique est « bonne » ?...

Voilà la question.

L'Ange de la Nativité dit en effet : « C'est une grande joie que je vous annonce, pour vous et pour tout le peuple ».

Toutefois, à lire les Évangiles, nous découvrons que la Nouvelle en question n'a pas été tellement « bonne ». Ils sont en effet d'accord tous les quatre pour nous montrer que le Sauveur annoncé comme tel le jour de Noël a été rejeté, condamné et crucifié. C'est-à-dire que l'Évangile est en fait le récit du refus de l'Évangile. Et nous en sommes toujours au même point car nous continuons à faire le mémorial d'un Sauveur crucifié, objet de dérision, d'opprobre et de malédiction, répulsion du genre humain. Le Sauveur a-t-il été impuissant à sauver son peuple, ou bien alors n'a-t-il pu sauver son peuple pour la bonne raison que son peuple ne l'a pas accepté ?...

.....

De quoi est-il venu nous sauver, en effet ? De l'esclavage ? Or, contrairement à ce que l'on imagine, le christianisme n'a pas aboli l'esclavage, puisque le prolétariat moderne est pire. Il déverse sur le marché quantité de produits inutiles et dangereux ; il asservit les hommes à un salaire anonyme, à des administrations sans âme. Dans la villa romaine, lorsque le paterfamilias avait un peu d'humanité, toute sa maisonnée était sinon heureuse, du moins en sécurité, une sécurité incomparablement meilleure que celles que fournissent les banques et les syndicats. Donc, socialement parlant, la civilisation dite chrétienne n'a pas été sauvée... Les séditions, les émeutes, les luttes de classes, l'asservissement des pauvres par les riches est demeuré substantiellement ce qu'il était, et l'argent est toujours à la base de toutes les relations, économiques, commerciales, industrielles, agricoles où les individus ne subsistent qu'en s'entre-dévorant.

De quoi est-il donc venu nous sauver ? De la maladie ? Il le semblerait, à lire les Évangiles. « Il leur imposait les mains et les guérissait tous... Une force sortait de lui et les guérissait tous... » Et de même les Apôtres possédait un tel pouvoir ; dans leurs premières prédications ils multipliaient les miracles, les signes et les prodiges, conformément à la promesse du Seigneur. Mais par la suite... L'histoire de l'Église démontre amèrement que le peuple chrétien a été ravagé par les épidémies tout comme les autres peuples de la Terre. Et s'il est vrai que ce sont les chercheurs et les médecins chrétiens qui ont découvert certaines lois de la vie, afin d'écarter les grandes menaces des maladies, ils n'ont pas agi en cela directement au nom de la foi. Et, de nos jours, dans les nations où le christianisme devient résiduel, l'état de santé des personnes s'altère rapidement. Après la polyo, la tuberculose... nous sommes frappés par le cancer, l'infarctus, les maladies neurodégénératives... l'accident de la route, l'alcool, la drogue, les maladies vénériennes... Et ce qui est plus inquiétant encore, les malformations de naissance, physiques ou mentales, la dépravation morale et sexuelle...

De quoi est-il venu nous sauver ? De la guerre ? Non pas, puisque depuis cette « pax romana » décrétée par l'empereur païen Auguste, lorsque l'on ferma le temple de Janus, le bruit des armes n'a pratiquement jamais cessé, même en terre de chrétienté – et moins encore en « Terre Sainte » ! – Il y a toujours eu quelque part du sang versé par la main de l'homme, de sorte que nous en sommes encore au système de Caïn. L'ancien monde romano-chrétien mis debout par Constantin s'est défendu sauvagement contre les « Barbares », lesquels le lui ont bien rendu. Tous étaient cependant en principe chrétien. Puis les Arabes ont ravagé les lieux saints, les montagnes sacrées de l'Orient, pulvérisé les Diocèses de l'Afrique, asservi les chrétiens, trop divisés déjà pour leur opposer une résistance efficace. Toutefois les Croisés leur ont offert des exemples de fourberie et de sauvagerie dignes des fétichistes les plus attardés. Les conquistadors espagnols et portugais, crucifix en main, Credo à la bouche ont massacré des populations, idolâtres certes, mais pacifiques, avec une cruauté indicible. C'est un crève-cœur de lire cette histoire sanglante qui a laissé sur le Mexique en particulier une nostalgie poignante. Les Indiens du Nouveau Monde ont dû fuir vers le Far-West les balles chrétiennes, traqués qu'ils étaient comme des bêtes ; et lorsque nous arrivons aux siècles qui sont les nôtres, nous déplorons que les nations de l'antique chrétienté se soient livrées les unes contre les autres à des carnages horribles qui ont abreuvé de sang toutes les plaines de l'Europe, et même de l'Afrique et de l'Asie... C'est en terre chrétiennes que se sont édifiés les camps de concentration et d'extermination dans lesquels on a parqué des millions de victimes innocentes. Et aujourd'hui, même les « défenseurs de la civilisation » brandissent la bombe atomique, alors que les législations des nations qu'ils représentent poursuivent les meurtriers et les assassins... Où sommes-nous ? Où est-il l'exemple des saints pacifiques et des martyrs à robe blanche, illustrant par le sacrifice de leur vie l'enseignement évangélique de l'Agneau immolé ?...

Paul écrivait : « La mort a régné d'Adam à Moïse » ; et nous devons hélas constater qu'elle a régné et même qu'elle a affermi son règne depuis Jésus, le Nouvel Adam, jusqu'à nos jours !...

Nous pourrions multiplier des considérations semblables et les illustrer par des exemples aussi amers que nombreux. Elles nous démontreraient avec la plus cuisante évidence que ce Jésus, que l'on appelle Sauveur, et qui l'est effectivement ! n'a pas encore sauvé le genre humain. Pourquoi donc ? Manquerait-il de puissance ? Non pas, mais la parole de l'Évangéliste devant le refus d'Israël demeure vraie : « Ils n'ont pas cru en lui, ils ont préféré les ténèbres à la lumière... c'est pourquoi la colère de Dieu est demeurée suspendue sur eux... » Paul demandait : « L'avantage d'être Juif ? » et nous disons : « L'avantage d'être chrétien ? » ... parmi les Juifs combien furent de vrais fils d'Abraham, de vrais fils des Prophètes, pour reconnaître en Jésus le Messie promis ? Parmi les baptisés combien furent de vrais disciples de Jésus-Christ, pour nous transmettre, par leurs travaux et leurs exemples, le mémorial de l'Évangile éternel qui peut conduire toujours ceux qui croient vers le Salut, et qui toujours condamne ceux qui refusent de croire. Il faut regarder, certes, vers les Saints, mais il faut aussi tirer la leçon redoutable qui provient du sel affadi. En effet, c'est de ceux qui furent chrétiens de nom seulement, et rituellement inscrits sur les registres de l'Église, mais qui ont apostasié leur foi, que sont venus sur terre les plus grands fléaux.

Le colonialisme, la raison d'État, les armes à feu, les États-majors, les plans de guerre et d'extermination, les idoles patriotiques, les drapeaux fétiches, les subversions révolutionnaires, l'usage de la force qui prime sur le droit, l'absolutisme politique pour décider du bien et du mal, Machiavel, Napoléon, Marx, Lénine, Hitler, Staline... sont advenus en pleine « civilisation chrétienne » ! Ce sont eux qui ont craché le blasphème, l'ironie, le mécontentement, la subversion, l'athéisme qui est la plus étrange des absurdités. La grande majorité des révolutionnaires et des ennemis de l'Église étaient baptisés et chrétiens, et là où ils se sont emparés du pouvoir, ils ont armé les nations antérieurement chrétiennes, et au nom d'un « devoir patriotique » qui ne servait que leur ambition insensée, ils ont

poussé au carnage d'innombrables braves gens, d'autant plus courageux qu'ils étaient davantage trompés. Malheureusement la plupart des hommes d'Église sont aussi tombés dans ces pièges grossiers, toujours les mêmes, mais habillés de nouvelles couleurs et illustrés, à chaque génération, par de nouveaux slogans. Cependant le Christ nous avait bien avertis : « Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous recouverts de peaux de brebis, mais au-dedans ce sont des loups rapaces. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits... »

Il est donc évident que l'Évangile n'a pas porté le fruit que l'on devait en attendre à l'intérieur même de la chrétienté. Les Saints demeurent des isolés à l'origine certes d'œuvres généreuses et utiles, mais qui ne furent qu'une goutte d'eau dans un désert aride. Ils ont agi comme des pompiers intrépides, mais dépassés devant un incendie ravageur ; comme des sauveteurs infatigables dans un naufrage général. Ils n'ont pu maîtriser l'incendie, ni arrêter le naufrage ; ils sont morts avec ceux qu'ils cherchaient à sauver.

Si donc l'Évangile ne devait produire dans le monde que ce qu'il a produit jusqu'à nos jours, nous devrions affirmer que l'Évangile n'est pas une Bonne Nouvelle, ou tout au moins qu'il n'est pas « la Bonne Nouvelle » ; car depuis près de deux mille ans que l'Évangile a été promulgué, l'état fondamental de la nature humaine n'a pas changé. Non seulement les hommes sont restés mortels, soumis à la sentence « Tu retourneras à la poussière », mais ils ont travaillé avec un acharnement toujours plus croissant et plus scientifique pour la mort. Leurs guerres et leurs plans de guerre sont d'autant plus monstrueux qu'ils sont savamment élaborés techniquement, comme cela se voit aujourd'hui. Le crétinisme scientifique atteint un sommet inimaginable dans les usines d'armement. Le sauvage qui n'avait que sa sagaie pour défendre sa case était infiniment moins dangereux que le chef d'État moderne qui d'un mot, d'un geste, peut déclencher le déluge de feu sur la planète. La vie de millions d'hommes est suspendue à un fil téléphonique où peut passer le signal à peine articulé d'un ivrogne, d'un drogué, d'un demi-fou qui sera devenu par des intrigues innombrables le n°1 du parti.

« Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature... » Or il est arrivé que ce sont dans les pays où l'Évangile a retenti que se sont développées les philosophies destructrices, les dictatures d'État, les législations monstrueuses... Il est vrai aussi que sans l'Évangile nous n'aurions pas eu les monastères, les écoles, les cathédrales, les oratorios, la culture littéraire et scientifique, ni les exemples admirables des Saints. Toute la question est de savoir si nous devons attendre de l'Évangile autre chose qu'une amélioration locale et accidentelle de la société humaine, autre chose qu'un ensemble de familles prolifiques et nécessiteuses sous l'ombre d'un clocher, consolées de leurs misères présentes par le cimetière, qui n'est qu'un dortoir en attendant la Résurrection...

Si l'Évangile n'aboutit qu'à un clergé moralisant qui ne peut finalement que donner la sépulture aux ouailles fidèles et la refuser aux mécréants, il devient inévitable qu'un tel Évangile soit rejeté. C'est en effet à la suite d'une déception et d'une lassitude que s'est amorcé et développé ce mouvement inquiétant de l'on appelle la « déchristianisation », qui se mesure hélas, en statistiques amères. Quel avantage pour un mort d'être enterré en passant par l'Église ? Tous les peuples de la terre ont eu leurs rites funèbres. Socrate se consolait déjà à l'idée de l'immortalité de l'âme, qui lui paraissait une hypothèse très vraisemblable. Si donc la paroisse chrétienne ou le cloître monastique n'espèrent que le paradis hypothétique après un purgatoire inévitable, Jésus-Christ ne nous a rien apporté. Les pharisiens de son temps en savaient tout autant. Il n'y a aucune « bonne nouvelle » à apprendre à un mortel qu'il survivra de quelque manière à sa mort corporelle. Il n'y a de « Bonne Nouvelle » authentique pour un mortel que s'il apprend que la mort est effectivement supprimée. Qu'est-ce à dire ? Que le croyant pourrait vivre indéfiniment cette vie terrestre soumise aux éléments du monde ? Non. Mais que le vrai disciple de Jésus-Christ passera de cette vie terrestre à la vie glorieuse par une

transformation harmonieuse et heureuse de son corps, sans subir la décrépitude ni l'humiliation du tombeau. Comme il en fut pour Sainte Marie. Voilà la véritable et seule « Bonne Nouvelle ». Est-elle conforme à l'Évangile ? Est-elle l'objet exact des promesses du Christ ?

Certes, il est beaucoup d'apologues de la religion chrétienne qui, naturellement optimistes, ont été croyants malgré l'évidence de la mortalité universelle ; croyants malgré leurs maux personnels, leurs maladies et leurs douleurs ; qui n'ont pas espéré pour eux-mêmes le plein salut, mais seulement une petite place au purgatoire. Ils ont toujours gardé les yeux fixés sur le tombeau vide de Jésus, et plus encore sur Celui qui s'en est relevé le matin de troisième jour. Là est le point central, le pivot sur lequel tout doit s'appuyer. La Résurrection du Seigneur est au fond le seul événement important de l'histoire. La conscience chrétienne l'a toujours su. D'année en année, elle a célébré ce Jour merveilleux de Pâques avec une allégresse que ni les persécutions ni les défaites ni les deuils ni les impiétés ni les apostasies n'ont pu entamer. Livres, marbres, fresques, chapelles, cathédrales, innombrables sont les témoignages de la Foi qui célèbrent et perpétuent le mémorial de ce matin radieux, où la voix de Marie-Madeleine se fit entendre aux Apôtres : « J'ai vu le Seigneur ! » Et combien nombreux furent les martyrs qui se sont offerts aux supplices et à la mort pour témoigner jusqu'au sang qu'un homme a vraiment vaincu la corruption cadavérique.

Il faut être insensé – ou complètement ignorant des sources – pour mettre en doute ce fait historique si certain, et si fermement mémorialisé, de la Résurrection de Jésus. A considérer le nombre de manuscrits anciens qui l'attestent, la continuité de la Tradition liturgique qui le célèbre, nul doute en effet que toutes les confessions chrétiennes nous ont bien apporté jusqu'au 20^{ème} siècle la certitude absolue de ce point : le Christ Jésus est vraiment ressuscité. Et cependant : si le Christ est le seul à être ressuscité ?... où est la Bonne Nouvelle s'il n'y a qu'un seul tombeau qui se soit ouvert dans le monde ?... La Bonne Nouvelle n'est alors Bonne que pour Jésus, non pour nous, non pour moi. Les martyrs, certes, ne sont pas morts, ils ont été tués, comme on a tué leur Maître. Mais sont-ils ressuscités ? On peut le croire, on doit le croire dans certains cas. Mais l'histoire ne nous contraint pas à le savoir comme nous le savons pour Jésus. Que de docteurs, que de confesseurs, que de saints ont cru en lui. Ils ont été canonisés, l'Église nous affirme qu'ils sont auprès de Dieu. Je le crois ; mais enfin, l'héroïcité de leurs vertus, leur foi exemplaire, leurs miracles indiscutables ne les ont pas arrachés à la mort. Ils sont restés courbés sous la sentence qui frappe aussi tous les fils d'Adam. C'est très inquiétant. Le seul fait que l'on vénère et que l'on promène leurs reliques est la preuve qu'ils ont été réduits, malgré leur foi et leur amour, à l'état de cadavres. Les miracles évidents qu'ils accordent prouvent qu'ils étaient amis de Dieu, qu'ils étaient sur la voie du Salut. Mais ils n'ont pas accompli les promesses du Seigneur... C'est infiniment attristant.

Bien mieux, les membres officiels de l'Église, Papes, Cardinaux, Évêques... les gardiens de la Foi meurent tout aussi bien que le plus modeste sacristain. Les cérémonies de leurs funérailles, les éloges que l'on prononce autour de leurs dépouilles, le rappel de leurs vertus et de leurs travaux dans de pathétiques oraisons funèbres ne changent rien à la réalité objective de la corruption qui dissout leurs chairs alors qu'on les descend dans la fosse. Si donc les représentants officiels de la Foi, des Écritures, des Sacrements n'accomplissent pas les promesses du Christ, qui les accomplira ? Que penser ? Ces promesses sont-elles illusoires ? Faut-il les « interpréter », comme on le fait toujours, pour leur faire dire le contraire de ce qu'elles disent ? Faut-il trafiquer la Parole de Dieu pour éviter d'accabler ceux qui se sont efforcés de le bien servir ? Cette question est infiniment douloureuse. Tant que je vois les prêtres de Jésus-Christ mourir, alors qu'ils furent oints du même sacerdoce que le Christ, je tremble – pour moi-même d'abord - et je gémis.

Où est-elle en effet la promesse du psaume : « Mes prêtres, je les vêtirai de Salut et mes fidèles jubileront de joie », si les hommes qui ont reçu participation au Sacerdoce de Jésus-Christ sont encore frappés par l'ancienne sentence ? Ainsi tant que cette antique prophétie de David n'est pas accomplie, il ne faut pas, comme on l'a fait jusqu'ici expliquer l'Évangile par une théologie ecclésiastique, qui transpose la promesse pour l'autre monde. L'Évangile ne s'interprète pas par son commentaire qu'est la vie des saints et des hommes d'Église, qui furent cependant, dans leur immense majorité, des hommes droits, humbles, honnêtes, généreux, respectueux jusqu'au scrupule des plus petits points de leurs règles. Que d'hommes, en effet, que de femmes se sont liés par les vœux d'obéissance, de chasteté, de pauvreté pour être plus semblables à Jésus-Christ, et recevoir de lui participation effective à ses vertus et à ses mystères. Manifestement la dignité, la gravité, la douceur, la suavité, la force aussi, la sagesse, le discernement, la prudence de ces vrais serviteurs de Dieu dépasse de mille coudées les meilleurs fruits de la sagesse antique ou de la morale païenne. Mais il faut reconnaître, comme tous le reconnaissaient aussi, que l'Évangile est encore au-dessus. Tous ces fleurons de sainteté incontestable sont ceux d'une Église encore malade, d'un corps du Christ encore blessé et souffrant. Leurs cadavres – dont un grand nombre ne sont pas corrompus – sont couchés dans des chasses précieuses, vénérés dans des chapelles ou des basiliques, environnés de cierges et d'exvotos, exposés à la contemplation d'innombrables pèlerins qui viennent solliciter auprès d'eux des grâces et des miracles, et ils les obtiennent. Cependant la mort des saints, qui coûte aux yeux de Dieu, manifeste avec évidence qu'ils n'ont pas encore accompli la promesse fondamentale de la Bonne Nouvelle, dont pourtant ils se sont faits les hérauts, les apôtres, les missionnaires...

Dans de telles conditions de fait, il était très tentant d'interpréter cette promesse de vie impérissable de l'Évangile en la transposant au-delà de la mort. Si ces papes valeureux, intrépides contre l'hérésie, si ces ermites émaciés, héroïques dans leur combat spirituel, si ces moines obéissants, disciplinés, travailleurs et humbles, si ces missionnaires zélés, si ces pieuses moniales n'ont pas enlevé les promesses, que leur a-t-il manqué ? Que faut-il faire de plus ? N'a-t-on pas atteint les limites de l'austère pénitence, n'est-on pas allé, bien souvent, au-delà de ces limites ? Faut-il penser au contraire, que l'on est allé trop loin, que l'on a mortifié non seulement les vices capitaux, mais la nature elle-même qui est l'ouvrage très saint des mains de Dieu ?... Paul appelait les Galates à la liberté dans le Christ-Jésus, en les détournant de l'observance des bons préceptes de Moïse. Or, manifestement, l'aile marchante de l'Église - les clergés séculier et régulier - s'est imposé des lois et des règlements infiniment plus contraignants que le Décalogue ou les rites sacrificiels de l'ancienne Loi !... Peut-être le peuple chrétien tout entier, qui n'a cessé de gémir sous la sentence de la mort, tout comme les autres peuples, et plus encore, peut-être, que les Hébreux, s'est-il fourvoyé nettement à côté de l'Évangile, n'en ayant pris qu'un vernis extérieur de vertus morales et ayant délaissé l'essentiel dans lequel se trouve la Justice qui conduit à l'accomplissement des Promesses ?

Certes le peuple chrétien a été plus heureux que les autres peuples, en raison de son espérance et de sa certitude dans le Paradis. Mais le Paradis est toujours pour demain ; en attendant il faut affronter la misère, les tribulations de la chair, la solitude, la maladie, la faim, les diminutions de l'âge, et le deuil. Est-ce là cette « grande joie » que l'Ange de Bethléem annonçait « pour tout le peuple » ? Alors que la Liturgie les appelait aux Mâtines de Pâques, les moines qui se croisaient dans la pénombre du cloître se saluaient en disant : « Frère, il faut mourir ! » ; la mort serait devenue douce à cause de la certitude de la résurrection ? mais si Dieu peut ressusciter les morts, pourquoi n'empêche-t-il pas les vivants de mourir ? Il leur manque sans doute, dans leur conscience intime, quelque chose d'essentiel pour que Dieu puisse transformer leur corps terrestre en corps de gloire. C'était cependant là très précisément l'espérance des Apôtres ! Ils avaient donc quelque chose que nous avons perdu, que ni les théologiens, ni les ascètes, ni les mystiques, ni les moines, ni les prêtres, ni les plus humbles fidèles n'ont retrouvé...

« Frère, il faut mourir... » Alors où est la promesse du Seigneur Jésus : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole, ne verra jamais la mort » ? Si la mort subsiste chez les fidèles du Christ, malgré sa promesse, lui qui est le Verbe de Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, si la mort ravage l'Église elle-même, c'est assurément que les chrétiens, malgré leur dignité ou leur sainteté, n'ont pas su exactement « garder la parole ».

Nous sommes en effet en présence de deux données rigoureusement contradictoires : d'une part la promesse du Seigneur, qui ne peut être comprise autrement qu'au sens obvie des mots, comme la comprirent les premiers auditeurs, et comme elle est reportée dans le Texte Sacré ; et d'autre part la mortalité universelle des chrétiens qui ont donné leur adhésion de Foi au Christ-Jésus et qui furent baptisés en son Nom. La promesse n'est pas accomplie par ceux qui se disent croyants. Qu'est-ce à dire ? Que leur foi n'est pas un assentiment total à l'Évangile intégral. Ils ont dit « oui », mais à quelque partie seulement de l'Évangile, pas à tout. Peut-être même doit-on penser que la partie la plus importante, la plus fondamentale de l'Évangile leur a échappé, cette partie par laquelle ils auraient été vraiment justifiés aux yeux du Père, et auraient ainsi obtenu la vie impérissable qui découle de sa faveur.

Il est bien évident que si l'Évangile nous laisse sous la sentence de la mort, il n'est pas la Bonne Nouvelle ; Dieu lui-même en la personne du Verbe nous aurait trompés. Cette proposition est insoutenable. L'Évangile contient donc, en raison de la véracité même de Dieu tout ce qu'il faut pour nous arracher à la mort et nous conduire à l'immortalité. C'est ce que pensait Paul qui l'écrivait à Timothée, comme nous l'avons vu précédemment. Mais alors qu'est-ce que l'Évangile ? Le lisons-nous dans des perspectives qui ne sont plus celles du Christ et des Apôtres, de sorte que nous en aurions perdu l'intelligence ? Est-il possible de retrouver cette perspective apostolique qui nous donnera la pleine intelligence de l'Évangile, et d'en accomplir la Bonne Nouvelle ?

Fin du chapitre 5

La sentence : « Tu mourras de mort... »

L'homme a tellement l'habitude de mourir qu'il considère depuis longtemps que la mort est pour lui aussi naturelle que de manger et de boire, que de marcher et de respirer, que de voir et d'entendre. Comment l'expérience universelle du genre humain pourrait-elle être mise en doute ? Certes, la mort fait peur... Mais ne fait-elle pas peur à tous les animaux ? Quel est l'être vivant qui ne recherche pas à défendre sa vie, à la prolonger le plus possible, à fuir les dangers qui la mettent en péril ? l'instinct de conservation n'est-il pas le ressort même de la vie ? N'est-il pas tout à fait normal que l'homme possède en lui cet instinct, et même qu'il le possède d'une manière d'autant plus impérieuse que sa vie lui paraît plus précieuse, puisqu'il en a une plus haute conscience ?

Toutefois, malgré la longue habitude que l'homme a de mourir, la mort lui paraît horrible. Elle est même de fait absurde et scientifiquement inexplicable, comme Jean Rostand lui-même le démontre. ¹ Car on ne voit pas pourquoi un organisme qui possède pendant de longues années le pouvoir de se développer, d'accroître ses facultés, d'enrichir sa mémoire, de multiplier ses activités, se met à partir d'un certain moment à se faner, à décroître, à s'abîmer. La mort d'un être conscient de lui-même et capable de connaissance et d'amour est vraiment une absurdité, une erreur de la nature, pour ne pas dire une faute... A moins qu'elle ne provienne d'une erreur ou d'une faute de l'homme lui-même ?... Qui peut savoir ?...

Que l'individu cherche à défendre sa vie, voilà qui paraît légitime, même s'il doit le faire au détriment de la vie de son prochain, comme le pensent tous les Droits civils de la terre, comme le pense aussi le Droit international. La légitime défense de sa propre vie, de la vie du groupe, du clan, de la tribu, de la nation... quoi de plus normal, que de plus « naturel » ? C'est pourquoi la fourmi se sacrifie pour la fourmilière, car l'instinct de survie collectif l'emporte sur l'instinct individuel. C'est pourquoi tous les clans, les tribus, les races de la terre se sont toujours et partout exterminés les uns les autres avec une fureur homicide impitoyable. A vrai dire, le droit à la légitime défense aboutit nécessairement au génocide. Et l'histoire des peuples et des civilisations est effectivement la litanie sans cesse renouvelée de génocides intraitables et horriblement sanguinaires.

Nous touchons là une absurdité d'autant plus grave qu'elle est universelle ; bien mieux : l'homme travaille avec de grands efforts en déployant aujourd'hui surtout une intelligence scientifique extrêmement poussée pour attirer sur lui la mort qu'il redoute le plus ! Est-ce là encore une erreur ou une faute de la nature ? Ou alors l'homme est-il seul responsable de cette absurdité qui lui paraît vitale : la survie de son groupe par le moyen des armes, qu'il convient de rendre terrifiantes et meurtrières le plus qu'il est possible, afin de tenir en respect la fourmilière adverse et la cantonner dans son propre espace vital ? Cette logique charnelle nous a conduits avec la plus haute compétence technique aux armes nucléaires, prêtes à déchaîner le déluge de feu sur tous les continents et tous les océans.

Si la mort est absurde pour une créature intelligente et libre, pourquoi cette créature la provoque-t-elle ? Faut-il croire alors qu'elle a perdu l'intelligence et la liberté ? Il devient alors « logique » que ceux qui cherchent à s'exterminer les uns les autres tombent sous la sentence de la mort. Ils reçoivent le salaire de leur comportement. Il convient en effet qu'un ouvrier qui a consciencieusement travaillé dans une usine d'armement voie ses enfants périr sous les bombes dont

¹ - « La Vie » de Jean Rostand. « Nous ne possédons pas à l'heure présente la moindre certitude concernant les facteurs de vieillesse et de mort. »

la fabrication lui a rapporté le juste salaire avec lequel il les a élevés. Je comprends fort bien que la mort frappe même le prêtre patriote qui, enveloppant la Croix du Christ dans les plis du drapeau national, a laissé sa soutane pour l'uniforme militaire. Il n'en est pas surpris ni scandalisé ; car les arguments de sa théologie morale, dont les axiomes s'inspiraient de ce monde de péché, l'avaient par avance résigné à la mort, et à une mort aussi glorieuse que possible aux yeux des hommes. Ils voyaient en effet dans cette mort sacrificielle – pour des valeurs très contestables, la nation, le parti, la territoire... - un idéal hautement désirable. Jusque-là je vois que la mort est logique, qu'elle est déterminée par le comportement même de l'homme, bien mieux, par son raisonnement philosophique et religieux.

En effet, celui qui pense que la mort est naturelle, et qui en donne une explication philosophique la rendant intellectuellement acceptable, doit mourir. Ainsi la thèse philosophique de l'immortalité de l'âme est assurément l'une des principales causes de mort. Si l'horreur de la corruption cadavérique, de l'arrêt du souffle, des yeux qui se ferment à la lumière, est éliminée par la consolation de la survie de l'âme au-delà de la dépouille du corps, tout va bien. Il n'y a plus aucune raison de lutter contre la mort. Elle doit être désirée, au contraire, provoquée même, non pas certes par un suicide brutal – ça fait trop mal... mais par une extinction progressive de la conscience, des facultés, et des forces, que procurent d'innombrables drogues et d'innombrables excès. Je ne parle pas seulement de ce qui se mange et de ce qui se boit, je parle de la drogue infiniment plus subtile et plus perverse d'une religion d'évasion, d'un nirvana de rêve, où la paresse est prise pour l'humilité, la lâcheté pour le détachement, le glissement vers le néant pour une prière de quiétude, l'ensevelissement des talents pour une pieuse résignation aux processus de dépérissement...

Entre le coureur qui risque sa vie sur un bolide et le solitaire qui dépérit sous le froc, il y a une différence de comportement, mais leur option fondamentale à tous deux est la même. Ils obéissent tous deux en effet à la même théologie de la résignation à la mort. L'un fuit par une vitesse sans cesse accélérée un vieillissement qui lui fait horreur, et il désire en finir au plus vite. L'autre par ses pratiques ascétiques et ses efforts contre lui-même se prépare à une mort qu'il espère aussi bonne que possible ; il veut déjà ne plus appartenir à la terre, il cherche à s'abstraire par l'imagination, de ses étroites limites corporelles et de son milieu vital d'aujourd'hui. Le coureur et le solitaire sont résignés l'un et l'autre en face de la nécessité – pensent-ils – de mourir ; ils ont pris définitivement leur parti de mourir. Et ils ont peur l'un et l'autre de braver un ennemi qu'ils jugent indomptable : ils s'y soumettent donc ; croyant trouver dans leur résignation l'apaisement de leur peur. Et qui sait ? Si la peur était la principale cause de la mort ? Aussi bien de la mort violente du soldat sur le champ de bataille, que de la mort dolente du malade sur son lit d'hôpital ?...

On a voulu voir la cause de la mort dans la nature, disant : l'homme est un composé de deux parties contradictoires, le « corps » et « l'âme », ou encore « la chair » et « l'esprit ». Et l'on a dit : « le corps est une enveloppe passagère et provisoire, l'âme seule compte, elle est « immortelle ». Cette définition de l'homme justifie la mort, elle la rend non seulement raisonnable et acceptable, mais presque désirable. A la limite, accepter la mort passe alors pour un acte de vertu, voire de religion, c'est en quelque sorte l'acceptation de la volonté de Dieu qui aurait créé l'homme ainsi... Et l'on peut dire que le christianisme a été infecté par cette résignation sordide à la mort, sordide quoiqu'elle parût fort élégante.

Mais, si la mort n'est pas dans la nature ? Si elle est seulement dans la psychologie et le comportement ? Si elle est seulement dans la morale qui prétend diriger la psychologie et discipliner le comportement ? Si la mort dépendait de l'angoisse, sentiment complexe, fait surtout de peur et de honte, d'une appréhension non définie d'une culpabilité envers le Créateur, angoisse qu'aucune

philosophie, aucune religion, aucune civilisation, même chrétienne n'a pu éliminer ?... Qui saura assumer pleinement l'angoisse pour en déceler la véritable cause, sans chercher à la fuir par quelque divertissement que ce soit, vulgaire, scientifique ou religieux ? Car de nombreuses personnes se réfugient dans la religion qui les tranquillise, pour fuir une véritable conversion qui les réconcilierait vraiment avec leur Créateur.

Les martyrs ont sacrifié leur vie pour le Christ, seule cause qui en vaille la peine, alors que les autres ne valent pas une goutte de sang, ni même une goutte de salive. A vrai dire les martyrs ne sont pas morts, non plus que leur Maître : ils ont été tués, tout comme Jésus a été tué. Ils ont été visés par l'Ange des ténèbres, parce que plus que tous les autres hommes, et peut-être d'une manière tout à fait exceptionnelle, ils étaient entrés déjà dans la psychologie même de la victoire. Ils avaient banni toute peur, toute honte, et toute angoisse. Tel saint Pierre qui, la nuit qui précédait son exécution, dormait, dans sa prison, à poings fermés, à tel point que l'Ange eut toutes les peines du monde à le réveiller. Satan a su éliminer de son empire, par la mort même dont il est l'inventeur, ceux qui, s'ils avaient vécu plus longtemps, seraient arrivés à la pleine victoire.

Mais les autres saints ? Ils ont offert mille exemples de dévouement, de générosité, de charité, d'amour, de dilection ; ils ont entrepris et réalisé des travaux surhumains ; ils se sont risqués sur la seule Parole du Seigneur, dans des aventures héroïques ; certains furent gratifiés d'extases merveilleuses, d'autres, la plupart, ont accompli miracles et prodiges. Leurs corps très souvent ne se sont pas décomposés ; ils ont parfois exhalé des parfums suaves, opéré des guérisons sur les pèlerins accourus à leurs tombeaux. Voici ces amoureux de Dieu et du prochain qui, en leur temps, sont allés au-delà de ce qui semblait possible, pour le plus haut service... Ils sont morts. C'est très inquiétant. Sans doute la mort du saint est-elle bien différente de celle de l'impie... Mais enfin, par le fait même qu'ils ont rendu le dernier soupir, que leurs yeux se sont fermés à la lumière, et qu'ils furent ensevelis, ils n'ont pas accompli la promesse du Christ leur Maître, qu'ils ont servi fidèlement. Ils sont restés sous la sentence : « Tu mourras de mort... » je me demande pourquoi. Que leur manquait-il encore ? sur quel point ont-ils failli ? Restait-il en eux, malgré leurs vertus indiscutables, un péché, une psychose comme disant les moralistes... Nous serait-il possible de déceler cette erreur, et d'obtenir ainsi, tout en profitant de leurs travaux cette Victoire qu'ils n'ont pas obtenue, mais que les Apôtres étaient certains d'avoir « en poche ». Il suffit de lire en effet la première Épître de Jean, lorsqu'il parle avec enthousiasme de cette « Victoire que notre foi a remportée sur le monde ».

Et il est vrai que l'Église a toujours regardé avec nostalgie du côté des Apôtres et des premiers disciples du Seigneur. Pourquoi leur certitude ? leur enthousiasme ? leur espérance ? la puissance de leurs miracles ?... Ils sont partis en emportant une confiance sublime qu'ils n'ont pas eu le temps, qu'ils n'ont pas osé transmettre... ? Si Dieu n'a pas conduit à l'authentique victoire sur la mort les hommes tels que François d'Assise, Vincent de Paul, François de Sales, Bernard, Thomas d'Aquin, Léon le Grand, Jean Chrysostome, Athanase... des femmes telles que Thérèse de l'Enfant Jésus, Marie de l'Incarnation, Rose de Lima, Gertrude, Brigitte, Claire, la grande Thérèse... et combien d'autres, ce n'est certainement pas en raison d'un manque de générosité, d'amour de Dieu, de zèle, de charité à l'égard du prochain... Pourquoi sont-ils donc restés sous la sentence ? Que leur fallait-il acquérir encore pour atteindre la plénitude de l'âge du Christ ? N'ont-ils pas professé la foi de l'Église qui les a canonisés et proposés en exemple aux fidèles ? Ont-ils été solidaires de la mentalité de leur temps au point qu'ils n'ont pu franchir en eux-mêmes des obstacles psychologiques à leur époque indiscernables et peut-être insoupçonnés ?... Aurons-nous plus de chance qu'eux, afin que le Sang de l'Agneau, versé pour tous, nous obtienne enfin cette pleine réconciliation avec le Père, au point qu'il puisse mettre enfin dans la créature humaine rachetée, sa faveur et ses complaisances ?...

Il est vrai que tous les saints qui nous ont précédés, depuis l'époque apostolique, furent par avance résignés à la mort. Ils l'ont envisagée comme invincible, voire comme désirable. Ils l'ont considérée comme le passage obligatoire, pour rejoindre les joies du Paradis. Avaient-ils raison ? Avaient-ils tort ? Ils connaissaient pourtant aussi bien que nous, la promesse formelle du Seigneur, pourquoi l'ont-ils interprétée pour autre chose que ce qu'elle dit ? Pourquoi n'ont-ils pas appuyé toute leur espérance sur cette promesse de vie impérissable, comme ils appuyaient par ailleurs leur foi sur d'autres paroles du Seigneur qu'ils considéraient pour ce qu'elles sont, vraiment infaillibles ?

Universalité et unité

Ce qui est vrai, c'est que la mort frappe tous les fils d'Adam. Mais doit-on conclure de ce fait universel qu'elle est indissolublement liée à la nature ? Voilà la véritable question, le vrai problème. Qui sait si, en le résolvant tout autrement que l'on a fait jusqu'ici, l'Évangile alors ne deviendrait-il pas enfin la Bonne Nouvelle ?

Certains hommes, nous l'avons vu, par leur longue habitude, sont tellement résignés à la mort qu'elle leur paraît nécessaire et obligatoire. Et il est vrai qu'aucune psychologie, aucune médecine, aucun philosophe n'a jamais affranchi personne de la mortalité. Les remèdes ne peuvent que retarder la mort, les arguments la rendre moins amère. Seul le Christ a eu l'audace d'affirmer solennellement : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort ». Cette seule affirmation, indépendamment de toutes les autres, suffit à réfuter l'axiome admis dans le monde comme une évidence première : « La mort est nécessaire, puisque tous les hommes meurent ».

Il faut dire seulement : « La mort est nécessaire tant que nous n'avons pas su discerner et éliminer l'erreur ou la faute qui la provoque ». Car pourquoi ne pas admettre qu'il y a une erreur universelle dans la psychologie et le comportement humains, qui entraîne à la fois la nécessité et l'universalité de la mort ? S'il y a une erreur, elle peut être entièrement cachée, et presque indécélable. S'il y a un péché, il peut être inconscient. S'il y a une faute, elle peut être prise pour une vertu. Certains anthropophages ne considèrent-ils pas comme une vertu le fait de dévorer tout crus les viscères des hommes valeureux qu'ils viennent d'abattre ? Ne considérons-nous pas comme une vertu l'art militaire, qui consiste à désobéir héroïquement et sauvagement au commandement de Dieu : « Tu ne tueras point » ? Il est donc parfaitement possible que l'humanité dans son ensemble, au niveau de sa conscience collective, glisse dans une erreur de comportement qui la voue à la mort, sans qu'elle puisse la discerner. Car la conduite façonne le jugement moral. Lorsque la société, dans son ensemble, fait erreur, il est presque impossible à l'individu de s'en abstraire pour s'orienter lui-même tout seul dans une conduite contradictoire avec le sur-moi social. Et lorsque la religion elle-même semble mettre la mort dans la volonté du Créateur, la désespérance devient un acte de religion hautement méritoire, que l'on appelle de génération en génération « la résignation chrétienne ».

Il est donc tout à fait raisonnable et logique de penser que la mort peut provenir non pas de la nature, mais seulement d'un comportement étroitement solidaire d'une psychologie, cette psychologie étant d'ailleurs elle-même déterminée ou au moins renforcée par le comportement. C'est le cercle vicieux de la boulimie ou de l'ivrognerie : le malade par excès de nourriture ou de boisson, mange et boit d'autant plus qu'il semble trouver là une compensation à son mal. La fonction crée l'organe, dit-on. Et le corps de mort, disons la mortalité du corps, provient d'une psychologie tout orientée et toute résignée à la mort. Mais qui pourra se dégager de ce cercle vicieux, sinon celui qui aura l'audace de surmonter un scandale énorme, sinon celui qui osera passer pour un scandale insupportable aux yeux de ses contemporains ?

Disant cela, affirmant que la mort provient uniquement d'une faute dont l'homme seul est responsable, nous déchargeons Dieu de l'erreur. Cette seule considération devrait suffire pour nous confirmer dans la vérité ; l'idée de Dieu devient acceptable : elle cesse d'être l'idole vengeresse, la personnification de la fatalité.

En même temps, nous ouvrons devant la créature humaine les portes de la véritable espérance. Car en définitive il est impossible d'admettre qu'il y ait un Dieu digne de ce nom s'il est le créateur de la mort, ou seulement s'il a permis la mort. Si Dieu est Dieu, l'Être infiniment bon et infiniment parfait, nous sommes obligés d'admettre que non seulement il n'a pas fait la mort, mais qu'il l'interdit formellement. En outre, la créature humaine a toujours aimé la vie, malgré la résignation philosophique ou religieuse à la mort. Je ne crois pas au philosophe qui disserte sur l'immortalité de l'âme, mais à l'artiste qui fixe dans le marbre la beauté incomparable du corps, ou bien au poète qui pleure en s'interrogeant anxieusement et qui reste inconsolable devant la perte de sa bien-aimée. L'artiste et le poète ont raison, mais non pas le dialecticien qui cherche à rendre raisonnable ce qui ne l'est pas. A tout prendre, le libertin qui cherche à profiter au mieux des jours qui lui sont donnés est plus intelligent que l'ascète qui se refuse presque toutes joies de l'existence parce qu'il sait par avance qu'elles lui échapperont un jour. N'en déplaise à Pascal, le premier fait un meilleur calcul. Le bon sens général qui pousse les gens à s'occuper d'abord de leurs affaires, pour trouver la joie dans le travail de leurs mains et le repos de leurs vacances, est infiniment préférable aux dissertations que l'on peut faire sur un « au-delà » dont personne n'est jamais revenu, hormis le Christ.

Cette attitude directe qui est celle d'accepter la vie telle qu'elle est d'abord est positivement la meilleure solution, car elle procède de l'espérance, confuse, mais certaine, ancrée au cœur de tout homme, que l'on finira bien par en sortir un jour. C'est pourquoi on célèbre Noël, crèche, arbre, ou réveillon ; l'homme sait depuis des millénaires que le solstice d'hiver arrête la décroissance des jours et qu'ensuite la lumière et la chaleur reviennent. On exulte toujours à la fête de Pâques : que ce soit le Christ glorieux, son tombeau vide, ou seulement la germination des plantes, l'envol des papillons ou les corolles qui s'ouvrent au soleil, l'homme sait depuis toujours que la vie triomphera de la mort. Et c'est pourquoi, dans un siècle où l'athéisme semble pénétrer partout, les pèlerins se multiplient pour Lourdes, Rome, Jérusalem, Fatima... Ils obéissent non pas à une pensée claire qui leur donnerait à coup sûr la pleine victoire de la Foi, mais à une intuition encore obscure, rattachée au vieux mémorial apostolique et soutenue par l'Esprit-Saint, jusqu'au jour où la pleine connaissance de Bon Plaisir éternel du Père rendra efficaces et évidentes les promesses de la vie impérissable que le Christ a laissées à son Église.

C'est donc bien avec l'Église, qui l'a toujours cru et enseigné, que nous disons : si la mort est universelle, c'est que le péché est universel. C'est que tous les hommes commettent une faute de jugement et de comportement qui attire la mort comme la cause produit son effet. Et toujours avec l'Église, nous rejetons fermement cette résignation philosophique à la mort, qui nous fait croire qu'elle est inévitable parce qu'elle est universelle. Ce disant, nous nous trouvons en plein accord avec le Concile de Carthage, qui en 418, s'est prononcé clairement dans un Canon célèbre pour condamner définitivement l'opinion qui affirme que la mort est naturelle à l'homme. Voici ce texte qu'il convient d'examiner de près :

« Placuit omnibus episcopis... in sancta synodo Carthaginensis ecclesiae constitutis, ut quicumque dixerit, Adam primum hominem mortalem factum, ita ut, sive peccaret, sive non peccaret, moreretur in corpore, hoc est de corpore exiret non peccati merito sed necessitate naturae. A.S. »

Que nous traduisons :

« Il a plu à tous les évêques rassemblés dans le saint Synode de Carthage, de décréter que quiconque dirait qu'Adam le premier homme, a été fait mortel, de sorte que, qu'il péchât ou non, il serait mort dans son corps, c'est-à-dire qu'il serait sorti de son corps non pas en raison du péché, mais par nécessité de nature, qu'il soit anathème ».

Il faut tenir ce décret comme la pensée formelle de l'Église, exprimant la Vérité révélée par Dieu, et fixant par conséquent toute l'interprétation des Écritures. La pensée des Évêques est parfaitement claire : la mort n'est pas naturelle, elle n'est pas liée ontologiquement à la nature humaine, mais elle est la conséquence du péché. Et lorsqu'ils parlent de la mort, il s'agit bien de la mort corporelle ce que les philosophes appellent « la séparation de l'âme et du corps », et non pas la damnation éternelle, qui est tout autre chose.

Prenons garde également à la puissance de l'anathème ainsi prononcé ; car ce mot « anathème » figure dans l'Écriture, sous la plume des Apôtres, et notamment au début de l'Épître aux Galates. Il signifie que celui qui refuse de donner son assentiment à cette Pensée de Dieu, ainsi confiée à l'Église et promulguée par elle, s'écarte du Salut. Et ici rien de plus logique : celui qui affirme comme la plupart des insensés de notre temps, que la mort est naturelle, se dispose infailliblement à mourir. Sa résignation à la mort l'attire sur sa tête. « Il lui est fait selon sa foi », ici selon son absence de foi. Et comment pourrait-il s'arracher à cette longue caravane qui descend dans la fosse, largement engagée dans la voie de la perte, s'il n'a aucune raison de mettre en doute la psychologie collective dans laquelle il a été conditionné dès sa jeunesse ? Certes, c'est par la pression de la collectivité grégaire que la perte arrive ; alors que le Salut ne peut être gagné que par l'audace de la Foi qui arrache la personne conquérant sa liberté, à la masse perdue des fils d'Adam.

Nous sommes donc bien avertis par le Concile : si nous voulons obtenir la faveur de Dieu, et ensuite la justification, la sanctification et la vie, il faut en premier lieu renoncer à croire que la mort est naturelle. Il faut admettre au contraire qu'elle ne provient que du péché, c'est-à-dire d'une transgression d'un ordre de Dieu, de la désobéissance à une intention divine, laquelle est nécessairement, si Dieu est juste et bon, - et il l'est - à la fois inscrite dans la nature et formulée dans une Parole explicite procédant de sa bouche. Il faut donc admettre que l'homme fut créé et demeure créé ambigu ; à la fois mortel et immortel : mortel s'il transgresse l'Ordre divin, immortel s'il se conforme à l'Ordre divin. Tout dépend d'une obéissance de la créature libre à la Volonté sur elle de son Créateur. A nous donc de découvrir cette Volonté, de la comprendre clairement et de l'admettre entièrement, pour l'exécuter exactement. Si cette recherche aboutit, nous aurons infailliblement l'immortalité qui est l'objet des promesses du Seigneur Jésus.

Accuser l'homme de faute et de péché à l'égard de son Créateur semble contraire aux théories de l'humanisme partout répandues, à cette « dignité humaine », dont on fait un si grand cas qu'elle devient une idolâtrie. L'homme infatué de lui-même admet difficilement, en effet, qu'il soit coupable aux yeux de son Créateur, du moment qu'il ne l'est pas à ses propres yeux. Coupables, les honnêtes gens, les braves gens, que la police protège, qui paient leurs impôts et même leur denier du culte, qui n'ont rien à se reprocher et qui se sont toujours cantonnés dans la légalité la plus rigoureuse ?... Où est donc leur « culpabilité » ? S'il faut mettre en accusation les ouvriers travailleurs et sobres sur lesquels repose la Sécurité Sociale et la retraite des personnes âgées, les médecins compétents et dévoués, les infirmières bénévoles, les religieuses innocentes et même les prêtres fidèles, les gendarmes intègres, et même les héros, même les saints... où est alors la dignité humaine ?...

Et pourtant ! Quel est le vrai fondement de la dignité humaine ? Si l'homme est vraiment digne d'estime, de respect, d'amour, quelle en est la raison ? Faut-il la voir dans la culture ? dans la civilisation ? dans l'honnêteté ? dans la droiture ? dans l'abnégation et dans tant d'illustres exemples de vertu ? Non pas. Il faut découvrir le fondement de la dignité humaine dans la Relation de l'homme à Dieu. L'image et la ressemblance de Dieu en l'homme : voilà le fondement de sa dignité. C'est pourquoi il est infiniment plus conforme à la vraie dignité de l'homme, à un véritable humanisme, de lui faire savoir que ses malheurs ne dépendent que du mauvais choix de sa liberté, et qu'il en est lui-même responsable ; et que ce mauvais choix de sa liberté, dans le domaine biopsychologique où s'enracine son malheur essentiel qui est la mortalité, s'appelle une culpabilité. Et qu'il n'y a pas de culpabilité sans faute, sans péché. Et que le péché atteint justement la Relation à Dieu, son Créateur.

Tout homme, tôt ou tard, se trouve affronté à la maladie, à la souffrance, au deuil. Que dit-il alors ? En fonction du réflexe conditionné par l'ambiance collective, il se résigne : « C'est la fatalité, les choses sont ainsi parce qu'elles sont ainsi ». Et il met alors sur le compte d'une divinité imprécise et vengeresse, indéfinie et sans visage, sourde et aveugle, la responsabilité de ses malheurs. Démission : c'est bien la négation de la dignité d'une créature libre et responsable d'elle-même. Et lorsqu'une religion dégradée, un christianisme alangui subsiste encore dans cette conscience ténébreuse, elle ajoute : « C'est la volonté de Dieu que je souffre ainsi. Il n'y a rien à faire qu'à se résigner chrétiennement à la maladie, aux larmes, à la souffrance, à la mort... »

De telles réactions psychologiques sont courantes ; elles se rattachent au vieux paganisme ancestral. Elles sont en étroite conformité avec l'hérésie vigoureusement condamnée par le Concile de Carthage : « La mort est naturelle ». Et tant que l'on reste prisonnier de ce contexte de désespérance, il n'y a effectivement aucune solution. Celui qui se reconnaît vaincu d'avance jamais n'entreprendra le combat. Il mourra de désespoir avant que son organisme soit touché. Et son corps se dégradera parce que son désarroi intérieur lui a fait perdre tout courage. Et alors il s'enfuira dans un nirvana de rêve, dans un divertissement assourdissant, il se réfugiera dans une religiosité morbide d'évasion et de chimères. C'est alors vraiment que l'homme perd toute dignité et qu'il s'effondre intérieurement parce qu'il est persuadé par une psychologie morbide qu'il est fait pour devenir cadavre. Ou alors il se dissout dans des « nourritures terrestres » qui ne sauraient le rassasier. Les premiers chapitres du Livre de la Sagesse réduisent à néant ce raisonnement de désespérance, celui de l'humanisme naïf et pédant, qui s'obstine à repousser l'accusation de la voix prophétique : « Tu es malheureux parce que tu as péché ».

Mais inversement, lorsque l'homme accepte loyalement cette accusation, il retrouve à la fois sa dignité et son espérance. S'il se dit : « Je suis malheureux parce que j'ai péché », il dit en même temps : « Je puis sortir de mon malheur si je découvre et rejette mon péché ». Il commence alors à devenir maître de sa destinée, il échappe à la fatalité mortelle, il s'arrache à l'aveuglement et à l'illusion. En effet, si mon malheur et la mort elle-même sont la conséquence d'une erreur et d'une faute, je serai sauvé par la découverte de mon erreur et le rejet de ma faute. J'ai alors l'espérance de rompre la chaîne de ce destin que tant d'auteurs ont jugé absurde – non sans raison. Il n'y a alors d'absurdité qu'en moi-même, dans l'ignorance où je suis resté jusqu'ici du véritable Dessein de Dieu sur moi. Peut-être même faisais-je dire à Dieu ce qu'il n'a jamais dit, allant jusqu'à le faire complice de ma propre contradiction intérieure ? Qui sait si la « voix de ma conscience », que je croyais sortir de la bouche de Dieu, n'était pas en fait la suggestion de Satan qui me tenait lié dans cette désespérance orgueilleuse ? je me fiais au système législatif de ma civilisation, aux lois morales de mon clan, de ma Patrie, de ce que j'appelais l'Humanité, avec un « H » majuscule... et tout cela n'était en fait qu'une fantasmagorie mythique et perverse qui m'enchaînait à l'erreur collective qui conduit à la corruption universelle ? Ce que j'appelais « vertu » n'était peut-être qu'une gangue de momie, qu'un masque de comédie ? Et si le péché, en moi, avait faussé le sens de l'obligation morale, comme une pancarte

retournée qui trompe le voyageur ? Si ce que j'appelais jusqu'ici « mal » était « bien » ? Si ce que j'appelais « bien » était « mal » ? A cette profondeur de conversion ne suis-je donc pas amené, à partir du moment où je me remets moi-même en question, jusque dans le jugement de ma conscience et ses motivations, jusque dans les conditionnements biologiques qui commandent mes réflexes ? Les Saints ont ressenti cela, qui luttèrent contre leurs « tendances », jusqu'à cette mortification qui aboutissaient au-delà de ce qu'il aurait fallu atteindre, qui exterminait même la création de Dieu. Certes, un certain « homme » doit mourir en moi, mais non pas la nature. Il faut au contraire que la nature, la création de Dieu, qui est sainte et bonne, soit délivrée par la disparition de ce vieil homme et l'avènement de l'homme nouveau. Quelle aventure vraiment la foi m'impose, si je veux en recueillir les promesses : la Justice d'abord, puis cette vie impérissable qui découle de la Justice.

Je conçois d'ailleurs très bien qu'il ne peut y avoir de Justice pour une créature intelligente et libre que si elle est parfaitement consciente, en toute clarté de décision, dans un engagement de volonté sans arrière-pensée. Or en ce monde, où est la clarté ? Où est la liberté ? Tout, dans la conduite des hommes, n'est-il pas laissé au hasard, notamment ces options capitales comme la fondation d'un foyer et l'appel à la vie de nouveaux êtres ?

Oui, vraiment c'est à partir du moment où je reconnais avec la Révélation divine que la mort est la conséquence du péché, que je puis espérer m'en affranchir, du péché d'abord, et de la mort ensuite. Mais qu'est-ce que le péché ? Certes il y a des péchés évidents de comportement qui méritent la mort : apostasie, adultère, homicide. Mais de nombreux hommes, les saints, ne se sont pas rendus coupables de tels péchés. Ils sont morts quand même. Ce n'est donc pas vers le péché « actuel » qu'il faut diriger mes recherches. D'ailleurs ce domaine a été parcouru en tous sens par d'innombrables moralistes et auteurs spirituels. Et l'on peut être certain qu'il ne reste plus rien à découvrir. Bien avant les psychanalystes, les anciens directeurs de conscience ont parfaitement détecté, sous les péchés capitaux, les tendances qui sont à l'origine de tout mauvais comportement et de toute tristesse de l'âme.

C'est dans le domaine du péché « originel » qu'il faut rechercher, car c'est à lui que la mort est liée. En effet, si les enfants innocents, qui ne peuvent avoir aucune culpabilité personnelle sont frappés par le mal et par la mort, c'est qu'ils ont contracté le ferment de la mort par un péché plus profond et sans doute plus grave que le péché actuel. Si les saints sont morts, après avoir évité soigneusement tout péché, même véniel, c'est qu'ils sont restés sous la sentence qui frappa Adam à l'origine pour la transgression dite « originelle », assurément plus grave que tout péché actuel. Mais nous n'avons pas encore le sens de cette gravité, puisque nous ne savons pas définir le péché originel... Il nous est donc impossible de concevoir à quel point il a offensé l'amour créateur de Dieu, et par suite, à quel point il a dévié notre nature. Mais peut-être devant l'ampleur des maux qui nous frappent, malgré le développement constant de ce que nous appelons la « civilisation », allons-nous enfin découvrir l'erreur, et par suite rectifier nos calculs pour nous réajuster à la Pensée première et éternelle du Père ce qui nous affranchira de la sentence de la mort ?...

Fin du chapitre 6

« Le salaire du péché c'est la mort »

Cette affirmation de l'Écriture qui revient plusieurs fois sous la plume de Paul, résume l'enseignement des premiers chapitres de la Genèse. Dieu en créant l'homme le place devant un choix. Dans le jardin de délices où il l'a placé, il lui propose de nombreuses joies en lui disant : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin ». Il ne lui interdit qu'un seul de ces « arbres », en l'avertissant clairement sur le poison mortel qu'il recèle : « Le jour où tu mangeras de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu mourras de mort ».

Cette histoire est connue de tous. Il semble que nous sommes très loin de cette disposition « originelle ». La plupart de nos contemporains s'imaginent que cette fable, ou « mythe du paradis terrestre », ne nous concerne plus aujourd'hui. Combien de gens, même de prêtres, même de théologiens cherchent seulement à améliorer les conditions de la vie terrestre présente. Et il y a tellement à faire dans l'humanité telle qu'elle est aujourd'hui, sans que nous ayons le loisir de déterminer ce qui fut à l'origine et de deviner ce que pouvait être cet « arbre » dont le fruit contenait un ferment de mort. Les confesseurs ne suffisent pas à absoudre les péchés actuels. La matière du Sacrement de Pénitence est suffisamment abondante sans qu'il soit nécessaire de la surcharger encore par le péché dit « originel », sur lequel d'ailleurs nous ne pouvons plus rien. Puisqu'il a été commis, c'est terminé. Le tonneau est percé, le vin précieux s'est répandu, inutile donc de pleurer sur cette perte irréparable, et de chercher à savoir le pourquoi et le comment de ce trou par lequel la liqueur de la vie impérissable s'est écoulée...

Telle fut en effet, dans les siècles passés, l'attitude de nombreux penseurs, de grands saints, de la plupart des maîtres spirituels.

Les premiers se sont attachés à découvrir « ce qui était caché » mais qui demeurait à portée de leur raison. Ils ont percé certains secrets de la nature, ont élaboré les sciences et les techniques, qui, par elles-mêmes, posent suffisamment de problèmes et imposent assez d'obligations, si bien qu'il ne reste plus de temps pour traiter de la destinée humaine... ne vaut-il pas mieux se pencher sur les diplopodes ou les araignées pour en compter les espèces, en étudier les mœurs, plutôt que de s'inquiéter – sans espoir de succès – de la mort, et de ce qui, à l'origine, l'aurait provoquée ? Ces choses si lointaines ne sont-elles pas hors de portée de l'observation et du raisonnement humains ? A quoi bon ?

D'autres, tels Vincent de Paul, Monsieur Dunand... ont vu la chair dolente des enfants abandonnés, des blessés sur le champ de bataille. Comme le Bon Samaritain, ils se sont entièrement donnés à la charité. Ils ont ouvert des maisons et des hospices pour éduquer la jeunesse et soigner les plaies, afin de procurer à ce restant de l'espèce humaine une survie aussi honorable que possible, un corps le moins souffrant possible, afin que les jours des plus malheureux d'entre les mortels soient quelque peu prolongés. Lorsque la maison brûle n'est-il pas ridicule de perdre un temps précieux à épiloguer sur les causes de l'incendie ? Il faut de toute urgence courir à l'eau pour éteindre le feu, et sauver les gens qui sont en danger d'être brûlés vifs. On aura tout le temps ensuite de faire des hypothèses sur les origines du désastre. Peine perdue d'ailleurs, que tous les discours que l'on pourra faire, puisque les conclusions les plus certaines sur l'accident ou sur la faute ne relèveront pas les ruines...

Quant aux auteurs spirituels, ils ont entrepris une tentative de reconstruction à partir des éléments restants. Qu'importe le péché originel, si l'on parvient à éliminer le péché actuel... Nous ne connaissons pas ce que fut ce péché : peu importe. Nous en subissons les conséquences dont les plus graves sont l'aveuglement de l'intelligence sur la loi de Dieu et la dureté du cœur qui rend l'homme incapable d'accomplir les commandements. Luttons donc contre les conséquences du péché, contre les « vices capitaux » qui détériorent tout le comportement humain. Réalisons l'idéal de l'homme humble, généreux, travailleur, désintéressé, obéissant, sobre, maître de lui, sans passions, sans autre désir que celui de servir Dieu et son prochain : au moins nous serons assurés de n'avoir pas perdu notre temps.

C'est ainsi que dans la pensée chrétienne, dans ses options spirituelles et dans la discipline ecclésiastique, le péché dit « originel » est relégué dans le domaine des spéculations sans intérêt pratique. Il semble même que les théologiens les plus avertis aient renoncé définitivement à le définir. Beaucoup l'ont classé parmi les controverses dépassées, comme la querelle des Universaux par exemple, et ils pensent avec raison, leur semble-t-il, que la définition du péché originel est impossible et illusoire. D'ailleurs que sait-on des origines de l'homme ? primate ou non ? Tiré du limon de la terre par un modelage, une création toute spéciale de Dieu, ou dernier chaînon de l'Évolution des êtres vivants, en passant par les mammifères et les singes ? J'ai connu un dominicain supérieurement intelligent qui admettait assez bien que son ancêtre lointaine, très lointaine, était une guenon. C'est pourquoi il ne voyait pas de péché originel autre que cet état d'imperfection de l'être humain, qu'il considérait, en accord avec le jésuite Teilhard de Chardin, comme une étape, longue il est vrai, mais sans doute efficace de la Création. Seule l'arrivée au point OMÉGA pourra résoudre tous les problèmes. Mais d'ici là il faut se contenter de l'ignorance. Ainsi parlent aujourd'hui d'éminents théologiens, parce que, à force d'interpréter les Textes Sacrés pour en faire l'analyse et la psychanalyse, ils en arrivent à penser, dans leur langage toujours abscond, que Dieu a parlé pour ne rien dire.

Pour moi, j'estime que c'est une faute grave que de se résigner à l'ignorance dans ce domaine si important. Si tout le mal dont souffre l'homme n'a aucune explication théologique, la Révélation n'a plus d'objet. Dieu nous a parlé pour nous instruire sur ce point, et c'est un blasphème que de trafiquer ou de minimiser la Parole de Dieu, au point de la subordonner aux hypothèses d'une science limitée et partielle. Je suis assuré, contrairement à la fausse humilité de tant de maîtres qui prétendent ne rien savoir, que le Verbe de Dieu, Écrit et Incarné, nous a parfaitement révélé tout ce que nous devons savoir, non seulement pour éviter le péché actuel, vaincre toutes les tendances dépravées d'une nature déchue, mais pour définir la faute qui fut à l'origine de cette déchéance, afin de l'éviter.

En effet, l'homme reste toujours le même, quelle que soit la durée de son histoire jusqu'à nos jours. S'il y a eu un péché à l'origine de la vie de Caïn, qui tua son frère, s'est assurément le péché qui est aussi à l'origine de la vie des innombrables assassins de tous les temps : ceux qui ont tué en bravant la police et les tribunaux, et ceux qui organisent, de nos jours plus que jamais, le meurtre collectif, depuis le ministre des Armées jusqu'au simple caporal de réserve. Il est donc bien ridicule de rechercher au-delà de l'horizon brumeux des millénaires antiques un péché que nous avons sous le nez, tellement évident qu'il nous crève les yeux. Car le mot « originel » nous trompe. Il est d'ailleurs absent de l'Écriture, laquelle dit formellement qu'à l'origine il n'y a aucun péché. A l'Origine, au Principe de l'Univers, il y a le Verbe Créateur dans l'unité de bonheur et d'amour avec le Père et auprès du Père, dans l'Esprit-Saint. L'Écriture nous dit, face aux désordres de ce monde : « Au commencement, il n'en était pas ainsi », car alors « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était bon ». Le mot « originel », joint au mot péché, ne figure jamais dans l'Écriture, et cela aurait dû donner à réfléchir aux théologiens qui ont forgé l'expression « péché originel » (St Augustin), sans doute pour simplifier le problème. Si nous gardons l'usage de cette expression, efforçons-nous de la bien comprendre. N'allons pas imaginer que

le péché dit « originel » serait une erreur de Dieu dans l'ouvrage de sa création, qui serait en quelque sorte ratée sur un point, et imparfaite. Comprenons bien que cette « origine » n'est que celle de la vie humaine telle que nous la connaissons aujourd'hui, origine dans laquelle nous sommes intervenus par notre liberté et notre activité, de sorte que, par notre faute, la nature humaine est tombée au-dessous de ce qu'elle aurait dû demeurer.

Il faut donc abandonner délibérément cette identification du « péché originel » comme un état d'imperfection originelle de la nature humaine. Ce n'est pas vrai, ce serait prendre la conséquence pour la cause. A dire vrai, Dieu ne se trompe dans aucun de ses ouvrages : ils forçaient l'admiration des anciens qui ne les considéraient qu'avec leurs sens. Ils nous obligent aujourd'hui à une admiration multipliée par la mesure même qui découle de la puissance des instruments dont nous disposons, aussi bien pour scruter la structure des cristaux et des molécules, voire des atomes, que nous pénétrons la profondeur des espaces célestes pour y compter les étoiles, deviner leur histoire et peser l'ampleur indicible des Galaxies. Si Dieu a si bien réussi dans la création de l'Univers matériel, pourquoi aurait-il échoué en l'homme ? Voici le problème, véritablement insoluble auquel nous conduit la théorie de la création de l'homme dans un état d'imperfection. Car si la perfection n'arrive qu'au point Oméga après des milliers – peut-être ? - de millénaires, c'est dire que jusqu'à cet heureux temps Dieu n'aura cessé de se tromper. Il aura mis du temps à s'en apercevoir et à rectifier ses calculs. Nous devons affirmer au contraire, en nous appuyant sur la Sagesse toute puissance du Seigneur, que Dieu a créé l'homme dans un état de perfection initiale, et que le péché d'où vient tout mal, a été une transgression d'une loi spécifique de la nature humaine. Cette transgression était et demeure non seulement une erreur mais une faute. Nous rejoignons ainsi les affirmations réitérées des Conciles qui ont toujours enseigné que le péché originel, celui qui est à l'origine de tous les autres, et de tout mal, est une véritable offense à Dieu en même temps qu'une désobéissance volontaire à une loi révélée à la créature humaine.

Il est vrai que depuis le moment de cette révélation première, l'impiété et l'oubli de Dieu ont réduit considérablement la liberté de l'homme, et par suite sa responsabilité et sa culpabilité. Les Grecs, dans l'étymologie de leur langue, définissent la « vérité » par le mot « alethéia » qui signifie : « Ce qui n'est pas oublié », le « non-oubli » (a-lèthè). Et l'on peut conjecturer qu'aujourd'hui la vérité est presque entièrement perdue au niveau de la conscience collective, encore que la démonstration en ait été faite d'une manière idéale et demeure consignée dans le dépôt de la Foi.

Nous sommes donc amenés à nous demander en quoi consiste cette transgression qui a offensé Dieu en même temps qu'elle a précipité le genre humain dans les misères indicibles dont nous n'avons cessé de souffrir jusqu'à nos jours. Parlons d'orgueil ?... Sans doute. Mais on ne voit pas très bien comment l'orgueil, faute intérieure, peut provoquer une altération organique semblable à celle qui nous déplorons avec les handicaps de tous genres, et parfois dès avant la naissance... Et qu'est-ce que l'orgueil, sinon le sentiment illusoire d'une créature qui a oublié son étroite dépendance à l'égard de son Créateur ? Alors la faute serait-elle un désir d'indépendance, d'affranchissement, d'autonomie ? L'homme voulant être à lui-même sa propre loi, sans référence à la Parole de Dieu ? Sans doute... Nous comprenons en effet, avec le Livre de l'Ecclésiastique que le « péché est de tenir son cœur éloigné de son Créateur » (10/10). Mais là encore nous restons dans le vague. Et nous ne comprenons pas pourquoi ceux qui ont tenu leur cœur aussi près que possible de leur Créateur, dans une oraison perpétuelle, sont restés soumis à la sentence de la mort. S'il suffisait en effet d'un simple rapprochement intérieur à Dieu, les Saints de l'Église auraient abouti à la pleine Rédemption. Or, manifestement, elle ne s'est pas encore produite, même pour eux. Il y a donc autre chose à découvrir. Mais où fait-il chercher ?

Il ne faut pas chercher hors de la nature. Ce qui reste à découvrir est dans la nature ; sinon Dieu aurait été injuste. Il faut admettre en effet que Dieu qui est sage et juste a donné à tous les hommes de tous les temps tout ce qu'il faut dans leur nature même pour atteindre la vie impérissable ; sinon la faute serait dans la nature même, et Dieu, le Créateur de la nature en serait coupable. Il est donc rigoureusement logique d'admettre que le « péché originel » n'est autre qu'une erreur de l'homme, erreur doublée d'une faute, concernant la nature qu'il a reçue de Dieu. Il n'a pas su découvrir ni expliciter sa propre nature ; il en a oublié ou méconnu le sens, si bien qu'elle est devenue pour lui opaque, troublante et mystérieuse. Il n'a pas compris, ou refusé de comprendre le donné de sa création, et par suite sa psychologie s'est obscurcie et il est devenu de moins en moins capable de comprendre à la fois la nature et la Révélation divine qui explique la nature. Si Dieu a fait avec tant de perfection les lys des champs, aurait-il échoué dans la création du corps de l'homme, du corps de la femme ? Assurément non. Mais si le corps est devenu troublant au point que le vêtement s'impose, n'est-ce pas parce que nous avons perdu son sens éminemment sacramentel ? Et pourquoi en avons-nous perdu le sens ? Le corps ne reste-t-il pas toujours infiniment préférable au vêtement ?

Nous sommes appelés par le Seigneur à « juger l'arbre à ses fruits ». Or, il n'y a que deux Arbres : l'Arbre de la vie et l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. A vrai dire, si nombreux que nous sommes, nous n'avons fait qu'une seule expérience, celle du bien et du mal ; toute l'humanité a mangé au même fruit défendu et elle gît toute entière sous la sentence « Tu mourras de mort ». Il nous faut donc découvrir dans le comportement universel une erreur qui soit une transgression de la nature et qui soit cependant admise par la conscience collective et par les lois ; découvrir un comportement général qui expliquerait la mort. Inversement, il n'y a aucune expérience de l'Arbre de la Vie, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun comportement qui soustrairait les personnes à la mort, sinon celui du Christ-Jésus, qui, bien qu'ayant été torturé, crucifié, mort et enseveli, est sorti vivant de son tombeau. Il a donc vaincu la mort, quoiqu'il l'ait subie. Il l'a vaincue doublement. Car s'il avait été enlevé au ciel comme le furent Énoch et Élie, sa victoire eut été, certes, totale et manifeste, mais il l'a vaincue en l'ayant assumée, par sa Résurrection. C'est donc une victoire sur-éclatante. Or le Christ Jésus a été reconnu homme en tout ; il a tout pris de la nature humaine, même les limites de l'enfance, même la nécessité de former son cerveau et de s'instruire auprès de ses parents et des docteurs du Temple. Il a pris le travail et la fatigue, les contraintes familiales et sociales de son temps. Il s'est soumis même à la Loi de Moïse qui n'était que pour les pécheurs, en étant circoncis lui-même et en se rendant au Temple pour les fêtes rituelles afin d'y prier avec le peuple hébreu. Un seul point distingue Jésus de tous les autres hommes : il n'est pas né de semence d'homme, mais de semence divine. Jésus est étroitement solidaire de sa génération sainte. Sa Résurrection est aux yeux des Apôtres, la preuve irréfutable de sa filiation divine en la nature humaine. « Trouvé en tout semblable aux hommes, hormis le péché ». Quel péché ? Non seulement la transgression d'une loi positive, mais le péché de nature, dont étaient grevés même les Justes sous l'ancienne Loi, même les Saints sous la Loi nouvelle. ¹ Nous sommes donc cette fois en présence de deux générations : la génération charnelle par le coït du mâle et de la femelle, semblable à celui des autres mammifères, et la génération du Seigneur Jésus, le Juste, qui procède de l'Esprit-Saint venant féconder d'En Haut le sein virginal de sa Mère.

C'est ainsi que dans le premier cas, sous l'arbre de la connaissance du bien et du mal, il y a seulement une « reproduction ». La biologie moderne a parfaitement mis en évidence la

¹ - péché de nature : expression ambiguë selon que l'on entend le génitif « de nature » ; fausse si l'on entend que le péché est dans la nature voulue par Dieu à l'origine, car Dieu ne s'est pas trompé : « Les œuvres de Dieu sont parfaites dès l'origine ». L'expression est juste si l'on considère la nature humaine telle que nous l'avons reçue aujourd'hui en ce monde ; elle n'est plus intègre, mais déchue, tombée au-dessous de ce qu'elle devrait être. La nature n'est pas coupable mais la personne, car elle a transgressé la Pensée de son Créateur. « Par nature, nous sommes fils de colère » (Eph.2/3)

programmation inscrite dans les gènes, de sorte que l'espèce maintient ses caractéristiques avec une stabilité surprenante, et que les enfants reproduisent l'image de leurs parents. Mais cette programmation, si parfaite qu'elle soit, - puisque les chaînes d'acides aminés qui constituent les gènes s'ordonnent avec une admirable et rigoureuse symétrie - demeure fragile. Toute altération, due à un agent extérieur, - par exemple le choc d'une particule radioactive - produit nécessairement une altération déformante. Et lorsqu'une altération s'est ainsi produite et qu'elle s'inscrit dans la programmation elle-même, il est rigoureusement impossible de l'effacer, sauf miracle, sauf intervention directe du Créateur. C'est pourquoi il est mathématiquement certain que, si les individus mal formés ne sont pas éliminés par ceux qui sont bien constitués, si on leur donne le loisir de se reproduire, l'espèce aboutira nécessairement à une dégradation accélérée et irrémédiable. C'est bien ce que nous constatons effectivement dans l'espèce humaine. C'est un crime contre la personne que d'ôter la vie à un enfant handicapé ; mais c'est assurément une plus grave erreur, au point de vue de l'espèce, de lui donner éventuellement la liberté et le droit de se reproduire. Qu'on le veuille ou non, nous sommes là devant une impasse. Et cette considération montre que la génération charnelle est pour la créature humaine au moins très dangereuse, même dans les meilleures conditions, dont nul ne peut être certain. C'est pourquoi si cette génération charnelle est la seule « voie » possible, Dieu a certainement fait une erreur dans son œuvre même.

Dans le cas du Seigneur Jésus il ne s'agit nullement d'une reproduction, mais d'une véritable pro-crédation ; à savoir que l'Esprit de Dieu a opéré dans les entrailles de Marie, sur le terrain de sa chair virginale et déjà immaculée, la création d'un être nouveau qui n'a que Dieu pour Père. C'est pourquoi l'humanité du Seigneur est sainte et parfaite, et si, dans l'ascendance de Marie, il y avait des tares génétiques, elles ont été écartées par l'action directe de l'Esprit-Saint. C'est ce que l'Église enseigne en disant que Marie est immaculée dès le premier instant de sa conception. Voici pourquoi la chair de son Fils est sainte et parfaite ; et ce corps conditionné pour la vie impérissable nous est advenu en deux étapes : tout d'abord la génération de sa mère, et ensuite sa propre génération. Le Fils de l'homme n'est pas situé sous l'Arbre de la connaissance du bien et du mal.

C'est ainsi que la parabole des « deux Arbres » est bien éclaircie. Il s'agit en effet, sous l'image de ces deux Arbres, de deux générations dont l'une est réservée à Dieu le Père, l'autre à l'initiative de l'homme se conformant à la loi générale des mammifères. Mais pourquoi ne pas admettre que cette loi générale devait être transcendée par une loi spécifique, orientant la sexualité humaine dans un tout autre sens que celui de la seule génération ? identifier le péché dit « originel » avec la génération charnelle, voilà qui paraît à première vue d'une audace extrême, et cette proposition suscite un scandale énorme. Il n'est pas facile de renier sa propre génération, puisque c'est elle qui nous a donné l'existence en ce monde ! Et beaucoup penseront que la contestation de la génération charnelle est un crime contre l'humanité. Il n'en est rien. Car même les impies, à vrai dire, contestent leur propre génération : ils la bafouent par le sarcasme et la raillerie, ils l'empêchent par des procédés contraceptifs, ils la réduisent à néant par l'avortement - même légal ! - l'infanticide et le génocide. Et si, au nom de la Foi, on est amené logiquement, face à la Génération du Seigneur Jésus, à contester la génération charnelle, ce n'est pas pour l'anéantissement de l'humanité, mais au contraire pour l'avènement d'une humanité régénérée qui aura réellement Dieu pour Père. Il s'agit de considérer la démonstration donnée typiquement par le Verbe incarné lui-même comme la Norme capable de nous arracher au « hasard et à la nécessité », de nous éviter toute souffrance et d'écarter de nous la mort. Il suffit seulement de mettre en application la Foi dans le domaine de la génération, comme dans les autres domaines du comportement. C'est faire honneur à Dieu le Verbe, en effet, de considérer son avènement comme une leçon pour nous, même si elle doit, dans un premier temps, nous confondre et nous humilier.

D'ailleurs, nous l'avons dit, l'Écriture ne joint jamais le mot « originel » au mot « péché ». Mais inversement les Prophètes n'ont pas manqué de lier le mot « péché » au mot « génération ». Isaïe s'indigne au nom de Dieu, dès le premier chapitre de son livre et tout au long de ses oracles, contre une « race perverse », une « génération pervertie », une « engeance dévoyée ». Jésus a prononcé de nombreuses fois cette sentence : « Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ? ». N'allons pas nous imaginer que Jésus désignait ainsi uniquement ses contemporains, car leur génération à eux était moins altérée que la nôtre ; elle était soutenue et rectifiée par les ordonnances et les sacrifices prescrits par la Loi mosaïque. Il faudrait être bien prétentieux ou aveugle pour affirmer que les nations du monde, qui ont proliféré dans le désordre, procédaient d'une génération meilleure que celle qui engendra Israël, laquelle se pratiquait sous le signe de l'alliance patriarcale, inscrite dans la circoncision du mâle. L'Église n'a jamais cessé d'être recrutée parmi les fils des païens, qui, pour la plupart, ne connaissaient pas leurs ancêtres au-delà de 4 ou 5 générations, qui n'ont aucune idée de leur lignée ancestrale ni de la qualité de leur sang. C'est pourquoi lorsque Jésus disait : « Génération adultère et pécheresse », il visait non seulement le temps d'une génération, mais bien la génération elle-même qui met au monde des pécheurs, et des impies que la Loi de Moïse ne pouvait ni redresser, ni justifier, et qui, finalement, après avoir massacré d'innombrables prophètes, ont immolé le Fils venu pour les sauver. Mais les Juifs qui furent déicides, n'étaient pas pires que les autres hommes, ceux qui vivaient en d'autres lieux et d'autres temps, et qui ne se trouvèrent pas en Palestine pour écouter la parole de Jésus. Et l'histoire a parfaitement montré que les chrétiens recrutés parmi les nations, malgré leur foi théorique, sont restés aussi cruels et aussi sanguinaires que les Juifs du temps de Josué... dans leurs entreprises coloniales et leurs guerres fratricides.

C'est ainsi que le mot « péché » est lié par le Verbe de Dieu lui-même au mot « génération ». C'est clair. Cela nous permet de déceler ce fameux « péché originel », auquel il faut attribuer tous nos maux, puisqu'ils ne sauraient aucunement procéder de Dieu. D'ailleurs, si la sentence de la mort pesait uniquement sur les péchés actuels, commis en pleine conscience par les adultes, pourquoi les enfants la subiraient-ils ? Il y aurait alors une injustice flagrante dans le gouvernement divin. Cette proposition est insoutenable. Il faut donc admettre que c'est parce qu'il est le résultat d'une génération coupable que l'enfant lui-même subit la mort, et bien d'autres maux auparavant. L'Église a toujours considéré qu'il en était ainsi, puisqu'elle prescrit que l'enfant nouveau-né doit être baptisé afin que « soit lavé en lui par le bain de régénération la faute qu'il a contractée par la génération ». Et elle ajoute : « Par ce simple geste du Baptême, il est alors pleinement réconcilié avec Dieu, sans être astreint à aucune pénitence, puisque c'est sans aucune responsabilité de sa part qu'il a été grevé de la faute ». Rien de plus juste, rien de plus cohérent. Et c'est pourquoi l'Église chante avec allégresse l'admission immédiate au Paradis de ceux qui, tout enfants, ont été lavés et régénérés dans les eaux du Baptême, lorsqu'ils sont frappés par la mort avant d'avoir pu user de leur liberté.

Certes, nous n'avons aucune expérience de l'Arbre de la Vie, et c'est pourquoi il nous est difficile de nous déterminer par la Foi selon la Volonté première et éternelle de la Sainte Trinité, notre Créateur, auprès duquel il n'y a ni ombre ni changement, où tout est bon, beau, bien, lumière, joie, amour, bonheur. Nous avons d'une part cette génération charnelle qui nous a donné l'existence, et qui porte universellement un fruit de mort : de cela nous ne pouvons douter. Nous jugeons l'arbre de la connaissance du bien et du mal à son fruit. Et d'autre part, nous avons seulement Jésus et sa maman, la vierge-mère, Marie, où la vie impérissable a été manifestée. A qui faut-il donner raison ? Au plus grand nombre, qui, selon les théories démocratiques en usage partout, détient la vérité ? Au Christ seul, qui, par la génération charnelle et ses représentants officiels, fut rejeté aux portes de la ville et crucifié entre deux scélérats ? Théoriquement, tous les chrétiens donnent raison au Christ. Mais ils n'osent donner tort au plus grand nombre, dont ils sont partie intégrante. Et ils disent, plus encore par

leur comportement que par leurs discours : « Oui, mais... le Christ est une exception ; c'est parce qu'il est Fils de Dieu, le Monogène du Père, qu'il est né d'une vierge ». Dès lors, ce « Oui, mais... » écarte entièrement la valeur démonstrative du Mystère fondamental de la Foi chrétienne, l'Incarnation du Verbe. Il serait alors venu du Père pour nous épater, non pour nous instruire. Et l'humanité, l'Église militante – mais en déroute – en tête, continue de se diriger vers la fosse de perdition, consolée seulement parce que les morts, dans l'ensemble, sont ensevelis selon les rites. Que signifie alors cette parole du Seigneur : « Laisse les morts ensevelir leurs morts, mais toi, annonce le Royaume de Dieu » ? Et que devient sa promesse : « Celui qui vit et croit en moi ne verra jamais la mort » ? (Jn.11/26)

Si donc nous lions dans notre esprit, comme la chose est dans la nature, génération charnelle et fosse de perdition - c'est-à-dire cette géhenne où le ver ne cesse pas, - mort corporelle suivie de la corruption cadavérique - nous découvrons sans aucune ambiguïté possible quel est le comportement universel erroné par lequel nous sommes tous placés sous la sentence de la mort. Et nous avons en contre-partie Jésus, fils de vierge, et Marie immaculée dans sa conception, qui eux ont triomphé de la mort : le fils par sa résurrection, la mère par son assomption. Et si les chrétiens meurent encore, comme la chose est patente, c'est parce qu'ils ne font aucune application pratique et totale de la Foi qu'ils professent dans le domaine, pourtant fondamental et capital, de la génération.

Ces considérations nous incitent donc à penser que le péché dit « originel », celui auquel la mort est étroitement liée, est bien le péché de génération, c'est-à-dire cette génération charnelle qui nous a donné l'existence dans les conditions précaires et douloureuses qu'aucune technique ni médecine ne peut écarter ; et qui, en nous donnant l'existence, nous a transmis une nature déchue, affligée de toutes sortes de diminutions, de toutes sortes de maux, dont le dernier en conclusion d'une vie le plus souvent misérable, est la mort.

Fin du chapitre 7

Le péché de génération

« Valables pour un autre monde... » telles furent considérées les promesses de Jésus-Christ. La vie impérissable, la vie éternelle, l'immortalité, l'incorruptibilité... oui, mais après la mort. La conscience chrétienne a toujours imposé ce délai, du moins depuis que les Apôtres nous ont quittés. Elle le pose encore aujourd'hui. Et l'autre monde, dans lequel nous attendons la suppression de tous nos maux, ne vient jamais, parce que nous entretenons très honnêtement le cours de ce monde-ci. Ceux que le Baptême a régénérés comme fils de Dieu, se sont occupés d'engendrer des fils d'homme. Ils l'ont même fait avec empressement, aiguillonnés par la loi morale qui les obligeait sous peine de faute grave, et même de damnation éternelle, à n'user de la sexualité que dans le but d'avoir des enfants en légitime mariage. C'est donc par peur du péché mortel que les chrétiens ont engendré pour la mort, en faisant consciencieusement leur devoir... Il ne faut pas nous étonner, dans de telles conditions, que l'autre monde soit toujours pour demain.

Alors, pourquoi le Baptême ? Pourquoi les Sacrements ? Leur efficacité en ce temps-ci n'est-elle pas presque nulle ? Alors pourquoi furent-ils institués ? Comme on ne pouvait nier qu'ils fussent un engagement pris par le Christ lui-même, en vue de conférer le Salut aux croyants, il a bien fallu en transposer l'efficacité en l'autre monde. Dès lors la sentence « Tu mourras de mort » a été interprétée dans le sens de la damnation éternelle. On ne pouvait pas faire autrement, puisque les chrétiens baptisés et pratiquants mouraient comme les autres hommes. Ils n'auraient eu aucun avantage à croire et à pratiquer si les autres hommes n'étaient pas damnés d'office ! Il fallait nécessairement, pour que la religion qu'ils pratiquaient ait un sens, en imaginer l'efficacité dans l'autre monde. Toujours pour l'autre monde ; je ne nie pas d'ailleurs que la foi et les sacrements aient une efficacité pour l'autre monde, je dis simplement qu'ils n'ont pas eu d'efficacité évidente et patente en ce monde-ci, cela parce que le péché de génération a continué à nous placer nous chrétiens sous la colère de Dieu comme les autres hommes, alors qu'en principe nous sommes rachetés. La foi dans l'Évangile ne nous a pas encore amenés au niveau de base indispensable à partir de laquelle nous aurions la complaisance du Père.

Si au contraire, nous appelons enfin les choses par leur nom, en prenant bien soin d'entendre la Parole de Dieu sans interprétation mythique, en donnant aux mots employés par le Verbe de Dieu leur sens obvie et réaliste, nous sommes amenés à comprendre exactement ce qu'est le péché qui nous place sous la sentence de la mort, et par suite ce qu'est la Justice qui nous rendra agréables aux yeux du Père et nous conduira à l'accomplissement des promesses non plus dans l'autre monde, mais en ce monde-ci.

Ainsi nous entendons au sens obvie et réaliste la condamnation qui tombait des lèvres de Jésus : « Génération adultère et pécheresse ». Nous comprenons que les artisans de cette génération mauvaise ne sont pas seulement les publicains et les prostituées, mais les honnêtes gens aussi qui enfantent dans un légitime mariage, à la fois civil et religieux, des fils et des filles conditionnés dès leur conception pour la mort, c'est-à-dire pour la pourriture des cimetières qui ceignent nos cités. Les artisans de cette génération sont aussi les confesseurs, les moralistes et les théologiens qui, s'abstenant eux-mêmes de l'œuvre de chair par vœu et par soumission à la discipline ecclésiastique, n'ont pas manqué de conseiller et d'imposer même la dite œuvre de chair aux chrétiens engagés dans le mariage. Les artisans de cette génération sont aussi les chefs d'États et les puissants de ce monde qui veulent être servis par un grand nombre d'esclaves, satisfaire leur ambition de commander à des multitudes, et défendre leur sécurité par des armées innombrables. Et l'histoire démontre avec

évidence que les législateurs des Royaumes de ce monde affublés du titre de « princes très chrétiens », n'ont pas manqué de susciter en semant abondamment dans la chair, de nombreux bâtards en plus de leurs enfants légitimes. Ils ont souvent imité David dans son adultère homicide, mais rarement dans son repentir. Voilà certes des choses difficiles à entendre... Et pourtant Jésus ne traitait-il pas de « fils de la Géhenne » les pharisiens et les scribes de son temps ? A ces gens très scrupuleux sur les observances religieuses, parfaitement conscients d'appartenir par leur circoncision et leur fidélité à la Loi (?), à l'Alliance conclue avec Abraham, il disait sans ménagements : « Vous avez le Diable pour Père ». Réfléchissons à l'impact que pouvaient produire de telles paroles ! Et si Jésus osait dire cela, sachant que de telles paroles provoqueraient la haine homicide de ses ennemis, c'est qu'elles expriment l'exacte Vérité.

Certes, tout n'est pas mauvais en ce monde-ci. L'existence est toujours infiniment supérieure au néant, du moins les philosophes le disent. Ceux qui n'ont pas engendré et qui de ce fait n'ont pas connu les « tribulations de la chair », ou ceux qui ont engendré et qui, par chance ont eu des enfants sains de corps, d'esprit et d'âme, ont de multiples raisons d'aimer la vie. Ils le font d'ailleurs, et même tellement qu'ils n'imaginent pas que l'Ordre voulu par Dieu est infiniment supérieur au bonheur terrestre dont ils ont le partage. Allons plus loin : admettons même théoriquement qu'il vaut mieux être privé de la vue, de l'ouïe, des mains ou des pieds plutôt que de ne pas exister du tout. En raisonnant ainsi on fait appel, au moins implicitement, à l'espérance chrétienne qui nous assure qu'un jour – peut-être plus prochain que nous ne pensons – par la grâce de Dieu et son infinie tendresse créatrice et créatrice, tous nos maux disparaîtront dans la bienheureuse Résurrection. Si sur les enfants qui naissent en ce monde, la majorité sont sains de corps et d'esprit, ce résultat encore positif peut nous consoler de savoir que la minorité d'entre eux restera à jamais dépendante et affligée. Nous sommes donc en plein dans « la connaissance du bien et du mal », c'est-à-dire, comme l'indique le mot hébreu, nous « faisons l'expérience », nous « expérimentons concrètement » un style de vie où même dans les meilleures conditions possibles, le mal est présent et ne peut être totalement éliminé. Même si la société prenait le parti – horrible - comme de nombreux peuples l'ont fait, de supprimer à la naissance les malformés, pour ne garder que ceux qui biologiquement ont toutes leurs chances, nous aurions encore des immoraux, des dévoyés, des meurtriers... Or les tares les plus graves sont justement celles que la biologie ne décèle pas dès les premières heures, les premiers jours, et même les premiers mois de l'existence – sans compter celles qui plus tard se manifestent dans des comportements néfastes. D'ailleurs, en voulant ainsi pratiquer un « eugénisme » scientifique, le seul vraiment logique avec une philosophie matérialiste de l'existence humaine, on courrait le risque infiniment grave de supprimer, par des apparences interprétées trop vite, des génies, des saints, des poètes, des artistes, ou simplement de bons serviteurs. Ainsi, tous autant que nous sommes, fils d'Adam engendrés de chair et de sang, nous sommes prisonniers de cette « expérimentation » du bien et du mal, et jusqu'à présent nul n'en est sorti autrement que par la mort. A l'exception de Jésus et de Marie, qui eux, justement, ne procèdent pas de cette génération de péché. Voilà qui donne à réfléchir...

Certes, tout n'est pas mauvais en ce monde-ci. Les réussites des mains des hommes ne peuvent se compter. Les mystères de la nature (extérieures) sont scrutés, depuis les galaxies jusqu'aux atomes. Les montagnes et les collines sont abaissées par le moyen des routes, autoroutes et transports aériens. Les flots sont domptés par des paquebots et des cargos qui défient toutes les tempêtes. Les richesses matérielles sont exploitées pour le plus grand bien des riches, dont le standard de vie dépasse infiniment celui des ploutocrates de l'antiquité : les miettes qui tombent de leurs tables dépassent largement les pitoyables pitances des esclaves du monde gréco-romain ! Tout le monde y a prodigieusement gagné. Le pourcentage des affamés est moins élevé qu'autrefois. Tout compte fait, le volume total de la masse humaine a sans doute grossi considérablement. La presse informe tout homme qui sait lire, la radio et la télévision ceux qui ne savent que voir et entendre, de quantités de

choses distrayantes ou instructives. Certes, l'homme charnel, hors de la Foi, demeure dans la désespérance, mais il a le divertissement sous des formes infiniment variées : jeu, sport, spectacle, drogue, roman, écran, boîte de nuit, et même certaines idolâtries importées d'Orient qui, par leurs disciplines étranges, provoquent le rêve éveillé quasi permanent de leurs disciples. Chemin faisant, l'humanité implante ses cités de béton, épuise les terres arables, ravage les forêts, pollue les rivières et les océans : c'est cette agitation grouillante et cette laideur écœurante répartie bientôt d'un pôle à l'autre, que Satan présentait au Christ en lui vantant « les Royaumes de ce monde et toute leur gloire ». A vrai dire, entre la grande pyramide, les colosses de Balbek, la tour Eiffel, les gratte-ciels de New-York, entre les mines du Laurion et les aciéries de Pittsburg, il n'y a pas de différence fondamentale. Lorsque les esclaves défilaient sur les rivages du Nil en acclament le Pharaon qui leur faisait entasser des pierres, ils ressemblaient très fort à ceux qui envahissent la Place Rouge de Pékin pour acclamer Mao qui leur fait industrialiser la Chine. Les idéologies diffèrent, dira-t-on... peu importe, le résultat est le même ; Les modes du vêtement aussi divergent à l'infini, mais ce qui est universel c'est la honte qui provoque le vêtement. De même les formes de l'esclavage ont évolué considérablement avec les siècles, mais l'asservissement de l'homme par l'homme reste à toutes les époques le ressort des Empires. Esclaves asservis, certes, les hommes le sont, mais au péché et à la mort...

Quiconque réfléchit quelque peu comprend aussitôt que tout être vivant dépend de sa semence. Le cultivateur bien avisé choisit ses graines le mieux possible avant de les répandre sur ses terres. Il évite soigneusement de semer des orties, des pissenlits, des ronces et des chardons. Mais que se passerait-il s'il semait au hasard n'importe quelle semence ? Que se passerait-il s'il semait d'année en année, une semence dégénérée ? les agronomes modernes ont considérablement amélioré les rendements en sélectionnant les semences, pratiquant parfois des hybridations fructueuses. De même les éleveurs prennent bien garde à la vaillance de leur troupeau : ils éliminent systématiquement un taureau bâtard ou un bouc malingre, le plus mauvais, pour ne garder que le reproducteur le plus fort et la femelle la plus belle.

Mais lorsqu'il s'agit de l'espèce humaine, n'importe qui a le droit de semer n'importe quoi. L'alcoolique et le syphilitique peuvent susciter impunément la vie ; tant pis pour les parents, tant pis pour les enfants, tant pis pour la société... On ne conçoit pas que l'État ni le clergé aient un avis à donner dans cette affaire : l'accouplement du mâle et de la femelle est abandonné à la seule disposition de la liberté individuelle, disons-le, à la poussée de la convoitise incontrôlée. Toutefois certains théoriciens politiques ont tenté de réagir contre cet illogisme déplorable. Ils ont prôné un eugénisme qui devrait améliorer la race humaine en sélectionnant soigneusement les reproducteurs et les femelles élues pour la fécondité, comme on le fait pour les bovins. L'entreprise serait hautement louable si l'humanité était une espèce de primates particulièrement évoluée. Et s'il en est ainsi il est effectivement ridicule et absurde de sélectionner soigneusement les porcs et les chèvres et de laisser le phénomène humain se propager par les lois aveugles du hasard. Certes, on ne pourra jamais éliminer totalement le hasard, puisque la génération de tous les animaux – et de l'homme charnel – est régie par la loi des grands nombres. Mais on peut interdire, de gré ou de force, l'acte générateur à ceux et celles qui ont des chances certaines de porter des tares dans leur programmation génétique. Logiquement parlant, c'est là le seul calcul raisonnable et le seul moyen à notre portée, d'enrayer, ou du moins de retarder la dégénérescence finale et totale vers laquelle présentement nous glissons à toute vitesse.

Mais cette logique charnelle suscite la réprobation unanime même des plus charnels parmi les hommes, qui entendent fermement ne pas être privés du droit d'engendrer, même s'ils usent mal ou même pas du tout de ce droit. Tout citoyen soumis aux lois de son pays jusqu'à verser son sang sur l'autel de la Patrie, s'opposera vigoureusement à une loi qui, au nom de l'intérêt général, lui enlèverait

la libre disposition de sa semence. Certes, parmi les milliards et les milliards de spermatozoïdes qu'il produira pendant les quarante ans de sa vigueur génétique, quelques unités au plus recevront par chance l'insigne honneur de mettre en branle dans le sein de la femme féconde le processus de l'ovulation !... Mais il semble que l'homme est privé de sa dignité essentielle, de sa raison d'être, de sa liberté dans son option la plus intime, dans son usage le plus élevé, le plus imprescriptible, si l'État, l'Église ou quelque puissance que ce soit, le prive du droit de devenir père. Qu'il le devienne ou non, en fait, cela ne dépend pas uniquement de lui. Mais c'est le droit qui compte. Et effectivement, c'est là que nous voyons clairement que l'usage de la sexualité, c'est-à-dire de la relation de l'amour entre les sexes et par suite la génération ne peut être régenté que par une Loi Divine, laquelle n'est pas inscrite dans les codes de l'État, ni même de l'Église, mais dans la plus grande profondeur des consciences. Le tout est de savoir si les consciences, en ce domaine, sont éclairées, ou si, au contraire, elles sont dans les ténèbres. Sont-elles seulement informées sur les intentions de Dieu en ce qui concerne la génération et l'usage de la sexualité ?... Ne leur a-t-on pas fait croire que Dieu avait en ce domaine étranglé la liberté de l'homme, alors qu'au contraire il la magnifie ?...

On a fait dire à Dieu, en effet, dans ce domaine qui est toujours resté obscur, beaucoup de choses qui n'avaient d'autre inspiration que la biopsychologie charnelle de ce monde. D'où la méfiance instinctive du simple particulier chaque fois qu'est abordé ce point de droits et de devoirs. Toutefois beaucoup mettent en évidence le trouble et le désarroi de la conscience universelle en ce qui concerne la génération.

En effet, quel est l'acte qui détermine la génération charnelle ? C'est l'ouverture de l'utérus féminin fermé par l'hymen. L'hymen est une caractéristique générale de l'espèce humaine. Toutes les femmes le portent, et il ne disparaît point avec l'âge. Il est vrai que certaines femmes, chez les mammifères supérieurs portent aussi un hymen, mais il tombe lorsque la femelle devint nubile. Aucun mâle ne s'approche d'une femelle pour la féconder tant qu'elle porte l'hymen : comportement très étonnant et merveilleux qui montre que l'homme, par la transgression dite originelle, est tombé parfois très au-dessous des mammifères.

Le fait de l'hymen a toujours été pris en considération, sauf par le crétinisme scientifique moderne qui l'étudie anatomiquement mais qui n'en comprend pas le sens. Mais au commencement, il n'en était pas ainsi, ni dans l'Écriture Sainte où le Saint-Esprit nous indique clairement qu'il y a un péché à ouvrir le sein virginal, encore que la Loi autorise le mari circoncis à le faire. Loi qui, évidemment, devient, de ce fait, la « force du péché ». En dehors du mariage légitime le viol est considéré comme une faute passible de la lapidation, et c'est l'homme, non la femme, qui en porte la plus grande culpabilité. Chez les Romains, la virginité était scrupuleusement gardée par les Vestales. Si elles manquaient à leur engagement, qu'il ait été libre ou non, elles étaient battues de verges en public et enterrées vivantes. C'est autre chose que la « réduction à l'état laïc » du prêtre qui renie son vœu de chasteté. Pourquoi donc en Israël le suborneur était-il lapidé, enterrée vive à Rome la vestale infidèle ? Les autres mâles et les autres femmes n'avaient-ils pas perpétré le même acte dans les liens du mariage et sous le couvert des lois ?

Si l'acte est mauvais et mérite châtement, comment les lois peuvent-elles le rendre bon ? Le rendent-elles seulement tolérable ? Si la conscience universelle réprouve le viol, - mis à part les ultra-dégénérés de notre temps qui remplacent toute loi morale par la pilule contraceptive - pourquoi approuve-t-elle ce même viol lorsque le couple s'est engagé devant la société à le pratiquer en vue de la génération ?

A vrai dire, l'union conjugale s'accompagne toujours d'un sacrifice. Autrefois on l'offrait aux dieux. En Israël le livre du Lévitique, ch.12, le prescrivait formellement. UN agneau, un chevreau, et pour les pauvres une paire de colombes, était substitué à l'enfant qui « ouvre le sein », sur lequel pesait la sentence de la mort, par le fait même qu'il était né de la chair et du sang. De nos jours, il n'y a plus de dieux, ni de temples. Mais le sacrifice subsiste. On l'offre à la société. L'union nuptiale s'accompagne de festivités aussi larges et brillantes que la fortune le permet. En principe elles doivent consoler ou contenter la parenté et le voisinage. Lorsque les rois et les princes se marient, le monde entier doit se réjouir de leurs amours, de leurs bijoux, du défilé triomphal de leur lignée, et de leurs serviteurs. On mobilise alors les agences de presse du monde entier, les chaînes de radio et de télévision, afin que les affamés et les misérables de la planète soient écrasés par le spectacle du bonheur des riches. Et l'on dépense effectivement, à cette occasion une fortune qui est une oblation sacrificielle, en vertu de laquelle les nouveaux conjoints pourront se donner un héritier de leur sang, sans être réprouvés par la honte qui accompagne infailliblement le viol. Ainsi le sacrifice, sanglant ou non, procure un droit à pratiquer l'acte, réprouvé habituellement si les formes ne sont pas observées. La conscience collective impose ici une loi à l'individu, ce qui est au fond très logique, puisque c'est la race qui cherche à se survivre en mettant un certain ordre dans les puissances génétiques, en tâchant de les tempérer et de les canaliser. Et il est normal que l'individu accepte cette tutelle de la société, tout d'abord parce qu'il dépend d'elle pour sa subsistance ; ensuite parce que, étant lui-même dans la plus grande perplexité en face de cette vie qu'il va susciter sans en prévoir, sans en commander le résultat, il a le plus impérieux besoin de l'approbation de la conscience collective, civile ou religieuse, pour ne pas être submergé par l'angoisse ou le remords. Mais lorsque la société se décompose, comme on le voit en notre temps, bien loin d'épauler et de reconforter les individus, elle les abandonne aux impulsions aveugles de leur convoitise. Elle autorise alors, en fait, puis en droit, le divorce, l'union libre, l'abandon des enfants, l'avortement et tous les désordres du dévergondage, sur lesquels par ailleurs l'État sait récupérer de confortables bénéfices, lesquels vont grossir les budgets militaires en vue de la destruction de la chair humaine qui a perverti sa voie. Et c'est ainsi que la législation, sévère ou laxiste, reste toujours la force du péché.

En outre, il faut observer ceci : toutes les lois, si parfaites soient-elles, - et il n'y en a pas de plus parfaite que celle de Moïse pour régir la chair, imposant la circoncision du mâle et la purification de la femme – n'empêchent nullement ni les complexes de la honte, ni les douleurs de l'enfantement, ni surtout les tares génétiques. Et c'est ici que l'humanité fait une étrange exception aux lois générales de la reproduction des autres espèces. En effet, que voit-on sur la terre ? Des plantes, dont les fleurs magnifiques s'étalent au soleil, distribuant largement leur pollen aux abeilles, aux papillons, aux zéphyrs, afin que s'opère, dans le plus large espace possible, une fécondation abondante. Les fleurs sont en effet les organes de reproduction des plantes. Chacun les admire et se plaît à les cultiver, à les embellir, à les sélectionner. On les achète, on les vend, on les offre. Avec elles, on apporte la sympathie, la consolation, la joie, la cordialité, l'amour. Personne n'aurait l'idée de les recouvrir pudiquement d'un voile, de leur mettre des culottes. Pourtant c'est sur elles que s'inscrit la sexualité... que voit-on sur la terre ? Des multitudes d'animaux habillés par la Main de Dieu de fourrures admirables, confortables, aux couleurs parfaitement adaptées à leur milieu social. Or tous ces animaux, à moins qu'ils n'aient été asservis ou déformés par l'homme, usent librement de leur instinct de reproduction, selon les normes de leurs espèces. Ils le font sans honte. Ils étalent leurs amours au soleil. Ils l'illustrent par des danses, par des jeux, et parfois aussi par des luttes sans merci, pour que le mâle le plus fort et le mieux conditionné soit aussi le plus favorisé pour reproduire toutes les caractéristiques aussi exactes que possible, de l'espèce. Quant aux femelles, jamais elles n'auraient l'idée de recourir à des procédés contraceptifs ou de se faire avorter ! Tout au contraire, elles réchauffent leurs petits, les nourrissent avec une tendresse extrême, elles les protègent et les défendent à la limite de leurs forces. Et il est très bon qu'il en soit ainsi.

Que voit-on sur la terre ? L'espèce qui a supplanté toutes les autres (ou presque) : l'humanité, qui a proliféré jusqu'à construire ces villes démesurées, sans arbres, sans verdure, sans soleil, sans air, la voici qui s'entasse et s'empile dans d'affreux « ensembles »... Tous les représentants de cette espèce singulière, mâles et femelles, recouvrent leur corps de pagnes, de pantalons, de robes, de frocs, d'oripeaux de tout genre. Ont-ils froid ? Non pas, car ils sont habillés jusque dans leurs maisons, leurs bureaux, leurs ateliers, où règne toujours une température convenable. Ils sont habillés même au gros de l'été, sous la canicule. Ils s'imaginent tous que le vêtement leur est nécessaire. Ils pensent que, s'ils le posaient, il se passerait quelque chose d'affolant, une sorte de catastrophe. C'est pourquoi, en certaines nations, le port du vêtement est rendu obligatoire par les lois, même lorsqu'il devient gênant ou ridicule, comme pour le bain d'eau ou le bain de soleil ! Dans ces cas, il est encore obligatoire de maintenir sous un tissu de quelque couleur que ce soit, les organes du sexe ainsi que les mamelles de la femme. Pourquoi ? quelle tendance étrange que celle d'un être social qui le pousse à réprouver publiquement ce qui provoque son existence ? Qui pourra expliquer cette contradiction ? Pourquoi la femme recouvre-t-elle ce qui lui permet d'allaiter ses enfants et de leur manifester ainsi sa tendresse la plus nutritive qui se puisse désirer ? Et s'il arrive que quelques personnes décident librement de vivre nues, elles sont alors contraintes de se parquer dans des camps clôturés, tout comme on isole aussi les malfaiteurs, les criminels et les ennemis déclarés ou supposés des États...

Toutefois, le port du vêtement est une coutume totalement contraire au désir profond de la nature, puisqu'en fait les hommes cherchent à voir et à contempler le corps de la femme dans sa nudité, et celle-ci la nudité du corps de l'homme. C'est pourquoi, en ce domaine, l'art, la photographie... ont opéré un travail formidable de défoulement. Les magazines, films, ont drainé dans les salles obscures des millions de regards qui, en fait, n'ont nullement besoin d'un écran pour avoir à la maison, s'ils le veulent, le spectacle permanent de la nudité de leurs corps... Mais que cherchent tous ces gens ? une détente dans la contrainte sociale, un milieu public où le nu soit admis ? Sans doute... Et c'est ici que l'on voit l'état de contradiction étonnante où gît l'humanité, à l'exception peut-être de quelques peuplades survivant encore dans quelque forêt impénétrable, sur quelque île perdue dans l'Océan, où les traditions originelles, proches encore de la liberté paradisiaque primitive, ne sont pas trop ébranlées par la honte que la civilisation véhicule et amplifie partout où elle va.

Il convient donc de s'interroger sur ce complexe de la honte à l'égard du corps et tout spécialement du sexe. L'Écriture dénonce ce sentiment comme naissant de la transgression même : « J'ai eu peur, et je me suis caché, parce que je suis nu ». Et Dieu interroge cette créature devenue misérable parce qu'elle ne sait plus s'accepter comme l'ouvrage de sa Main : « Qui t'a appris que tu es nu ? Aurais-tu mangé de l'Arbre dont je t'avais dit : « Tu n'en mangeras pas » ? » Cette question demeure posée depuis le ciel et au profond des consciences, tant que l'homme porte le vêtement et le considère comme une coutume louable, voire indispensable (je ne parle pas ici du vêtement servant à se protéger du froid, ce qui est autre chose). En fait le vêtement est le signe sensible, la manifestation évidente du péché. De quel péché ? Du péché qui a été justement le mauvais usage de la sexualité. Et cela est vrai du simple pagne à la tenue de soirée, du bikini à la soutane, du cache sexe le plus mini à la chasuble à plus ample. Alors, faut-il supprimer le vêtement ? Je ne sais... présentement il serait peut-être aussi dangereux de le supprimer que de le porter... Ce qui importe c'est avant tout de comprendre qu'il est le signe du péché, et de supprimer le péché qui entraîne le port socialement contraignant du vêtement. Adam s'est couvert le sexe de feuilles de figuier. Les modernes couturiers habillent les ministres et les vedettes. Mais le processus biopsychologique est exactement le même : sauf qu'il est devenu en outre une coutume lucrative où s'exalte la vanité ; le désir de passer pour ce que l'on n'est pas, et d'avoir l'air de quelque chose alors que l'on est qu'une pauvre créature fragile, bourrée

d'angoisses et de craintes ; ces couturiers entretiennent le port du vêtement, auquel on est tellement habitué que l'on ne sait plus prendre à son égard un recul suffisant pour voir ce qu'il signifie.

C'est pourquoi l'Écriture nous dit que « Dieu revêtit l'homme de peaux de bêtes ». Image saisissante : l'homme est tombé au rang des animaux sans raison, des ânes et des mulets privés de sens. Il n'a plus conscience de la valeur de ses actes, et moins encore de sa nature corporelle. Il est devenu une espèce parmi les espèces. Il obéit passivement à des impératifs grégaires ; et comme a dit le Seigneur Jésus en supportant l'ignominie de la Croix dressée par l'ignorance et la bêtise : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Il est donc hors de doute que le complexe de honte, universellement répandu, comme la mort, est le signe le plus certain d'un mauvais usage de la sexualité. Mais plutôt que de se poser la question, loyalement, devant la Face de Dieu, l'homme déchu préfère trembler sous ses loques qui entretiennent à la fois sa vermine et son remords, plutôt que de chercher à se réconcilier avec son Créateur.

Où est-il ce bain de purification de Jean-Baptiste qui plongeait dans le Jourdain ses pénitents nus et avides de liberté ? Où sont les rites anciens du Baptême des adultes, dévêtus par l'Évêque, à la fois de l'homme charnel et de sa défroque hideuse ? Au cœur de cette antique liturgie baptismale, comme l'attestent les anciens Pères, la joie de l'innocence originelle était retrouvée dans la simplicité fraternelle du Paradis Terrestre, tout comme il est écrit à la fin du ch.2 de la Genèse : « Ils étaient nus, l'homme et la femme, l'un devant l'autre, et ils ne rougissaient pas ». Parole assurément prophétique : il viendra le temps où ils ne rougiront plus d'être nus, non pas seulement par l'attitude déjà loyale et psychologiquement salubre du naturisme, mais par une vue de foi admirative devant l'ouvrage du Père, parce que le mystère de la chair sera dévoilé dans sa totale réconciliation avec Celui qui l'a faite.

La « bonne Nouvelle » en effet, qu'elle est-elle ? C'est la chair humaine revêtue non pas du vêtement, mais de la divinité, de la gloire céleste. Le mot « chair » en hébreu, se rattache en effet étymologiquement au verbe « annoncer une bonne nouvelle ». Et quelle est cette lumière posée sur l'immense candélabre de la création matérielle, de Dieu, sinon l'homme et la femme reflétant dans leur corps l'image et la ressemblance de la Trinité ?

Toutefois, il faut aller plus loin encore dans cette psychanalyse spirituelle qui met à nu les profondeurs du cœur humain, habituellement camouflé sous l'hypocrisie bien habillée de ce monde. L'Esprit-Saint en effet scrute les reins et les cœurs. Une autre sentence fut prononcée par le Seigneur au lendemain de la faute : « Je multiplierai tes grossesses, dit-il à la femme, et c'est dans la douleur que tu enfanteras tes fils ». Sentence terrifiante, sentence absurde, si elle n'était la conséquence d'une transgression plus absurde encore, mais qui n'apparaît pas comme telle au genre humain aveuglé. En effet, il n'est pas normal que la joie soit absente du début de la vie ! Il est aberrant que l'arrivée d'un être nouveau provoque les larmes et qu'il soit souillé de sang. Et il serait stupide de prétendre qu'une naissance inflige une impureté à la mère, si l'Écriture ne l'affirmait pas nettement. Où donc est la souillure ? Dans la naissance elle-même ? Non pas, mais dans la manière dont l'être nouveau a été conçu, dont il a été appelé à la vie. S'il n'y avait un péché = une erreur biologique dont la culpabilité n'apparaît pas toujours, dans la génération charnelle, la douleur de l'enfantement serait une erreur de Dieu dans la nature. Nous savons au contraire que Dieu est souverainement juste et qu'il punit par où l'on a péché ; c'est-à-dire qu'une erreur dans le domaine biologique est toujours rendue sensible par la douleur. Si donc la femme enfante dans le sang et dans les larmes, c'est assurément parce que le péché doit « originel » intéresser au plus haut point la génération. Seule une erreur biologique et anatomique dans le domaine de la génération explique que la naissance soit douloureuse. C'est pourquoi ceux qui prétendent que le péché originel n'a rien à faire avec la sexualité sont d'une naïveté

qui confine à la perte de tout sens moral. A moins qu'ils ne soient aveuglés par les apparentes réussites de ce monde de ténèbres. Ils ne comprennent plus ni la nature ni l'Écriture.

Faut-il donc identifier le péché originel avec la génération charnelle ? On doit le faire en toute logique, puisque c'est uniquement par cette génération – que Jésus appelle « adultère et pécheresse » - que nous avons suscité ce « genre humain » accablé de tant de maux et soumis à la mort. C'est un bien, oui, d'exister... mais comment ? Dans quelles conditions ? Un bien de vivre et de respirer, de voir la lumière... Mais dans quelles perspectives ? Dans celle de l'esclavage, pour l'immense majorité des hommes, de la faim, de la maladie, de la folie, des tares héréditaires irréversibles, de la mutilation et des infirmités indélébiles pour une proportion grandissante d'individus, et enfin de la corruption cadavérique pour tous. Le comportement universel qui explique que la mort soit universelle est donc cette génération qui viole la fermeture naturelle du sein de la femme et qui transgresse une disposition divine qui ne peut être sans une signification de la plus haute importance.

En effet, le Seigneur nous dit : « Regardez les lys des champs, ils ne tissent ni ne filent, et je vous dis que Salomon dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si votre Père habille ainsi l'herbe des champs qui pousse aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, à combien plus forte raison vous-mêmes, hommes de peu de foi... » Parole déterminante. En vérité, on ne décèle aucune « erreur » dans la nature : ni dans les étoiles, ni dans les atomes, ni dans les plantes, ni dans les animaux créés selon leurs espèces. Il est vrai que par la malice des anciens magiciens, certaines espèces d'insectes ont été suscitées – par des mutations génétiques diaboliques – qui sont devenus nuisibles et dangereuses. C'est ce que la Bible nous rapporte dans les plaies d'Égypte. Les taons et les moustiques subsistent encore et sont le signe permanent, avec les autres insectes venimeux et les épines de certaines plantes, de la révolte de la nature contre l'homme prévaricateur, impie et méchant. C'est donc là encore une erreur et une faute de l'homme qui agit directement ou indirectement sur la nature pour en altérer les lois, telle la moderne pollution des airs et des eaux. Mais Dieu n'a commis aucune erreur dans les lois qui régissent l'Univers et ces lois ne souffrent jamais d'exception. Se serait-il trompé en formant le corps de l'homme ? En modelant celui de la femme, qui, par ses Mains, fut engendrée de l'homme ? Si donc il a fermé l'utérus de la femme par l'hymen, et placé dans sa psychologie – comme aussi dans celle de l'homme – le sens que la virginité est sainte, ce n'est pas sans raison.

Et c'est pourquoi tous les sages de la terre, comme aussi toutes les religions, ont tenu le plus grand compte de la fermeture naturelle du sein de la femme. Les coutumes divergent, certes, allant de l'ablation rituelle du clitoris – horrible ! – jusqu'au sacrifice des premiers-nés ! en passant par la circoncision des mâles et divers rites de purification pour la femme ; à travers toutes les cérémonies qui entourent les noces, la conception, la grossesse, la naissance, le sevrage... tout cela est consécatoire et expiatoire. L'accusation du viol porte tantôt sur l'homme, tantôt sur la femme ; soit lui, soit elle, soit la société espèrent, par un geste tardif échapper à la colère de la Divinité outragée dans son œuvre. Mais aucune loi, fût-elle celle de Moïse, ne peut laver la faute au point de conjurer la mort. « Nul ne saurait être justifié par les œuvres de la Loi ». La sentence demeure malgré les sacrifices. Pourquoi donc ? Parce que la Foi seulement peut ramener la créature humaine dans la justice, c'est-à-dire la justesse d'appréciation de la Pensée du Créateur et l'exactitude dans son application pratique. Et cet acte de Foi fondamental est extrêmement simple, il consiste en ceci : « Si Dieu a fermé le sein de la femme qui est manifestement créée pour être mère, c'est qu'il se réserve lui-même le soin d'engendrer au moment favorable ».

Dieu savait cela dès le principe. Et s'il a créé l'homme « selon son image et sa ressemblance », il ne l'a pas créé « selon son espèce », comme les autres animaux. S'il l'avait créé « selon son espèce », comme ces derniers, il n'aurait jamais placé l'hymen au sein de la femme. Mais alors l'homme n'eût

jamais été libre, ni intelligent. Il n'aurait pas eu d'âme personnelle et spirituelle, comme disent les philosophes. Certains primates supérieurs, vivent en société, comme certains singes, certains gros mammifères ; ils ont même des rites funéraires, comme les blaireaux qui alignent soigneusement les cadavres de leurs congénères dans un endroit spécial du terrier ; une intelligence pratique, des rudiments de communication entre eux... Êtres créés selon leur espèce, et qui, dans le plan de Dieu, devaient être les serviteurs de l'homme, pour opérer sous son commandement tous les travaux serviles et rudes en vue de rendre la terre habitable et belle pour tous. Dans les temps modernes, on les a affublés de différents noms : pithécantropes, sinanthropes, australopithèques, homo habilis, hommes de Néanderthal, de Cro-Magnon... Mais l'homme n'est pas un primate. Il n'est pas une « espèce » ni un « genre ». Il est créé capable de connaissance et d'amour avec un langage qui fut parfait à l'origine, et qui s'est dégradé de génération en génération. La faute de l'homme est d'être devenu une espèce. « Adam engendra, nous dit l'Écriture, un homme semblable à lui », et non plus semblable à Dieu. « Dieu n'a pas de petits-fils ». Et dès la première génération charnelle, l'image et la ressemblance de Dieu furent altérées et effacées en l'homme, car, nous dit également l'Écriture : « Caïn était du Diable et il tua son frère ».

Aussi pour éviter ce désastre d'une prolifération dégradante, et nécessairement dégradante, puisqu'elle se fait par les lois du hasard, Dieu a fermé le sein de la femme. C'est tout simple. Il faut en tenir compte. Eh quoi ? Si l'on admet, selon l'Écriture, que la femme a été tirée de l'homme - alors que l'homme n'est pas constitué anatomiquement pour engendrer - pourquoi ne pas admettre que Dieu, qui a tiré la femme de l'homme, peut aussi tirer un être nouveau de la femme, qui, elle, est créée pour être mère ? Qui peut le plus peut le moins. Est-il nécessaire d'être grand clerc et d'avoir scruté tous les secrets des nombres et des êtres pour poser le principe que Dieu, qui a tout fait de rien, peut, par son souffle, rendre fécond le sein d'une vierge sans qu'y pénètre le semence du mâle ?...

C'est d'ailleurs dans la direction de cet Acte de Foi que nous conduit toute la pédagogie des Écritures. En effet, Abraham fut justifié aux yeux de Dieu lorsqu'il admit, sur sa Parole, que Sarah, son épouse, stérile et avancée en âge, enfanterait un fils conçu miraculeusement. Et que dit l'Ange Gabriel à Marie pour la fortifier dans sa Foi ? « Et voici qu'Élisabeth ta parente, elle que l'on appelait stérile, en est à son sixième mois, car aucune parole n'est impossible à Dieu ».

Or je cherche dans l'Église, chez les Pères et les Docteurs, dans les auteurs spirituels ou les décrets des Conciles, un Texte qui nous dise clairement, en conclusion de l'enseignement apostolique, que l'Acte de Foi qui justifie la créature humaine aux yeux du Père est justement d'admettre sa Paternité... Je trouve dans le Credo : « Je crois en Dieu le Père tout puissant » - donc tout puissant en paternité... mais ces mots, s'ils sont en principe admis, ne sont pas mis en application au point de laisser à Dieu la Paternité. Je ne vois que l'Acte de Foi de Marie, au Principe de notre Salut. Je vois aussi que ni Marie, ni son Fils conçu de l'Esprit-Saint, n'ont connu la mort (dite naturelle).¹ Je vois que tous ceux qui n'ont pas posé cet Acte de Foi, les Pères, les Docteurs, les auteurs spirituels, les Papes, les Évêques, réunis ou non en Conciles... sont morts.

Que conclure ? Que le péché est un manque de Foi ? une incrédulité ? Jésus le dit en effet : « Leur péché est de n'avoir pas cru en moi ». (Jn.16/9). Le péché est le refus de cet Acte de Foi en la Paternité de Dieu : une paternité réelle sur un être nouveau, en vue d'une génération par son Esprit-Saint pour qu'il lui donne des fils et des filles, frères et sœurs de son Premier-né qui est aussi son Monogène venu en notre chair pour nous révéler justement cette Paternité. Et si l'Évangile essentiel était uniquement et tout simplement cet Acte de Foi ?...

¹ - Rappelons : Le Christ est mort parce qu'on l'a tué

Calculs

« La mort a régné d'Adam à Moïse... » nous dit saint Paul. Il dit ensuite que, malgré la Loi, elle a régné aussi de Moïse à Jésus-Christ. Nous l'aurions su même s'il ne l'avait pas dit. Mais ce qu'il nous fait savoir avec l'autorité de l'Esprit-Saint, c'est que, s'il en est ainsi, c'est que les hommes sont tout à la fois victimes et responsables de la même transgression, avec cette nuance, qu'Adam était assurément coupable, parce que mieux informé que ses descendants. De Jésus-Christ à nos jours, la mort a régné également, et cela de trois manières différentes, mais aussi atroces les unes que les autres.

Elle a régné par le fait que Satan a exterminé les vrais disciples du Christ qui gardaient fidèlement la foi, tout comme il a supprimé Jésus par la mort ignominieuse de la Crucifixion. Il a rayé de la scène du monde les Apôtres et leurs disciples immédiats, en les courbant sous l'humiliation des exécutions les plus infâmes, tout comme il l'avait fait pour leur Maître, le roi des Martyrs.

Elle a régné sur les chrétiens qui ne furent pas martyrs, par le fait qu'ils sont restés, malgré leur profession de foi, sous l'empire de Satan. Ils n'ont en effet pas eu l'audace, ni le discernement, pour déchirer le pacte originel qui asservit le genre humain à la génération animale. En principe, cependant, ce pacte avait été déchiré du fait de l'Immaculée Conception de Marie, et d'une manière plus éclatante encore par la conception et la naissance de Jésus. L'Annonciation et Noël, mais déjà le 8 décembre et le 8 septembre, sont en effet les quatre grandes fêtes liturgiques qui commémorent la déchirure définitive de ce pacte. Mais les praticiens ni les théoriciens du mariage chrétien, ni les conjoints ni les confesseurs ni les pères et mères de famille, ni les théologiens, ni les auteurs spirituels, n'ont su tirer les conséquences pratiques qui s'imposaient logiquement de l'Acte de Foi initial qui nous a donné non seulement le Juste, mais le Sauveur qui justifie les pécheurs ; l'Acte de Foi initial qui non seulement a rendu la génération humaine conforme à la Pensée éternelle de la Sainte Trinité, mais qui a permis au Verbe éternel de Dieu de nous faire la démonstration la plus pratique de la véritable Pensée éternelle du Père.

Enfin, si la mort a régné effectivement sur les chrétiens avec ses prodromes et ses syndromes habituels que sont la maladie et la souffrance, elle a régné à fortiori sur ceux qui n'ont pas entendu le Nom de Jésus, les peuples lointains, disséminés sur les continents, tous asservis sous le même pacte, avec la même tristesse, la même désespérance, n'ayant pour déplorable consolation que les plaisirs mutilés d'une convoitise toujours renaissante et jamais satisfaite. Le pillage, le carnage, le crime, la trahison, le meurtre, le viol, la captivité, la déportation, les fers, les fouets, les batailles rangées et atroces, les guérillas implacables, les fers, les vengeances ancestrales... voilà toute la trame de l'histoire des peuples, dès qu'ils ont suffisamment de blé et de viande pour prendre des forces afin de gagner le maximum d'espace vital au détriment des autres peuples. Entre l'archer et l'artilleur, aucune différence essentielle, non plus qu'entre le simple poignard et la bombe thermonucléaire la plus sophistiquée. Celui-là était parfois ciselé et incrusté d'or, orné de gemmes précieuses ; celle-ci est la progéniture soignée de la technique la plus élaborée de la science la plus poussée. Mais l'un et l'autre accomplissent le même dessein de Satan « menteur et homicide dès l'origine ».

Il importe donc de mesurer l'ampleur immense de cette Parole de Dieu dans son application universelle : « Mourant tu mourras ». Expression littérale qui n'a pas beaucoup de sens en français, et que l'on traduit soit par « Tu mourras de mort », soit : « Tu mourras certainement ». Mais l'hébreu

comporte bien autre chose que la simple idée de certitude ; il exprime un sens intensif : « Tu mourras intensément et abondamment ; et encore un sens progressif : « Tu mourras de plus en plus largement », ou « Tu t'engageras dans un processus irréversible de mort ». C'est bien effectivement un processus de mort qui régent l'histoire humaine d'Adam à Moïse, de Moïse à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à nos jours. Ni la révélation primitive, conservée dans la liturgie patriarcale, ni la loi mosaïque, ni la pleine démonstration de la Vérité faite en Jésus-Christ n'ont pu enrayer ce processus de mort, tout simplement parce que la transgression originelle est restée permanente, parce que la génération animale a engendré une espèce mortelle soumise aux lois implacables de la lutte pour la vie.

Si Dieu a fermé le sein de la femme créée vierge, c'est d'abord pour élever la maternité humaine à une dignité encore insoupçonnée ; mais c'est aussi pour éviter à l'humanité – sans violenter la liberté de la créature, qui en a usé largement en dehors de l'institution divine – une prolifération anarchique qui constitue, à l'échelle du temps de l'histoire seulement, une véritable explosion.

Certains imaginent en effet que le fait que près de 3 milliards d'hommes s'agitent aujourd'hui sur la planète Terre, implique une durée très longue et une suite immense de générations nombreuses. Nous sommes en effet impressionnés par ce nombre : 3 milliards, en sachant que pour compter jusqu'à un milliard, en comptant un nombre par seconde, il faut 32 ans. Un milliard, c'est beaucoup, si l'on considère que c'est mille fois la population d'une ville de 1 million d'habitants. Un milliard, c'est beaucoup si l'on considère qu'il faut 1 million de trains de 1000 personnes pour les transporter. Nous sommes effrayés par un tel nombre. Aucune compagnie ferroviaire du monde, fût-elle nationale, ne peut effectuer ce déplacement dans un délai acceptable : ils iront infiniment plus vite en allant à pied par monts et par vaux. Ainsi, il est presque instinctif de penser qu'il a fallu un grand nombre de millénaires à l'espèce humaine pour se multiplier jusqu'au nombre de gens qui peuplent aujourd'hui la planète.

En fait, il n'en est rien, si l'on tient compte de la puissance des progressions géométriques qui régissent la multiplication des individus dans une espèce. Nous pouvons, en ce domaine, nous livrer à des calculs fort significatifs et dont les résultats indiscutables sont surprenants, surtout si l'on pose au départ des hypothèses plus que vraisemblables, parce que très au-dessous des possibilités théoriques, et même de ce qui se produit sous nos yeux comme tout au long de l'histoire. En effet, on peut admettre que la femme, entre le moment de sa puberté et celui de la ménopause, pourrait donner le jour à une vingtaine d'enfants. Ce chiffre est évidemment considérable. Certaines femmes cependant l'ont réalisé. On peut même conjecturer que la chose n'était pas rare dans le monde antique, lorsque les conditions d'alimentation et de sécurité étaient satisfaites. L'Écriture ne dit-elle pas qu'Abimélech avait 70 frères ?... pas tous de la même mère, évidemment.

Toutefois cette hypothèse qui équivaldrait à une multiplication par 10 à chaque génération des fils d'hommes est irrecevable. En effet, il suffirait alors de 9 générations pour que le couple, Adam et Ève, lequel, dit l'Écriture, eut « des fils et des filles » (Gen.5/4) aient produit 1 milliard de descendants, à ne compter que la dernière génération, et de 10 générations pour produire 10 milliards d'êtres humains ! Si chaque génération est de 40 ans, cela équivaldrait à une durée de moins de 400 ans. L'humanité n'a donc pas « explosé » d'une manière si rapide, heureusement... sinon en 100 générations, soit en 4000 ans, nous serions aujourd'hui un nombre exprimé par un nombre de 100 chiffres... C'est fou !...

Tenons compte maintenant de la chronologie biblique, parfaitement établie par l'âge où les Patriarches, d'Adam à Abraham, ont commencé d'avoir des fils et des filles. Elle nous indique une durée

très courte de la vie humaine sur la terre : environ 6000 ans. Trois générations par siècle, cela fait $60 \times 3 = 180$ générations. Si chaque couple a eu en moyenne 4 enfants, cela signifie que le nombre des humains a doublé 180 fois. Le nombre des individus de la 180^{ème} génération est donc la 180^{ème} puissance de 2 (2^{180}). Le calcul d'un tel nombre par les lois de l'arithmétique élémentaire est d'une longueur infinie... mais par la voie des logarithmes nous pouvons nous faire une idée assez exacte de l'ordre de grandeur qu'il représente. En effet le logarithme de 2^{180} n'est autre que le logarithme de 2 multiplié par 180, soit $0,30103 \times 180$ ce qui donne 54,1854. Les décimales 1854 dépasse légèrement le logarithme de 1,5 (qui est 0,1791). 1et 5 seront les deux premiers chiffres de notre nombre. D'où le nombre d'hommes qui devraient vivre aujourd'hui sur la terre, à ne compter que la dernière génération, la 180^{ème}, dans l'hypothèse où chaque couple a eu 4 enfants en moyenne, dépasse $1,5 \times 10^{54}$ soit :

1 500 000

Ce nombre est inimaginable. Si l'on tient compte que la masse de la Terre en grammes s'exprime par un nombre de 27 chiffres, que le nombre d'atomes que contient une molécule-gramme est exprimé par un nombre de 23 chiffres (nombre d'Avogadro $6,3 \times 10^{23}$). Le nombre d'atomes qui contient la Terre entière ne comporte donc que 50 chiffres (27+23). Ainsi par cette seule progression géométrique de raison 2 (on multiplie par 2 à chaque génération), les descendants d'Adam, après 6000 ans seulement, serait 10 000 fois plus nombreux ($10^{54-50} = 10^4$) que le nombre d'atomes de la Terre entière !...

Or l'hypothèse que la femme en moyenne a eu 4 enfants est assez raisonnable. Or nous sommes loin d'être $1,5 \times 10^{54}$ êtres humains ! En 1960, nous étions à 3×10^9 habitants. Stupéfaction !... Nous serions, nous, descendants vivants d'Adam qu'une fraction infime de ce que devrait être l'humanité. Faisons le quotient de ces deux nombres : nous obtenons $1,5 \times 10^{45}$. Pour un homme qui vit aujourd'hui, il y en a $1,5 \times 10^{45}$ qui sont morts. Nous sommes affolés ! Comment se fait-il que nous ayons eu la chance de survivre ? Chacun de ces 3 milliards d'hommes n'avait au point de départ qu'une chance sur $1,5 \times 10^{45}$ d'exister ! Et cela dans le cadre de la chronologie biblique, extrêmement courte. Que s'est-il donc passé en six millénaires qui nous séparent d'Adam ? Il s'est passé ceci : la mort a régné. Elle a régné d'une manière horrible et générale, ne laissant survivre qu'un infime résidu de chair humaine, alors que cependant l'explosion démographique a toujours été le plus grand des fléaux. Situation absurde et paradoxale ! La plupart des enfants sont morts en bas âge, sans avoir pu accéder à la possibilité de se reproduire, et même sans avoir vu la lumière. En outre des populations entières se sont exterminées les unes par les autres, dans des génocides atroces et implacables dont l'histoire, ici et là, garde quelque lugubre souvenir. Et nous savons de manière certaine que dans les siècles qui ont immédiatement précédé le nôtre, nous chiffons effectivement les génocides par millions et dizaines de millions de cadavres. Il est arrivé que les épidémies aient ravagé d'immenses territoires ; que des famines indicibles aient réduit à rien des cités plantureuses, en quelques années, voire en quelques mois, cités dont les ruines mémorables se dressent encore dans les déserts d'Orient. Qui pourrait dire les trésors de civilisation, de génie, de culture, de traditions qui étaient inclus dans les langues de ces millions d'hommes, et qui furent perdus, et qui sont à jamais perdus ?

Mais gardons toujours la même hypothèse d'une génération tous les 33 ans, et la même progression géométrique de raison 2. Nous pouvons alors calculer le temps nécessaire à Adam et Ève pour voir leur descendance atteindre le milliard de fils et de filles. La puissance de 2, voisine du milliard, est la trentième : 2^{30} . Ce qui signifie dans l'hypothèse où nous sommes qu'il suffit de trente générations pour produire un milliard d'hommes, soit $30 \times 33 = 990$ ans (en moins de 1000 ans). Mais il suffit alors de 1023 ans pour atteindre 2 milliards d'homme et de 1056 pour atteindre 4 milliards d'hommes ! Ce

qui nous amène à conclure à nouveau que l'immense majorité des hommes réellement engendrés ont été fauchés par la mort, soit avant l'âge adulte, soit, le plus souvent, dans leur tendre enfance.

Mais nous pouvons aussi faire un raisonnement inverse et nous demander quelle a été réellement la raison de la progression géométrique qui nous a donné en 6000 ans, soit en 180 générations, 6 milliards d'hommes : en l'an 2000, nous étions ce nombre-là. Ce nombre ne représente pas uniquement les individus de moins de 33 ans, mais aussi ceux des deux ou trois générations antérieures qui ne sont pas encore morts. Faisons néanmoins le calcul, en posant l'équation : $6 \times 10^9 = z^{180}$, z étant la raison que nous cherchons de la progression géométrique qui nous a amenés au nombre d'hommes en l'an 2000. En passant par les logarithmes, on écrit :

$$\log(6 \times 10^9) = \log(z^{180})$$

$$\log(6 \times 10^9) = \log 6 + \log 10^9 = \log 6 + 9 \log 10 ; \text{ or } \log 10 = 1 ; \text{ donc } 9 \log 10 = 9$$

$$(1) \log(6 \times 10^9) = \log 6 + 9$$

$$(2) \log(z^{180}) = 180 \log z$$

En rapprochant (1) et (2), il vient :

$$\log 6 + 9 = 180 \log z ; \text{ d'où } \log z = (\log 6 + 9) / 180$$

Nous obtenons : $\log z = 0,05432\dots$, d'où $z = 10^{0,05432} = 1,133\dots$

Ce qui signifie qu'à chaque génération le nombre a été multiplié par 1,133 seulement, (en admettant que la croissance de l'humanité ait été uniforme à chaque génération, ce qui, nous le savons, ne fut jamais le cas). Il y eut des périodes de croissance rapide, dans les périodes de paix et de prospérité, à l'intérieur de frontières bien défendues, et de régions bien limitées ; et inversement des périodes de stagnation, et même de décroissance, au moment des famines et des épidémies. Ainsi pendant la grande peste d'Occident au 14^{ème} siècle, entre le tiers et la moitié des personnes (suivant les régions) moururent en Europe. En observant ce qui se passe en Inde, et sans doute depuis longtemps, on peut penser que la population obéit à une loi oscillante, réglée strictement par les années de « vaches maigres et de vaches grasses » ; sous la génération charnelle, l'existence des individus dépend strictement de la quantité de matière organique qu'ils peuvent consommer. C'est ainsi que depuis la transgression originelle la créature humaine s'est pliée sous le déterminisme le plus rigoureux des « éléments du monde » ; elle a perdu sa liberté. Ce n'est que depuis Jésus-Christ que quelques-uns de ses disciples, par le moyen de la foi, ont reconquis un embryon de liberté, en vue de devenir maître de leur destinée, dans l'obéissance à leur Créateur. Tous les autres hommes ont été et sont encore victimes des contraintes absolues de la lutte pour la vie et de la pression sociale. En devenant ainsi une « espèce », l'homme en tant que « personne » a disparu, englouti sous la masse que l'on appelle aujourd'hui démocratique, et ce mot signifie étymologiquement : la puissance dictatoriale (kras) du peuple (dèmos).

Nous nous plaçons cependant dans l'hypothèse, conforme à l'Écriture, d'une durée ultra-courte de la vie de l'humanité sur la terre. Mais si l'on tient compte des hypothèses dites « scientifiques » de nos paléontologues ou ethnologues modernes, qui font remonter l'existence de l'homme sur la terre à des dizaines voire des centaines de milliers d'années, alors la raison de la progression géométrique devient extrêmement proche de 1. Il n'y a plus de progression, mais de stagnation. Et cela est tout à fait contraire à ce que nous avons vu de la croissance réelle des populations pendant ces derniers siècles et décennies (on a doublé entre 1960 et 2000).

Que conclure de tout cela ? Que l'humanité a fait littéralement explosion sous le poids de la convoitise sexuelle, et qu'elle n'a proliféré que pour la mort. En effet non seulement elle a été frappée par les fléaux de la nature, qui n'ont fait que peu de victimes, toutes proportions gardées, mais le plus grand des fléaux est sans contredit la sottise doublée de la paresse, car les générateurs ont engendré en sachant très bien qu'ils n'auraient jamais les ressources nécessaires pour nourrir et élever les êtres nouveaux qu'ils appelaient à la vie. Bien mieux, l'humanité a agi positivement à toutes les époques, pour enrayer l'explosion démographique. Le problème de la limitation des naissances n'est pas nouveau, il est vieux comme le monde. Ce qui est nouveau c'est qu'il se pose aujourd'hui à l'échelle planétaire. Il était résolu autrefois par l'infanticide sacrificiel : on faisait passer « aux dieux infernaux » les nouveau-nés en grand nombre. Coutume hélas nécessaire pour éviter la famine ou la disette, mais violemment combattue par les Prophètes en Israël. Les païens n'avaient pas ces scrupules : à Athènes, la cité policée s'il en fut, on abandonnait aux bêtes sauvages 50% des petits garçons dès la naissance et 80% des petites filles. Autant de bouches à nourrir en moins. Chez les Romains, le Paterfamilias avait droit de vie et de mort sur tous les enfants qui voyaient le jour dans sa maison, qu'ils soient ses propres « liberi » ou les rejetons de ses esclaves. Il fallait maintenir coûte que coûte la Villa romaine avec un effectif convenable calculé suivant les ressources des terres, compte tenu des possibilités de la main-d'œuvre. Les réserves de blé, de vin, d'huile, de fourrages pour les animaux restaient limitées, et chacun savait que la famine, dont le spectre planait toujours à l'horizon, équivalait à la mort de tous, en quelques semaines. Comme sur un navire en perdition, l'humanité a toujours rationné ses vivres, les plus forts ont éliminé les plus faibles, donc les enfants, pour s'assurer d'un lendemain toujours nécessaire. Jamais les hommes n'ont travaillé par vertu, mais par nécessité. Il a été plus confortable pour les riches de faire travailler les pauvres à leur profit personnel. Jamais l'on n'a défriché, ni labouré, ni planté par amour du travail bien fait et par désintéressement ; dans l'ancien monde c'est toujours le fouet qui a actionné la bêche et la pioche par l'intermédiaire du dos et des bras des esclaves. Ce n'est qu'à l'ère chrétienne et surtout à l'arrivée des moines mérovingiens que de larges plaines ont été rendus cultivables pour le froment, l'orge, le seigle, la vigne. Auparavant seule la peur de mourir de faim a aiguillonné les maîtres, les propriétaires fonciers, les chefs de provinces ou d'États pour plier sous le joug non seulement les bœufs mais les hommes, afin d'arracher à la glèbe ingrate la pitance des moins malheureux. L'humanité s'est toujours traînée avec une proportion effrayante de mendiants, de malades, de prisonniers condamnés aux travaux forcés, de mineurs enfermés à vie dans les entrailles de la terre.

C'est pourquoi les peuples violents, pillards, insatiables, intraitables, ravageurs, tenaillés par la faim, excités par la convoitise, n'ont jamais cessé d'envahir, d'assiéger, de franchir les frontières et de violer les traités, afin de manger à leur saoul, au moins une fois, et de jouir de l'orgie qui est comme la couronne des victoires sanglantes. Le nerf des civilisations charnelles, et elles le sont toutes, n'est autres que le cri du Gaulois Brennus : « Vae victis », « malheur aux vaincus ». Après 17 siècles de christianisme, l'élite de la noblesse française se battait en duel pour des mesquineries, des futilités de vêtements ou de perruques, sur le parvis de Notre-Dame. Et tout le monde trouvait cela très bien. Un auteur chrétien écrivit même une tragédie où le héros était porté aux nues pour avoir tué par vengeance le père de sa fiancée. Tout le monde applaudissait. Après 18 siècles de civilisation chrétienne le Pape conféra le sacre impérial à un bandit qui avait mis sur pied une armée d'un demi-million d'hommes pour ensanglanter toutes les plaines de l'Europe. Il y eut même un « concordat » entre ce dément et l'Église du Christ, et tout le monde trouva cela très bien. Après 19 siècles de civilisation chrétienne, de part et d'autre du Rhin, les Évêques de l'Église exhortèrent pareillement leurs fidèles à prendre hardiment les armes – et quelles armes ! – et à exterminer Français et Allemands au nom de leurs fétiches respectifs, drapeaux aux couleurs différentes. Tout le monde crut devoir faire son devoir en se ruant à l'homicide. Assurément les galériens qui ramèrent pour la gloire d'Antoine ou d'Auguste furent infiniment moins malheureux que les poilus de 14 ! Ils n'ont pas connu la mitraille, ni

les bombardements, ni les gaz asphyxiants ! Qu'en sera-t-il après 20 siècles de civilisation chrétienne ? Si elle demeure charnelle, comme elle l'est encore aujourd'hui, il y a tout lieu de croire qu'elle suscitera et dégustera le déluge de feu qu'elle a si soigneusement préparé et qu'elle tient en réserve dans ses arsenaux. Nous sommes donc obligés d'admettre que le « monde entier gît sous l'empire du Mauvais » puisque ceux mêmes qui ont professé que Jésus est fils de Dieu n'ont pas su tirer de la doctrine de leur Maître le moyen de se libérer du pacte diabolique.

Faut-il donc au nom de la morale chrétienne » comme on l'a fait jusqu'ici, tenter d'adoucir les mœurs, prêcher la discipline et l'entraide fraternelle parmi les soldats du contingent, favoriser les vertus domestiques, le sens du devoir, le sens du travail bien fait (quand c'est un obus par exemple) afin que les enfants appelés à la vie dans les familles nombreuses, à l'ombre des clochers, colorés vaguement de quelques lueurs de catéchisme dans les salles paroissiales, deviennent à leur tour d'honnêtes pères et mères de famille, zélés pour la lutte sociale, et voient enfin leurs propres enfants souffrir, gémir, pleurer, être mobilisés, faits prisonniers, se tordre de douleur sous la torture, ou enfermés comme malades, débiles ou déments sur cette terre de misère ? Idéal louable, certes, que celui d'affronter les tribulations de la chair héroïquement, tout en tâchant d'améliorer par une morale exigeante, des lois justes, une police sévère, une culture aussi largement répandue que possible, la « condition humaine ». Mais, suffit-il d'améliorer ? Le Christ nous demande-t-il seulement d'améliorer la cité terrestre ? Le Royaume de Dieu qu'il annonçait et qu'il envoyait ses disciples prêcher, est-ce seulement un « monde meilleur » ? Le royaume de Dieu, certes, est tout à fait transcendant à l'ordre humain ici-bas constitué par la programmation chromosomique. N'est-il pas évident que les résultats partiels, localisés, restent précaires et fragiles ? Sous le vent des idolâtries, sans cesse renaissantes sous des masques toujours nouveaux, tout ce que l'on croyait solide s'écroule comme du plâtre mouillé, fond comme neige au soleil. Ne parle-t-on pas, sur cette vieille « terre de chrétienté », dans tout l'Occident, de « déchristianisation » ? Alors que va-t-il rester ? L'athéisme qui envahit la société et les mœurs, qui imprègne les mentalités, prépare les voies de l'État totalitaire qui va organiser la fourmilière humaine dans le nivellement le plus hideusement démocratique universel. Le genre humain socialiste, enfin délivré, pensent-ils, de toute « superstition religieuse », dépouillé définitivement de toute action de grâce, où tous les ventres seront repus et tous les cerveaux lavés, ne pourra pas échapper au problème fondamental de la génération. Ce que le Paterfamilias faisait pour sa maison, le dictateur universel le fera pour toute la planète, limitant par décrets, poisons et camps d'extermination, le nombre des humains aux limites exactes, précisées par ordinateurs, des ressources agricoles des 5 continents. Par l'avortement et la contraception, et l'euthanasie, de tous ceux qui pourraient devenir une charge inutile, un Comité de Salut Public International maintiendra le standard de vie des travailleurs, des fonctionnaires et des policiers dans les normes que peuvent permettre les stocks de céréales et de matières protéiques.

De telles perspectives, les seuls qui soient dans la logique rigoureuse de l'ordre charnel, ne sont ni attrayantes, ni désirables ; elles exhalent l'odeur écoeurante de l'ennui et de la puanteur de l'épouvante. Elles aboutissent à la désespérance, ou mieux, à cet « A quoi bon ? » de tous les sages, qui bien avant l'Ère chrétienne ont exprimé la vanité et la poursuite du vent de toute entreprise humaine. L'Ecclésiaste ne se faisait plus aucune illusion sur la capacité du juste aussi bien que de l'impie, du sage aussi bien que du fou, d'échapper à la tentation du désespoir.

Certes si le socialisme universel veut bien accepter la vieille théorie de l'immortalité de l'âme, les fils d'Adam pourront, comme par le passé, se consoler dans la perspective d'un autre monde meilleur après la mort. Mais si la mort seule peut nous introduire dans ce monde-là, pourquoi ne pas mourir tout de suite ? Et si l'on ne se réfère plus à la morale chrétienne, ni aux commandements de Dieu, qui peut empêcher l'État, celui ou ceux qui le représentent, de provoquer l'homicide

systématique, non seulement des indésirables, des suspects, des malades incurables, des vieillards, des débiles, des incapables, des femmes stériles mais aussi pourquoi pas des bien portants, des honnêtes gens, et finalement des tous les citoyens, globalement. C'est d'ailleurs précisément ce que les États démocratiques préparent activement grâce à leurs ingénieurs atomistes et leurs experts militaires. Mais l'on peut imaginer aussi que l'État soit représenté par des hommes sans aucune conscience, ou même dénués de raison, qui, par l'ambition et la folie du pouvoir pourront éventuellement provoquer des purges considérables dans des tranches de la population, clergé, noblesse, bourgeoisie, Juifs ou non-Juifs... Et cela s'est déjà produit à grande échelle. Et qui peut nous assurer que les survivants à tant de liquidations politiques ne finiront pas par s'exterminer les uns les autres, non plus pour des prétextes de parti ou de doctrine, mais simplement par goût du sang versé et par la liturgie diabolique de la torture. Cela aussi, hélas, c'est déjà vu. Jésus lui-même, et les martyrs qui l'ont suivi, en demeurent les illustres victimes.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses hautement probables, puisque déjà réalisées, en tous lieux, en tous pays, nous sommes certains d'une chose, c'est que nous touchons le fond de l'abîme. Les tares génétiques se multiplient, indélébiles et héréditaires ; aucune médecine, aucune éducation spécialisée ne peut rendre l'intégrité corporelle ou l'usage de la raison. Des milliers de gens s'effondrent dans des dépressions nerveuses de tout genre, contre lesquelles des armées de psychiatres, de neuropathes, de psychanalystes demeurent impuissantes, quand ces gens-là ne sont pas eux-mêmes largement touchés par le mal qu'ils tentent d'enrayer chez leurs clients. Si la génération demeure ce qu'elle est, ces maux vont se multiplier en progression géométrique. La pollution intellectuelle et morale des jeunes générations s'accroît plus vite encore que celle de l'air et de l'eau. Nous voyons des bandits faire la loi, et tenir en respect des États puissants, armés d'avions de bombardement, de tanks, de missiles en tous genres, malgré la menace des polices entraînées et astucieuses. Un commando de demi-fous armés de pistolets, séquestre des otages puis s'enfuit les poches pleines de dollars, de francs, de lires, de livres... non sans s'être rendu célèbre par les ondes de la télévision en tenant en haleine le monde entier. Le terrorisme se moque des lois. A quand le chantage à la bombe atomique ou au plutonium ? Il semble que certains êtres humains soient aujourd'hui déchus jusqu'à l'effondrement intérieur total, c'est-à-dire jusqu'à la perte du sens de l'obligation morale, lequel, jusqu'ici assurait même aux criminels et aux souteneurs, un reste de dignité. Aujourd'hui les détenus font la loi dans les prisons, les écoliers dictent leurs devoirs aux maîtres, quelques grévistes mécontents et intrigants, se postent aux charnières de la manufacture et de l'économie, paralysant tout un pays, affamant sa population, et vont transformer bientôt, par la panique et la misère, toute la société en un coupe-gorge. C'est ainsi que la sentence « mourant tu mourras » s'applique elle-même aussi en progression géométrique dans la proportion même où la chair humaine augmente en volume et en rapacité.

Tout ce que nous pouvons espérer c'est que les structures de la société humaine, dans les différents États du monde, tiennent vaille que vaille, jusqu'au retour du Seigneur. Viendra-t-il bientôt ? C'est là notre seule espérance. C'est alors que la Majesté du Fils de Dieu, à elle seule, écrasera de honte et de confusion cette « génération adultère et pécheresse » pitoyable et misérable, qui, ayant échappé à la Paternité de Dieu le Père n'est plus qu'une créature gisante et mourante, privée de l'Esprit de Sainteté et de Vie. Dans la lumière de la vérité apportée par la gloire du Fils de l'homme, elle perdra ses dernières illusions hypocrites, elle laissera enfin tomber ses masques et ses fards, et aussi ses vêtements, ses uniformes, ses oripeaux et ses loques. Et ce qui resplendira dans la gloire du Seigneur revenant comme Juge et comme Roi, c'est ce que nous avons déjà reçu dans l'Évangile éternel, dans cette Bonne Nouvelle, qui, pour l'instant, reste lettre morte, pour la bonne raison qu'elle n'est ni reçue, ni comprise, ni appliquée.

Fin du chapitre 9

A vrai dire, quoique la mort ait régné d'Adam à Moïse, de Moïse à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à nos jours, tout n'a pas été mauvais dans la génération charnelle des fils d'Adam. C'est bien effectivement l'expérimentation du bien et du mal que nous avons faite, à notre détriment, mais aussi pour notre instruction. Nous déplorons en effet la perte inimaginable que représente la mort de milliards d'êtres humains, la ruine de nombreuses civilisations, la destruction presque totale du patrimoine de vérité, d'expression, de culture contenu dans les langues, qui après s'être dispersées et grandement appauvries, ont disparu complètement. En effet, nous pourrions faire des conjonctures fort intéressantes sur la disparition des vocables racines de la langue sacrée, l'hébreu, et de ses formes grammaticales, en comparant ce qu'il en reste aujourd'hui dans l'Écriture par rapport aux possibilités d'expression.¹ La Révélation primitive devrait être enterrée depuis longtemps, si Dieu n'avait suscité par son intervention personnelle dans l'Histoire des prophètes, des sages, des scribes et des docteurs pour maintenir les éléments fondamentaux de la Foi. Heureusement cette Foi, patrimoine d'Israël, a atteint sa perfection dans la lignée de David, ce qui a permis à la Trinité Sainte de réaliser son Dessein premier et éternel, en apportant par la venue en notre chair du Fils unique de Dieu, du Monogène, du Verbe éternel, la contradiction magistrale à la génération adultère et profane, pécheresse. Dès la naissance, dès la conception de Jésus, nous avons en effet la « Rédemption ». L'Église le chante pour les fêtes de la Nativité ; ainsi dès la vigile elle proclame : « Demain vous verrez le Seigneur, et elle sera détruite l'iniquité de la terre ». Et aux 2^{ème} vêpres de cette même fête, elle chante : « C'est lui qui délivrera Israël de toutes ses fautes », car c'est le nom même de Jésus qui signifie cela : « Tu l'appelleras Jésus, car il vient délivrer le peuple de ses péchés ».

Est-ce à dire que la Rédemption découle de l'Incarnation ? Sans aucun doute. Les chrétiens d'aujourd'hui pensent habituellement que la Rédemption vient du sang précieux de Jésus versé sur la Croix. Ils n'ont pas tort. Cela est vrai. Car c'est bien en assumant la mort à notre place que Jésus notre Sauveur a satisfait pleinement à la Justice divine. Il a réparé l'outrage fait à la Sainteté de Dieu par le péché de l'homme et de la femme, « la trinité créée ». Toutefois, pourquoi la Croix a-t-elle été dressée sur le monde ? De qui est-elle l'ouvrage ? Certes « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique ». Mais il le fit, en quelque sorte, à contre-cœur, tout comme Abraham acceptait à contre-cœur d'immoler son fils Isaac sur la montagne sainte de l'Horeb. A vrai dire, si la démonstration de la Vérité faite par Dieu le Verbe dès le moment de son Incarnation avait été acceptée et comprise par le peuple juif, - qui était préparé à cette acceptation par Moïse et les Prophètes, - ils auraient eu la pleine Rédemption en revenant tout simplement, comme Marie et Joseph l'ont fait, à la Pensée éternelle de la Sainte Trinité. Bien loin alors de dresser la Croix pour le Messie-Sauveur, ils l'auraient accueilli avec enthousiasme, ils auraient librement et pleinement accepté tout son enseignement, ils seraient entrés dans l'intelligence de son Mystère, ils auraient vu que Marie, femme parmi les femmes d'Israël, avait réussi pleinement, là où les autres avaient échoué ; et quittant alors l'alliance provisoire de Moïse, ils seraient revenus à l'Alliance virginale, eucharistique et éternelle. Ils auraient mis fin à cette génération procédant de la foi, laissant à l'Esprit de Sainteté, vivifiant et créateur, l'initiative de la vie. Ils seraient ainsi passé de la reproduction animale et légale à la véritable procréation par laquelle la trinité créée, unie dans un amour véritable, est élevée à une paternité et une maternité transcendante. Ils seraient passés du culte symbolique, qui se déroulait auprès du Saint des Saints

¹ - Travail fait par ailleurs. Les quelques 600 vocables-racines qui subsistent dans l'hébreu biblique ne représente que le 20^{ème} des verbes que l'on peut former en groupant les 23 consonnes 3 par 3. En éliminant les verbes de 3 consonnes identiques, on obtient $23^3 - 23$, soit 12 144 verbes. La disparition des formes grammaticales est plus considérable encore.

fermé par le voile, au culte en Esprit et en Vérité dans ce temple qui n'est autre que le corps, et dont le sanctuaire très saint, non fait de main d'homme, n'est autre que l'utérus virginal fermé, lui aussi, par le voile de l'hymen. Ils auraient laissé leurs sacrifices sanglants et inutiles, expiatoires du sang versé dans le viol et la naissance pour accéder au sacrifice non sanglant et vraiment agréable à Dieu, celui de la paternité et de la maternité charnelles.

Cette hypothèse, hélas, de la pleine conversion du peuple élu, à la Parole de son Messie-Sauveur, demeure une hypothèse non réalisée... Il est vain de faire des hypothèses en histoire ; si nous nous permettons de la faire en passant, c'est pour mieux saisir en quoi a consisté l'Évangile fondamental, la Bonne Nouvelle essentielle, celle très précisément qui nous sauve lorsqu'elle est acceptée, mais qui, hélas, a été refusée, par le peuple choisi pour la recevoir. L'expression permanente de ce refus dramatique et désastreux du peuple juif reste, jusqu'à nos jours, la Croix dressée aux portes de Jérusalem signe de l'opprobre jeté sur Celui qui y fut cloué comme blasphémateur parce qu'il se disait Fils de Dieu !...

Pourquoi en effet les Juifs ont-ils exécuté Jésus ? Pourquoi l'ont-ils condamné ? Du point de vue de la loi positive, ils ne trouvèrent aucun grief contre lui... « Qui d'entre vous me convainc de péché ? » leur lançait-il comme un défi. Ce défi n'a jamais été relevé. Aucun témoin n'a pu être trouvé pour charger Jésus d'une faute quelconque. Mais le seul chef d'accusation fut proposé par Caïphe, le grand-prêtre : « Je t'adjure de nous dire si tu es le Fils de Dieu ». Et comme Jésus l'affirmait avec serment, prophétisant même sa gloire future auprès du Père, il fut condamné comme blasphémateur. « Vous avez tous entendu le blasphème ? Que vous en semble ? Et tous s'écrièrent : - Il mérite la mort ». Jamais procès ne fut plus rapide. Quelques minutes... Aucune plaidoirie, aucune délibération, aucun considérant, aucun acte officiel du Tribunal, aucun enregistrement de greffier... Nous sommes donc bien fixés par le témoignage incontestable des Évangélistes : c'est là le seul grief qui fut retenu contre le Seigneur : sa prétention à la filiation divine.

C'est ainsi que Jésus, seul à être fils de Dieu, parce qu'il fut conçu par l'Esprit de Sainteté dans l'utérus fermé d'une maman vierge, se dresse comme signe de contradiction vivante opposée à toute la race d'Adam. Non seulement à ces fils d'Adam dispersés en d'innombrables nations, peuples et races et langues, sur toute la surface de la Terre, mais à cette Race particulièrement choisie avec laquelle Dieu fit alliance pendant deux millénaires. Certes, les prophéties et les rites sacrificiels de la Loi auraient dû guider les scribes et les pharisiens vers l'intelligence de la Vérité manifestée en Jésus ! Il n'en fut rien. Aveuglement inimaginable ! Bien mieux, interprétant à contre-sens cette Loi qui aurait dû les convaincre de péché, les placer dans la défiance vis-à-vis d'eux-mêmes, les hommes religieux les plus remarquables de ce temps-là s'appuyaient sur la seule justice légale qui découlait de leurs observances. Ils n'avaient encore qu'une conscience d'adolescents. Ils étaient par ailleurs tellement résignés au péché et à la mort qu'ils ont rejeté Celui qui était de la part du Père, la Grâce et la Justice vivantes, qui enlevait manifestement les péchés aussi facilement qu'il relevait les paralytiques, et même ressuscitait les morts, et qui leur promettait, par la foi en son Nom, la vie impérissable et éternelle.

Il est évident qu'ils auraient tout accepté de Jésus : ils pouvaient l'accepter comme docteur, comme prophète, comme Messie et comme Roi d'Israël... C'est sur le seul point de sa filiation divine qu'ils ont trébuché. Et c'était bien là le point essentiel... (sans parler de la jalousie qui les animait). Mais pour accepter ce point-là, il aurait fallu qu'ils mettent en contestation cette génération charnelle dont ils étaient le fruit, et qu'ils aient fermement l'intention de prolonger dans leurs enfants et les enfants de leurs enfants, jusqu'à la Nième génération. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants... » les circonstances où fut prononcée cette parole sont singulièrement significatives ! Ne portaient-ils pas dans leur chair le signe de la circoncision, signe confié aux pères pour rappeler la pérennité de l'Alliance

de Dieu avec la race choisie entre toutes ? N'avaient-ils pas, par les Prophètes, l'assurance qu'Israël recevrait l'héritage du monde et les richesses des Nations ? Que Jérusalem serait la capitale de l'univers ? N'avaient-ils pas l'appui des préceptes vénérables, le secours des sacrifices, par lesquels Dieu avait consenti à pardonner les péchés du peuple et à lui garder inlassablement sa faveur ? Mais si un homme arrive en se disant issu d'une génération transcendante qui le rattache directement à Dieu, le Créateur du Ciel et de la Terre, s'il a l'audace de se dire son fils, de l'appeler son Père, alors que deviennent les prérogatives attachées à l'élection d'Israël et à la Loi mosaïque ?

Il était évidemment difficile aux Juifs d'admettre que la génération qui assurait la pérennité et la fierté de leur race n'était que provisoire. Impossible pour eux d'admettre que cette génération était entachée d'une faute et qu'elle reproduisait la transgression d'Adam, à laquelle la mort était liée comme une conséquence redoutable, châtement qui manifeste la colère et l'indignation de Dieu. Voilà pourquoi ils détruisirent en Jésus le Temple véritable et tentèrent de conserver leur temple provisoire, fait de main d'homme. Ce temple, en effet, représentait toute l'ordonnance mosaïque, il était la gloire de leur race et de leur nation. Et Jésus avait parlé de le détruire !... Quelle insulte ! ... Ils ne voyaient pas, hélas, en Jésus un Temple infiniment plus précieux, non pas symbolique et provisoire, mais réel et éternel. Et ils auraient pu accéder à cette acceptation qui les eût sauvés que s'ils avaient pu mesurer le caractère pédagogique, donc limité dans le temps et dans l'espace, adapté à des adolescents, de toute l'Ancienne Alliance, dans laquelle ils mettaient toute leur assurance.

oooo

Le premier livre de l'Écriture est une Genèse. Le premier mot de Nouveau Testament, le titre même du Nouveau Testament est : « Livre de la genèse de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham... »

Deux genèses procèdent de deux alliances ; deux genèses engendrent deux types d'humanité. A vrai dire, nous n'aurions pas besoin de l'Écriture pour savoir quel est le type d'humanité qu'a produit cette genèse charnelle qui a transgressé l'Alliance virginale, puisque c'est là notre expérience quotidienne. Mais l'Écriture nous est donnée comme un miroir pour nous révéler nos taches et nos rides. Qu'a donc donné cette première genèse des fils d'Adam ? Le premier-né fut Caïn qui tua son frère. Vient ensuite cette lignée de Caïn qui prolifère rapidement jusqu'à cette civilisation urbaine où « toute chair a corrompu sa voie », et dont Dieu disait : « Je me repens de les avoir créés ». Et il envoya sur eux le déluge. Toutefois après avoir engendré Caïn, fruit de la convoitise (Caïn = j'ai possédé), Ève, nous dit l'Écriture, « dépassa la génération », et elle enfanta Seth, duquel sont issus les Patriarches qui n'étaient point pressés d'engendrer ni de mourir, et qui gardaient assurément les éléments essentiels de la Révélation primitive. Parmi eux, Hénoch obtint la pleine justice. Leur longévité n'est étonnante qu'aux pécheurs que nous sommes ; en fait, ils se rapprochaient de la durée véritable de la vie humaine sur la terre, qui, primitivement, était de mille ans. Ne faut-il pas au moins mille ans pour connaître quelque chose de la Création de Dieu et acquérir la Sagesse ? Noé échappa au Déluge, et de lui sortit Abraham, que Dieu arracha à l'idolâtrie renaissante de Chaldée. Il s'en alla, obéissant à la Voix de Dieu, vers un pays qu'il ne connaissait pas, recevant de son Créateur cet idéal de sainteté : « Marche devant ma Face et sois parfait ».

Quoique les patriarches aient gardé quelque chose de la Révélation divine, par le fait même de leur langage encore non corrompu, ou moins corrompu que dans la lignée de Caïn, ils furent tous, sauf Hénoch, frappés par la mort. Tous engendrèrent selon la chair des fils et des filles ; il n'est dit d'aucun d'eux qu'il engendra selon l'Esprit de Dieu. Et si Hénoch est parvenu à la pleine justice, c'est sans doute dans un âge respectable, puisqu'il fut enlevé à 365 ans. Il fut donc le premier à être « justifié par la foi », comme l'enseigne l'Épître aux Hébreux (11/5). Quant à Abraham, l'Écriture nous a heureusement

gardé les éléments essentiels de son histoire, qui gravite autour du problème de la génération. Sa foi en Dieu était en effet liée à la promesse d'une postérité « nombreuse comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer ». Et pourtant paradoxe étrange, Sarah, sa femme, était stérile et ne pouvait lui donner d'héritier ! Il se fiait à Dieu cependant, gardant les yeux fixés sur cette promesse, alors que ses années s'écoulaient sans aucun résultat. A vrai dire, Dieu l'assistait constamment : victoire sur ses ennemis, prospérité étonnante de sa maison, tout cela lui manifestait sa faveur, de même la protection qu'il recevait de lui tout au long de ses voyages ; mais après cette longue familiarité dans les solitudes avec Celui qui régit les astres, les vents, les nuages, qui modèle les rochers et les dunes, il posa enfin, à l'âge de 99 ans, l'acte de foi qui le justifia vraiment aux yeux de Dieu. Il était bien avéré à cette époque que Sarah, stérile durant toute sa vie, le serait encore bien davantage dans sa vieillesse. Elle avait 90 ans. Et lui-même qui avait eu de nombreux enfants avec ses concubines, ne pouvait plus rien espérer de sa vigueur virile : « son corps était mort », nous dit l'Écriture. Il était donc réduit à l'impossibilité complète d'avoir un fils de son sang et héritier de son nom. Et c'est lorsque cette impossibilité organique et biologique fut bien établie que Dieu lui renouvela sa promesse, en en précisant la date de l'accomplissement : « L'an prochain, Sarah, ta femme, aura un fils ». Il crut. Il crut que Dieu pourrait prendre directement l'initiative de la vie dans le sein stérile et mort de son épouse. Et c'est alors qu'il posa l'acte de foi qui le justifia devant Dieu, comme Paul l'enseigne explicitement dans le ch.4 de l'Épître aux Romains.

A vrai dire, il ne fut pas justifié pleinement, puisqu'il avait forniqué avec Tamar, sans parler de ses concubines ; il fut frappé par la mort. Il lui manquait, pour atteindre la pleine justice, d'avoir enfanté saintement, dans le respect de l'Alliance virginale. Abraham, comme tous ses pères, avaient transgressé la première et éternelle Alliance. Toutefois, il était engagé dans la voie de la justice, en admettant enfin que l'initiative de la vie appartient à Dieu. Et sa justice fut éprouvée et confirmée, notamment dans cette page admirable qui nous raconte comment il n'hésita pas à offrir son fils unique, celui qu'il aimait, en sacrifice à Dieu. Et l'Écriture nous explique le sens de cette étrange épreuve : tout d'abord sa foi alla jusqu'à croire que Dieu est capable de ressusciter les morts ; et ensuite en offrant lui-même ce fils qu'il avait reçu directement de Dieu, il réalisait par avance et comme en figure, ce que Dieu lui-même ferait un jour pour la Rédemption du genre humain. Et c'est à ce moment-là, sans aucun doute, qu'il « vit le jour du Seigneur Jésus », comprenant qu'un vrai fils de Dieu serait immolé comme victime. » Dieu lui-même procurera la victime... » confiait-il à son fils Isaac qui marchait sous le bois du sacrifice.

Nous voyons donc les deux points sur lesquels la foi d'Abraham est nettement engagée dans la voie de la Justice ; il croit que Dieu peut provoquer une conception miraculeuse dans le sein stérile de Sarah avancée en âge - et saint Paul précise qu'Isaac « était de l'Esprit » (Gal.3/29) – donc que Dieu, dans le domaine de la vie est maître de l'impossible. Il croit ensuite que Dieu peut ressusciter les morts. Les deux actes de foi sont complémentaires : Dieu peut rendre vivant un sein stérile et il peut aussi rendre la vie à un cadavre.

Nous sommes ainsi engagés vers l'acte de la Foi parfaite, qui, en un sens est moins difficile que celui que posa Abraham. Car l'acte de la foi parfaite consiste à croire que Dieu peut appeler la vie dans le sein de la femme créée vierge ; et qu'il se réserve dans ce sanctuaire vivant l'initiative de la vie ; et que par suite, l'être ainsi conçu saintement et virginale ne tombera plus sous la sentence de la mort (à moins qu'étant devenu adulte et libre, il ne transgresse à son tour l'alliance virginale dont il est le fruit). C'est pourquoi celle qui a la première posé cet acte de foi, conçut saintement, enfanta sans douleur et fut enlevée dans la gloire. Rien de plus logique, rien de plus simple. Il suffit de ne point commettre le péché de génération et de poser positivement l'acte de foi par rapport à la Paternité

toute puissante de Dieu, afin d'échapper aux sentences qui portent sur le péché et uniquement sur le péché, et non point sur la nature humaine.

C'est ainsi que le peuple « choisi », le peuple « élu », Israël, dont l'histoire va témoigner désormais de l'intervention personnelle de Dieu en vue du Salut des hommes, a pour origine, en Abraham, un acte de foi, en Sarah un miracle, en Isaac un enfant « de l'Esprit ». Ce point est d'une importance extrême. Et l'histoire d'Isaac témoigne en effet de sa douceur véritablement évangélique, puisque, bien loin de répondre à l'offense par l'offense, au méfait par le méfait, il ne renonça jamais à faire du bien, même à ses ennemis, en aménageant, par des puits qu'il n'en cessa jamais de creuser, la terre de Canaan afin de la rendre habitable.

Toutefois Isaac n'est pas revenu à l'alliance virginale première. Ses fils Jacob et Ésaü, quoique nés d'une manière miraculeuse puisque Rébecca était stérile, furent néanmoins le fruit de la semence d'Isaac (au moins Ésaü). Et c'est pourquoi ces deux hommes ressemblent étrangement, dans toute leur histoire, à Caïn et Abel. Ésaü comme Caïn, était envieux de son frère et chercha à le tuer ; malgré l'habileté toute généreuse de ce dernier, jamais la haine ne s'éteignit dans son cœur. Ensuite les descendants se firent des guerres perpétuelles, comme cela se voit encore aujourd'hui. La vie déplorable d'Ésaü, qui faisait la désolation de ses parents, montre assez qu'il en portait en lui toutes les tendances charnelles liées au péché de génération.

Jacob était sans doute génétiquement mieux conditionné, quoique jumeau d'Ésaü. Doux et paisible, il était manifestement marqué par Dieu pour recevoir la bénédiction patriarcale. Il l'obtint par le subterfuge que l'on sait, en se faisant passer pour son frère Ésaü. Rébecca avait agencé ce stratagème, et Isaac, manifestement, ne fut pas entièrement dupe. Il feignit de l'être. Il voulait tenir compte de la réalité, à savoir la vocation manifeste de Jacob, sans toutefois contrevenir ouvertement à la légalité, à savoir le droit d'aînesse. C'était donc déjà le conflit entre la Foi et la Loi. Mais si Jacob reçut la bénédiction, qui se manifestait par une prospérité abondante de ses troupeaux et une fécondité remarquable de ses femmes, - 12 garçons, sans compter les filles dont l'Écriture ne retient qu'une seule, Dina – il connut aussi l'amertume du père humilié. En effet, il eut vivement à souffrir de la violence étrange de Siméon, de son esprit de vengeance, et surtout de la jalousie homicide de ses dix premiers fils qui livrèrent Joseph, son fils de Rachel, qu'il aimait, conçu miraculeusement, en le vendant aux Madianites, faisant croire à son père qu'une bête l'avait dévoré. Pendant plus de trente ans, toute la famille vécut ainsi sous le poids de ce mensonge qui ne cessait de faire couler les larmes de Jacob. Étrange vie de famille !...

C'est ainsi que nous sommes instruits des avatars de cette redoutable génération charnelle, même à l'intérieur du peuple de Dieu ! La Genèse se termine sur l'histoire de Joseph promu intendant du Pharaon, par l'action merveilleuse de la divine Providence. Il met ses frères à l'épreuve jusqu'à retenir Benjamin, auprès de lui, et ne se fait reconnaître que lorsqu'il est assuré que ses aînés n'ont plus à l'égard de son cadet les mêmes sentiments homicides dont il fut victime. Tout le monde se trouve ainsi réconcilié dans la prospérité royale de l'Égypte... Les années passent. Jacob vieillit, il meurt : la sentence demeure. Elle demeurera aussi pour ses fils, qui en plus de la mortalité, subirent la captivité pendant environ 400 ans, jusqu'au temps de Moïse.

Il ne saurait être question, évidemment, d'expliquer ici toute l'Écriture. Retenons seulement ce que Paul résume d'un trait : « Leurs cadavres jonchèrent le désert... » Et pourtant ils avaient sous les yeux la gloire de Dieu, manifestée en Moïse ; ils avaient la Révélation du Sinaï. Ils avaient l'Arche de l'Alliance, ils avaient le Rocher qui leur donnait l'eau miraculeuse, et la manne, miracle perpétuel. Et cependant, « ils n'ont pas cru ». Leur incrédulité a été sanctionnée par la mort, toujours la même.

N'ont-ils pas cru à Moïse ? Si, d'une certaine manière, puisqu'ils l'ont suivi. Mais leur foi en Yahvé, Créateur du ciel et de la terre, Maître de l'Histoire, ne s'est jamais élevée à cette foi exemplaire d'Abraham qui crut que Dieu pouvait susciter la vie dans le sein stérile. Elle ne s'est pas élevée non plus à cet acte de foi si simple qui consiste à admettre que Celui qui a fait le ciel et la terre, qui peut secouer la terre, se manifester dans le feu et l'ouragan, écarter les eaux de la mer, arrêter le cours des astres, faire jaillir des eaux dans les cailloux, peut susciter directement la vie dans le sein fermé par ses mains. C'est cependant cela qui était signifié en permanence dans la « Tente de réunion », avec son Saint des Saints, pendant l'histoire de Juges, celles de Rois, malgré l'intervention des Anges (comme pour la naissance de Samson), malgré Samuel, né miraculeusement lui aussi, malgré les Prophètes, malgré l'oracle d'Isaïe devant le roi Achaz, malgré les pleurs de Jérémie sur le péché et la ruine de Jérusalem, malgré les Sages, malgré cette charte de sainteté qu'on lit dans le livre de Ben Sirah, dans celui de Tobie, dans celui de Job... malgré la foi d'Esther ou de Judith, personne ne posa l'Acte de foi qui eût entraîné la vraie Justice de la créature humaine aux yeux de son Créateur.

Jusqu'à Marie.

C'est pourquoi saint Matthieu, dans la première page de son Évangile, résume toute cette histoire où régna la mort, en 42 générations de péché. En effet, et nous pouvons là encore nous livrer à un calcul, en faisant l'hypothèse qu'en Israël chaque femme avait en moyenne 4 enfants ; nous sommes certes très en-dessous de la réalité. Or en 42 générations, d'Abraham à Marie, le peuple hébreu aurait dû compter plus de 4000 milliards de représentants parmi les contemporains du Christ. Il n'en était pas ainsi, évidemment. La mort a régné, terrifiante. Au début de l'ère chrétienne, les Juifs n'étaient certainement pas plus nombreux qu'aujourd'hui. En totalisant ceux qui vivaient en Palestine et ceux de la Dispersion déjà forte à cette époque, avançons le nombre de 20 millions pour être assurément au-dessus de la réalité. Or le rapport de 20 millions à 4000 milliards, est de 1 sur 2 millions. Ce qui signifie qu'un seul individu a eu la chance de survivre sur deux millions qui sont morts. « La mort a régné d'Abraham à Jésus-Christ... » même chez le peuple élu ! Ce peuple qui, contrairement à tous les autres, a néanmoins gardé son sang, sa religion, sa culture, et sa langue, tout en étant continuellement battu, décimé, déporté, assiégé, par des nations terriblement plus puissantes que lui. A vrai dire, la mort n'a pas exterminé 4000 milliards d'adultes, mais elle a fauché à chaque génération des millions et des millions d'enfants qui n'ont pas pu se reproduire et n'ont laissé ni trace, ni nom, qui n'ont rien développé de leurs talents ou de leur génie, qu'ils devaient assurément porter en eux-mêmes.

C'est donc la même loi générale qui frappa le peuple d'Israël, tout aussi bien que les autres peuples. Elle est formulée par le prophète non pas d'une manière mathématique, mais d'une manière poétique et poignante. Et cette loi est reprise par saint Pierre avec une immense émotion lorsqu'il met en opposition, dans sa 1^{ère} Épître, cette prolifération charnelle « folie transmise par les pères », avec la génération sainte du Christ, incarnant la Parole vivante et non corruptible de Dieu :

*« Toute chair est comme l'herbe, dit-il, citant le prophète,
« et toute sa grâce comme la fleur des champs ;
« l'herbe sèche, la fleur se fane...*

Et le prophète Isaïe ajoutait ici, pour qu'il n'y ait aucune équivoque : « L'herbe c'est le peuple... » Il s'agit donc bien de la chair humaine et de sa propagation hâtive, saisonnière et fragile.

« ... mais la Parole de Dieu demeure éternellement ».

Cette parole est inscrite déjà dès la première page de l'Écriture, rappelée par le prophète, et réalisée typiquement en Jésus. Dieu a toujours eu la même Pensée et la même Parole. La longue suite

des générations incrédules, fauchées successivement par la mort, ne l'ont pas fait changer d'avis : sa Pensée demeure éternellement alors que les générations passent. Et alors que le comportement des hommes, sous la pression collective et grégaire, aboutit toujours à l'œuvre de chair pour une engeance pécheresse, il maintient toujours fermé le sein de la femme, que l'on ne peut ouvrir qu'avec la souillure du sang, soit sous l'impulsion de la convoitise, soit pour se susciter volontairement des descendants. Les manuels de sexologie moderne, ni les cliniques d'accouchement ne changent rien à la chose ; la honte pèse toujours lourdement, manifestée par le vêtement et le silence, ou alors par la raillerie et l'obscénité, par l'angoisse secrète du cœur et le démon muet, ou le diable profanateur. On peut multiplier les lupanars et les boîtes de nuit, préconiser la contraception, rendre légal l'avortement : la réalité fondamentale est la même : « Toute chair a corrompu sa voie », et ce sont « nos secrets placés devant la Face de Dieu qui provoquent sa colère » (cf. le Ps.90 hb).

Et cette colère est toujours manifestée « du haut du ciel » (d'une manière incoercible) « sur l'injustice et l'impiété généralisée des hommes » (Rom.1/18). Elle s'exprime toujours par la même sentence dont, plus que jamais, nous subissons l'implacable rigueur : « Mourant, tu mourras », « Engagé dans un processus de mort, tu mourras certainement » C'est inéluctable. Et nous ajoutons encore, par une folie homicide supranationale, à cette sentence terrifiante, en fabriquant nous-mêmes l'instrument scientifiquement parfait du Déluge de feu.

Nous voici donc bien fixés maintenant sur cette première « Genèse » placée sous la sentence de la mort, et dont malheureusement tous les hommes sont encore tributaires. C'est donc cette « Genèse », qui fut initialement celle de Caïn, le premier homicide, qui commence l'Ancien Testament. Que signifient ces mots ? Le mot « Testament » est la transcription du latin « Testamentum », qui signifie « Alliance » ou « contrat ». Quoi donc, une « Alliance » ? une Alliance entre quels partenaires ou quels adversaires ? Une Alliance entre Dieu et l'homme. Alliance que Dieu n'a cessé de vouloir conclure et maintenir avec cet homme qu'il n'a jamais rejeté et qu'il a sans cesse cherché à ramener à lui. Dieu ne pouvait enlever à l'homme cette liberté de choix qui est ontologiquement liée à la personne humaine. Il n'y aurait pas de personne s'il n'y avait pas de liberté. Dieu ne peut aucunement contraindre l'homme au bonheur qu'il lui propose, et qu'il lui propose « dès la création du monde », puisque c'est là justement la sentence du Juge suprême au terme de l'Histoire. « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès le création du monde » (Mt.25/24). En raison même de sa véracité paternelle (verax est Pater) il doit le laisser libre même dans l'errance qu'il a choisie - quoique l'on ne puisse dire qu'un être est vraiment libre tant qu'il fait un mauvais choix. Pour éviter toutefois les plus graves dommages, et en quelque sorte l'anéantissement totale de sa créature, sous l'effet de la convoitise aboutissant à l'explosion démographique, sous l'effet de la violence provoquant le génocide universel, Dieu a donné sa Loi, non pas comme une contrainte, mais comme une proposition de paix que l'on fait à un ennemi pour le transformer en ami.

Certains ont écrit que l'ancienne Loi était une « loi de crainte », et que la nouvelle Loi est une Loi d'Amour. Rien n'est plus faux, car Dieu ne peut changer. S'il est amour aujourd'hui, il l'était autrefois. La nouvelle Loi, c'est-à-dire l'Évangile, contient aussi la crainte de la Géhenne et de la damnation éternelle, solution finale terrible qui n'était pas envisagée clairement sous l'ancienne Loi. C'est le Christ en effet qui a promulgué la Loi d'Amour qui dit aussi : « Allez maudits au feu éternel qui a été préparé pour le Diable et pour ses Anges... » A vrai dire, l'Ancienne Alliance, ou Ancien Testament est aussi une Loi d'Amour ; car le point central et le plus grand commandement de cette Loi est « Écoute Israël, ton Dieu est seul Seigneur ; tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toutes tes forces... » Et le deuxième point de la Loi, qui était parfaitement mis en évidence par les scribes contemporains du Seigneur est : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

C'est surtout quant à son Esprit que l'Ancien Testament est une Loi d'Amour. En effet, c'est avec une immense miséricorde que Dieu s'est toujours penché sur la créature humaine, sur cette planète Terre, qu'il a faite belle pour qu'elle soit un vrai paradis, et qui malheureusement, a été souillée par le sang, depuis le meurtre d'Abel jusqu'à nos modernes guerres mondiales. Car en promulguant sa Loi, que ce soit le Décalogue, les rites sacrificiels ou les règles de purification, Dieu promet toujours le bonheur, la prospérité, la joie, le succès et la richesse à ceux qui voudront bien observer ses préceptes. Et les malédictions qu'il profère, par exemple dans les derniers chapitres du Deutéronome, contre ceux qui désobéiront, ne sont pratiquement que les malheurs que l'homme se cause directement à lui-même sous toutes les latitudes et dans tous les temps, en raison de sa génération de péché, et des vices capitaux qui en procèdent. De ce fait, tant que l'on reste dans la désobéissance, il n'y a vraiment rien de nouveau sous le soleil. Non seulement alors « tout est vanité et poursuite du vent », mais c'est le déferlement des maladies et des invasions, des famines et des massacres, des fléaux de la nature et de la violence des hommes. C'est ainsi que l'Alliance dite Ancienne est déjà très nouvelle par rapport aux ténèbres de l'impiété et de l'idolâtrie. Elle apporte une libération formidable. Et cette libération a été parfaitement signifiée par l'Exode qui fut justement l'arrachement d'Israël à la servitude tyrannique du Pharaon et aux ténèbres de l'idolâtrie de l'État.

C'est pourquoi si les autres peuples de la terre voulaient bien avec Israël devenir des « craignant-Dieu », des adorateurs de Dieu, ils cesseraient de gémir et de trembler sous la férule des hommes. Ils échapperaient à la dictature et à l'arbitraire des lois humaines, civiles ou militaires, et aux puissances horriblement contraignantes des États, d'autant plus totalitaires et dictatoriaux qu'ils se disent « démocratiques ». C'est pourquoi l'Ancien Testament a été très « nouveau » lorsqu'il fut promulgué par Moïse ; mais il l'est encore aujourd'hui pour la Terre entière, d'autant plus nouveau qu'il n'a jamais été appliqué. Est-il même applicable dans les années qui viennent ? Il semble que non, puisque selon toutes les probabilités sociologiques, les nations se dirigent toutes vers le socialisme d'État, et même vers le socialisme universel foncièrement athée et volontairement opposé à toute vocation personnelle. La psychose collectiviste amènera le N°1, le dictateur universel, président des nations confédérées, qui se fera passer pour quelque chose alors qu'il n'est rien, grâce à sa séduction diabolique, générale, sur des milliards de badauds et d'insensés qui clameront ses louanges par des vociférations monstrueuses.

Ce nouveau pharaon est clairement annoncé dans les Écritures ; il a pour nom « Antichrist ». Nous savons que le Seigneur Jésus, lors de son Avènement, l'anéantira pour le souffle de sa bouche.

Nous pouvons donc nous faire une idée très juste, par la lumière de la Révélation, de la situation de l'humanité et de toute son histoire par rapport à son Créateur. C'est cette prise de conscience qui constitue essentiellement la démarche fondamentale de tout homme vers la Vérité. La conscience collective humaine, tout autant que la pression sociologique, est encore très étroitement liée à la génération charnelle et aux anciennes sentences qui pèsent sur elle. Pratiquement, pour l'ensemble des hommes, la situation n'a pas évolué depuis la première transgression qui a chassé Adam et Ève de la joie du Paradis et leur a fait perdre leur conditionnement pour l'immortalité.

Quoiqu'Israël soit resté, malgré la Loi, soumis à la puissance de la mort, l'intervention de Dieu à son égard a abouti sur deux points : tout d'abord elle a maintenu d'une manière vraiment extraordinaire et étonnante, et à vrai dire miraculeuse, la survivance d'un tout petit peuple qui fut sans cesse sur le point d'être englouti, dévoré et assimilé par les grandes puissances de l'Antiquité. Les Juifs ont survécu aux intrigues égyptiennes, aux envahisseurs assyriens et babyloniens, à la déportation en Chaldée. Ils ont résisté malgré la perte de leur langue mère comme langue courante, à l'invasion

grecque, ils sont restés réfractaires à la civilisation d'Athènes, - fait unique – malgré leur échec militaire raconté dans le Livre des Maccabées. Rome les a asservis, mais n'a pas changé leurs coutumes. Et ensuite après la ruine de Jérusalem, dispersés qu'ils furent à travers le monde, et noyés pour ainsi dire parmi les nations qui ignoraient tout de leur langue et de leur tradition, ils ont survécu comme peuple, en nous gardant le trésor sacré de l'ancien hébreu, et de l'enseignement rabbinique ancestral. C'est ainsi qu'ils furent, malgré leur apostasie notoire à l'égard de Jésus, les gardiens de l'Ancien Testament, parce qu'ils ont gardé l'intelligence de la langue qu'ont parlé les Prophètes, et que leurs scribes ont fidèlement recopié les Textes Sacrés avec une exactitude au-delà de tout éloge. Cette longue continuité d'Israël, d'Abraham à nos jours, et qui sans doute aboutira prochainement – enfin ! – dans la foi en Jésus-Christ, est un résultat positif indiscutable de l'intervention de Dieu en leur faveur à travers toute l'histoire.

Mais surtout cette intervention divine a abouti merveilleusement par le fait que dans la lignée de David il y a eu un dépassement de la génération. Certains hommes et certaines femmes, dont l'Église n'a retenu que les noms, Joachim et Anne, Jacob le père de Joseph, Joseph le père de Jésus et Marie sa mère sont sortis de l'ornière de la génération charnelle et sont revenus à la Pensée première et éternelle de la Trinité Sainte et Créatrice sur la nature humaine, dans l'ordre primordial de la génération. C'est cela qui constitue, à vrai dire, la gloire incomparable d'Israël, gloire qui, par un phénomène paradoxal, n'a pas été acceptée par Israël lui-même ! Mais ne fallait-il pas que le peuple élu depuis Abraham restât fidèle à son Ancienne Alliance, pour que les hommes de tous les temps - à condition qu'ils prennent la peine de regarder et de réfléchir – puissent voir nettement la différence qu'il y a entre les deux générations, entre les deux Genèses.

Voici pourquoi l'Évangile commence, le Nouveau Testament commence, par le résumé de l'ancienne génération, que Matthieu rappelle en énumérant les pères et les fils depuis Abraham jusqu'à Joseph. Et lorsqu'il a terminé cette liste qui, normalement, pour tout chrétien averti, évoque une histoire tragique et poignante, il arrive enfin à ce dernier maillon qui met fin à la sentence de la mort. Et il introduit la génération nouvelle ainsi : « Quant à la génération (à la genèse) de Jésus-Christ, elle fut ainsi... » Et nous apprenons de la manière la plus sobre, la plus discrète, mais aussi le plus réaliste possible, que, contrairement à toutes les générations antérieures, Jésus ne fut pas conçu de semence d'homme, de la semence de saint Joseph, tout saint qu'il fut, mais de l'Esprit de Dieu. « Ce qui est en elle est de l'Esprit-Saint ». Et immédiatement, l'Ange qui parle ainsi à Joseph, lui annonce l'Évangile, la « Bonne Nouvelle » de la Rédemption advenue : « Tu l'appelleras du nom de Jésus, car il vient sauver le peuple de ses péchés ».

C'est Joseph qui reçoit la mission de donner un nom à ce fils que Marie sa femme va enfanter. Par là s'exprime sa véritable paternité spirituelle sur lui. La divinité du Christ est impliquée dans la parole de l'Ange ainsi que sa Royauté et son Sacerdoce : « Il viendra sauver **son** peuple de ses péchés ». Jusqu'à cette heure, le peuple d'Israël était l'élu de Yahvé, le Créateur du ciel et de la terre, sa part d'héritage et son domaine. Il l'est toujours. Comment se fait-il alors qu'il devienne celui de Jésus ? Il faut que Jésus soit l'Un des Trois. Et la mission sacerdotale et expiatoire du Seigneur Jésus est parfaitement indiquée : « Il vient sauver son peuple (ou délivrer son peuple) de ses péchés ». Non seulement le péché de génération est aboli par le seul fait de la Génération sainte du Seigneur, mais les péchés actuels aussi seront expiés, car il en assumera lui-même le châtiment, comme Isaïe le prophète l'avait annoncé dans son chapitre 53.

C'est ainsi, dans la génération sainte du Christ, que l'Évangile est donné dans toute sa force, et nous découvrons le sens plénier de la parole de Paul aux Hébreux : « Nous n'avons pas un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, car il a été éprouvé lui-même en toute choses, hormis le

péché... » Nous voyons ainsi que la sainteté de Jésus n'est pas seulement morale, par le fait qu'il s'est pleinement soumis à la Loi positive – en la comprenant dans son esprit : « Le Sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat... » - et de ce fait, il n'a commis aucun péché actuel. Mais la justice de Jésus est d'abord ontologique, et même dirions-nous, biologique, par le fait qu'il est né d'une maman vierge et inviolée, et que, conçu par l'Esprit-Saint, il n'a contracté aucune souillure, aucune déficience, déficience et souillures liées nécessairement à la génération charnelle, par le seul fait qu'elle procède obligatoirement des lois du hasard et des grands nombres.

Et c'est ainsi que la Foi de l'Église nous donne l'intelligence pleine de l'Évangile primordial et nous assure que la régénération de l'homme est possible, et même certaine, si l'on veut bien mettre en pratique la Vérité démontrée par le Verbe de Dieu dès le moment de sa génération, de sa conception. En effet l'Église nous enseigne que Marie elle-même fut immaculée dans sa conception. Toutefois Anne, sa mère, n'était pas vierge. Et nous découvrons ainsi cette chose merveilleuse, c'est qu'une femme non-vierge peut, si elle vient à la Foi, engendrer une fille immaculée. Ce qui signifie que la génération peut être rendue sainte et immaculée même pour une femme souillée par le sang de la génération charnelle, ou tout au moins par le coït charnel. Car il faut admettre, en pleine conformité avec l'Écriture, qu'il y a une souillure là où Dieu dit qu'il y a une souillure. Ainsi nous voyons que Joachim et Anne furent les premiers, parmi les descendants d'Abraham, à retrouver exactement la foi du Patriarche, car ils ont cru que Dieu pourrait donner la vie dans un sein qui, s'il n'était pas mort, comme celui de Sarah, était assurément stérile comme le dit la Tradition conformément à l'indication prophétique du livre de Samuel où nous lisons l'histoire de cet enfant conçu, lui aussi, d'une maman stérile qui s'appelait Anne.

Mais Marie et Joseph sont allés plus loin qu'Abraham et Sarah. Ils ont vraiment « dépassé » comme le nom de Joseph l'indique, la génération charnelle. Non seulement ils ont cru que Dieu peut rendre la vie à un sein stérile et mort, en vue d'une fécondité miraculeuse, mais qu'il voulait élever la maternité et la paternité humaines à un ORDRE transcendant, en prenant lui-même l'initiative de la vie dans le Sein fermé et pur d'une vierge. C'est en effet le sens de la parole de Marie à l'Ange lorsqu'elle le met à l'épreuve, pour voir s'il est d'accord avec l'oracle du Prophète : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? »

Et voici pourquoi la sentence de la mort a été levée pour Marie, qui fut enlevée dans la gloire, gloire que son fils Jésus avait déjà manifestée à ses disciples dans sa Résurrection. Sur elle, sur Marie, aucune sentence due au péché : elle fut conçue immaculée, elle a enfanté sans douleur un fils de Dieu, elle n'a connu ni la mort ni la corruption. Et cependant son acte de foi a été le plus simple du monde : elle a admis, dans une logique accessible au plus petit enfant, que Celui qui a créé le ciel et la terre, les astres et les mers, l'Univers et tout ce qu'il contient, peut, par le souffle de sa bouche, rendre fécond le sein d'une vierge pour y appeler un être humain, un Homme véritable qui sera son fils.

C'est ainsi que le mystère des deux Arbres du Paradis est parfaitement éclairci : l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et l'Arbre de la Vie. Dès la première page de l'Évangile nous avons la clé de l'antique parabole, conformément à l'article central du Credo : « Je crois... en Jésus-Christ son fils unique, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie...

Fin du chapitre 10

Chapitre 11

La nécessité de la Naissance d'En Haut...

Tout dépend évidemment du résultat que l'on veut obtenir.

Si nous voulons seulement avoir une vie honorable sur la terre, mourir vieux et rassasié de jours, ayant vu nos enfants et les enfants de nos enfants jusqu'à la 3^{ème} et la 4^{ème} génération, si nous voulons seulement la prospérité de nos entreprises, une santé corporelle satisfaisante, et même le succès et la fortune, il n'est nullement nécessaire de naître d'En Haut. Il suffit d'observer la Loi de Moïse, en y ajoutant les conseils de prudence et d'habileté prodigués dans les livres des Sages, en y ajoutant éventuellement certains points de la morale évangélique qui complètent admirablement le meilleur de la Loi. C'est ce que font effectivement de nos jours de nombreuses sectes qui, revenant à la Loi et au témoignage donné par Moïse, assurent à leurs membres, s'ils sont fidèles, les promesses de l'Ancienne Alliance, car toute ancienne qu'elle soit, elle est efficace car Dieu reste fidèle à sa Parole. Ainsi se conduisait le saint homme Job, à qui Dieu avait donné tous les biens terrestres désirables en raison de sa justice légale. Il avait obtenu ainsi l'accomplissement des promesses de l'ancienne Loi, et il les obtint davantage encore lorsque sa justice fut mise à l'épreuve et en triompha. Il fut effectivement rétribué selon sa justice et selon la promesse de Dieu. Ainsi en fut-il de Tobie, dont l'admirable histoire nous propose la haute perfection humaine que peut donner l'accomplissement fidèle de la Loi, en même temps que la foi en la divine Providence qui éprouve ceux qu'elle aime pour les conduire à la perfection. « Parce que tu étais aimé de Dieu, il a fallu que tu sois éprouvé », lui dit l'Ange Raphaël. Mais au final il récupère tout, argent et santé, et il meurt en confessant que la mort provient du péché : parole tout à fait étonnante en conclusion de l'histoire de ce juste qui le profère lui-même.

Mais revenons sur l'épreuve de Job – très semblable, aux modalités près, à celle de Tobie. Sans être d'Israël, il était dans une relative plénitude, conforme aux promesses de l'ancienne Loi. Il en pratiquait les observances et les sacrifices, non seulement pour lui-même, mais même pour les péchés qu'auraient pu commettre éventuellement ses enfants. Délicatesse de conscience remarquable. Or au milieu de cette prospérité qui était comme la preuve de sa justice, de son innocence, il reçut par la permission de Dieu, des maux qui furent à ses yeux, et plus encore aux yeux de sa femme et de ses amis, une contradiction fulgurante aux promesses divines. La souffrance de Job, les malheurs du juste, sont évidemment le scandale par excellence, scandale que le psalmiste éprouve lui aussi, avec une grande angoisse de cœur, comme il le chante dans le psaume 73 hb. Il faut donc trouver une explication théologique à ce scandale. Dans le livre de Job, trois théologiens, puis un quatrième, s'y emploient avec acharnement et une grande prudence de raisonnement et de paroles. Ils n'expriment cependant qu'une seule solution possible à ce problème autrement insoluble : puisque Job est frappé, c'est qu'il a péché, conformément à la promesse divine qui assure le bonheur au juste. Si Job est malheureux sans avoir péché, c'est alors la véracité même de Dieu qu'il faudrait remettre en question, proposition blasphématoire et insoutenable. Face à ce raisonnement implacable, qui se voudrait une « consolation » = en hb un appel à la pénitence, Job proteste de son impeccabilité : il est convaincu d'avoir en tout point observé la Loi de Dieu. Et au terme de ce dialogue admirablement poétique, la question n'est pas tranchée : tous ont raison et personne n'a tort. C'est alors Dieu qui prend la parole ; il se déclare pour Job, contre les théologiens, mais sans lui donner raison non plus. Il se contente alors de déployer, avec une merveilleuse poésie la splendeur de son ouvrage dans la nature, et il lance à tous un défi : « Pouvez-vous percer tous ces secrets ? » Ce qui signifie : « Ne cherchez pas non plus à percer les secrets de mon gouvernement sur les hommes : vous ne connaissez pas toutes les raisons

qui me poussent à agir ainsi. » Et il est vrai que sans la Révélation faite par Jésus-Christ, il était impossible aux théologiens de l'ancienne loi de résoudre le problème du mal.

Que de mystères, en effet, que de secrets dans cette admirable création de Dieu : elle nous pose aujourd'hui d'autant plus de problèmes, que, depuis les Sages de l'Orient qui venaient consoler le saint homme Job, nous avons prodigieusement élargi le cercle de nos connaissances... Et si l'Univers matériel, si admirable, reste encore si mystérieux, à combien plus forte raison le gouvernement divin à l'égard de sa créature de prédilection, l'homme ! Et la Main de Dieu, infiniment délicate mais infiniment juste, se révèle tout aussi bien dans l'histoire en général que dans la vie personnelle de chacun. C'est pourquoi l'Ancien Testament, avec le Livre de Job, comme avec les Livres des Sages, se ferme sur lui-même. Il avoue que l'ordre de la Loi est loin de résoudre toutes les énigmes... l'Ecclésiaste désabusé conclut, avec toute une vie d'expérience, d'étude et de méditation : « Celui qui augmente sa science augmente aussi sa douleur... » Il va jusqu'à envier le sort du fou, voire de l'avorton mort avant d'avoir vu « tout le mal qui est sous le soleil ». Ainsi la Sagesse divine, qui possède la clé de toutes les énigmes, échappe aux hommes de l'Ancien Testament, qui l'avouent eux-mêmes. Et pourtant par ailleurs, cette Sagesse, lorsqu'elle s'exprime à la première personne, affirme nettement qu'elle cherche à se faire connaître, et même aux hommes les plus simples, notamment dans le Livre des Proverbes (ch.8, et Si.24). Alors que faut-il en conclure, oui ou non, l'homme peut-il entrer dans l'intelligence de la Pensée de Dieu ?...

A vrai dire, la justice légale, la pratique du Décalogue et des rites, et même d'une certaine manière l'amour de Dieu et du prochain, ne peuvent parfaitement justifier l'homme aux yeux de Dieu, son Créateur. Sinon la mort serait supprimée par la pratique de la Loi. C'est pourquoi l'Épître aux Hébreux déclare : « La Loi n'a rien amené à la perfection... » ce qui postule la nécessité d'une Alliance nouvelle et transcendante à la Loi, d'un Sacerdoce autre que celui d'Aaron. Toutefois, il était assez difficile aux contemporains du Seigneur, aux apôtres et aux disciples, d'admettre que la Loi de Moïse pouvait être dépassée. Dans un sens, ils avaient raison : s'ils se contentaient de maintenir l'alliance charnelle conclue avec Abraham, alliance qui assurait la continuité et la beauté du peuple juif ; rien ne pouvait être supérieur à la Loi de Moïse. Il en est de même aujourd'hui. Tant que la génération charnelle suscite les races de la terre et les royaumes de ce monde, seule la Loi de Moïse peut assurer au genre humain le minimum d'équilibre indispensable pour que la vie terrestre soit sinon agréable, du moins supportable. La Loi, en effet, est indissolublement liée à la génération charnelle ; elle en assure l'ordonnance tout en dénonçant le péché. Mais les sacrifices et les rites qu'elle prescrit donnent une bonne conscience aux pécheurs. C'est pourquoi elle leur permet de garder la joie de vivre, malgré la permanence de la sentence de la mort. Et l'on comprend ainsi la vérité profonde de cette parole de Paul, qui paraît scandaleuse au premier chef : « La Loi est la force du péché ».

Expression surprenante en effet. Cependant, dans les divers passages où cette expression figure, elle ne peut être traduite ni comprise autrement. Car Paul explicite bien sa pensée, notamment dans le ch.7 aux Romains. Il fait de la Loi l'allié du péché, et non pas de Dieu ; et pourtant il dit que la Loi est bonne, il ne nie pas qu'elle ait pour ministres les Anges, sinon Dieu lui-même parlant par la bouche de Moïse. Dieu se serait-il fait, alors, par le moyen de la Loi, le complice du péché ? Non pas, cette formule est irrecevable. Mais c'est par une extrême compassion pour l'homme dévoyé et un souci pédagogique plein d'amour que Dieu a épousé en quelque sorte le mauvais choix de l'homme, pour le soutenir et l'empêcher de succomber tout à fait sous la désespérance de la mort, en raison de son mauvais choix initial.

En effet, de quoi s'agit-il ? la Loi a pour but essentiel de réprimer la puissance de la convoitise, afin d'enrayer, de contenir l'explosion en progression géométrique de la génération humaine. Il faut

pour cela amener le mâle à assumer la pleine responsabilité de son acte générateur : il faut qu'il apprenne qu'il est plus important de transmettre la Vérité et les commandements de Dieu que de multiplier des êtres qui n'auront ni foyer, ni culture, ni religion, ni discipline ; sans la Loi, le risque est immense pour la vie humaine de sombrer dans la biopsychologie animale sous-consciente, où règne alors la loi de la jungle dans toute sa rigueur, où le plus fort écrase le plus faible dans une lutte pour la vie sans merci. Si l'on veut bien étudier tous les textes législatifs de Moïse, on remarquera qu'ils tendent tous à discipliner la conscience personnelle en vue de la pérennité et de la stabilité de la race : « Tu ôteras le mal du milieu de toi... » C'est au nom de la conscience collective du peuple choisi par Dieu, et pour qu'il réalise sa vocation religieuse, que la conscience individuelle doit se conformer aux prescriptions et aux rites, que chacun doit participer aux sacrifices, afin que Dieu soit apaisé, malgré le péché toujours renaissant, et qu'il n'oublie pas de perpétuer sa bénédiction selon sa promesse aux anciens Pères. Raciale, sociale, et religieuse à la fois, telle est la Loi de Moïse. Elle autorise le mâle circoncis à féconder la femme, à condition que celle-ci soit pure de toute souillure de sang et de tout écoulement anormal. Certes, la génération n'est pas sainte du fait de la Loi, mais propre. Les Juifs avaient la plus haute conscience de leur circoncision, ils en avaient la fierté, ils savaient pertinemment qu'elle était le signe de l'Alliance conclue entre le Créateur du ciel et de la Terre avec leur race, qu'elle leur assurait sa bénédiction, sur eux, sur leurs enfants, de génération en génération.

C'est pourquoi il faut bien entendre le mot « circoncision » pour ce qu'il signifie dans l'Écriture. En effet, chez nous, le mot ne signifie que l'ablation chirurgicale du prépuce pour des raisons hygiéniques. Chez les Juifs, au contraire, et surtout chez les contemporains du Christ et des Apôtres, le mot désigne le peuple d'Israël régenté par la Loi de Moïse, formant une seule famille, pratiquant une seule religion, n'ayant qu'un seul Livre, par opposition aux « incirconcis », les païens idolâtres, hors de l'alliance de Dieu, pécheurs et réprouvés... Le monde est ainsi divisé en deux groupes ; les Hébreux circoncis, auxquels peuvent s'adjoindre par un libre choix les « craignants-Dieu », et les autres hommes, incirconcis, idolâtres et païens. C'est pourquoi dans la plupart des textes sacrés, surtout ceux du Nouveau Testament, le mot « circoncision » devrait être traduit plutôt par : l'Ordre de la Circoncision ». La génération du peuple juif, certes, restait charnelle, comme celle des autres peuples ; mais elle était, au moins provisoirement, tolérée et agréée par Dieu moyennant l'observance des préceptes et des rites inclus dans l'Ordre de la Circoncision.

Toutefois les promesses par lesquelles Dieu s'était engagé à l'égard des fidèles observateurs de la Loi ne portaient que sur la pérennité de la race, « de génération en génération », sur la santé et sa prospérité temporelle. Jamais Dieu n'a dit, en aucun passage de l'Ancien Testament, que celui qui observerait scrupuleusement la Loi mosaïque serait affranchi de la mort. Tout au contraire, il était dit : « Tu mourras vieux et rassasié de jours, et tu verras les enfants de tes enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ». Ainsi était parfaitement maintenue la sentence de la mort, même pour les justes selon la Loi. D'ailleurs les Juifs avaient parfaitement conscience qu'il en était ainsi, puisque lorsque Jésus leur promet : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort », ils rétorquent : « Abraham est mort et les Prophètes aussi sont morts, et toi tu dis... » Si le Père Abraham est mort, ainsi que les autres Patriarches – hormis Hénoch et le prophète Élie – aucun des fils d'Abraham, aucun disciple des Prophètes ne pouvait espérer être affranchi de la mort par le seul fait d'être intégré au peuple juif et d'observer les préceptes de la Loi.

Les Prophètes eux-mêmes, d'ailleurs, en de nombreux passages ne s'étaient pas gênés pour critiquer avec fermeté et parfois avec ironie, le culte extérieur et formaliste où beaucoup de Juifs mettaient leur confiance. C'est dire qu'ils espéraient autre chose, et plusieurs d'entre eux, tels Joël et Jérémie, avaient clairement annoncé que Yahvé conclurait un jour une « Alliance Nouvelle » puisque, comme le constatait Ézéchiël, l'ancienne n'avait pas changé les « cœurs de pierre en cœur de chair ».

Quant aux psalmistes, qui espéraient être un jour affranchis de la mort, ils savaient très bien qu'ils ne le seraient que par une intervention personnelle et très spéciale de Dieu à leur égard, et non pas par la seule observance des préceptes. Ils savent aussi que cette victoire ne sera obtenue qu'à l'issue d'un combat contre un formidable « ennemi » et de « nombreux ennemis », puissants et implacables, avec lesquels aucune compromission n'est possible, et qui ne pourront être écartés et abattus que par le Bras de Yahvé.

Quel serait donc le rôle du Sauveur ou du Messie, dans de telles perspectives ? Il faut bien distinguer, ici encore, ce qui était défini dans les Écrits prophétiques et ce qui était imaginé au moment de la venue du Seigneur. Comme toujours on avait tendance à faire dire à Dieu plus ou moins que ce qu'il avait dit, car les hommes charnels supposent toujours que Dieu se fait l'allié de leurs propres convoitises (même les Hitlériens portaient gravé sur leur ceinturon : « Dieu avec nous »). En effet, les pharisiens et les scribes attendaient un Docteur et un Maître dont l'autorité incontestée restaurerait la Loi dans toute sa rigueur, pour une parfaite ordonnance du peuple de Dieu, une observation scrupuleuse des Sabbats et des préceptes... Les prêtres attendaient un Grand-Prêtre investi par quelque signe dans le ciel ou quelque prodige plus grand que la Manne ou les tonnerres du Sinaï ; ils offriraient alors en digne sacrificateur des holocaustes en grand nombre, comme la chose s'était faite du temps de Salomon, pour une purification générale et définitive de la Nation. Mais comme tous étaient en même temps des hommes politiques, et souffraient amèrement de l'abolition déjà ancienne de la Royauté davidique, tous attendaient, et le peuple avec eux, le « Fils de David », c'est-à-dire l'héritier du Trône, caché pendant la longue période d'asservissement sous le joug des païens, et qui allait se révéler avec éclat, « à main forte et à bras étendu », tout comme Moïse et Josué l'avaient fait au temps de l'Exode...

Mais enfin, le Sauveur allait sauver Israël de quoi ?... D'un péché actuel peut-être, de la servitude politique et militaire, certainement. Le Messie-Roi allait assurer à Israël la suprématie sur les Nations. Et après ? la race élue et triomphante, de génération en génération, irait se multipliant comme le sable de mer et les étoiles du ciel, en appliquant les préceptes de la Loi, en s'acquittant des rites et des sacrifices, mais elle serait toujours asservie, comme par le passé, à la sentence de la mort. Il n'y aurait rien de nouveau ; la condition de l'homme ne serait nullement changée, mais seulement améliorée, par l'élimination des « hommes de sang et d'iniquité », grâce à l'action vengeresse de Messie.

On voit donc à quel point était dévaluée la véritable Espérance biblique et prophétique ; l'authentique Pensée de Dieu était pratiquement perdue, et c'est là une des raisons capitales qui obligeaient Jésus à « parler en parabole », pour annoncer ce que serait le « Royaume ». Ses contemporains ne pouvaient le concevoir, tant il était au-dessus de leurs pensées habituelles et de leurs désirs quotidiens.

En effet la vraie Pensée de Dieu lorsqu'il envoie le Sauveur - « Un Sauveur vous est né » - c'est d'arracher non pas son peuple seulement, mais tous les hommes à la sentence de la mort, et par conséquent d'enlever non seulement le péché actuel, mais aussi le péché qui engendre la mort, et que la Loi était incapable d'enlever, à savoir, le péché de génération. Comment la Loi pouvait-elle en effet enlever le péché de génération puisqu'elle autorisait la génération de péché ? Si en effet nous ne sommes pas délivrés de la mort, où est la Bonne Nouvelle ? Si nous devons mourir au désert en suivant Yahvé, nous aurons moins d'avantage que de mourir en Égypte au service des idoles, car la terre d'Égypte est plantureuse et généreuse, alors que le désert est aride et stérile. Telle était en effet déjà la plainte des Hébreux qui, en raison de la faiblesse de leur foi, ne s'étaient pas élevés à la Pensée de Dieu agissant par Moïse. Telle pourrait être aussi la plainte des chrétiens actuels qui, engagés à la suite

du Christ, ayant accepté en principe son joug, n'ont pas une foi suffisante pour entrer dans la Pensée de leur Maître et la mettre en application. Ni les uns ni les autres, ni les Juifs d'autrefois, ni les chrétiens d'aujourd'hui, ne sont entrés dans les vues de Dieu et c'est pourquoi le Sauveur promis à ceux-là et donné à ceux-ci n'a pu opérer le plein Salut ni chez les anciens ni chez les modernes. Ainsi la parole du psaume 95 reste toujours vraie : « Ces gens-là sont égarés de cœur, ils n'ont pas connu mes voies ; alors j'ai juré dans ma colère : « Ils n'entreront donc jamais dans mon repos ! »...

Toutes ces considérations nous permettent de comprendre la première prédication explicite du Royaume de Dieu que fit Jésus, selon l'Évangile de Jean. C'est l'entretien avec Nicodème, rapporté au ch.3. Jésus ici, ne parle pas en paraboles, car il s'adresse à un Docteur en Israël, et à priori il le juge compétent pour entrer de plain-pied dans la Pensée de Dieu. Et c'est pourquoi il commence aussitôt par le commencement, car rien ne peut être réalisé de stable et de bon dans la nature humaine, si elle n'est pas placée dès le principe dans l'Axe exact de la Pensée du Père et de sa Volonté éternelle. Jésus dit donc à ce Sage en Israël : « En vérité, en vérité, je te le dis, aucun ne peut voir le Royaume de Dieu à moins qu'il ne soit engendré d'En Haut ». Jésus parle en fonction de son expérience personnelle ; car il est lui du Royaume, il est en quelque sorte le Royaume de Dieu vivant, car il est engendré d'En Haut. Remarquons l'insistance du Seigneur : il affirme la chose avec serment : « En vérité, en vérité... » « Amen, amen, legô soi... » formule que le latin traduit littéralement : « Amen, amen, dico tibi... » Nous pourrions rendre ainsi la force originelle du mot « Amen » par « C'est vrai, c'est vrai, je te le dis... » Et la proposition qui suit est d'une radicale impossibilité, car, comme l'objecte Nicodème : « Comment un homme peut-il être engendré alors qu'il est devenu vieux ? Quelqu'un pourrait-il par hasard entrer une deuxième fois dans le ventre de sa mère pour y être engendré ? »

C'est à cette parole que nous mesurons toute la gravité irréversible du péché de génération. Nicodème a parfaitement compris la Pensée du Seigneur, qui s'exprime d'ailleurs sans aucune ambiguïté possible. Car c'est bien par une génération sainte que commence le Royaume de Dieu, tout comme c'est par une génération dépravée que le Diable a étendu son empire sur le genre humain pour l'asservir à la mort. Mais ce qui s'est passé est passé ; la plante qui a grandi et s'est développée ne peut revenir en arrière, car le Temps est une dimension de la création de Dieu qui va toujours dans le même sens. Il y a donc effectivement une impossibilité radicale pour un homme conçu charnellement d'entrer dans le Royaume de Dieu ; par le seul fait de sa conception et de sa naissance, il est hors du Royaume, parce qu'il est « hors du Père » (Jn.6/39), ayant échappé à la paternité divine. Comme dira plus loin le Seigneur dans une formule lapidaire : « Ce qui est chair est chair, ce qui est Esprit est Esprit ». Ce qui est chair, c'est l'homme charnel, qui se meut dans son ordre, cet ordre pouvant être maintenu et même amélioré par la Loi. « Ce qui est Esprit », c'est le Christ, car il a été conçu de l'Esprit de Dieu, c'est par l'Esprit qu'il est, dès sa génération sainte, dans la relation de fils par rapport au Père, non seulement en sa Nature divine, mais en sa nature humaine. Il est ainsi le type même de la Vérité, au-dessous de laquelle gît tout le genre humain depuis la prévarication d'Adam, de génération charnelle en génération charnelle.

Mais ce qui est radicalement impossible aux hommes : « Naître d'En Haut et être à nouveau engendrés par l'Esprit-Saint », puisqu'ils viennent en ce monde par la génération selon la chair qui les prive de la filiation divine, est heureusement possible à Dieu, en raison d'une disposition artificielle toute nouvelle, par laquelle Dieu s'engage lui-même par serment, par Sacrement. En effet, nous trouvons ici à nouveau la formule du serment : « En vérité, en vérité, - Amen, amen, c'est vrai, c'est vrai, je te le dis, si quelqu'un n'est pas engendré de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ne t'étonne pas si je te dis qu'il vous faut être engendrés d'En Haut... » Et Jésus explique ensuite que la régénération baptismale proposée à ceux qui ont eu le malheur d'avoir été engendrés de la chair et du sang, est une libre détermination de l'Esprit-Saint, qui doit être acceptée, même si sur

l'heure elle n'est pas comprise. « L'Esprit souffle où il veut, et c'est sa voix que tu entends, alors que tu ne sais pas d'où il vient ni où il va... », c'est-à-dire : « alors que tu ne sais pas l'intention de l'Esprit de Dieu ». Et Jésus ajoute : « Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit ». Jésus se désigne lui-même, discrètement, mais clairement, laissant supposer que d'autres aussi pourront être engendrés par l'Esprit de Dieu. Il affirme ainsi qu'il est un témoin authentique pour exposer très exactement l'intention de l'Esprit-Saint, intention qui échappe nécessairement aux hommes charnels, fussent-ils docteurs de la Loi comme l'était Nicodème.

C'est ainsi que nous comprenons mieux que lui, en raison de la longue expérience de l'Église, que le premier travail de l'Esprit-Saint, est d'enlever le péché, c'est-à-dire de reprendre la place d'où il a été exclu par la transgression originelle, par l'initiative de l'homme dans la génération charnelle. Et le Salut de l'être humain ne peut être procuré autrement que par cette régénération par l'Esprit-Saint. D'où nous voyons que la Pensée du Père est unique, et qu'elle n'est autre que celle qui est réalisée typiquement en Jésus, dès sa sainte génération. Dieu le Père met sa gloire à être Père, et il veut être Père de tous les hommes, comme il a été Père en Adam, comme il a été Père en Jésus-Christ. Il faut pour cela nécessairement que l'initiative de la vie lui soit librement laissée dans le sein de la Femme, « dans le sanctuaire non fait de main d'homme, mais préparé par ses mains. » Voilà la logique rigoureuse de la Foi. Et c'est en raison de cette Foi que Marie nous a donné le Sauveur. Mais comme nous sommes les fruits d'une génération qui ne procède par de l'Esprit, qui nous a privés de la filiation divine en méconnaissant ou en outrageant la Pensée du Père, nous sommes nés « fils de colère », nous sommes nés « hors du Royaume du Dieu », dès le moment de notre conception qui a suivi le viol du Temple Sacré, du Saint Sanctuaire. Comment faire pour entrer dans le Royaume ? En revenant évidemment à la Foi première, laquelle porte justement sur la génération en la Paternité de Dieu, et ensuite recevoir de l'eau et de l'esprit, par le sacrement de Baptême la filiation divine, qui, pour nous ne pourra être qu'adoptive, mais qui très réellement crée en nous une nature nouvelle, un être nouveau, nous donne un Nom nouveau, une Grâce qui devrait normalement nous conduire jusqu'à la plénitude de l'âge du Christ, et faire de nous pour le Père des adorateurs en Esprit et en Vérité.

S'il n'en est pas ainsi, je ne vois absolument pas ce que peut signifier la « Foi en Jésus fils de Dieu », ni ce que pourrait signifier le Baptême. En effet, si l'on baptise les gens sans qu'ils veuillent rendre à Dieu le Père la gloire de la Paternité dans l'œuvre de la génération, on administre un Sacrement qui tombe sur le vide, et dont les effets seront contredits et anéantis par la « volonté de la chair et la volonté de l'homme ». Or précisément, c'est ce que l'on fait à chaque génération, depuis la perte de la Pensée apostolique. Il ne faut donc pas s'étonner si le Baptême n'a pas produit les fruits de vie impérissable que l'on était en droit d'attendre d'une institution divine ! Ce n'est pas Dieu qui a manqué à sa promesse, faite sous le sceau du serment, mais c'est nous qui ne sommes pas entrés dans sa Pensée. Ceux qui étaient devenus fils de Dieu par leur Baptême ont, dans leur immense majorité, procréé charnellement, en refusant à Dieu le Père, dont ils étaient devenus les fils, d'être Père de leurs enfants. C'est pourquoi l'Esprit-Saint dit : « Dieu n'a pas de petits-fils ». Il veut être le Père directement de tout homme. C'est pourquoi après la première génération chrétienne, contemporaine des Apôtres, une fois que les judaïsants eurent ramené dans l'Église leur circoncision et l'ordre charnel qu'elle représente, les dons de l'Esprit-Saint ont cessé, et même les miracles et les guérisons, car Dieu le Père a continué d'être outragé comme il l'était précédemment, par le péché de génération.

C'est bien d'ailleurs la conclusion que tire Jésus dans ce premier discours à Nicodème, discours qui ne fut ni compris, ni accueilli : « Celui qui croit au Fils possède la vie éternelle, mais celui qui refuse de croire au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ». ¹

Qu'est-ce que la colère de Dieu sinon la sentence de la mort ? Je ne vois, dans l'Écriture, aucune autre expression de sa colère, c'est-à-dire de son mécontentement et de son indignation. C'est toujours la même sentence qui demeure suspendue : « Tu mourras de mort », « (devenu) Mourant, tu mourras (certainement) ». Et lorsque l'iniquité atteint son comble, comme au temps de Noé, comme au temps de Sodome et Gomorrhe, c'est encore la mort qui frappe, mais d'une manière spectaculaire et terrifiante, soit par l'eau du déluge, soit par le feu du ciel. Si donc la régénération baptismale qui repose cependant sur le serment divin, n'a pas affranchi le chrétien de la mort, ce ne peut être qu'en raison de son manque de foi. Pourtant l'expression de la foi est toute simple : « Celui qui croit dans le Fils... » Celui qui croit en Jésus fils de Dieu : fils de Dieu dans la nature humaine, nature humaine en tout semblable à la nôtre, mais pleine de grâce et de vérité, nature humaine parfaite, sans tache ni ride ; celui qui croit au fils est donc bien celui qui voit en Jésus la condamnation vivante de la génération charnelle, nécessairement altérée.

C'est ainsi que nous approchons de l'Évangile essentiel. Et nous devons alors reconnaître que l'Évangile a été cru, vécu et appliqué avant d'être prêché. En effet, quelle est celle qui a cru à l'Évangile, sinon celle qui nous a donné l'Évangile vivant ? Si Marie n'avait pas dit à l'Ange : « Qu'il me soit fait selon ta Parole », jamais nous n'aurions eu le Seigneur, ni ses miracles, ni son enseignement, ni les promesses, ni les Sacrements, ni l'Église, ni le Sacerdoce qui est le fondement de l'Église et des Sacrements. L'Évangile est sorti d'Israël dans cette lignée de David, où on s'est vraiment posé la question du péché et de la justice : savoir ce qu'est exactement le péché, la primordiale transgression, pour l'éviter et retrouver la primordiale amitié de Dieu, celle qu'avaient Adam et Ève avant la faute, et rejoindre ainsi leur Justice première et originelle qui leur assurait la vie impérissable. Et c'est pourquoi l'on doit dire que l'Évangile existait déjà avant la vie publique du Sauveur, avant même sa naissance en ce monde, avant même sa conception à la Nouvelle de l'Ange ; l'Évangile a commencé avec la Conception Immaculée de Marie, et il fut à partir de ce temps-là parfaitement réalisé sur la terre, dans cette bourgade inconnue de Galilée qui s'appelait Nazareth.

Si donc notre régénération baptismale ne s'accompagne pas de cette foi initiale exprimée par le premier article du Credo : « Je crois en Dieu, le Père tout puissant... » comment le Baptême pourrait-il porter son fruit de vie ? C'est rigoureusement impossible. Et comme, effectivement, les promesses n'ont pas été réalisées par les chrétiens, encore tributaires de la mentalité de la voie charnelle, ils ont rapporté l'Évangile à un « autre monde », acceptant la mort avec résignation, car ils étaient psychologiquement liés au péché qui la provoque, alors que sacramentellement ils en étaient déjà délivrés.

¹ - Il faut lire ici tout le discours à Nicodème, qui comprend les v.1-12 du ch.3 de Jn. Auxquels il faut ajouter Is v.31-35 de ce même chapitre. Le Texte a été très certainement bouleversé dans sa teneur primitive, et il convient, il me semble, de situer les v.14-21 dans le ch.12, en les insérant entre les v.31 et 32. C'est ainsi que le texte de Jean s'éclaire admirablement. L'allusion au Serpent élevé par Moïse dans le Désert s'adapte parfaitement à l'annonce de la Passion et de la Croix toute proche, devant laquelle frémit Jésus au début de ce ch.12. Au moment de l'entretien avec Nicodème, l'hostilité des Juifs ne s'était pas encore déclarée contre Jésus, et psychologiquement, historiquement parlant, ils avaient encore toutes leurs chances d'être sauvés par la foi. Alors qu'au ch.12 on peut dire que « les jeux sont faits », le choix du peuple juif, représenté par ses chefs, est posé contre Jésus. Il est vrai que Jésus a pu aussi faire allusion à sa Passion en parlant à Nicodème.

Il faut donc faire entendre aux oreilles du peuple chrétien cette parole que les Apôtres clamaient, le jour de la Pentecôte, aux oreilles du peuple juif : « Arrachez-vous à cette génération dévoyée (= qui est sortie de sa voie)... » (Act.2/40) Et pourtant les Juifs avaient l'appui de la Loi de Moïse et la fierté de la circoncision. Ils savaient qu'ils étaient une race choisie entre toutes, et il leur était demandé de s'en arracher. Les chrétiens n'ont plus l'appui ni la fierté de la Loi de Moïse, et manifestement, leur ordre familial et social s'écroule dans la confusion. Ils devraient donc ouvrir les yeux sur leurs propres malheurs, sur leur déroute devant l'Ennemi, afin de contester leur génération charnelle et se hausser à l'intelligence de la génération sainte du Christ, qui est l'Évangile essentiel.

Fin du chapitre 11

L'Évangile essentiel

Si l'Évangile est la « Bonne Nouvelle » par excellence, il est l'annonce de la suppression de la mort. Sinon il n'y a aucune bonne nouvelle. La certitude que l'homme ne meurt pas tout entier, qu'il a une destinée au-delà de la mort plus heureuse que celle qu'il a eue sur cette terre, n'est pas à vrai dire l'Évangile. C'est une certitude philosophique et religieuse - historique depuis la Résurrection du Christ - qui, bien sûr est confirmée par certaines paroles du Seigneur, mais qui est le lot commun de l'humanité. Il a fallu arriver aux dédales de l'athéisme le plus stupide, élaboré dans des cerveaux rongés de tréponèmes comme l'était celui de Lénine, pour renier ce trésor unanime de la croyance de tous les âges et de tous les peuples. Quelles sont les modalités de cette destinée d'outre-tombe ?... Là-dessus les opinions divergent. Il ne peut en être autrement. Avant le Christ les Pharisiens croyaient déjà fermement en la résurrection des morts. Cette foi, déjà élaborée et bien précisée dans le Judaïsme fut confirmée d'une manière éclatante par la Résurrection de Jésus. Paul qui était pharisien et qui croyait déjà à la Résurrection, a vu, sur le chemin de Damas, en Jésus ressuscité, Celui qui le confondait comme persécuteur de l'Église, mais qui le confirmait dans sa foi profonde. On a pu croire que l'Évangile était avant tout la Nouvelle de la Résurrection de Jésus, cet homme qui avait été rejeté et crucifié par ses concitoyens, mais qui s'était relevé d'entre les morts, comme il l'avait dit, le troisième jour après sa sépulture.

Et il est vrai que le point central du « kérygme », l'argument massue, en quelque sorte, est bien le fait incontestable de la Résurrection de Jésus. Mais, nous l'avons déjà observé, il ne faut pas isoler la Résurrection de la condamnation et de l'exécution de Jésus, car elle se présente non seulement comme une preuve irrécusable de la Justice, mais aussi de son Mystère. La Résurrection en effet montre avec éclat la nullité de la sentence qui l'a condamné, et cette sentence était celle-ci : « Il a blasphémé, parce qu'il s'est dit fils de Dieu ». L'Évangile est donc à la fois la proclamation de la filiation divine de Jésus et sa Résurrection. Car la Résurrection ne s'est produite que parce que Jésus a été mis à mort, dans une exécution légale, à la suite d'un procès régulier, devant une cour compétente, un tribunal théologique. Mais imaginons que, lorsque Caïphe a demandé des témoins, comme la Loi le prescrivait, les Apôtres se soient présentés ; imaginons qu'ils aient été là, debout, avec les nombreux disciples qui avaient suivi Jésus et les nombreux miraculés guéris par ses mains ; imaginons que tous aient témoigné solidairement en sa faveur ; et même qu'ils se soient offerts à partager son supplice et son opprobre ; qu'ils aient porté témoignage collectivement et personnellement en faveur de ses paroles et de ses miracles et aussi de sa filiation divine, à laquelle, par la bouche de Pierre, les Apôtres avaient adhéré. Imaginons que l'on ait pris le temps d'écouter ces témoins et d'enregistrer leurs dépositions. Que se serait-il passé ? Le procès de Jésus, au lieu d'être expédié, bâclé en quelques minutes, aurait duré plusieurs jours, voire plusieurs semaines... Et supposons qu'au terme de cette enquête sérieuse, comme cela aurait dû être, la Justice de Jésus ait été reconnue par le Sanhédrin. Il n'y aurait pas eu alors la condamnation du Christ ni son exécution. Et cependant nous aurions tout aussi bien l'Évangile dans toute sa force. Nous l'aurions mieux encore : car tant que le procès de Jésus n'a pas été repris à Jérusalem, l'équivoque demeure, la Vérité n'est pas officiellement reconnue et Jésus reste pour son peuple et pour le monde entier un « signe de contradiction ». La liberté humaine reste prisonnière de son mauvais choix, sous la sentence de la mort. Donc, puisque la mort demeure, la Bonne Nouvelle est toujours pour demain.

D'ailleurs Jésus lui-même, dans sa vie publique, avant sa Résurrection a déjà prêché l'Évangile du Royaume. Il ne prêchait pas ce qui n'était pas encore arrivé, il ne prêchait pas la Croix ni la

Résurrection. Ce n'est que tardivement, lorsque l'hostilité des chefs se fut bien déclarée, qu'il en fit la prophétie à ses intimes, pour les fortifier dans la foi, et qu'ils ne défaillent pas lorsque l'heure des ténèbres fondrait sur eux. Mais dans les premiers temps de son ministère en Galilée, lorsqu'il proclamait partout : « Le Royaume de Dieu s'est approché de vous », il le mettait effectivement à la portée de tous ceux qui l'entendaient, car tous étaient l'objet de la bienveillance et de la miséricorde du Père. Dieu n'a jamais refusé la Vérité qui sauve à aucune de ses créatures. Et effectivement, le Royaume de Dieu s'était déjà bien approché de tous les contemporains du Seigneur qui vivaient sur son territoire, car il avait été réalisé et vécu à Nazareth, et Jésus était lui-même, en quelque sorte, le premier fruit de ce Royaume, de cet « Arbre de vie », que l'on pouvait juger à son fruit : « Le fruit de tes entrailles est béni ».

Faisons encore une hypothèse, tout en sachant qu'il est bien illusoire de faire des hypothèses en histoire, puisqu'elles ne changeront rien à ce qui est arrivé. Imaginons cependant que les Juifs aient ajouté foi aux paroles du Seigneur, et qu'ils aient accepté cette profonde « pénitence » qui les eût introduits dans le Royaume. Nous aurions eu effectivement tout l'Évangile, dans une réussite magnifique, qui eût écarté l'ignominie de la Croix.

Certes, il convient de dire, d'une manière poétique : « La bienheureuse Passion de notre Seigneur Jésus-Christ... » Ou encore, avec Paul : « Il nous faut nous glorifier dans la Croix de notre Seigneur Jésus-Christ ». Oui, mais à condition d'avoir fait, comme Paul, cette conversion totale qui lui faisait dire également : « Le monde est pour moi un crucifié, et moi je suis un crucifié pour le monde ». Il avait en effet « épousé les sentiments qui étaient dans le Christ-Jésus », jusqu'à se réjouir des opprobres et des outrages qu'il endurait pour son Nom. Il pouvait donc trouver dans l'exemple de son Maître un encouragement pour affronter à son tour le martyre, et même le martyre le plus ignominieux qui était la crucifixion. Mais il fallait alors que sa foi soit pleinement lucide, au point de discerner exactement où se situait la Justice du Seigneur, et le péché qui avait dressé la Croix pour le Sauveur du monde.

A vrai dire, la Croix est une ignominie, la plus grande et la plus déplorable de toutes, la plus inimaginable, la plus incroyable. C'est devant la Croix que l'on prend conscience de l'obscurité magistrale du péché, tout autant que de l'ordre charnel que le péché a engendré, puisque c'est l'ordre charnel qui a dressé la Croix pour le fils de la Vierge conçu par l'Esprit de Dieu. Nous portons tous, avec les Juifs qui ont condamné le Seigneur, une certaine responsabilité de la Croix, ne serait-ce que parce que nous sommes fils d'Adam. Nous appartenons en effet génétiquement et par solidarité charnelle et sociale à cette « engeance perverse », déjà dénoncée par Isaïe, qui s'est dressée presque instinctivement, mais poussée par l'Ange des ténèbres contre la génération sainte du Christ-Jésus. Le fils de la Vierge a été exécuté par les fils de la femme violée. Celui qui fut conçu par l'Esprit a été rayé de la terre des vivants par les représentants officiels de la Circoncision et de la Loi, c'est-à-dire par les prêtres et les ministres de l'Ordre charnel. C'est pourquoi saint Paul dit clairement aux Galates : « Si vous revenez à la Circoncision, le Christ ne vous sert de rien ». Il faut donc bien comprendre que du moment que le récit de la Passion et de l'Exécution de Jésus fait partie intégrante de l'Évangile, c'est que ce récit, dramatique s'il en est, expose en fait comment l'Évangile a été rejeté et repoussé en la Personne de Jésus. Et si la Résurrection et l'Ascension sont intervenues par la suite, c'est la preuve et la mise en lumière que la Justice et le Royaume étaient bien du côté de Jésus, non seulement de ses paroles, toutes irréprochables, mais surtout de son Mystère qui expliquait à la fois ses paroles et ses miracles. Il était réellement fils de Dieu.

Nous rejoignons ainsi la conclusion de l'Évangile de Jean : « Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est fils de Dieu, et que croyant vous ayez la vie en son Nom ». Jean aurait pu

écrire beaucoup d'autres choses – il les a peut-être écrites, si l'on pense, par certains arguments de critique interne, que nous n'avons qu'une partie de son Évangile. Mais à vrai dire, le choix des paroles et des faits qu'il nous a proposés et que nous avons encore aujourd'hui, est suffisant. Nous pourrions en avoir beaucoup moins, l'Évangile serait entier encore. Nous saurions seulement que Jésus est venu conçu de l'Esprit-Saint, et que, de ce fait, il a triomphé de la mort, cela serait suffisant, nous aurions tout l'Évangile.

C'est pourquoi Luc et Matthieu, tous les deux, nous rapportent la génération du Seigneur, en ces récits admirablement complémentaires et d'une discrétion parfaite. Ils se sont contentés l'un et l'autre du strict minimum, ne rapportant que les circonstances rigoureusement nécessaires pour fonder notre foi. Nous aimerions certes, avoir des détails sur la vie à Nazareth, au temps du Christ ; les Évangélistes sont restés muets sur tout cela. Nous ne savons rien sur le caractère de Joseph ni de Marie, rien sur leurs proches ; nous aimerions revivre avec eux les fêtes juives, savoir comment ils réagissaient aux événements politiques et sociaux de leur temps. Rien. Au niveau de la foi, ces détails sont entièrement inutiles. Nous aimerions avoir quelques échos des conversations de Marie et d'Élisabeth, pendant les trois mois de son séjour dans la maison de Zacharie ; nous aimerions entrer dans les confidences du vieillard Siméon et de la prophétesse Anne, après le passage de Jésus-Enfant au Temple ; savoir ce que furent les propos des bergers de Bethléem et des Mages avec la Sainte Famille... Rien. Ces choses eussent été fort intéressantes, certes, mais elles n'auraient rien ajouté à l'essentiel de l'Évangile. La discrétion des Évangiles est allée jusqu'à nous rapporter aucune des paroles de saint Joseph, qui fut cependant l'homme le plus proche du Christ, et celui sans aucun doute, qui entra le plus cordialement dans l'intimité du Verbe, c'est-à-dire dans la Pensée éternelle du Père. Il ne nous fait aucune confidence. Il n'était pas utile, en effet, que celui qui avait vécu pleinement l'Évangile prêchât autrement que par son sublime exemple. Cela montre que l'Évangile qui s'est réalisé dans l'histoire n'est pas une histoire et ne se réduit aucunement au récit des événements. Car la Vérité éternelle qui fut vécue et qui nous donna le Sauveur à cette date qui est l'origine de toutes les autres, reste la même et reste à la disposition de tout croyant, aujourd'hui comme autrefois.

La « Bonne Nouvelle » est en effet exprimée dans le titre du Nouveau Testament : « Livre de la génération de Jésus-Christ... » Elle est donc toute entière dans ce « commencement » : « Or de Jésus-Christ telle fut la génération ». Nous avons donc logiquement, dès le point de départ, l'explication de tout ce qui va suivre, car au moment où Matthieu écrit, l'histoire a déroulé ses faits, elle a donné la pleine démonstration de la Vérité. Nous sommes donc nous, disciples tardifs, dans une situation privilégiée par rapport aux contemporains du Seigneur. Ils étaient pris dans le cours des événements, ils s'en étonnaient avec un certain scandale : « D'où lui viennent cette Sagesse et cette Puissance ? » nous autres, nous pouvons entrer logiquement dans le sens de l'histoire, en étant informés, dès la première page du Livre des Évangiles, de ce Mystère de Jésus qui échappa presque complètement à ceux qui ne pouvaient saisir d'un seul regard l'ensemble de la « démonstration » depuis la Conception jusqu'à l'Ascension du Seigneur. Ceux qui connaissaient le Christ « selon la chair », posaient la question : « N'est-il pas le fils du charpentier ? » Et ils ne comprenaient pas que ce Joseph, artisan de village, pouvait avoir un enfant qui fût tellement au-dessus de lui... Le tout est de savoir « comment » il est fils de ce charpentier !... Et c'est effectivement cette question que Jésus posa aux scribes et aux pharisiens qui refusaient de croire à la transcendance de son origine. « De qui le Messie est-il le fils ? – De David, lui dirent-ils – Alors, comment se fait-il que dans le psaume, David l'appelle « son Seigneur », lorsqu'il dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite... » ; s'il est « son Seigneur », de quelle manière peut-il être son fils ? » Voilà bien la question primordiale : « De quelle manière ? » le fils de David qui serait parmi les nombreux, les innombrables fils de David, le Messie, ne sera donc pas engendré de la même manière que les autres ? Mais les scribes, les pharisiens, les docteurs de la Loi, tout comme Nicodème, tout en étant des « maîtres en Israël », ignoraient ces choses. Ils restèrent

muets devant la question que leur posait le Seigneur. Et cependant la réponse, ils l'avaient dans l'Écriture, par l'oracle ultra-connu du prophète Isaïe : « Voici que la Vierge conçoit et enfante un fils, et son Nom sera « Dieu-avec-nous ». (Is.7/14)

Et effectivement, lorsque Matthieu nous raconte comment Joseph accepta, sur l'indication de l'Ange, de prendre avec lui, tout indigne qu'il s'en jugeait lui-même, cette femme qui portait en elle le Germe divin, il nous rapporte cette parole prophétique et conclut : « C'est ainsi que fut accomplie cette parole du prophète : « Voici que la Vierge conçoit dans ses entrailles et enfante un fils... »

L'Évangile est donc bien tout entier dans ce commencement qui est la génération sainte du Seigneur Jésus, génération qui sanctifie le Nom du Père.

Luc dit la même chose, en nous donnant des détails plus significatifs peut-être, dont nous sommes assurés qu'ils ont été puisés à bonne source, selon ce qu'il annonce dans le prologue de son Évangile. Et son récit nous révèle en effet que l'Évangile dans sa teneur première, est le passage d'une maternité à l'autre. L'Ange Gabriel vient d'abord annoncer au prêtre Zacharie, au cours de son ministère dans le Temple de Jérusalem, que « sa prière est exaucée », et qu'il va recevoir ce fils qu'il a demandé à Dieu tout au long de sa vie, tout en faisant, bien sûr, selon la Loi, tout ce qu'il fallait pour le susciter dans le sein de sa femme. Naissance singulière, naissance miraculeuse que celle de Jean-Baptiste, dans laquelle, comme pour celle d'Isaac, Dieu est intervenu contre toute espérance. Zacharie malheureusement, n'ajoute pas à la promesse divine une foi semblable à celle d'Abraham. Il objecte, peut-être avec un certain sarcasme, une certaine amertume... Aussi, il est puni pendant neuf mois d'un mutisme, pour avoir trop parlé, qui ne cessera qu'avec la naissance de l'enfant. Ensuite, c'est le même Ange Gabriel qui vient annoncer à Marie une maternité nouvelle, qui sera non seulement miraculeuse, mais virginale. Et Marie objecte, non pas par incrédulité, mais pour mettre l'Ange de Dieu à l'épreuve : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? » En gardant la virginité sacrée Marie s'est interdite la maternité charnelle. Et il faut que l'Ange lui donne son accord avec la parole prophétique, pour qu'elle soit assurée qu'il vient de Dieu. Il lui dit : « L'Esprit-Saint viendra sur toi, le Très-Haut te couvrira de son ombre, et c'est pourquoi l'enfant sera saint et sera appelé fils de Dieu ». C'est alors que Marie donne son plein assentiment à ce Messager d'En Haut. Et ce dernier, comme pour la confirmer dans la foi, lui donne un « signe », celui de la maternité miraculeuse de sa cousine Élisabeth : « Elle en est à son sixième mois, elle que l'on appelait stérile, car aucune parole n'est impossible à Dieu ». Et c'est alors que Marie dit à l'Ange : « Qu'il me soit fait selon ta parole ».

Ainsi les deux Évangélistes, Matthieu et Luc, nous donnent le Principe de l'Évangile, au commencement de leur Évangile. Jean d'ailleurs, fera de même dans son Prologue, marquant bien la distinction entre Jean-Baptiste qui est venu comme témoins seulement et Jésus qui est venu comme Lumière, et il ajoute : « Il est la vraie lumière qui éclaire tout homme en faisant son entrée dans le monde ». Et comment éclaire-t-il ainsi tout homme ? Parce qu'il « n'est pas né de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, mais il a été engendré de Dieu ». C'est en contemplant cette génération sainte du Christ que les hommes sont ainsi appelés et amenés, pour peu qu'ils veuillent bien réfléchir, à comprendre ce qu'est le « péché » qui grève tous les fils d'Adam, et ce qu'est la « Justice » par laquelle Jésus est fils de Dieu. Et Dieu dans sa parfaite libéralité donne aux fils d'Adam « le pouvoir de devenir à leur tour fils de Dieu », dans la mesure où « ils croient au Nom de Celui qui a été engendré fils de Dieu ». Mais Jean écrit son Évangile tardivement. Il a fait l'expérience douloureuse de la première génération chrétienne, et il constate amèrement, pensant aux chrétiens aussi bien qu'aux Juifs : « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu ». C'est pourquoi, tout comme les trois premiers Évangélistes, il nous racontera ce qui s'est passé : Jésus fils de Dieu n'a pas été reconnu comme tel, mais accusé de blasphème lorsqu'il affirma sa filiation divine : « Nous te lapidons pour un blasphème,

parce que, étant homme, tu te fais Dieu... » Ainsi Jean, comme les Synoptiques, nous fait dans son livre le récit du refus que l'Évangile a rencontré chez ceux qui, préparés par Moïse, les Prophètes et Jean-Baptiste, auraient dû le recevoir avec enthousiasme.

La sobriété des Évangiles est donc à elle seule tout un enseignement, parce que notre esprit est amené à l'unique nécessaire, à ce point capital, originel et central qui est celui de la génération de Jésus fondement de sa relation de fils par rapport au Père. Avec Jésus, c'est un type d'homme entièrement nouveau qui est advenu sur la Terre, type d'homme tellement nouveau, tellement éclatant qu'il a provoqué un émerveillement sans bornes, une admiration qui va jusqu'à l'adoration, mais aussi un scandale et une terreur insurmontables. En effet, ceux qui ont voulu le juger en fonction de l'ordonnance de leur race ou de leur religion, n'ont pas reçu cette grâce accordée seulement aux humbles et aux petits, à ceux qui se font disciples et non juges du Seigneur, à ceux qui se sont mis à son école, alors que ceux qui lui posaient des questions, non pour s'instruire, mais pour le mettre à l'épreuve, n'ont rien connu de la Gloire du Seigneur. Et de nos jours encore, ceux qui abordent l'Évangile comme juges, pour dissenter sur sa forme, son origine historique, son caractère littéraire, qui le considèrent comme un document digne d'intérêt, sur lequel ils se mettent en valeur quant à leurs compétences de maîtres ou d'érudits, échouent devant l'Évangile ; nécessairement ils le coupent en morceaux par leur analyse dialectique, l'écartèlent et le mettent à mort, lui enlevant toute efficacité pratique en vue du Salut. Inversement, ceux qui, abordant l'Évangile en petits, pour se mettre à son école, et qui acceptent de se remettre eux-mêmes en question entièrement, devant la sainteté de Jésus-Christ, sont certes confondus par l'Évangile dans un premier temps, mais ils éprouvent ensuite, comme saint Paul, que l'Évangile est une « force de Dieu pour le salut de tout croyant ».

Ceux donc qui, les premiers, se sont faits les juges du Seigneur Jésus n'ont pu supporter ni sa grâce ni sa vérité, ni sa sincérité, ni la droiture transcendante de ses paroles, ni surtout son Mystère. Des sentiments complexes, certes, les dressèrent contre lui ; mais finalement ce fut le motif théologique qui fut seul retenu pour déterminer sa condamnation : « Fils de Dieu, c'est un blasphème ». Ils ont ainsi tué le « Premier-né de toute créature », c'est-à-dire celui qui, dès sa conception et sa naissance, réalisait pour la première fois l'exacte Pensée du Père sur la génération humaine, et par suite sur la nature humaine. Et c'est bien cela que Jésus signifiait lorsqu'il se nommait lui-même non pas « fils de Dieu », mais habituellement « fils de l'homme ». Or qui est cet homme dont Jésus est le fils ? C'est Joseph. Mais non pas parce qu'il fut charpentier à Nazareth, mais uniquement parce qu'il eut la foi primordiale, semblable à celle de Marie, foi par laquelle fut rendu au Père le culte d'adoration en Esprit et en Vérité ; foi par laquelle le Nom du Père fut sanctifié. Car Ève avait été tirée par la main de Dieu de la chair et des os d'Adam : signe et enseignement capital par lequel Adam aurait dû apprendre que la main de Dieu peut tirer un homme du sein de la femme bien plus facilement qu'elle ne peut tirer une femme du corps de l'homme. Formule paradoxale : Jésus est fils de l'homme, et cependant il ne procède pas de semence humaine ! Il procède d'un acte de foi, par lequel le mâle qui est essentiellement prêtre et médiateur de Dieu, tient compte de la fermeture du sanctuaire de la vie par le voile de l'hymen. Le vrai « fils de l'homme » procède de l'Esprit-Saint, à condition que l'homme et la femme demeurent dans l'Alliance qui assure à leur amour la présence de l'Esprit-Saint. Oui telle est bien l'adoration en Esprit et en Vérité, qui tient le plus grand compte de l'Intention divine inscrite dans la nature. L'Intention c'est l'Esprit, la nature c'est la vérité. Et Jésus nous affirme que Dieu le Père recherche de tels adorateurs. Combien y en a-t-il eu dans le monde ? Nous sommes assurés que Joseph et Marie et leurs parents immédiats en étaient, puisque par eux, le Nom du Père a été sanctifié. Les Apôtres, les premiers martyrs qui ont compris l'Évangile essentiel en furent aussi. Mais depuis ? les chrétiens ne se sont-ils pas dispensés de devenir de tels adorateurs en prétendant que Joseph et Marie étaient, dans le domaine de la génération, des exceptions inimitables ?... Et si le Père recherche de tels adorateurs, c'est qu'il peut y en avoir beaucoup, c'est que le ciel est peuplé de tels

adorateurs, puisque sa volonté s'y trouve accomplie, alors qu'elle ne l'est pas encore sur la terre dans ce domaine-là. Et si le Père recherche de tels adorateurs, ce n'est pas pour son avantage personnel, car toutes les créatures du monde n'ajoutent rien au bonheur intrinsèque de Dieu, mais c'est pour que ses créatures bien-aimées accèdent à une participation réelle et éternelle au Bonheur divin.

C'est ainsi que nous apprenons, dès le commencement, dès le principe de l'Évangile ce que les maîtres en Israël, les docteurs et les princes n'ont pas connu, même lorsque la démonstration de la Vérité fut achevée le jour de la Résurrection du Seigneur, même lorsque les Apôtres eurent témoigné devant eux, miracles à l'appui, de la filiation divine de Jésus prouvée par cette Résurrection. Ils n'avaient pas compris le symbole du voile du Temple, ils ne furent instruits ni de sa fermeture, ni de sa déchirure ; ils ne furent pas non plus persuadés par le tombeau vide, aux portes de la cité sainte ! Pourtant, avoue saint Paul, qui avait pris le parti de ses maîtres et qui pendant longtemps persécuta l'Église avec fureur : « S'il l'avaient connu cette Sagesse divine, folie pour le monde, manifestée en Jésus, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la Gloire ». En effet, lorsque Jésus proclama devant le Sanhédrin : « Je le suis » (fils de Dieu), pourquoi ne se sont-ils pas informés, comme ils auraient dû le faire, sur les modalités de sa naissance et de sa conception ? Ne savaient-ils pas par le psaume qu'un jour un « fils de David » serait « Seigneur de David » ? Comment le fils serait-il supérieur au père, et même divinement supérieur puisqu'il mériterait le nom de « Seigneur », réservé à Dieu ? Pourquoi n'ont-ils pas interrogé sur les raisons profondes de la Seigneurie du Messie, qui éclatait cependant avec tant de force dans la grâce, la vérité, l'éloquence, la puissance de Jésus ? Certes l'Église qui s'est placée dans l'attitude de disciple, non de juge, a reçu par l'Esprit-Saint la pleine lumière sur la Sagesse cachée, sur le Mystère de Jésus. Elle confesse qu'il est infiniment supérieur à David son Père, comme Messie, comme Roi, comme Prêtre, et tout simplement comme homme ; mais aussi parce qu'il est le Monogène du Père, l'Un de la Trinité préexistant à sa naissance temporelle en notre nature, dans le sein du Père, dans la Nature divine.

Nous sommes donc, en récitant notre vieux Credo, infiniment plus avancés que les scribes et les pharisiens qui se cabrèrent devant la Majesté et plus encore devant le Nom de Jésus-Christ. Toutefois le problème n'est pas encore totalement résolu, car, si nous admettons que l'Évangile essentiel est bien « Jésus fils de Dieu parce que conçu de l'Esprit-Saint dans le sein d'une maman vierge » (conformément à ce que raconte l'Évangile et ce que propose la Foi catholique), il reste encore à résoudre une autre énigme : comment cette femme qui s'appelait Marie a-t-elle pu s'élever au niveau de la foi parfaite, sans laquelle elle fût restée prisonnière de la Loi, tributaire de la génération charnelle, tout comme les autres femmes de son temps, celles qui l'ont précédé et celles qui, jusqu'à nos jours, malgré son exemple, n'ont cessé d'imiter Ève ?

Certes, ici comme partout, il existe des réponses passe-partout qui élimine le problème au lieu de le résoudre, et qui donnent l'illusion de savoir quelque chose, qui peut prendre l'aspect d'un dogmatisme hautain très affirmatif, mais dépourvu de signification. C'est trop souvent de cette manière expéditive et formaliste que l'on a proposé les formules de la Foi. Et c'est peut-être pour cela que beaucoup, n'ayant pas l'humilité de consentir avant de comprendre, se sont finalement détournés de la Vérité qui les eût sauvés... Ainsi il est trop facile de dire : « Dieu l'a fait... » « Dieu a fait les étoiles, le ciel et la terre ; Dieu a fait le soleil, la lune, les mers, les plantes... C'est vrai, mais n'est-il pas permis de découvrir le comment, de percer le mystère des étoiles, leur structure, leurs éléments, leur histoire, le secret de leur puissance ?... Est-il interdit de scruter la profondeur des âges géologiques, pour y découvrir la longue patience de la vie épousant d'ère en ère les lentes pulsations de l'écorce terrestre ? N'est-il pas infiniment profitable de savoir quelque chose de l'organisation – admirable, s'il en est – des cellules vivantes, de la prodigieuse unité du plan de Dieu, nous donnant une variété infinie de formes à l'aide de quelques dizaines seulement de molécules relativement simples ?... C'est ainsi que notre

admiration est nourrie par la connaissance. Il en est de même des Mystères de la Foi ; il ne suffit pas de croire, de donner un assentiment de principe. Il faut aussi « savoir » et « connaître », pour que le don de la Foi soit complété par les dons de science et d'intelligence. Paul ne dit-il pas « par l'Esprit-Saint, nous sommes appelés à connaître les dons que Dieu nous a faits » ?

Comment se fait-il qu'une jeune vierge d'Israël ait ainsi dépassé la génération charnelle, surmontant l'ambiance légale et sociale, triomphant du sur-moi patriarcal et religieux qui imposait, qui impose encore aujourd'hui – à toute femme de se marier, d'aller au coït charnel pour avoir la gloire de mettre au monde des enfants nombreux si possible ?... Certes, nous dirons avec l'Église que Marie était immaculée dans sa conception, dès le premier instant de sa conception. De ce fait nous devons admettre qu'elle avait une intuition toute spéciale de la Vérité. Elle possédait par nature une disponibilité toute spéciale à l'Esprit de Dieu. Néanmoins elle restait entièrement libre quant au choix proposé à toute créature humaine. Et nous devons penser que ce choix qu'elle posa pour une maternité virginale fut posé non pas dans l'ambiguïté du hasard mais dans une clairvoyance tout à fait lucide. C'est la génération charnelle qui est toujours ambiguë, indécise, angoissée, qui se pose dans les ténèbres, sous le poids de la peur et dans l'amertume de la honte, et le plus souvent dans la fureur de la convoitise. Certes la sécurité que donne l'ordre matrimonial et la spiritualité conjugale, lorsque l'amour est vrai, transfigurent déjà l'union charnelle, entre l'époux et l'épouse. Mais l'angoisse ne saurait être écartée entièrement, puisque ni la piété des conjoints, ni leurs techniques sexuelles ne pourront jamais écarter le hasard de la progéniture imprévisible. Mais ces couples qui cherchent Dieu et sa volonté dans les tâtonnements de la Loi, sont rares. Ne nous faisons aucune illusion. La plupart du temps le comportement est surtout organique et animal, les réflexes de la sexualité procèdent rarement d'un amour véritable ; ils sont provoqués par divers excitants, une imagination débridée et l'illusion de croire qu'un bonheur peut dépendre de l'intensité du plaisir. Il n'en est rien. La créature humaine est appelée à tout autre chose, à un bonheur d'une qualité très élevée, qui n'exclut nullement le plaisir, mais qui le magnifie en lui donnant sa plus autre signification par la Foi et sa véritable finalité qui n'est autre que l'image de l'Unité des personnes divines dans l'Amour.

Marie, en Israël, grâce à l'enseignement des Écritures, dispensé au Temple de Jérusalem et à chaque Sabbat à la Synagogue, savait tout le nécessaire pour s'orienter à coup sûr dans la voie de la Justice. La Loi, en effet, dénonçait clairement le péché dans la chair, déclarant en maint passage que le premier-né qui « ouvrait le ventre » devait être « racheté à Yahvé », moyennant un « sacrifice pour le péché ». L'audition attentive du ch.3 de la Genèse, si concret, manifestait assez que la transgression qui avait engendré la honte et la peur de Dieu, ainsi que les malédictions qui suivirent, n'était autre que le désir de la maternité charnelle au détriment de la virginité, désir d'Ève, auquel avait consenti Adam. Il n'est pas besoin d'être grand clerc ni érudit en exégèse pour comprendre cela ! « Ils ont croqué la pomme ! » expression qui dit bien les choses. Marie avait en outre le témoignage de ses parents. Ils l'avaient engendré immaculée dès sa conception ; c'est donc qu'ils avaient fait un pas décisif, qu'ils avaient dépassé cet « arbre de la connaissance du bien et du mal », et qu'ils avaient remporté la première victoire sur l'Ange posté à la porte du Paradis et retrouvé le chemin qui conduit à l'Arbre de la vie. Joachim, Anne, Jacob le père de Joseph, puis Joseph et Marie eux-mêmes ont eu le temps de dissenter longuement sur la question cruciale de la génération. Tout comme nous ils voyaient autour d'eux les fruits tarés engendrés à la suite de la prévarication d'Ève, et ils étaient suffisamment intelligents et instruits pour poser ce principe, que celui qui voulait éviter pour lui-même et pour ses enfants les conséquences désastreuses du péché, devait avant tout éviter le péché. Certes, leurs conversations n'ont malheureusement pas été enregistrées sur bandes magnétiques, et nous n'avons aucun document historique qui puisse nous les rapporter. Mais ce qui est très certain, c'est que nous leur devons la naissance du Sauveur. Cette naissance n'a pu se produire au hasard. Elle a été préparée par un mouvement de foi et de piété. Et nous sommes certains également que pour susciter et conduire

ce mouvement, ils n'avaient à leur disposition que les Textes sacrés qui nous avons encore : Genèse, psalms, Prophètes, Livres des Sages, tout l'Ancien Testament dont le texte était déjà canonique. C'était suffisant. Et comme ils n'étaient pas distraits par tout le divertissement qui amuse aujourd'hui la plupart des hommes sur la terre, ils pouvaient centrer leur méditation, et leur prière sur l'essentiel. Ce qu'ils ont fait. Et c'est ainsi qu'ils ont remporté cette « victoire de la Foi sur le monde », victoire que Jean avait sous les yeux, et qu'il souhaite vivement à ses disciples. Nous la remporterons donc, j'espère, mais la nôtre ne sera jamais plus éclatante que la leur, pionniers de la Foi parfaite, qui nous ont donné non seulement le Salut, mais le Sauveur. Et il est hors de doute que les Apôtres, en suivant ce Jésus de Nazareth, dont la grâce et la beauté manifestaient avec évidence qu'il était « celui dont ont parlé Moïse et les Prophètes », ont été amenés par Lui à la foi de ceux et celles qui lui avaient donné le jour.

Il ne peut en être autrement.

C'est ainsi que l'Église, dans sa sainte Liturgie, nous ramène sans cesse à ce qu'il convient d'appeler avec elle les « Mystères du Rosaire ». Elle nous invite à méditer constamment sur les événements de la conception, de la gestation, de la naissance de Jésus : les Mystères joyeux, qui contiennent tout, et qui eussent été joyeux pour tout le peuple juif, puis pour toutes les nations, si leur enseignement avait été entendu, compris et appliqué. L'Église chante sans cesse ces « gloires » qui nous ont donné le Sauveur, et surtout Marie. Mais son chant, à vrai dire, n'est pas une longue épopée comme les poètes l'ont fait pour les hommes célèbres de ce monde ! Son chant est d'une simplicité déconcertante, toujours le même, sur des airs très variés, certes, mais avec des formules en nombre très restreints. A vrai dire, la Salutation angélique suffit à tout : « le fruit de tes entrailles est béni ». L'Église sait que les entrailles virginales de Marie, par l'Esprit-Saint, moyennant sa foi, ont porté ce fruit béni qui a triomphé de la mort et de l'énorme contradiction de la Passion. C'est suffisant. Il est le « Soleil de Justice », la « lumière des Nations », la « Gloire d'Israël ». Et pourquoi l'Église insiste-t-elle ainsi, dans sa sainte Liturgie sur le Mystère de l'Incarnation du Verbe, de la génération de Jésus ? C'est précisément pour que nous atteignons, nous aussi, cette foi parfaite qui fut celle de Marie, de Joseph et des Apôtres.

Comment donc cette foi parfaite a-t-elle pu s'élaborer ? La réponse est toute simple. Il est arrivé qu'à Nazareth la pédagogie de la Loi a porté son fruit, chez ces descendants obscurs de David, alors que partout ailleurs elle a échoué. Partout, en effet, en Terre Sainte, la Loi et les Prophètes étaient lus, chantés, commentés dans toutes les synagogues, pendant les longues heures de ces ennuyeux sabbats. Qui prêtait une attention suffisante à ces vieux Textes rabâchés depuis si longtemps, auxquels on était trop accoutumé pour en percevoir la profondeur ? On doit penser qu'à Nazareth, à travers un office peut-être très quelconque, où les lecteurs pouvaient bafouiller un peu sur les antiques consonnes de la Thora, devant une assistance parsemée, distraite, bavarde même – n'en fut-il pas ainsi dans les églises de la chrétienté ? – la Loi de Dieu rencontra enfin quelques oreilles ouvertes pour qu'elle pût pénétrer jusqu'en des cœurs bien disposés. Ce fut suffisant. Dieu n'attendait pas autre chose. Et nous admirons sa longue patience et ses efforts inutiles pendant des siècles, jusqu'à ce que quelqu'un prenne en considération ce qu'il disait sans cesse dans une parole qui « demeure éternellement », non pas pour plier sa créature sous des observances contraignantes, mais pour la délivrer d'un redoutable esclavage, dont la plupart du temps elle n'avait pas la moindre idée.

Cependant, que leur disait la Loi ? - je veux dire l'ensemble de la Révélation mosaïque. Elle disait essentiellement que l'homme était sous le joug de la mort parce qu'il avait mangé de cet Arbre dont Dieu avait dit : « Tu n'en mangeras pas ». En Israël, surtout dans le peuple, le bon peuple des « pauvres de Yahvé », aucune philosophie ne coupait l'homme en morceaux pour illusionner les fils d'Adam sur leur malheur. La mort qui frappait les humbles bourgades aussi bien que les cités

somptueuses et les palais des rois n'avait qu'une seule explication : « Elle résulte d'une désobéissance à Dieu ». Et ce Dieu, qui est-il ? Le Créateur du Ciel et de la Terre, le créateur de l'homme et de la femme, dont la souveraineté est totale. Quelle était donc cette désobéissance ? Sur ce point encore la Loi était claire : la désobéissance avait porté dans les relations de l'homme et de la femme, d'Adam et d'Ève, d'où le pignage de la honte, la multiplication des grossesses, les douleurs de l'enfantement, la révolte de la nature, les chardons, les épines, les serpents, les insectes venimeux... Quelle était donc cette désobéissance ? Elle ne pouvait être que le coït charnel, puisque le premier fruit en fut Caïn qui tua son frère. Et la Loi en effet, qui expliquait le sens des ronces et des épines, comme une souillure du péché, dénonçait aussi toutes les infirmités de l'homme comme une conséquence du péché, comme une souillure du péché, et tout particulièrement les indispositions menstruelles de la femme qui la rendaient impure. Impure elle l'était aussi cependant quarante jours lorsqu'elle enfantait un mâle, et pendant quatre-vingts jours lorsqu'elle enfantait une fille. Et le péché de la mère ne pouvait être lavé que par un sacrifice sanglant. C'était clair ; le péché qui provoquait la mort se situait effectivement à l'origine de la vie, à l'origine de toute vie. Mais inversement lorsque le prophète Isaïe annonçait la Bonne Nouvelle du Salut, et comment la tête du Serpent allait être écrasée par la lignée de la femme, il précisait : « Voici que la Vierge conçoit dans ses entrailles et enfante un fils, et son Nom est « Emmanuel » - « Dieu-avec-nous ».

Tels étaient les enseignements essentiels de la Loi, et il n'y en avait pas d'autres pour expliquer ce fameux « péché » qui provoquait la mort. Et si les Juifs pouvaient à juste titre être fiers de leur circoncision, ils savaient néanmoins qu'ils étaient pécheurs dans l'œuvre même de la génération. Ils portaient dans leur chair le signe de l'Alliance de Yahvé avec leur race, mais ils savaient aussi qu'ils étaient une race dévoyée et pervertie, les Prophètes l'avaient assez dit ! Qu'ils étaient un peuple à nuque raide, qui éprouvait tout au long de son histoire à la fois la colère et la miséricorde de son Dieu. Car la présence de Yahvé parmi son peuple était à la fois consolante et terrifiante, chargée d'espérance en raison des promesses, mais accablante par l'exigence continue des sacrifices et des observances. Que signifiait tout cela ? Comment échapper vraiment à cette colère et à cette indignation de Dieu, de manière que cessent les sacrifices, dont Dieu lui-même, au dire des Prophètes était las et dégoûté ? Comment atteindre cette « Justice » que le psalmiste demandait continuellement comme une grâce unique, comme une faveur exceptionnelle de son Dieu : « Seigneur, guide-moi dans ta Justice... » ? Et quelle était aussi cette « Sagesse » qui exhortait avec insistance les gens les plus simples à entrer dans l'intelligence du Plan divin ?...

Telle était cette pédagogie de la Loi. Telle était aussi l'énigme permanente de l'Ordonnance mosaïque. Elle était propre à Israël, limitant certes sa liberté, la contraignant à un séparatisme racial rigoureux. Mais elle portait en elle à la fois le problème et la solution, la condamnation et la justification. Aucun autre peuple de la terre n'était ainsi gêné et inquiet dans sa prolifération charnelle. Les cultes phalliques et les idoles du plaisir débridé, comme aussi de la fécondité plantureuse, les encourageaient hardiment à s'accoupler aussi largement que possible avec l'assentiment des dieux. En Israël c'était tout différent : la Loi dénonçait un péché, une transgression, donnait au vêtement institué « pour la honte » une raison divine. Les païens pouvaient se consoler ou s'étourdir par la philosophie qui leur expliquait la mort comme une fatalité, comme une vengeance des dieux, comme un sommeil paisible ou comme le passage de l'âme à une vie éthérée... En Israël la mort restait le signe permanent de la désobéissance à Dieu, le tout-puissant Créateur du ciel et de la terre, d'une désobéissance qui intéressait l'origine même de la vie, la conception de l'être humain.

Dès lors, la solution était toute simple : puisque tous les hommes meurent en raison d'une conception erronée, ne suffirait-il pas, pour éviter la mort, d'éviter l'erreur et le péché qui altèrent la

conception de l'être humain ? Mille ans avant Marie, le prophète David, prenant conscience de ses tendances de convoitise et d'homicide, avait crié vers Dieu en disant : « Ma mère m'a conçu dans le péché... j'ai été engendré dans l'iniquité... » Tous les hébreux contemporains de Jésus – comme un grand nombre de chrétiens – connaissaient ce texte ; ne suffisait-il pas de dire : « Mais alors n'y a-t-il pas moyen, pour la femme, de concevoir sans péché ? » Poser la question c'est appeler la réponse ; car s'il n'y a aucun moyen pour la femme de concevoir sans péché, sans transgresser l'ordre de Dieu, sans déroger à une loi spécifique de la nature humaine, c'est que Dieu lui-même s'est trompé dans son ouvrage. Quelle est donc cette « loi spécifique » inscrite dans la nature ? Elle ne peut être que la virginité de la femme, dont il convient de tenir compte, non pas en isolant la femme de l'homme, mais dans la relation d'amour de l'homme et de la femme. Il n'était d'ailleurs pas question en Israël d'isoler la femme de l'homme, puisque toute femme était au pouvoir d'un homme. Le psaume 118, chanté souvent à la Synagogue, ne dit-il pas, entre autres versets significatifs – « Ce sont tes mains, ô Dieu, qui m'ont fait et façonné, ouvre-moi l'intelligence et je comprendrai ton témoignage » ? Marie, Joachim, Anne, Jacob, Joseph... tous connaissaient ce texte venu si souvent sur leurs lèvres. Ils posèrent enfin, après tant de siècles, l'Acte de foi portant sur le point précis de l'origine de la vie humaine ; si Dieu a fermé le sein maternel par le voile de l'hymen, n'est-ce pas dans une intention précise, et sans doute merveilleuse ?

Certes, nul ne pouvait à l'avance prévoir les conséquences de cet Acte de Foi, au moment où il fut posé à Nazareth, parmi les descendants de David ; mais ces hommes et ces femmes simples et droits, profondément religieux quant à la valeur sacrée de toute la création de Dieu, et surtout de leur corps, pouvaient être assurés d'une chose : c'est que s'abstenir de l'œuvre de chair était assurément une « justice » aux yeux de Dieu. C'était tout, mais c'était suffisant. Certes, cette option, qui fut exceptionnelle, mais tout à fait vraisemblable en raison de la pédagogie de la Loi, impliquait un héroïsme et imposait un sacrifice ; héroïsme de conscience, puisqu'il consistait à contredire la mentalité et les mœurs non seulement du peuple d'Israël, mais de l'humanité tout entière. Quelle aventure ! Quels pionniers étaient capables d'une telle audace ? Il fallut en effet à ces hommes simples une intrépidité unique puisqu'ils furent seuls à se dresser contre l'entraînement général en disant « non » là où l'humanité disait « oui » ! Ils offrirent ainsi à Dieu, qui s'était exprimé pour eux par Moïse et les Prophètes un sacrifice infiniment plus exigeant, mais combien plus précieux que les taureaux et les boucs que l'on immolait à Jérusalem sur l'autel des holocaustes ! ils renonçaient à perpétuer leur nom en Israël ; ils mettaient un terme à la lignée royale, et ils se privaient de cette espérance de voir surgir de leurs descendants le Messie triomphal, le Libérateur d'Israël qui devait être « fils de David ». En fait, ils savaient déjà, par la prophétie d'Isaïe, « Voici que la vierge concevra... » qu'il serait « fils de David » non « selon la chair », tout comme Isaac était fils d'Abraham non selon la chair, mais selon la Promesse.

C'est ainsi que si nous faisons l'effort de nous replacer dans le contexte légal et prophétique d'Israël, en tenant compte des Textes fondamentaux, qui étaient déjà portés à la connaissance des parents et des grands parents de Jésus, nous voyons clairement que Dieu n'a pas agi autrement que par des hommes en tenant compte de leur foi et de la conversion psychologique et biologique que la Foi impose. C'est pourquoi nous disons que si Jésus est né fils de Dieu en notre nature humaine, ce n'est pas là un événement surprenant et impensable, ce n'est pas là un « mystère » si l'on entend par ce mot une vérité incompréhensible (ces deux mots d'ailleurs, vérité et incompréhensible sont étrangement contradictoires, qu'est-ce qu'une vérité si elle est incompréhensible ?). C'est dans l'évidence et la clarté que Joachim et Anne, que Marie et Joseph ensuite ont « engendré saintement ». Ils ont trouvé la clé des Écritures, cette « clé de David » grâce à laquelle ils ont ouvert la porte étroite qui ouvre sur la vie. Ils sont entrés parce qu'ils étaient simples et droits dans l'intelligence de la Pensée de Dieu, qui elle aussi est simple et droite. Dieu a répondu à leur foi, bien au-delà d'ailleurs de ce qu'ils

pouvaient normalement attendre. En effet, ce n'est pas seulement un fils de Dieu dans la nature humaine qui est advenu à l'annonce de l'Ange, mais c'est Dieu lui-même en la Personne du Verbe, qui a confirmé la validité de cette Foi, et qui nous a fait, en la réalisant, la démonstration concrète de la Vérité éternelle. « Il est venu en fils... », « Je suis né et je suis venu en ce monde pour porter témoignage à la Vérité... Je suis la voie, la Vérité et la vie... »

C'est pourquoi l'Évangile a été vécu avant d'être prêché, et le Royaume de Dieu le Père a été réalisé avant d'être proclamé. Lorsque Jésus, en effet, commence sa vie publique en Galilée, il déclare dans les synagogues des bourgs et des villages : « Le Royaume de Dieu s'est approché de vous ». C'était vrai. Il parlait d'expérience. Le Royaume de Dieu était réalisé à Nazareth depuis la conception immaculée de Marie, sa mère. Et dans la foi de l'Église naissante, chez les Apôtres et les premiers disciples, il demeura avec les signes et les prodiges qui manifestaient sa présence, jusqu'à la ruine de Jérusalem, qui marque à la fois la fin de la période apostolique, et qui consacre l'endurcissement du peuple juif. La ruine du Temple et de la Ville sainte est à situer en 70, elle se produisit fin août, début septembre. Le 8 septembre la dévastation et l'incendie avaient anéanti tous les symboles de l'Ancienne Alliance. Marie est né un 8 septembre, elle, l'Arche de la Nouvelle Alliance et le Royaume vivant du Père. Du moment que le Royaume était établi dans le Temple « non fait de main d'homme », le temple fait de main d'homme devait disparaître. Ainsi le Royaume de Dieu a existé sur terre durant toutes ces années, jusqu'à la disparition du dernier Apôtre, soit qu'il mourût martyr dans la persécution, soit qu'il fût enlevé. Et la disparition du dernier Apôtre termine la Révélation, qui, depuis lors, est close. Et effectivement l'Église n'a cessé de faire le mémorial des événements de l'Évangile ; elle le fera jusqu'à ce que le « bon dépôt » de la Foi, confié à des hommes sûrs, porte tout son fruit de vie impérissable et éternelle, selon les promesses du Seigneur.

Certes, le Royaume de Dieu comporte un aspect social, selon les préceptes du Sermon sur la Montagne. Mais ce n'est là que l'aspect le plus extérieur du Royaume ; et en fait les chrétiens n'ont jamais appliqué adéquatement, même dans leur Église, les préceptes que le Seigneur donna sur la montagne. Seuls les Saints s'en sont approchés. Disons que la charte sociale du Royaume s'est présentée jusqu'ici comme une invitation à la conversion, en vue d'un climat favorable, d'un milieu vital, où le Royaume puisse germer et se développer ; une telle ambiance de très louable fraternité existait assurément dans certaines bourgades de Palestine au temps du Christ, comme elle a existé aussi dans de bonnes paroisses de la chrétienté. Mais la cordialité dans les rapports entre les personnes et les familles n'est qu'une approche du Royaume de Dieu, une préparation à cette Adoration en Esprit et en Vérité. Et le Royaume est vraiment celui du Père lorsque le Nom du Père est sanctifié ; comment peut-il l'être autrement que par une génération sainte qui, lui laissant l'initiative de la vie, fait que les êtres humains créés par sa Main toute puissante, suscités par son Esprit vivifiant, sont vraiment ses fils et ses filles, conditionnées positivement pour la Justice et l'Immortalité.

Il nous faut donc préciser si cet Acte de Foi, qui fut à l'origine de Jésus sur la terre peut et doit être généralisé, et finalement posé par tout chrétien. N'allons-nous pas heurter ici un poids aussi lourd que les montagnes, cette énorme et ancestrale tradition humaine qui annule le commandement de Dieu ? Qui sait si la foi qui doit ébranler et pulvériser de telles montagnes n'est pas prodigieusement simple et à la portée de tous ?

Fin du chapitre 12

L'application pratique de la Foi

Oui, je dis que cette foi toute simple qui fut celle de Marie, foi qui fut à l'origine de sa conception immaculée d'abord, puis de la génération sainte de Jésus ensuite, cette foi qui peut renverser et qui renversera les montagnes entassées par Satan devant les yeux des hommes pour leur cacher les splendeurs de la Pensée du Père, cette foi est à la portée de tous et doit être finalement celle de tout chrétien.

Certes, elle a été présentée jusqu'ici comme exceptionnelle. Il ne pouvait en être autrement, puisque personne ne la partageait. Elle était exceptionnelle en fait, non en droit. Et tous ceux qui ne partageaient pas cette foi de Marie, tout chrétiens qu'ils fussent et membres du Christ et de l'Église, savaient aussi qu'ils n'avaient aucune chance de partager un jour son sort « exceptionnel » à savoir son Assomption. Ils se préparaient tous à mourir, munis des sacrements de l'Église, afin de recevoir les honneurs et les avantages de la sépulture ecclésiastique.

Certes, on a eu hautement raison de mettre en évidence cette vie de Marie qui est la gloire et la force de l'Église. Il le fallait pour maintenir le Mémorial, pour conserver le Bon Dépôt. Le culte qui lui fut rendu est parfaitement légitime, par le seul fait de sa réussite, aussi bien dans sa maternité merveilleuse que dans son Assomption glorieuse. Même lorsque dans le Royaume du Père d'autres vierges auront engendré des fils et des filles pour Dieu le Père, Marie gardera le privilège inaliénable d'avoir engendré le Premier-né d'une multitude de frères, et surtout d'avoir donné notre nature humaine, un corps d'homme, au Verbe de Dieu lui-même. Elle sera toujours seule à mériter vraiment le titre de Mère de Dieu. Théotokos : terme que l'Église a toujours prononcé et maintenu avec justesse ; Marie créature, mère du Créateur : paradoxe parfaitement acceptable si nous admettons qu'elle a donné la nature humaine à un fils qui en sa Personne est Dieu. C'est pourquoi elle mérite pleinement le culte d'hyperdulie, par lequel elle est, à elle seule, plus honorée que quelque saint que ce soit et que tous les saints réunis. Ces vérités spécifiquement catholiques demeurent, elles sont indiscutables, si l'on prend soin de lire les Écritures telles qu'elles sont et de voir la grandeur de l'Évangile essentiel, c'est-à-dire ce que nous appelons la « vie cachée », ou les « Mystères joyeux du Rosaire ».

C'est ainsi que l'Église, au cours des siècles, a pris conscience de la grandeur de Marie, c'est-à-dire de la grandeur de sa Foi. Car finalement toute créature se définit par sa relation à Dieu, cette relation n'est autre que la Foi sur laquelle s'enracine la Charité. Et cette prise de conscience s'est exprimée et perpétuée dans la tradition liturgique : « Lex orandi, Lex credendi ». C'est en effet la tradition liturgique qui nous dirige dans l'interprétation des Saintes Écritures. L'Esprit-Saint qui initialement s'exprimait dans la communauté chrétienne primitive par la glossolalie et la prophétie spontanée, a élaboré chez les Docteurs et les Saints la doctrine et le chant de l'Office divin. C'est la prière de l'Église, bien ordonnée, où chacun est amené avec douceur et tendresse à prendre conscience personnellement de ce que professe sa mère qui l'a régénéré dans les eaux baptismales en vue du Royaume. La Liturgie mariale est un point de départ indispensable, tout comme la Foi de Marie a été le point de départ du Salut.

Mais sommes-nous arrivés, par la pédagogie admirable de l'Église en sa sainte Liturgie, à cette foi que Marie a atteinte au terme de la pédagogie de la Loi ? Toute la question est là. Il est évident que les disciples des Apôtres sont restés au-dessous de la foi des Apôtres, qui furent eux-mêmes amenés à la foi de Marie, grâce à sa présence et à son témoignage au milieu d'eux pendant les jours de la

Pentecôte. Et l'Esprit-Saint les confirma dans cette foi qui avait permis à Dieu le Père d'envoyer son fils, le Verbe, en notre nature humaine. Les Apôtres ne sont pas allés plus haut que la foi de Marie, parce qu'il n'y a pas de perfection au-dessus de la perfection. S'ils sont arrivés à la perfection de sa foi, c'est bien. Ils ne pouvaient faire plus. Ils ont parfaitement compris et enseigné que l'Évangile se définissait par « Jésus fils de Dieu ». Mais sont-ils demeurés dans la simplicité de cette foi ? Ont-ils bien vu toute son application pratique ? N'ont-ils pas hésité, face aux réticences de leurs congénères, les Juifs circoncis, à proposer la simplicité de cette foi mariale première dans toute sa rigueur ? C'est là une question importante que nous soulèverons, sans prétendre la résoudre entièrement dans notre chapitre suivant sur le Concile de Jérusalem.

Aussi tant que la foi mariale ne pouvait être partagée par un peuple trop enfant ou trop aveugle, il était en quelque sorte fatal que son Mémorial dans l'Église – donc que le maintien du Bon Dépôt – aboutisse à faire de Marie une exception inimitable, alors qu'elle doit être la norme la plus générale et le fondement du Royaume du Père. Ce point de vue apparaît avec évidence par le seul fait que ni les Apôtres ni les Évangélistes n'ont songé un seul instant à mettre particulièrement Marie en évidence dans leurs écrits. Son Nom n'est même pas mentionné dans leurs Épîtres. Paul ne parle d'elle qu'une seule fois, sans la nommer, dans l'Épître aux Galates : « Lorsque vint la plénitude des temps, Dieu envoya son fils né sous la loi, fait de la femme... (4/4). Mais il ne dit pas qui est cette femme. Il ne dit pas qu'elle fut choisie entre toutes par une vocation spéciale. Il ne dit pas non plus le contraire. Il ne lui donne aucun honneur particulier, étant donné que son honneur est suffisant et ne saurait être dépassé par le seul fait qu'elle est mère de Jésus, le Seigneur. Mais pour un Juif comme Paul, il est très étrange qu'il parle de la femme, et non de l'homme, car tout l'honneur de la génération, dans les longues chronologies bibliques, est toujours rapporté au mâle. Aussi, devant le silence des Apôtres quant à Marie, les auteurs superficiels et les chrétiens mal informés et mal formés, ont eu tendance à contester le culte que l'Église n'a cessé de rendre à Marie, et même à le taxer de superstition.

Cette tendance s'est répandue fortement depuis la « Réforme ». Elle s'est constamment développée, malgré la vigilance de l'Église catholique, malgré la piété spontanée des fidèles. Elle voudrait aujourd'hui faire douter les catholiques eux-mêmes de la valeur de leur foi mariale et de son expression liturgique. Nous voyons là une entreprise perverse de Satan mué en anti-christ, qui refuse « Jésus venu en chair », et s'attaque à la Femme pour mieux abattre l'Homme ; ainsi le silence, disons mieux, la discrétion des Apôtres, semble donner raison à ceux qui voudraient « remettre Marie à sa place » d'humble servante – elle ne l'a jamais quittée – supprimer le culte qui lui est dû, anéantir les privilèges qui lui furent reconnus par les Pères et les Docteurs et même par le Magistère de l'Église. Mais en fait ces théologiens démocrates qui veulent tout niveler aux héros anonymes issus d'Adam et tout ramener à leur propre médiocrité, ne comprennent pas mieux la Pensée apostolique qu'ils n'ont compris la sainte Liturgie de l'Église catholique. En effet, si les Apôtres ne parlent pas explicitement de Marie, c'est qu'ils voyaient en elle le Type même de la Femme accomplissant sa vocation devant la Face de Dieu, et ils pensaient que l'Acte de Foi qu'elle avait posé à l'origine du Salut, grâce à la pédagogie de la Loi et avec l'aide de sa parenté, était désormais, puisque la plénitude des temps était venue, à la portée immédiate de toute vierge instruite de l'Évangile ; et toute femme non-vierge pouvait elle aussi, par une repentance docile à la foi, retrouver la Pensée de Dieu qu'elle avait transgressée dans la génération charnelle, sous la poussée sociale et légale. Ils pensaient que tout homme, comme ils l'avaient fait eux-mêmes en connaissant Jésus, n'aurait aucune peine à « quitter la folie des traditions paternelles » une fois qu'il a reçu l'illumination qui procède de la Grâce et de la Vérité qui sont dans le Christ-Jésus. Mariés ou non, vierges ou non, tous pouvaient accéder à la Foi qui justifie tout croyant ; ni Paul ni les autres apôtres n'ont fait « d'Action Catholique spécialisée », ils n'ont prescrit aucun règlement, construit aucune clôture pour isoler les « personnes consacrées à Dieu » des autres chrétiens. Ils pensaient en effet que selon l'exemple de Joseph et de Marie, les plus simples et

les plus humbles, tous les hommes, qu'ils fussent Juifs, Grecs, esclaves ou homme libres, pauvres ou riches, pouvaient hériter de l'immortalité qui est dans l'Évangile, à condition, bien sûr, qu'il soit compris et appliqué.

En effet, est-il si difficile cet Acte de Foi que Marie posa ? Est-il héroïque ? Est-il au-dessus de la nature humaine ? Non pas. Il s'exprime de la manière la plus simple du monde : « Celui qui a fait le ciel et la terre, celui qui a semé les étoiles dans le firmament, celui qui tient en sa main tous les êtres, et qui par le souffle de sa bouche maintient en vie tous les vivants, peut, s'il le veut, rendre fécond le sein d'une vierge. » Il suffit seulement que cette vierge soit instruite de la foi, et qu'elle soit mariée à un homme qui soit auprès d'elle le témoin authentique de la Pensée de Dieu, tout comme Adam aurait dû l'être auprès d'Ève, tout comme le Christ est témoin et « Amen » véridique de la Pensée du Père auprès de son épouse, l'Église. Il est vrai, hélas, que dans le monde issu d'Adam, et qui prolifère dans l'ignorance et les ténèbres, très peu de vierges sont instruites de cette Pensée, et les mâles, dans leur écrasante majorité, ne recherchaient que l'œuvre de chair en vue de l'apaisement – jamais obtenu – de la convoitise. Mais cette situation de fait ne change rien aux dispositions originelles et permanentes de la nature, ouvrage des mains de Dieu, non plus qu'à sa Parole qui demeure éternellement, même si les hommes ne s'y conforment pas. Et cette parole de Dieu demeure heureusement inaltérable dans le bon Dépôt confié à l'Église.

Il n'est pas étonnant, certes, que les païens n'aient pu retrouver la Pensée de Dieu... Comment l'auraient-ils pu ? Celui qui a l'empire de la mort et qui s'appelle aussi l'Ange des ténèbres, avait tout pouvoir sur eux. Pour eux, le pacte diabolique qui régent la génération charnelle, tient dans toute sa force contraignante. Il n'est pas étonnant non plus que les Juifs, ni les musulmans de toute confession, n'aient pu retrouver la Pensée de Dieu. Comment l'auraient-ils pu, puisque la Loi de Moïse, tout comme le Coran, ou les autres bribes découlant de la Révélation du Sinai, sont une confirmation ou une orchestration, en quelque sorte, de l'ordre charnel, pour assurer la santé de la race et sa pérennité. Mais ce qui est tout à fait étrange, c'est que les chrétiens, dans leur ensemble, n'aient pas connu, ni même deviné la Pensée de Dieu, si clairement démontrée dans la conception et la naissance du Christ, qu'ils invoquent cependant comme leur Maître et leur Législateur ! Ce qui est vraiment bouleversant et infiniment triste, c'est que la Foi de Marie, qui fut aussi celle des apôtres lorsqu'ils eurent reçu de l'Esprit-Saint promis, ait été perdu dès la seconde génération chrétienne, engloutie par le Judaïsme renaissant dans les Églises que Paul fonda, et noyée par de multiples hérésies qui, sous des prétextes divers, allèrent jusqu'à renier ce qui était le principe même du Christianisme : Jésus fils de Dieu, né d'une maman toujours vierge et conçu de l'Esprit-Saint. A vrai dire le point central de la Foi a été maintenu dans le Credo, comme dans la Liturgie Sacrée ; il a été répété et chanté d'une manière fervente ou routinière, artistique ou quelconque ; la formule en est gravée dans toutes les mémoires. Mais il a cessé d'apparaître comme l'essentiel, comme l'Évangile essentiel. Il a été mis de côté parce que l'on avait, sur l'heure, beaucoup d'autres problèmes plus urgents à résoudre : subsister malgré les persécutions, collaborer et composer avec le pouvoir politique, résister et amadouer les Barbares, plonger dans de nombreuses intrigues, s'enflammer dans d'interminables controverses, évincer des rivaux, guerroyer contre les infidèles, reconquérir les Lieux Saints sur les Turcs, conquérir de vastes territoires pour les nations et les rois « très chrétiens », discuter à perte de vue sur les notions philosophiques que personne ne pouvait définir exactement, fuir devant la peste, la famine et la guerre, et surtout se divertir du spectacle de ce monde... Quant aux saints, qui ont maintenu la lumière de la Foi, ils furent pour la plupart des héros de la charité, et ils ont passé la plus grande partie de leur temps à soigner, consoler, soulager, hospitaliser, exhorter, administrer et enterrer les membres souffrants du Christ. Leur zèle arrivait toujours trop tard, leur générosité était toujours écrasée par une fatigue surhumaine, aussi, sans aucune illusion sur l'état pitoyable de l'humanité déchue, ils envisageaient le Royaume de Dieu, comme possible au-delà de la mort. Ils ne niaient pas, certes, les

promesses du Christ, mais ils ne voyaient pas comment la foi qu'ils professaient – sans trop chercher, le plus souvent à en percer les Mystères – même si l'amour brûlait leur cœur, pourrait un jour les réaliser.

En fait, aujourd'hui, nul ne songe à appliquer génétiquement l'Évangile essentiel. C'est pourquoi la parole de Jacques tient comme un solennel avertissement et comme une condamnation. En effet, relisons dans la perspective de l'Évangile essentiel la solennelle exhortation de saint Jacques :

« Sachez-le, frères bien-aimés, que tout homme soit prompt pour écouter, lent à parler, et lent à la colère, car la colère de l'homme n'opère pas la justice de Dieu. C'est pourquoi, laissant toute souillure et tout reste de méchanceté, accueillez avec douceur le Verbe planté en vous, capable de sauver vos vies. Devenez les opérateurs du Verbe et non les auditeurs seulement : vous vous tromperiez vous-mêmes. Car si quelqu'un se contente d'être un auditeur seulement du Verbe, sans le mettre en pratique, il ressemble à un homme qui considère l'allure de sa génération dans un miroir. Il s'est considéré lui-même, il est parti et il a oublié quel il était. Celui qui se penche sur la loi parfaite de la liberté et qui y demeure n'est pas un auditeur oublieux, mais un opérateur du Verbe : un tel homme sera heureux dans son activité. » (Jc.1/19-25)

Il nous suffira de souligner quelques points de ce Texte – commenté exhaustivement par ailleurs – pour nous rendre compte qu'il n'a de sens que si on considère l'Évangile essentiel : le Verbe de Dieu manifesté en chair, le Verbe fait chair dans une sainte génération, afin de nous amener à rectifier la génération humaine. Précisément dans cette Épître, Jacques vient de parler de la « convoitise » qui engendre le péché, « lequel une fois consommé engendre la mort ». Et c'est justement à cet entraînement coercitif de la convoitise aboutissant à une génération de mort que le Verbe de Dieu fait chair vient nous arracher. Mais encore faut-il que nous prêtions une oreille attentive à ce Verbe, à cet Évangile essentiel, sans nous insurger contre une démonstration de Vérité qui nous met dans notre tort. C'est pourquoi, après avoir dit : « Que l'homme soit prompt à écouter », Jacques ajoute aussitôt : « et qu'il soit lent à parler », car les paroles spontanées qui vont jaillir aussitôt s'inspirent d'une psychologie charnelle, d'une mentalité de péché, et tendent à objecter au Verbe de Dieu des « Mais... » qui vont en briser l'efficacité salvatrice. Et il ajoute aussi « lent à la colère », car il dénonce par ce mot non seulement l'explosion des cris et des vociférations, - que l'Évangile suscite en général – mais aussi ces grognements sourds, cette agressivité latente de l'animal mécontent d'être dérangé dans son comportement habituel. Et il poursuit en disant : « Accueillez avec douceur le Verbe de Dieu ». Il faut souligner les mots « accueillez » et « douceur ». Ils indiquent une attitude de disponibilité et d'humilité indispensable pour que le Verbe de Dieu planté en nous - par la prédication de l'Évangile – puisse se développer, nous faire grandir dans la Vérité et finalement « sauver nos vies ».

Pratiquement, la conscience chrétienne d'aujourd'hui n'est pas plus avancée que celle des premiers disciples de Jacques, car les « paroles de dispute » se sont multipliées, au point qu'elles forment pour ainsi dire la trame de l'histoire dramatique de l'Église. Elles ont pris corps dans les discours d'innombrables négateurs qui, au lieu de se soumettre loyalement à la Parole de Dieu, au Verbe de Dieu, au lieu de bien le comprendre et de l'expliquer avec la règle de la Foi, ont trafiqué les Écritures pour leur faire dire tout le contraire de ce qu'elles expriment d'une manière obvie et littérale. L'esprit charnel, disons la biopsychologie de l'homme de péché, trouve en effet dans ses habitudes vicieuses toutes sortes de raisons pour ne pas accueillir le Verbe, mais au contraire pour le rejeter, le condamner et le crucifier. Et ce Verbe de Dieu, toujours immolé aux portes de la cité, reste en effet impuissant à sauver nos vies. L'homme charnel ne voulant pas mettre en pratique les Mystères Joyeux du Rosaire devient l'artisan des Mystères douloureux. En fait le Christ Jésus est toujours un vaincu en ce monde et relégué parmi les malfaiteurs. Et pourquoi en est-il ainsi ? parce que personne ne prend

carrément parti pour lui, dans une adhésion ferme et intrépide. Cette adhésion, certes, est difficile : car il faut accepter d'être soi-même condamné comme pécheur face à la Justice de Jésus, fils de Marie vierge immaculée ; et celui qui n'accepte pas cette condamnation de lui-même, ce Jugement que Dieu porte sur lui, se fait juge du Verbe fait chair et le complice de ses bourreaux. Voici ce que signifie « renoncer à soi-même et prendre sa croix », pour être vraiment disciple du Seigneur.

Jacques suppose cependant que parmi ses auditeurs ou ses lecteurs certains accueilleront la Verbe avec douceur. Alors il leur dit : « Devenez les opérateurs du Verbe », des gens qui le mettent en application. Et cette brève exhortation nous montre avec la plus haute évidence, que celle qui a dit la première « qu'il me soit fait selon ta parole, selon ton Verbe », ne devait pas, dans la pensée des apôtres, rester une exception inimitable, mais devenir le modèle d'une maternité vraiment digne de la femme, la norme d'une génération sainte. Et là encore, nous pouvons apprécier la déviation séculaire de la conscience chrétienne qui s'est contentée d'imiter les « vertu morales » de la Vierge Marie – vertus dont l'Évangile ne dit pas un mot – mais qui ne s'est pratiquement jamais élevée au niveau de sa Foi, dont le point d'application précis, le seul mentionné par l'Évangile, est celui de la génération. Il est donc vrai, hélas, selon la parole ici prophétique de Jacques, que les chrétiens « se sont trompés eux-mêmes » ; ils se sont donné l'illusion d'une certaine « justice » par divers styles de vie, ou diverses règles morales, ou disciplinaires, mais ils n'ont pas débouché dans la vraie Justice qui procède de la Foi. Sinon, ils en auraient accompli les promesses. Ils sont restés prisonniers d'un légalisme analogue à celui des Juifs, légalisme qui fut pour eux comme pour ceux-ci, la « force du péché ». Ils n'ont pas débouché dans la « loi parfaite de la liberté » que Jacques évoque ici.

Jacques ensuite utilise cette petite parabole du miroir qui est tellement significative. Le miroir c'est évidemment l'Évangile lui-même qui nous présente la génération sainte du Christ. A la lumière de cette génération nous sommes appelés à juger notre propre génération. C'est bien en effet le mot « génération » qui est ici employé par l'Apôtre du Seigneur, Jacques, celui qui justement était de sa famille, son cousin, particulièrement bien informé sur ladite génération, puisqu'il connaissait sa tante, Marie, plus que quiconque, comme d'ailleurs son frère Jude ! Jacques sait déjà par expérience, au spectacle de la contradiction suscitée par l'Évangile, que la plupart de ceux qui l'entendent se rebiffent et s'en vont : c'est pourquoi il parle de cet auditeur « oublieux » qui, après s'être considéré dans un miroir, s'en retourne à son comportement antérieur sans y rien changer. C'est là la réaction première, la plus courante, celle qui consiste à dire : « Certes, telle est bien en effet la génération du Christ, conçu de l'Esprit-Saint, né d'une mère vierge... Mais le Christ était Fils de Dieu, il était le Verbe ! Qu'est-ce que cela signifie pour nous, hommes ?... Auditeur oublieux qui ne prend même pas la peine de se demander si la démarche du Verbe de Dieu peut et doit avoir une signification pour les hommes qu'il vient sauver !... Heureusement, il y aura aussi, sans doute, des « opérateurs du Verbe » qui « se pencheront sur la loi parfaite de la liberté ». Qu'est-ce donc que cette loi ? Ce n'est certes plus la Loi de Moïse, qui est la « force du péché », car elle donne bonne conscience aux gens de la circoncision engagés dans la génération charnelle. La Loi de la Foi, quelle est-elle donc ? C'est celle qui inspire à l'homme qui croit, sans rien lui imposer, un comportement qui découle logiquement et raisonnablement de la Foi qu'il professe. C'est ainsi que cette « Loi de Foi » (expression de Paul) cette « Loi de Liberté » l'arrache à l'ancienne servitude, qui n'est pas seulement celle des préceptes anciens, mais celle du péché, et par suite celle de Satan et de la mort. Cette Loi de Liberté arrache donc le croyant à l'entraînement biopsychologique animal issu de la convoitise. Et c'est bien à cette liberté-là qui est une véritable « mutation » psychologique et organique, que nous sommes appelés par le Christ. « C'est d'une véritable liberté dont vous avez été libérés dans le Christ », dit Paul au début du ch.5 de l'Épître aux Galates.

« Un tel homme – celui qui marche dans la loi parfaite de la liberté – sera heureux dans son activité ». Nous pouvons traduire, je crois avec plus de justesse : « dans son comportement ». Quel sera ce bonheur ? Sera-t-il seulement négatif, en ce sens qu'il ne connaîtra pas les « tribulations de la chair » ? Sans doute. En outre un tel homme éprouvera ce qu'est l'état de grâce ; il marchera avec espérance vers l'accomplissement des promesses ; il recevra en ce monde « le centuple » - avec des persécutions – mais avec la paix inaltérable du Seigneur, celle que le monde ne peut donner. Mais en plus cet homme accomplira la parole de l'Écriture : « Qu'il est heureux le père du juste ». Et nous sommes à nouveau amenés à contempler ce bonheur indicible que connurent Joseph et Marie dans la simplicité et la pauvreté de leur foyer de Nazareth, en compagnie du Juste par excellence qui était le fruit béni de leur foi et de leur amour virginal. Jacques et Jude qui étaient leurs parents, le savaient mieux que quiconque.

Telle est donc la logique de la Foi, appuyée par le témoignage apostolique. Comment se fait-il que cette logique si simple, si directe, ne soit pas encore montée à la conscience chrétienne ? Il faut en chercher les raisons dans la psychologie dépravée de ce monde, dont les ténèbres n'ont pu être écartées encore par la lumière fulgurante des Évangiles. C'est pourquoi il ne sera pas inutile de dénoncer les principaux obstacles que l'homme charnel rencontre en lui-même, et qui l'empêchent de réaliser cette « nouvelle naissance », cette « nouvelle genèse », cette régénération baptismale qui est cependant « le Verbe planté en lui et capable de sauver sa vie ».

Nous sommes ici en présence d'un problème très complexe, comme toujours lorsqu'il s'agit des profondeurs du cœur humain. Je ne pense pas qu'il soit possible d'en formuler d'une manière exhaustive toutes les données ; et les « objections mêlées de colère » que l'homme charnel oppose à la Foi, procèdent le plus souvent de l'histoire personnelle de chacun, dont les circonstances varient à l'infini... Il nous faut donc nous contenter de critiquer, à la lumière de la Foi, certaines orientations philosophiques et morales que beaucoup de chrétiens ont longtemps considérées comme légitimes, voire comme indispensables, et qu'ils ont imaginées liées à la Révélation divine. C'est pourquoi, en renversant ici certains tabous, souvent rationalisés par des axiomes induits du comportement charnel, nous risquons de provoquer un scandale considérable. Les idolâtres s'insurgent contre ceux qui abattent leurs idoles pour les en délivrer. Il ne peut en être autrement. Et l'Évangile ne serait pas la « Bonne Nouvelle du Salut », s'il cessait d'être scandaleux aux yeux du monde qui roule à sa perte.

La Tentation de l'encratisme

Rome avait ses vestales, Athènes son Parthénon. Même les païens savaient que la virginité avait un rapport étroit avec la Divinité. En Israël le viol d'une vierge, l'ouverture du sein en dehors des dispositions légales du mariage, était puni de mort. Lorsque la Foi apostolique annonça au monde que ce Jésus ressuscité d'entre les morts, Messie et Sauveur, était le Juste par excellence et le Bien-Aimé du Père parce qu'il était né d'une maman vierge, et fils de Dieu par l'Esprit de Sainteté, aussitôt fut magnifié dans l'Église le sens de la virginité sacrée, déjà inscrit, encore inscrit dans l'homme prisonnier du paganisme. Aussi la virginité parut intimement liée à la foi. Les saintes martyres des premiers temps qui vivaient intensément de la foi apostolique considéraient en effet que la profession pratique de la foi n'était autre que la sauvegarde de leur virginité. Ces options directes et rigoureusement logiques avec le point central du Credo : Jésus fils de Dieu et fils de vierge, sont restées inscrites dans la sainte Liturgie, elles constituent un élément essentiel, sinon le point capital de ce « Bon Dépôt » que Paul confia à Timothée, lui recommandant de la confier à son tour à des « hommes sûrs », jusqu'à ce qu'il prenne tout son développement au « jour du Seigneur » ; les institutions ecclésiastiques ont également manifesté à tous les siècles ce que le Concile de Trente précise dans un Canon célèbre : « L'état de virginité est supérieur à l'état de mariage ». Il est absolument incontestable que l'aile marchante de

l'Église militante - les saints, les contemplatifs, les théologiens, les orants, les missionnaires... a toujours professé et pratiqué la virginité sacrée. La hiérarchie elle-même est hautement représentative de cette abstention de principe de l'œuvre de chair, et il est absolument admis, en tout temps et en tout lieu que le Pape, les Évêques et les prêtres sont tenus de s'abstenir du mariage. Ils sont d'ailleurs soutenus dans la fidélité à cette prescription (précisée au Concile d'Elvire en 305) par l'exclusion canonique réciproque des deux grands sacrements qui fondent la société chrétienne : l'Ordre et le Mariage. Ils ont aussi sous les yeux l'exemple pratique d'innombrables moines, moniales, religieux, religieuses qui se sont engagés par vœu de chasteté, non seulement à ne pas procréer charnellement, mais même à se garder de toute relation avec une personne de l'autre sexe. Et pour renforcer cet engagement, on a construit des clôtures sévères, imposé des constitutions et des règlements, précisant, jusque dans des détails qui paraissent ridicules, les précautions qu'il convient de prendre pour échapper non seulement à l'attirance mutuelle des sexes, mais à toute impulsion sexuelle, et même à toute imagination ou pensée ayant pour objet « les choses de la chair »...

Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Est-ce là une mentalité d'adolescents ? de pusillanimes ? Faut-il rejeter en bloc tout ce qui auréole la virginité sacrée, et la virginité elle-même, comme l'on fait à chaque siècle un nombre considérable de prêtres et de religieux dits « défroqués » et qui furent souvent des hommes de valeur, de haute compétence ? C'est le plus souvent pour des raisons de conscience qui leur paraissaient loyales qu'ils se sont exclus du Droit ecclésiastique. Faut-il contester et rejeter tout ce « circuit », qu'il soit régulier ou séculier, comme l'ont fait les Réformateurs du XVI^{ème} s. – et ceux qui les suivirent jusqu'à nos jours – sous prétexte que « rien de tout cela n'est dans l'Écriture », et que Paul, dans ses lettres pastorales, prescrit au contraire que les hommes qui sont dans les Ordres Sacrés, Évêques, prêtres et diacres, doivent être « hommes d'une seule femme » et « bien savoir diriger leurs propres maisons et leurs enfants » ? Certes, l'histoire de l'Église est remplie des contestations des hérétiques, mais elle fourmille également d'innombrables « traditions humaines » qui risquent fort « d'annuler le commandement de Dieu », traditions contre lesquelles se sont élevés avec de bonnes raisons des hommes généreux, instruits et remplis, on ne peut le nier, de l'amour du Christ. Malgré tout, malgré la désertion d'une multitude de prêtres, malgré les infidélités notoires de certains Papes, malgré les arguments de tous les contestataires qui furent à l'origine de ce pullulement de sectes qui se disent Églises, et qui entendent faire la leçon à l'Église catholique, cette dernière est encore debout. Elle a maintenu fermement, malgré le poids écrasant de toutes ces « protestations » son option fondamentale pour la virginité sacrée, quelle que soit la modalité sous laquelle elle s'exprime. Elle a maintenu la « clôture pontificale », qui, pour certains grands ordres religieux s'impose sous peine d'excommunication majeure. Mais elle permet aussi à d'innombrables congrégations enseignantes, hospitalières charitables, d'admettre parmi leurs membres des personnes qui ne prononcent que des vœux annuels, ou même aucun vœu formel, et qui, sans aucun signe distinctif, ni habit religieux d'aucune sorte, vivent mêlés aux « gens du monde ».

Ce n'est donc nullement aux traditions particulières que tient l'Église, mais seulement à la profession de la Foi. Il était inévitable que cette profession de l'Évangile essentiel : « Jésus fils de Dieu parce que né d'une maman vierge », implique de soi une condamnation de la génération charnelle. Mais comme on pensait que tout usage de la sexualité devait aboutir à la génération par le moyen de l'accouplement, il parut nécessaire de condamner aussi tout usage de la sexualité et par suite toutes les occasions qui pouvaient déclencher tout réflexe de sexualité, comme on disait, toutes les « occasions de péché ». Il fallait donc, pour éviter l'œuvre de chair sur laquelle pesait la sentence « Tu mourras de mort » (parole interprétée dans le sens de la damnation éternelle), aboutir à une impassibilité rigoureuse, à la continence absolue, à l'extinction de toute concupiscence, idéal de statue de marbre qui fut présenté pendant plus de quinze siècles à tous les ermites, moines, cénobites, moniales, prêtres, séminaristes, novices, scholastiques... comme l'expression adéquate de la sainteté.

La sainteté s'identifiait ainsi avec la « pureté », non seulement la maîtrise du corps, mais aussi celle de l'imagination ; et pour annihiler entièrement l'attrait mutuel des sexes, on crut bon de jeter un discrédit total sur la beauté plastique du corps humain, et de mépriser la « guenille », comme le disait le curé d'Ars en parlant de son corps. Il ne savait pas ce qu'il disait, et à quel point il outrageait le Créateur en parlant ainsi du chef d'œuvre de ses mains ! Telle est la « tentation de l'encratisme ». Il faut entendre par ce mot la vertu austère du célibataire qui devient eunuque jusqu'à l'impassibilité, mais aussi la dureté du cœur, et qui croit bien faire, en s'imaginant qu'il est nécessaire d'être mutilé pour devenir citoyen du Royaume de Dieu...

Si étrange que cela puisse paraître, ce n'est cependant là qu'une « solution de facilité ». C'est la manière de faire du mauvais écolier qui, au lieu de considérer avec soin les données de son problème sans en omettre aucune, déchire la page de son cahier pour n'avoir plus sous les yeux les questions trop ardues ou trop troublantes pour sa petite intelligence. Pascal, qui à ses heures fut très encratique, a pressenti le danger selon une formule célèbre : « Qui veut faire l'ange fait la bête ». Certes, il fallait mortifier le vieil homme, mais non point anéantir la nature humaine ! Sinon la Rédemption même n'a plus d'objet.

Il est vrai que certaines paroles du Nouveau Testament paraissaient encourager cette attitude outrancière de l'encratisme. Elles étaient interprétées à contresens, comme nous allons le voir ; mais auparavant, jugeons l'arbre à ses fruits, puisque Jésus nous le demande.

A vrai dire, aucune pratique de pénitence, aucune clôture, aucun cilice, aucune bure, aucune discipline... n'ont jamais éteint cette « terrible concupiscence » à laquelle Dante liait inexorablement, avec toute la spiritualité de son temps, le feu inextinguible de l'enfer, et les tourments intolérables et éternels des damnés – qu'il décrit d'ailleurs avec une morbide complaisance... Cet idéal angélique, inaccessible et destructeur a été poursuivi avec frénésie depuis les lointains disciples de saint Antoine et de saint Paul ermites, jusqu'au Père de Foucault. Il faut le considérer comme un mythe : les hommes du Moyen-Âge ont recherché de même la pierre philosophale, le Royaume du prêtre Jean, le tombeau de l'apôtre saint Thomas, le Saint Graal... Et comme les immenses efforts des croisades n'ont rien donné – sinon l'afflux de fausses reliques, pour la plupart – les siècles suivants se sont tournés vers les Indes occidentales pour y récolter des trésors fabuleux. C'est ainsi que les conquistadors se sont illustrés par l'opprobre d'avoir versé, avec la plus extrême cruauté, le sang d'innombrables innocents. De même pour atteindre l'idéal sophistiqué de l'homme-ange, dégagé de tout lien de la concupiscence et de toute fibre de tendresse cordiale, il a paru plus aisé et plus radical de rejeter carrément la nature sexuée considérée comme pécheresse, plutôt que de discerner exactement quel était le mauvais usage de la sexualité qu'il fallait éviter et quel devait en être le bon usage pour le suivre. En effet, si la nature, ouvrage de Dieu est foncièrement bonne, il doit nécessairement y avoir un bon usage de la nature, sexualité y compris, qui l'épanouira vers sa plénitude.

A vrai dire, la morale chrétienne, même dans ce qu'elle avait d'excellent lorsqu'elle s'inspirait du sens sacré de la virginité, n'était pas affranchie, de la peur ni de la honte. Il ne suffit plus aux chrétiens de porter un pagne, ils crurent bon de recourir au voile des vierges (*De virginibus velandis*), et d'un voile aussi long que possible, qui enveloppât tout le corps ; Il ne leur suffisait plus d'avoir peur de la mort : il leur fallut trembler constamment devant la menace de l'Enfer et la terreur de ce « péché mortel », de ce « péché de la chair », qui y conduit infailliblement. Et comme il leur semblait que leur âme seule avait quelque valeur, parce qu'elle est immortelle, il convient d'éliminer, de mépriser, d'exténuer, d'anéantir ce corps, ce résidu, cette guenille, cet objet dangereux et abject que l'on hésitait à croire un ouvrage de Dieu. Il y eut de nombreux représentants très autorisés et très haut placés, même dans les saints canonisés, de cette tendance plus que millénaire qui n'est pas encore déracinée

aujourd'hui. C'est d'ailleurs à partir du vieux réflexe de la honte, dénoncé par l'Écriture au lendemain de la faute, que proviennent toutes les hérésies. Les unes rejettent la nature corporelle, d'autres la création matérielle, comme étant indigne de Dieu, de ce Dieu qui n'est qu'Esprit... D'autres ont renié la chair du Christ, d'autres qu'il fût vraiment « fait de la femme », d'autres déclarent impossible et impensable que Dieu le Verbe se soit revêtu de chair, d'autres enfin ont rejeté avec des nuances et des subtilités philosophiques infinies, la Présence réelle et corporelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Les hérésies sont multiples, leur motif est unique : c'est le trouble de l'homme vis-à-vis de lui-même, son refus d'être chair. C'est pourquoi il fut si courant et si facile d'aller au-delà de ce qui est écrit et d'interpréter la virginité de Marie non pas comme une exaltation et une glorification de l'œuvre créatrice de Dieu en son corps et en notre corps, mais comme une condamnation pure et simple de toute sexualité. La « pureté de Marie » fut exaltée comme le suprême et inaccessible encratisme - la liturgie nous parle heureusement dans certains hymnes de la sensibilité extrême de Marie... Ainsi les noces de Joseph et de Marie furent-elles considérées comme la cohabitation étonnante de deux êtres exceptionnels, vivant comme frère et sœur, et ayant construit sans nul doute, à l'intérieur de leur maison une cloison hermétique, principe initial de la clôture monastique... A moins que l'on ne vît en Joseph non pas un homme vigoureux, bien en chair, non pas un oriental très expressif, comme ils le sont tous, mais un vieillard cassé dont la vertu n'était pensable qu'en raison de son âge avancé, de son teint fané, de ses cheveux et de sa barbe blanchis et clairsemés. Toutes ces vues blasphématoires sont évidemment des transferts dans la légende dont on a enrobé la sobriété de l'Évangile, et toute une mentalité pusillanime, timorée, niaise et pudibonde.

Dans une telle situation psychologique, où la peur et la honte étaient amplifiées par les disciplines ecclésiastiques, notamment par le vêtement dit « religieux », il était inévitable que l'on recherchât dans l'Écriture certains textes paraissant justifier cette spiritualité d'évasion, cet angélisme destructeur de la nature humaine, qui avait pour base non pas le Mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu fait chair, mais le dualisme philosophique platonicien qui oppose le corps et l'âme. Il ne saurait être question ici de reprendre l'exégèse de tous les textes qui furent ici et là allégués par leurs auteurs spirituels ; travail immense et qui déborderait de loin les limites de ce court ouvrage. Nous n'en retiendrons que les plus typiques qui encore aujourd'hui risquent de « faire problème » pour les gens de notre temps.

Ne lit-on pas dans St Matthieu, ch.19/10-13, cette parole de Jésus qui parle de ceux qui « se font eunuques eux-mêmes en vue du Royaume des cieux » ? Aussi certains ont cru bien faire, tel Origène, qui malgré sa puissante intelligence, interprétait le Texte Sacré à contre-sens, d'aller jusqu'à se castrer. Heureusement l'Église a veillé pour interdire de telles aberrations, en maintenant fermement dans le Droit Canonique, l'empêchement pour un eunuque d'accéder au Sacerdoce, tout comme autrefois, en Israël l'eunuque était écarté du Temple et des fonctions lévitiques. Mais combien, dans la même direction, ont tenté de se rendre psychologiquement eunuques, sans jamais d'ailleurs y parvenir complètement, par bonheur ! Il n'y a pas d'arbre desséché au Paradis. Il faut donc relire le texte de saint Matthieu tel qu'il est ; je le rapporte ici tout entier, pour plus de facilité pour le lecteur.

« Et les pharisiens s'approchèrent de lui pour le mettre à l'épreuve et lui dirent : « Est-il permis de répudier sa femme pour n'importe quelle raison ? » Il leur répondit en ces termes : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, au principe, les fit mâle et femelle ? Et il a dit : « A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme et les deux seront une seule chair ». De sorte qu'ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni ». Et ils lui dirent : « Pourquoi donc Moïse nous a-t-il prescrit de donner un billet de répudiation et de répudier ? » Il répondit : « C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse vous a prescrit de répudier vos femmes ; mais au commencement, il n'en était pas ainsi ;

or je vous dis que quiconque répudie sa femme, si ce n'est pour mauvaise conduite, et en épouse une autre commet l'adultère. » Les disciples lui disent : « Si telle est la condition de l'homme avec la femme, mieux vaut ne pas se marier ». Il leur dit : « Tous ne comprennent pas cette parole, mais seulement ceux à qui cela est donné ; car il y a des eunuques qui sont nés tels dès le sein de leur mère ; et il y a des eunuques qui sont devenus tels par la main des hommes ; et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre, comprenne ! ».

Jésus pose donc le principe de l'unité fondamentale de l'homme et de la femme qui est la volonté formelle du Créateur qui ne change pas, comme le dit le Prophète Malachie, malgré la dureté séculaire du cœur des hommes qui se donnent toutes sortes de prétextes pour rompre le lien conjugal et répudier leurs épouses. Jésus nous ramène donc à la Parole fondamentale de la Genèse (1/27) qui fonde la nature sexuée de l'homme sur l'image et la ressemblance de la Trinité. Puis il ajoute, après l'objection des disciples : « Tous ne comprennent pas cette parole », c'est-à-dire le bien-fondé de la sexualité humaine et sa haute signification spirituelle par rapport à l'immuable et adorable Trinité. Il vise ainsi les disciples eux-mêmes qui, tout en prétendant travailler au Royaume de Dieu, commencent par vouloir s'affranchir, comme le font les pharisiens, de la Parole fondamentale, la plus fondamentale de Dieu, puisque c'est celle qui fonde la nature humaine elle-même, et donne sa signification sacramentelle première et universelle ! Et il leur donne sans ménagement la raison de leur aveuglement et de leur non-intelligence à la fois de la nature et de l'Écriture : « car il y a des eunuques », c'est-à-dire des hommes qui souffrent d'une mutilation regrettable qui les place nécessairement dans un état biologique et psychologique inférieur, de sorte qu'ils ne peuvent plus accéder à la valeur de la Pensée divine inscrite dans l'intégrité du corps et dans la complémentarité des sexes. Puis il explique que ces malheureux eunuques sont de trois sortes : ceux qui le sont de naissance, ceux que la main de l'homme a rendu tels, et ceux qui se rendent eux-mêmes eunuques « en raison du Royaume des cieux ». C'est le cas des disciples qui objectent, qui ne veulent pas de la loi de l'unité et de l'indissolubilité de l'amour entre l'homme et la femme. De ce fait, avec leur mentalité d'eunuques, ils deviennent de fort mauvais ouvriers pour le Royaume des cieux auquel ils prétendent travailler.

Jésus ne fait donc pas de compliment à ses disciples lorsqu'ils récusent la parole de l'Écriture en disant : « Si telle est la condition de l'homme avec la femme ». Ils expriment ainsi un mécontentement blasphématoire vis-à-vis de l'ouvrage de Dieu comme de la Parole qui l'explique, de la nature sexuée de l'Homme et de la loi divine qui en donne le sens. C'est pourquoi Jésus n'hésite pas à les traiter du terme infâmant, surtout en Israël, d'eunuques. L'Écriture dit en effet que l'homme dont les testicules sont écrasés doit être exclus de l'assemblée de Yahvé. Or voici que malgré cette mutilation psychologique qui est une désobéissance ontologique à l'égard du Créateur, ils veulent travailler au Royaume des cieux. C'est le cas de dire avec Jésus : « Comprenne qui pourra ! »

Le contresens traditionnel est donc évident. Le texte sacré porte en effet : « Car il y a des eunuques ». Tous ne comprennent pas cette parole (fondamentale pour la nature humaine), « car il y a des eunuques » des hommes ont une mentalité d'eunuques. Il paraissait impensable que le Seigneur n'ait pas félicité ces hommes disposés à travailler au Royaume des cieux et qui, pour plus de facilité ou moins d'ennuis, se faisaient eunuques eux-mêmes. Souvent, dans l'Évangile, le Seigneur a encouragé ses disciples, par des promesses, moyennant leur fidélité jusque dans les persécutions qu'ils auraient à subir pour son Nom ; mais habituellement, il leur reproche leur incrédulité et leur dureté de cœur. Eux aussi tombent sous le reproche qui montait fréquemment sur ses lèvres : « Génération adultère et pécheresse... » A Pierre qui s'oppose, par générosité spontanée, aux perspectives de la Passion, il dit : « Arrière Satan, tes pensées ne sont pas celles de de Dieu mais celles des hommes... » C'est pourquoi, conformément à l'Écriture, le mot « eunuque » dans la bouche du Seigneur Jésus est un reproche : il

dénonce d'une manière très concrète la mutilation opérée par le péché, qui met la nature humaine en état d'adultère, de non-amour, de non-unité entre les sexes. Les pharisiens étaient devenus incapables d'aimer : « C'est en raison de la dureté de vos cœurs... » ; les disciples risquent fort de tomber dans le même travers, tout en prétendant travailler au Royaume des cieux. En rencontrant la Samaritaine au puits de Jacob, Jésus s'est heurté à un non-amour, manifesté par l'adultère et l'infidélité conjugale : « Celui qui vit avec toi n'est pas ton mari... » Et c'est pourquoi il n'a pu expliquer à cette femme, qui le désirait cependant, les mystères du Royaume des cieux, et lui révéler le sens de cette parabole qu'il lui disait en parlant de l'eau vive jaillissant en vie impérissable...

Cette blessure profonde de la séparation entre les sexes a commencé au lendemain de la faute, lorsqu'Adam, au lieu de demander pardon à Dieu, accusa la femme. Elle a duré des millénaires ; sa guérison, dans le temps de la Rédemption, ne semble pas avoir beaucoup progressé. C'est tout juste si l'on commence, dans la société civile, à donner à la femme, une égalité de dignité et de droits avec l'homme. Mais aucune législation au monde, sauf peut-être dans les anciennes traditions de quelques peuples dits « primitifs » vivant plus près de la vérité naturelle, ne considère que l'Homme en tant que tel est « trinitaire » : un seul être que l'amour forme entre le mâle et la femme. Le Droit ne connaît que des individus par principe isolés et adversaires les uns des autres, même dans les contrats matrimoniaux. Le Droit ecclésiastique est peut-être encore plus attardé que le Droit civil ce qui est infiniment regrettable. Les Canons du Code, les règles et les constitutions religieuses ne connaissent que des individus célibataires. Jamais, au grand jamais, il n'est monté à l'esprit du législateur ecclésiastique qu'il aurait fallu légiférer, pour être conforme à la première Parole de l'Écriture (Gen.1/27 rappelée par Jésus), pour la trinité créée, l'homme et la femme dans l'unité et la communion d'amour, conformément au modèle divin de la Trinité Créatrice. Et ce même Droit Canon n'a pas encore pu digérer la prescription apostolique qui déclare sans aucune ambiguïté possible que les hommes accédant aux Ordres sacrés, Évêque, prêtre ou diacre, seront « hommes d'une seule femme ».

A vrai dire, c'est bien le problème de la sexualité, la femme pour l'homme, et l'homme vis-à-vis de la femme, qui fut écarté jusqu'ici systématiquement comme insoluble. Il en a toujours été ainsi. Aucune société humaine n'a trouvé l'équilibre sauveur. Elles ont basculé alternativement du matriarcat terrifiant à la tyrannie des mâles ; sociétés où le mâle est tenu en laisse comme un poupon par la mère possessive, ou bien sociétés guerrières et violentes où la femme réduite au servage des travaux domestiques les plus durs, n'a que le droit de pleurer à haute voix aux jours de défaite et de deuil. Dans le monde gréco-romain les mâles dominaient totalement, sauf quelques exceptions qui confirment la règle (Périclès). La femme n'avait aucun droit civique à Rome : son rôle se bornait à satisfaire la convoitise des mâles et à leur donner des fils libres et des esclaves. La prédication apostolique arriva sur ce contexte très défavorable à la femme. Elle apportait la notion d'une divinité qui excluait entièrement les anciennes déesses et qui prohibait les cultes aphrodisiaques où la féminité était exaltée. Elle présentait un Jésus célibataire ; sa Justice aux yeux du Père, manifestée par sa Résurrection, n'était-elle pas liée au fait qu'il n'était pas marié ? La femme, déjà si méprisée dans le monde païen, n'était pas justifiée dans le Livre de la Genèse qui faisait retomber sur elle l'initiative de la faute, et avec elle, les châtiments qui suivirent ; Il était donc psychologiquement inévitable que l'on identifiait le péché et la femme. De célèbres traditions monastiques ont gardé jalousement comme un précieux dépôt cette redoutable erreur, puisque dans les monastères du Mont Athos, par exemple, non seulement toute femme, mais toute femelle était exclue, fût-elle une chèvre ou une chatte ! le concile d'Orange a dû rappeler, pour mettre un frein à cette fureur misogyne, que la femme avait une âme et qu'elle ne devait pas être exclue des sacrements ! Néanmoins elle reste pratiquement exclue des degrés de l'Ordre, alors que du temps des Apôtres, il y avait des diaconesses dans l'Église. L'Épître de Tite parle même de « presbutidas » (2/3), que les traducteurs rendent pour ne pas choquer les

oreilles pies, par « femmes d'âge », ou « anciennes ». Si l'on traduit « presbutès » par prêtres, on devrait traduire par « prêtresses »... On comprend donc, dans un tel contexte, la ruée – non pas vers l'or – mais vers la solitude du désert d'innombrables moines et ermites, qui, dès le deuxième siècle, prirent la fuite non seulement devant la corruption de la société du « monde », mais devant la femme qui engendrait ce « monde ». La tradition ecclésiastique est restée profondément marquée par ce courant destructeur et blasphématoire. Et l'on pensa pendant des siècles, jusqu'à nos jours, qu'il était impossible pour un homme de se sanctifier en vivant avec une femme, témoin saint Bernard et son célèbre adage : « *Esse semper cum femina et non peccare cum illa est plus quam angelicum* » : « Être sans cesse avec une femme et ne pas pécher avec elle est plus qu'angélique ». Cette pensée dominera tous les conseils donnés aux séminaristes, tous les statuts diocésains, toutes les directives imposées aux novices. Il y eut heureusement quelques exceptions : certains pères audacieux des 3^{ème} et 4^{ème} siècle vivaient sans cesse en compagnie d'une vierge qu'ils nommaient la « *virgo subintroducta* ». Mais cette coutume souleva d'amères critiques et des ironies mordantes qui la firent disparaître. Il fut décrété pour toujours que les mâles qui voulaient se sanctifier devaient s'abstraire totalement, par tous les moyens possibles, clôtures, habits, déserts, colonnes, puits, règlements, surveillance, disciplines, cilices, portes et serrures... de la séduction féminine, de la beauté troublante de la chair. Et il est évident que tous les hommes d'Église, qui ont médité la célèbre « Imitation de Jésus-Christ » ont été sérieusement blessés en leur psychologie profonde par cette attitude de crainte, de honte, de refus, et finalement d'orgueil.

Au temps du Christ, dans le judaïsme, la femme était plus honorée que dans l'Église des premiers siècles. Elle était certes taxée par la Loi de diverses et contraignantes « impuretés » ; mais il était impensable en Israël qu'un homme puisse vivre sans femme et la femme sans homme. Elle faisait partie intégrante de la société patriarcale. Mais, en subissant les influences païennes, l'Église des nations est devenue pratiquement une société de célibataires mâles qui se sont adjugés à eux-seuls le droit de gouverner et de légiférer, sauf – exception qui confirme la règle – certaines abbesses de tout premier plan, mais elles aussi rigoureusement célibataires. Et la chose s'est constamment vue, jusqu'au dernier Concile de Vatican II, où 2800 célibataires mâles ont tenu de longues séances, sans qu'on n'ait jamais vu de femme au côté d'aucun d'entre eux ; et aucune femme n'eut droit à la parole pour traiter de questions où elle est intéressée en principe, tout autant que le mâle, sinon plus. Les Apôtres inversement se faisaient accompagner de leurs femmes qui vivait avec eux « comme sœur » (1 Cor.9/5). La coutume des Évêques mariés dura longtemps, et l'Église alors résistait assez bien aux persécutions et aux hérésies. Mais, lorsque, pour conformer leur conduite au Droit romain et impérial, pour être de meilleurs serviteurs de César, les Évêques décrétèrent de rester célibataires comme les généraux de l'Empire, on les vit presque tous tomber dans l'arianisme et les déplorables querelles de préséances et de personnes. C'est un miracle si la Révélation n'a pas été engloutie, compromis définitivement le Salut de l'homme, par ces Papes et ces Pontifes solitaires et sans entrailles, ambitieux et cruels, assoiffés de pouvoir politique et militaire, qui n'avaient plus ni maison, ni foyer, ni tendresse, ni personne à aimer. Il faudra certes faire bientôt la psychanalyse des institutions et des traditions ecclésiastiques, pour y déceler les obstacles les plus redoutables, placés par la mentalité d'adultère de ces célèbres eunuques, à la Parole Salvatrice de Dieu.

Dans de telles conditions psychologiques, conséquences du péché de génération, il était inévitable de passer à côté de la « porte étroite qui conduit à la vie », porte cependant largement ouverte par Marie et les Gloires de l'humanité (Joachim, Anne, Jacob, Joseph...) pour la sainte génération du Christ-Jésus. En effet, puisqu'il était admis comme un axiome, que la femme était à l'origine de la chute, on pouvait admettre difficilement l'axiome contradictoire, qu'elle fut aussi à l'origine du Relèvement. A vrai dire, Adam a été aussi coupable qu'Ève, car c'est lui qui avait reçu la Révélation et qui aurait dû en porter témoignage auprès d'elle. C'est l'homme et la femme ensemble

qui ont chuté, et ce n'est qu'ensemble qu'ils peuvent se relever, dans la contemplation et l'application du Mystère d'amour et d'unité du Christ et de l'Église. Malheureusement l'état d'adultère, d'opposition et de séparation entre les sexes, était en quelque sorte légalisé et authentifié par nombre de traditions ecclésiastiques qui orientaient non seulement la vie quotidienne, mais même l'interprétation des Saintes Écritures. Paul n'avait-il pas écrit au début du ch.7 de l'Épître aux Corinthiens (1^{ère}) : « Il est beau pour l'homme de ne pas toucher de femme » ? A vrai dire, si l'on tient compte du texte tel qu'il est, on s'aperçoit que cette parole n'est pas l'opinion de Paul, mais qu'il la rapporte comme l'opinion des Corinthiens. On lit en effet : « Au sujet de ce que vous m'avez écrit : « Il est beau pour l'homme de ne pas toucher de femme » ; eh bien, en raison du danger de la fornication, que chacun ait sa propre femme et que chacune ait son propre mari ». C'est clair : « Paul s'oppose formellement, en bon Juif, qu'il est, à cet adage de la philosophie stoïcienne qui proposait au mâle l'impassibilité et l'indifférence absolue à l'égard de toute beauté et de toute attirance féminine. Conformément à la doctrine du Seigneur, et aussi aux coutumes d'Israël, il s'oppose à toute séparation de l'homme et de la femme, tout en donnant par ailleurs l'indication précise sur la valeur de la virginité. Et plus loin, au ch.11 v.11, il dit explicitement : « Dans le Christ pas d'homme sans femme, pas de femme sans homme ». Nous voici donc poussés par l'apôtre lui-même vers la vérité paradoxale qui consiste à « tenir les deux bouts de la chaîne », à savoir : maintenir l'union de l'homme et de la femme et tenir en même temps la virginité. N'est-ce pas justement dans cette direction que se trouve la « porte étroite qui conduit à la vie » ? N'est-il pas évident que cette vierge incomparable qui nous a donné Jésus, le Sauveur, n'était pas célibataire, mais mariée à Joseph et vivant dans son intimité ?...

Hélas, la psychologie ecclésiastique des temps passés ne soutenait pas ce paradoxe. Il paraissait impossible de garder la virginité autrement que dans un célibat rigoureux, renforcé de clôtures et de règlements, et moyennant aussi la discipline stricte des maisons d'éducation et de formation, où toutes les questions concernant les rapports entre les sexes étaient judicieusement écartées, tout comme ces rapports eux-mêmes, à fortiori. Ils paraissaient toujours péché ou occasion de péché. Quant aux gens mariés, dont les moralistes devaient aussi s'occuper, mais toutefois sans l'être eux-mêmes, leurs rapports intimes étaient codifiés par une « morale conjugale » dont le principe de base paraissait d'une rigueur géométrique infaillible : « Seule la génération des enfants autorise le plaisir de l'amour ».

C'est ainsi que le peuple chrétien est toujours resté scindé dans un schisme qui eût étonné et indigné les Apôtres : les religieux et les gens du monde, ceux qui étaient engagés dans les ordres réguliers et séculiers, et ceux qui n'avaient pas de « vocation religieuse », et qui suivaient la « voie commune » du mariage. Pour les premiers, la sanctification individuelle par l'étouffement indispensable de la concupiscence sous les cilices et les disciplines ; pour les autres, l'œuvre de chair en vue de la fécondité, pour rester en état de grâce et avoir droit aux sacrements, avec la perspective, moins terrible certes que la damnation éternelle, des grossesses multipliées, des fièvres puerpérales, l'entassement d'une progéniture affamée et misérable, dans des maisons trop étroites, chaumières ou taudis, le travail épuisant pour « nourrir la famille », l'abandon parfois nécessaire des enfants à la voie publique, ou leur exode prématuré du logis familial... Certes, il paraissait préférable d'étouffer la concupiscence plutôt que de lui laisser libre corps dans le mariage avec les tribulations de la chair : maladies terrifiantes qui s'ajoutaient aux douleurs de l'enfantement où si souvent la mort fauchait aussi bien la maman que le nouveau-né... Si telle était la vie humaine, ne valait-il pas mieux, en effet, s'en échapper au plus vite grâce à l'étroitesse d'une cellule solitaire, dans l'ennui mortel d'une vie sans amour, plutôt que d'affronter les sentences terribles qui pesaient sur le péché originel ? Et surtout, il fallait mettre toutes les chances de son côté, pour éviter le péché de la chair qui condamnait infailliblement aux peines éternelles. A quels sacrifices ne fallait-il pas consentir pour sauver son âme ?...

C'est ainsi que la foi mariale initiale, qui n'était point contradictoire avec l'amour, tout au contraire, cette Foi si bien exprimée par le Cantique des Cantiques et rappelée sans cesse par la sainte Liturgie, était complètement mise hors de circuit en raison de la terreur qui pesait sur la morale sexuelle, en raison de la réprobation catégorique de la chair, de toute sa grâce, de toute sa beauté, de toute sa poésie, de tout son charme... Tout cela était considéré comme une séduction diabolique. Il ne pouvait pas monter à la conscience chrétienne pratique que Dieu avait créé l'homme et la femme nus et beaux en mettant dans son œuvre même l'image de son bonheur éternel et de son intention première et permanente.

A vrai dire, je n'expose ici qu'une tendance, la plus courante, la plus centrale... Il faudrait aussi parler des « défoulements » qui se produisirent à toutes les époques, dont la Renaissance et la Réforme ne furent pas les moindres. Mais ces réactions de défense étaient trop mal informées et trop « enfantines » en quelque sorte, trop capricieuses et trop passionnées, pour qu'elles apportassent des éléments durables et sûrs de vraie libération. Et effectivement, elles n'ont rien apporté du tout. La tentation de l'encratisme a subsisté dans toutes les confessions et toutes les sectes chrétiennes.

En fait, tout le monde était profondément résigné à la mort : les saints et les libertins, les orthodoxes et les hérétiques, et tous pensaient que les promesses du Christ ne nous étaient données que pour l'au-delà de la mort ; que la Révélation n'avait d'autre but que de nous donner une consolation en vue d'un monde futur, celui des Anges, des âmes, des esprits... jusqu'à cette hypothétique « résurrection de la chair », si lointaine, si mystérieuse, si impensable... Et encore cette consolation sur la vie de l'âme après la mort était une consolation aigre-douce, car à côté du paradis, brûlait l'Enfer, sinon, l'étape indispensable du purgatoire qui, disait-on, était aussi un lieu de flammes et de tortures. Tout cela n'était guère réjouissant, et assez contradictoire, au fond, avec la bonté souverainement miséricordieuse du Père.

C'est ainsi que l'Église elle-même, tout autant que le genre humain, apparaît comme une armée en déroute devant la mort, devant l'Ange exterminateur. Personne n'ose se dresser contre lui, et lui opposer franchement la promesse du Seigneur : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui garde ma Parole ne verra jamais la mort... » Et ceux qui fuient le plus vite se croient plus en sécurité. Personne, dans ce combat terrible, où Jésus et Marie sont seuls victorieux (+ quelques inconnus avec Hénoch et Élie), personne ne croit plus à la possibilité de la victoire. Tout le monde est résigné à la défaite, les plus religieux paraissent les plus résignés, puisque beaucoup d'entre eux ont « quitté le monde », en méditant sur la nécessité de la mort, préférant, en quelque sorte, être enterrés dans l'anonymat et le silence du cloître avant de mourir. Tant que l'espérance apostolique n'est pas retrouvée, c'est-à-dire « l'immortalité par le moyen de l'Évangile », comme dit Paul à Timothée, (2/10), c'est évidemment la meilleure solution.

Saint Bernard cependant faisait chanter à ses moines ce « Salve Regina » qui s'imposa ensuite dans toute la chrétienté : « Salut, Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance... » Nous crions vers toi dans cette vallée de larmes... Vers toi nous soupignons, gémissant et pleurant... exilés, enfants d'Ève ». A vrai dire, Marie nous l'a montré depuis longtemps le fruit béni de ses entrailles ! Elle ne peut le montrer davantage. Il n'a aucun secret. Tout l'Évangile est manifesté et publié. Il ne peut y avoir de Révélation autre que celle qui fut faite aux Apôtres et qu'ils nous ont fidèlement transmise. Si nous avons fait l'application de la Foi de Marie sur ce qui est l'objet propre de sa foi, c'est-à-dire la génération, il n'y aurait plus de « vallée de larmes, ni « d'exil », ni de « soupirs », ni de « pleurs », ni de « gémissements ». Mais il y aurait le Royaume du Père sur la terre, comme il fut à Nazareth. L'idéal que les gens du Moyen Age plaçaient dans l'autre monde et que les gens d'aujourd'hui ne connaissent même plus, est à portée de nous, il est dans l'œuvre même de Dieu. Il ne

peut en être autrement : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde... » Et l'Église chante, en évoquant le 8 décembre l'Immaculée Conception de Marie : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses ouvrages... lorsqu'il lançait l'orbe de la terre, lorsqu'il soulevait les montagnes, il pensait à moi... » C'est tout dire ! Il y a beau temps que le Repas des Noces est servi, celui que le Roi a fait pour son Fils. C'est pourquoi si nous avons quelque peu dissipé les ténèbres psychologiques qui empêchent l'acceptation de la Foi, il nous faut maintenant travailler positivement dans le sens de l'Amen, c'est-à-dire de l'acceptation, de l'accueil, de l'acquiescement, non seulement de la Foi, mais de la nature qui est en définitive l'objet de la Foi. En effet, si nous restons tributaires des complexes de peur et de honte, au point de refuser nos corps, comment pourront-ils être sauvés ?

o o o o o

Fin du chapitre 13

L'acceptation du corps : l'amour virginal

« Venez les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la Création du monde... » (Mt.25/34)

Cette parole de notre Seigneur projette une lumière extrêmement vive dans nos ténèbres. Nous apprenons ainsi du Verbe de Dieu – bien compétent pour savoir ce qu'il en est – que l'idéal paradisiaque que nous désirons, et que toutes les générations qui nous ont précédés ont reporté après la mort, est en fait disposé dans la création même de Dieu, dans cette nature originelle et permanente, et non pas dans une surnature qui viendrait comme compléter et rectifier un ouvrage incomplet et imparfait de Dieu... Et l'Épître aux Hébreux, comme pour confirmer le Texte de saint Matthieu, nous affirme : « Les œuvres de Dieu sont parfaites dès le principe ». Et l'auteur explique que si Dieu s'est « reposé de toute son œuvre » c'est qu'elle était effectivement achevée au terme du sixième jour, lorsqu'il fit l'homme et la femme comme couronnement de l'Univers.

Il ne faut donc pas regarder vers le ciel, mais vers la terre – parole éminemment scandaleuse et paradoxale !... Et pourtant le Seigneur Jésus aussi invitait ses auditeurs à ouvrir les yeux sur les beautés terrestres à portée de leurs regards : « Considérez les lys des champs : en vérité je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs qui pousse aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, à combien plus forte raison vous-mêmes, hommes de peu de foi... » Ce qui signifie évidemment : « Si seulement vous saviez regarder votre peau et admirer votre beauté corporelle, peut-être auriez-vous quelque chance de voir un jour vos corps vous éclairer comme des lampes brillantes... » (Lc.11/35-36). Nous n'avons donc pas à conjecturer ce qui sera dans l'autre monde - un « autre » monde vraiment ? - mais à comprendre ce qu'est présentement l'ouvrage de Dieu. « Pourquoi m'interrogez-vous sur la fin, disait Jésus à ses disciples qui voulaient être instruits de la fin des temps, alors que nous n'êtes pas même dans le commencement ! Soyez d'abord dans le commencement, et vous serez aussi dans la fin, et vous ne connaîtrez pas la mort » (St Thomas Log.19). Parole singulière, parole merveilleuse, qui nous est parvenue par cet Évangile dit « apocryphe » de saint Thomas. ¹ Elle nous invite à ne pas désespérer de la victoire selon cette résignation morbide à la déchéance et à la faute, si largement répandue, mais à revenir à la Justice originelle, dans laquelle se trouvait effectivement créée la nature humaine. C'est là que se trouvait, et que se trouve encore, la possibilité, la racine, de l'immortalité.

Faisons donc cette marche arrière vers ce « commencement » que nous portons d'ailleurs en nous. Car il ne s'agit pas de remonter le temps, mais seulement de nous abstraire de la psychologie dépravée que le temps a véhiculé jusqu'à nous, de nous affranchir définitivement des complexes issus de la faute première et considérablement accentués par les générations qui suivirent. Même si nous n'avons pas commis cette faute de génération nous avons subi l'ambiance délétère de la génération qui nous a donné le jour, qui a imprégné notre conscience profonde et même notre subconscience. Nous avons ainsi été infectés par cette « souillure du monde », dont Jacques nous prescrit de nous garder.

Faire abstraction de tout le conditionnement psychologique que nous avons reçu en ce monde ?... C'est une affaire ! Est-ce là cependant une proposition si nouvelle ? Non pas. C'est

¹ - L'Évangile de St Thomas retrouvé en Égypte en 1945 n'était connu auparavant que par des bribes. Il confirme de nombreuses paroles de Synoptiques, et en contient de très profondes. Cf notre travail sur cet Évangile.

identiquement ce que Jésus disait à ses disciples en leur proposant la chose comme une condition rigoureusement nécessaire pour « entrer dans le Royaume des cieux » : « Si vous ne vous retournez pas, si vous ne devenez pas semblables à ces petits enfants, nous n'avez aucune chance d'entrer dans le Royaume des cieux ». Je traduis ainsi pour bien mettre en évidence la double négation du grec.¹ Il disait également, dans le même sens pour solliciter de ses disciples une pénitence, un changement de mentalité efficace : « Si votre justice ne l'emporte pas sur celle des scribes et des pharisiens, il est certain que vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux... » Il ne s'agit nullement d'ajouter encore aux « traditions des anciens », comme le faisaient les pharisiens et les scribes, « imposant aux hommes des fardeaux intolérables... » mais il s'agit, tout au contraire, d'opérer en soi-même un dépouillement de manière à appliquer l'obligation morale sur l'authentique et unique commandement de Dieu : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin », commandement essentiellement positif, et une seule interdiction : « Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ». Malheureusement la tradition ecclésiastique a ajouté à la Loi de Moïse quantité de prescriptions et de constitutions, infiniment plus lourdes que celles de l'ancienne Loi ! La pratique des trois vœux de pauvreté, chasteté, obéissance par exemple, impose des contraintes que n'imposait nullement la Loi de Moïse, surtout lorsque ces vœux doivent être vécus dans une communauté de célibataires, hommes ou femmes, étroitement resserrée dans ses murs. Il était plus agréable de dormir ou de somnoler pendant le Sabbat que de se lever chaque nuit à trois heures pour chanter matines. La Loi imposait à chaque Hébreu de se juger lui-même par sa propre conscience, alors que les règlements religieux imposent le verdict du supérieur sur les plus petits détails de la vie conventuelle, et chacun doit battre sa coulpe au chapitre. Et enfin, que fallait-il entendre exactement par le « vœu de chasteté » ?...

Manifestement, il ne semble pas que les chrétiens, et surtout ceux qui, le plus souvent par amour de Dieu et désir de lui plaire, se sont placés dans des conditions difficiles, voire héroïques, soient allés dans le sens de cette liberté chrétienne que saint Paul proposait avec enthousiasme aux Galates (5/1s), lorsqu'il les déliait audacieusement de ces préceptes de Moïse que les judaïsants voulaient leur imposer. Dans l'Église, depuis les Apôtres, on a remplacé la bonne et libérale Loi de Moïse par des règlements nombreux et infiniment plus lourds. Que s'est-il donc passé ? Que recherchait-on exactement ? On recherchait assurément le Salut de l'âme après la mort. Un tel salut, une éternité de bonheur parfait, ne pouvait être payé assez cher. On rivalisa donc de zèle pour les exercices de piété et des disciplines poussés à l'extrême et se placer ainsi dans un style de vie qui soit une contradiction absolue de « ce monde », et ce qui en est en quelque sorte la trame permanente, à savoir la conjonction des sexes. N'est-ce pas cette conjonction, soit dans le mariage, soit dans la fornication, pensait-on, qui conduit à la mort et surtout à la damnation éternelle ?

Mais n'est-ce pas aller trop loin ? Par une sorte de vertige de conscience ne dépassait-on pas de beaucoup cette « porte étroite » qui débouche sur la vie ? La justice des moines, des religieux, dépassait assurément, pensait-on, celle des scribes et des pharisiens ; mais malheureusement non pas dans le sens d'un retour à la simplicité de l'enfance, mais dans celui d'une complexité fortement accrue

¹ - Évangile de St Thomas, log 27 : « Jésus vit de petits enfants qui tétaient ; il dit à ses disciples : « Ces petits enfants qui tètent sont semblables à ceux qui entrent dans le Royaume ». Eux lui dirent : « Si nous sommes petits, entrerons-nous dans le Royaume ? » Jésus leur dit : « Lorsque vous ferez les deux un, et que vous ferez le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans, et le haut comme la bas ; si vous faites le mâle et la femme un seul, afin que la mâle ne soit plus mâle, et la femme plus femelle, et lorsqu'à la place d'un œil vous ferez des yeux, et une main à la place d'une main, un pied à la place d'un pied, et une image à la place d'une image, alors vous entrerez dans le Royaume ». Log 42 : « Ses disciples lui disent : « Quel jour nous apparaitras-tu et quel jour te verrons-nous ? » Jésus dit : » Lorsque vous vous dépouillerez sans que vous ayez honte, que vous ôterez vos vêtements et les poserez à vos pieds à la manière des petits enfants et que vous les piétinerez, alors vous deviendrez les fils de Celui qui est vivant et vous n'aurez plus de crainte. (Cf. notre commentaire de ces textes).

d'observances, de règlements, et de constitutions. Étape nécessaire, peut-être, pour la croissance, de siècle en siècle, du Corps Mystique ?... Mais n'a-t-on pas ainsi perdu beaucoup de temps et dépensé en vain de nombreux efforts ?

Nous pouvons, là encore, juger l'arbre à ses fruits. Ces valeureux ascètes, ces stylites héroïques, ces ermites assoiffés perdus dans l'aridité des sables chauds, dans les solitudes des rocailles brûlantes, ces conventuels assidus et ponctuels qui ont mêlé leurs voix à l'unisson des mélodies grégoriennes pendant des siècles sous les voûtes sonores des antiques abbaciales, ces religieux parfaitement renoncés à eux-mêmes, qui assuraient l'Adoration officielle de l'Église, ces enseignants infatigables dans leur dévouement, ces hospitaliers sans cesse aux aguets pour soigner les plus souffrants, pour voler au secours de toutes les détresses, ces prêtres de paroisse environnés d'ingratitude et persistants dans leur rôle de veilleurs, ces épouses du Christ, veuves éplorées par la mort de l'Époux, vierges languissantes d'amour pour lui... vraiment, que de foi, que d'amour, que d'espérance ! Et cependant tous sont restés sous le joug de la sentence prononcée sur le genre humain issu d'Adam : « Tu mourras... » C'est étrange ! C'est dramatique ! C'est affreux en quelque sorte. Comment se fait-il que Dieu semble ne pas avoir tenu compte de tant de zèle, de patience, de générosité, de charité véritable, de renoncement à soi-même, dans son service et dans le service des plus pauvres ?... Certes, il en a tenu compte, nous le croyons, car cette Église qui était militante avant nous est aujourd'hui triomphante. Marie promettait cette récompense à sainte Bernadette en ces termes : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais bien en l'autre ». Nous ne doutons pas de la Parole de Jésus, vraie pour ses Apôtres et vraie aussi pour tout disciple fidèle : « Il y a de nombreuses demeures dans la maison de mon Père... » et beaucoup de ces demeures sont d'ores et déjà occupées. Mais ce qui est inquiétant, et presque scandaleux en un sens, c'est que cet immense effort de l'Église dans les meilleurs de ses fils et de ses filles, n'a pas encore levé la sentence de la mort. Il faut donc admettre que l'offense faite à Dieu le Père par le péché originel, par le péché de génération, est d'une gravité inouïe, dont nous n'avons sans doute aucune idée...

Qu'a-t-il donc manqué à tous ces héros de la sainteté et de la pénitence, à tous ces flambeaux de la charité, puisqu'ils n'ont pas accompli les promesses du Seigneur ? Le Verbe de Dieu s'est pourtant exprimé d'une manière claire et indiscutable : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort ». Il est impossible au chrétien, tant soit peu informé de l'Écriture d'une part et d'autre part de l'histoire de l'Église, d'échapper à cette angoissante question. Et nous devons obligatoirement conclure que si les promesses du Christ ne sont pas encore accomplies, malgré tant d'efforts dans la charité, le dévouement, l'esprit de sacrifice, c'est qu'il reste à la conscience chrétienne un point très important à dégager, un point d'application capital pour que la Foi nous justifie réellement aux yeux du Père, et nous apporte avec la Justification, cette vie impérissable que les Apôtres étaient sûrs d'avoir pour eux-mêmes comme pour leurs disciples fidèles. Quel est ce point ? Ne serait-il pas par hasard la conséquence pratique la plus directe, la plus logiquement liée à l'Évangile essentiel, à savoir de laisser à Dieu le Père l'initiative de la vie dans le sein virginal de la femme ?...

C'est pourquoi, au lieu de parler de « chasteté » et de « continence », de « pureté » ou même de « virginité » - ce mot gardant habituellement une regrettable imprécision – ou inversement, au lieu de parler de « concupiscence », de « mauvais désirs », de « mauvaises actions » ou « d'impuretés »... n'eût-il pas été infiniment préférable d'être précis, et de situer exactement l'obligation morale quant à son objet primordial ? N'eût-il pas été bien préférable de ne pas faire dire à la sentence première (Tu mourras de mort) plus qu'elle ne dit vraiment, afin de comprendre aussi la promesse du Christ pour ce qu'elle signifie exactement, tout comme ses premiers auditeurs l'ont bien comprise (Jn.8/51s.). En effet, Dieu a dit : « Tu mourras de mort » ; il n'a pas dit « Tu seras damné éternellement ». Parlant de « mort », il n'a pas désigné autre chose que l'arrêt du souffle, le refroidissement cadavérique, et la

décomposition des chairs. N'est-ce pas là quelque chose d'assez horrible ? C'est cela, et uniquement cela qui est l'objet de la sentence première qui sanctionne l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. Et puisque Dieu est juste, il est bien évident, comme le dit Paul, que « celui qui est mort est justifié par rapport au péché ». Certes, Jean, dans l'Apocalypse parle aussi de la « seconde mort », qu'il désigne aussi par « l'étang de feu de de souffre », ce « feu éternel préparé pour le Diable et pour ses anges », auquel le « prince de ce monde est déjà condamné » (Jn.16/11). On doit donc admettre que ceux qui, après avoir vu et entendu la démonstration de la Vérité qui est dans le Christ refuseront néanmoins le Salut qu'il leur propose et persévéreront dans l'apostasie et le blasphème, récolteront avec Satan et ses Anges le feu éternel (sans qu'il soit permis de mettre quiconque nommément en Enfer). Mais la damnation ne peut sanctionner que le péché actuel, commis d'une manière volontaire. Elle ne peut aucunement sanctionner le péché de génération, dit originel, que nous contractons en venant en ce monde d'une manière involontaire. C'est seulement la mort qui sanctionne le péché de génération, comme l'Écriture le dit et comme l'expérience le prouve.

Certes toute la spiritualité chrétienne a cherché à éviter le péché actuel par l'acquisition des vertus évangéliques et l'imitation de Jésus-Christ ; mais, en ce qui concerne le péché de génération, la confusion est restée très grande, et l'on n'a pas trouvé le moyen de concilier les « deux voies ». En effet, ceux qui ont voulu garder la virginité – ou la chasteté, comme on disait – ont cherché à vivre comme s'ils n'étaient pas sexués, et ils ont rejeté le fait de la sexualité de la nature humaine. Or, si la virginité est d'institution divine, la sexualité l'est aussi. Il est donc certain que l'un et l'autre correspondent à une intention divine extrêmement précise et souverainement importante. Mais il faut bien définir ce dont on parle.

En effet, que faut-il entendre par « virginité » ? Car c'est sur ce point que la confusion est restée presque totale dans l'Église. Je cherche vainement le mot « virginité » dans le Nouveau Testament, où pourtant il devrait figurer !¹ J'y trouve plusieurs fois le mot « vierge ». Dans l'Ancien Testament le mot « virginité » figure plusieurs fois : en Deut.22/15-20, où il est question des « signes de la virginité ». On le trouve aussi en Jug.11/37-38, où la fille de Jephté vouée au sacrifice par la sottise de son père, pleure sur sa « virginité ». De même en Si.15/2 et 42/10 ; en 15/2 il s'agit de la Sagesse divine qui vient au-devant de celui qui la cherche comme « une épouse en sa virginité » ; en 42/10 le texte parle de la fille qui perd sa virginité pour la honte de son père. Dans tous ces passages, jamais le mot « virginité » n'est lié au mot « vœu ». Il désigne seulement l'état de la femme qui n'a pas été ouverte par le coït avec le mâle et dont l'hymen est intègre. L'Écriture distingue ainsi nettement la « virgo » de la « mulier », la vierge et la non-vierge. La Liturgie a toujours tenu le plus grand compte de cette importante distinction, en célébrant, par des offices différents, mais harmonieusement complémentaires les « vierges » et les « non-vierges ». La virginité est le signe de la liberté, et même de la liberté paradisiaque, car en Hb le mot « Oulam » (transcrit en latin par « Alma » dans l'hymne « Alma redemptoris mater ») qui exprime l'idée de virginité, évoque aussi le sanctuaire secret du Temple (Ez.40/48-49), et les « temps anciens », antérieurs à l'histoire du péché. Le sens poétique de ce mot est particulièrement bien mis en évidence dans le ch.2 de Jérémie. Inversement la « mulier » est la femme profanée (racine grecque « moicheuion » = profaner (un temple par exemple, et commettre l'adultère), soumise à la Loi qui voit en elle une impureté, une souillure chaque fois qu'elle souffre d'un flux de sang (telle l'hémorroïse de l'Évangile), et qui l'oblige, après ses couches, à un temps de purification (40 ou 80 jours) au terme duquel on offrira un sacrifice sanglant « pour le péché ». Ces obligations humiliantes pour la femme qui reçoit la gloire de la maternité sont fort étonnantes pour les autres peuples de la terre. Et nous, qui

¹ - Une seule fois en Lc.2/36 : « a virginitate sua », il s'agit d'Anne la prophétesse, qui avait vécu 7 ans avec son mari « depuis sa virginité » ; le mot a donc ici le même sens physique et corporel que dans l'Ancien Testament. L'étude des offices liturgiques des « Vierges » et des « non vierges est du plus haut intérêt.

nous croyons civilisés, nous ne comprenons plus qu'il y ait une souillure ou un péché dans les règles de la femme, ni à fortiori dans ses couches. Pourtant l'Écriture est formelle, parlant d'une sorte de jalousie de Dieu contre le « premier-né qui ouvre le sein », sur lequel pèse une menace de mort, tant qu'il n'est pas « racheté » par le « sacrifice pour le péché » (Lv.12). (Nous avons dans le Traité de l'Amour, notamment Livre IV, étudié tous ces points d'une manière exhaustive.)

D'où il suit que le mot « virginité » au sens strictement biblique, signifie uniquement que le sein de la femme est naturellement fermé par l'hymen. Par conséquent la seule interdiction naturelle ne peut être que le coït, l'accouplement avec le mâle, qui peut entraîner la fécondation. Le « péché » est toléré moyennant la circoncision du mâle, il est expié, au moins légalement, par les sacrifices et l'observance des lois de pureté. Et il est vrai que le coït s'accompagne le plus souvent d'une effusion de sang qui est le signe de la transgression. Lorsque le sang coule, la vie s'en va. Cet axiome est fondamental. Nous le savons plus que jamais, en notre monde mécanisé où les accidents se multiplient d'une manière affolante, où de nombreuses victimes périssent par hémorragie. Mais aussi l'effusion rituelle du sang apporte une sorte de compensation et d'expiation : « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission ». C'est ainsi que la Loi actualise tout au long de l'histoire du peuple de Dieu – histoire de péché – le principe posé dans l'Alliance de Noé : « Celui qui verse le sang, par l'homme son sang sera versé ». On substituera à l'homme un animal, et c'est là un grand progrès humanitaire apporté par la Loi de Moïse sur la rigueur des sacrifices humains fréquents et même courants dans les civilisations antiques. C'est pourquoi, tant que Moïse n'eût pas circoncis son fils, alors qu'il était un « époux de sang » pour sa femme, il était poursuivi par la colère de Dieu (Ex.4/24-26). Ce qui signifie effectivement que l'homme qui verse le sang aux origines de la vie par le viol, tombe sous la sentence de la mort. Il commet le péché « mortel » non pas au sens théologique de ce mot, mais au sens biologique et réaliste, à savoir qu'il s'est engagé dans le processus de la vie animale, au-dessous de la Pensée divine, où l'individu disparaît alors que seule survit l'espèce. A vrai dire, Dieu accepte de laisser survivre le peuple, et il lui accorde sa bénédiction, à condition qu'il offre les sacrifices prescrits et qu'il se conforme aux obligations légales par lesquelles il est appelé à prendre toutes ses responsabilités par rapport à la progéniture qu'il appelle ainsi au monde.

D'où il suit que le « vœu de virginité » au sens strict de ce mot, n'est autre que la résolution, prise en raison de l'enseignement fondamental de l'Écriture et de la foi, de s'abstenir de l'œuvre de chair, du coït, de l'accouplement entre le mâle et la femelle, qui ouvre l'hymen, et par lequel elle reçoit en son utérus la semence par laquelle elle peut être éventuellement fécondée. Telle est la définition claire du vœu de virginité. Ainsi celui qui fait « vœu de virginité », ne tombera plus sous les prescriptions de la Loi ancienne, sacrifices et lois de pureté. Mais surtout, il est logique avec la Foi chrétienne fondamentale, qui nous montre Jésus fils de vierge. C'est en effet le Sein de la femme qui est le véritable sanctuaire de la vie « non fait de main d'homme », que Dieu a disposé pour y faire sa demeure dans le temps de l'Incarnation de son Fils, et nous élever, dans les temps du Royaume – et dans l'éternité – à une paternité et une maternité d'un Ordre tout à fait transcendant à l'ordre des mammifères supérieurs, ordre auquel, jusqu'ici, s'est conformée la race d'Adam.

C'est pourquoi celui qui prononce le vœu de virginité, par le fait même, n'appartient plus à ce monde. Et la chose est ressentie viscéralement par les hommes charnels. Les vrais serviteurs de Dieu, et surtout les prêtres fidèles de l'Église catholique n'ont cessé d'être réprouvés et persécutés, comme le Christ l'a promis à ses fidèles disciples. C'est pourquoi aussi la Sainte Liturgie a toujours étroitement lié la foi et l'engagement de la virginité, de même l'enseignement du Magistère et les dispositions générales de la discipline ecclésiastique.

La virginité est donc bien inscrite dans la nature, elle est renforcée par la Loi, elle est sanctifiée par la Foi. Mais elle ne saurait par elle-même exclure la sexualité, c'est-à-dire le fait que l'homme et la femme existent comme tels, différents et complémentaires, avec leurs dispositions corporelles distinctes, ouvrages de la main de Dieu. Et la parole fondamentale de l'Écriture demeure, mise en lumière d'une manière merveilleuse par la Foi trinitaire : « Dieu créa l'homme à son image et ressemblance, il les fit mâle et femelle... » (Gen.1/27) : c'est dans le fait de cette dualité que réside l'image et la ressemblance de la créature humaine avec Dieu son Créateur. Ce qui signifie que l'on ne saurait exclure la sexualité sans se priver de cette divine ressemblance, et sans mutiler d'une manière mortelle – au sens psychologique et biologique de ce mot – la nature humaine. Le fait d'être eunuque – ou célibataire – équivaut à une incapacité d'entrer dans une connaissance sacramentelle et expérimentale du Dieu trinitaire, donc dans la « vie impérissable » qui est liée à cette connaissance, comme Jésus lui-même le dit dans sa prière sacerdotale (Jn.17/3). C'est pourquoi le célibat, même ecclésiastique, instauré pour mettre en évidence la virginité sacrée, et pour interdire aux prêtres et aux religieux l'œuvre de chair, ne peut être qu'une solution boiteuse, une solution d'attente et d'expiation. Et elle l'est en effet.

On a cru, dans cette sorte de vertige de conscience qui provenait de la honte et du refus psychologique de la nudité et de la beauté de la chair, sous le coup d'une imagination qui divaguait hors de la réalité, que pour sauvegarder cette virginité, il était indispensable, ou bien d'anéantir l'attrait mutuel des sexes, - la concupiscence – ou bien alors d'élever des barrières, des murs, des règlements et des clôtures infranchissables entre les personnes de sexes différents. C'est pourquoi l'amour entre les sexes différents (et même l'amitié, et même les « amitiés particulières » - mais saines - entre personnes de même sexe) a toujours paru éminemment suspect aux directeurs spirituels. Il fallait s'en garder comme d'un feu, même s'il était, en principe, comme l'affirme le Cantique des Cantiques, une « flamme de Yahvé » (ch.8). Force terrible que celle de l'amour, passion incoercible... on ne croyait pas qu'elle pût se canaliser autrement, si elle était mise en branle, autrement que dans le processus mental et organique qui aboutit à l'œuvre de chair. L'Apôtre Jacques ne dit-il pas : « Chacun est tenté par sa propre convoitise qui le séduit et le leurre, et la convoitise enfante le péché, et le péché, une fois consommé, enfante la mort... » Mais le même Apôtre ne parle-t-il pas aussi, dans cette même Épître, de la « Loi parfaite de la liberté » ? Quelle est donc cette loi parfaite, cette loi nouvelle, qui assurément nous arrachera au processus de la convoitise et de la mort ? Si elle existe, elle doit être entièrement conforme à la Foi et à la nature. Elle ne saurait faillir ni à l'une ni à l'autre, elle ne saurait mutiler ni l'une ni l'autre.

Cette « loi parfaite de la liberté » n'est certainement pas le règlement religieux ou monastique qui édifie des murs et des clôtures, qui habille les mâles et les femelles de pied en cap, pour voiler entièrement leur sexualité et la beauté de leur chair. On veut ainsi que le feu de l'amour soit éteint dès la première étincelle. Mais l'expérience prouve depuis bien des siècles, que l'imagination trompe et que la réalité délivre, et que la concupiscence n'a cessé de consumer d'innombrables religieux et moniales tout séparés qu'ils furent par leurs clôtures et dûment couverts de leurs bures ! Et d'autre part, la Loi parfaite de la liberté est assurément transcendante à la Loi de Moïse, Paul et Jacques sont bien d'accord sur ce point. L'un et l'autre tiennent fermement à ne pas revenir aux ombres de la servitude, à cette « folie des traditions paternelles » dont parle Pierre. « Traditions vaines et folles, dit-il, dont vous avez été rachetés, non par de l'or ni de l'argent, mais par le sang précieux de l'Agneau ». Et il a été immolé, achevant les sacrifices symboliques de l'ancienne Loi, d'abord pour « expier les anciennes transgressions qui se commettaient sous la Loi », et ensuite pour tous les péchés des hommes ; la « Loi parfaite de la liberté » ne peut être que la Loi d'Amour, l'Agapè : « Aimez-vous les uns les autres – ou l'un l'autre – comme je vous ai aimés ». Commandement du Seigneur, commandement nouveau, promulgué pendant cette soirée intime où Jésus laissa aux siens non

seulement ses ultimes paroles qui sont comme son Testament, mais son Corps même offert en nourriture. Et Paul applique effectivement le commandement de l'Agapè à l'amour de l'homme et de la femme : « Hommes, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église ». Or l'Église reste une vierge dans l'intimité du Christ-Époux ; saint Paul l'exprime très explicitement lorsqu'il écrit aux Corinthiens : « J'éprouve à votre égard une jalousie divine ; car je vous ai fiancés à un époux unique, comme une vierge pure à présenter au Christ » (2 Cor.11/2). Et pour préciser l'amour eucharistique que le Christ porte à l'Église, il écrit aux hommes, aux mâles, qu'il invite à imiter le Christ : « Il la nourrit de sa propre chair, ainsi les hommes doivent aimer leurs femmes... » Et il conclut ce célèbre passage de l'Épître aux Éphésiens (5/20s) : « Ce mystère est grand dans son rapport avec le mystère du Christ pour l'Église ».

Or il ne peut monter à l'esprit d'un contemporain des Apôtres, à cette époque où l'encratisme monacal n'avait pas encore pris naissance, à un oriental qui avait toujours au moins une femme, que l'Amour dont parlait le Seigneur, que l'Agapè que prescrivaient les Apôtres dût se réduire à un simple sentiment de bienveillance intérieure, sans qu'il ne soit jamais exprimé ni sacramentalisé corporellement ! D'ailleurs Jésus a parfaitement sacramentalisé son amour pour les siens : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ». Parole scandaleuse, certes, contre laquelle s'étaient raidis même les disciples lorsque Jésus avait annoncé publiquement, au lendemain de la multiplication des pains, qu'il donnerait sa chair à manger pour la vie du monde et que cette chair est la vraie nourriture, et que ce sang est la véritable boisson ; que là seulement est la vie impérissable des vivants et même la résurrection des morts. Les textes sacrés sont formels, obviés, incontestables. L'Église en son magistère les a toujours entendus au sens littéral, précisant bien le dogme de la présence réelle et corporelle du Christ sous les apparences du pain et du vin consacrés. L'amour rédempteur du Christ ne saurait être efficace en effet que s'il s'exprime à travers la chair. De ce fait, la grande innovation de l'Église est d'avoir revalorisé le corps ; ce « corps qui ne « servait à rien » parce qu'il était étouffé par la honte, mais qui, par la grâce de Dieu, redevient le temple et le véhicule de l'Esprit vivifiant. « C'est l'Esprit (Saint) qui vivifie » ; certes, mais qui vivifie quoi ? Il vivifie la chair par le moyen de la chair réconciliée avec son Créateur dans le Corps du Christ, et retrouvant ainsi son sens sacramental. Si donc nous devons tenir compte de la virginité comme étant le signe de l'interdiction divine portée dès le paradis terrestre pour éviter à l'homme les déboires d'une génération déficiente, nous devons mettre aussi pleinement en évidence la valeur sacramentelle de la sexualité.

Et dans cette perspective, nous pouvons mesurer – jusqu'à un certain point ?... – ce qui manque encore à la tradition ecclésiastique qui nous a toutefois transmis intégralement le dépôt de la Révélation apostolique. En effet, l'immense majorité des hommes et des femmes qui se sont liés par les vœux de chasteté et de continence, obéissait, semble-t-il, à une intuition spirituelle qui leur indiquait que la voie du Salut était dans ce sens, plutôt qu'à une logique rigoureuse découlant de la foi. C'est pourquoi ils s'efforçaient de garder non seulement la virginité, en s'interdisant le coït charnel, mais ils allaient beaucoup plus loin, s'interdisant toute « amitié dangereuse », et tout plaisir, ou pensée, ou désir « mauvais ». Ce qu'ils appelaient « mauvais » était ce qui se rapporte de près ou de loin à la sexualité. Mais quoi ?... y aurait-il quelque chose de « mauvais » dans la création de Dieu ? Non pas. Ils le reconnaissaient d'ailleurs en principe, mais en fait, leur conscience était comme obnubilée et paralysée par la peur et la honte, et ils ne pouvaient concevoir la possibilité d'une sexualité virginale, je veux dire la validité sacramentelle et morale d'une telle sexualité.

Et pourtant, ils lisaient dans leur Liturgie habituelle le Cantique des Cantiques, dont les versets admirables chantent avec un réalisme saisissant l'amour de l'homme et de la femme. Et c'est dans cette admirable poésie de Salomon que l'Église avait tiré les antiennes de l'Office des Vierges :

« Alors que le Roi était dans son lit, mon nard a donné son parfum... »

*« Sa main gauche est sous ma tête, et sa droite m'enlace...
« Auprès du lit de cette vierge, chantez pour nous de doux chants d'amour... »
« Voici que l'hiver n'est plus, la pluie a cessé elle a disparu, lève-toi mon amie, et viens...*

Et l'Église osait même jeter le regard sur la volupté à la fois conjugale et virginale de Marie :
*« Speciosa facta es et suavis tuis, Sancta Dei Genitrix »
« O combien tu es belle et suave en tes délices, Sainte Mère de Dieu... »*

C'est ainsi que l'Église en exaltant la Femme qui enfanta le Verbe fait chair, chantait et chante encore une sexualité manifestement virginale. A tel point que l'on est amené à penser que la virginité est faite pour la sexualité et réciproquement ! Voilà qui est en effet très contraire aux opinions de ce monde !...

« Comme un pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé parmi les jeunes hommes. A son ombre, désirée, je me suis assise, et son fruit est doux à mon palais... »

Ce qui est très étrange, c'est que ces admirables offices qui exaltent l'amour entre les sexes ne célèbrent nullement les saints qui se seraient sanctifiés dans le Sacrement de Mariage, ils sont écrits pour les vierges. Étrange aussi le fait qu'ils ne furent jamais – ou presque jamais – chantés, ni même connus par les gens mariés de nos bonnes paroisses chrétiennes. Ils furent au contraire fidèlement chantés ou récités par des moines et des moniales, rigoureusement séparés les uns des autres dans leurs maisons respectives. Était-il donc si difficile de concevoir la légitimité et la valeur sacrée de la sexualité virginale ?...

C'était effectivement impensable, en raison des vertiges qui bloquaient et troublaient la psychologie, mais surtout d'une certaine théologie morale qui, au lieu de respecter l'unique interdit de l'Écriture, le faisait déborder sur toutes les choses de la chair, c'est-à-dire pratiquement sur tout usage de la sexualité ; à l'exception de l'œuvre de chair qui n'était autorisée « qu'en mariage seulement », en vue de la génération. Hors de cet « acte conjugal », qui paraissait bon et raisonnable à cause de la fécondation qu'il devait produire, tout était rigoureusement interdit. Et les gens mariés étaient évidemment dirigés comme sur des rails par cette morale « finaliste », ce qui les plaçait le plus souvent dans une situation de conscience catastrophique. Ils étaient persuadés, en raison des leçons et des sermons entendus, qu'ils vivaient constamment en état de péché mortel, avec la menace de la damnation éternelle, puisque, manifestement, ils ne pouvaient limiter leur vie sexuelle à un acte fécondateur tous les deux ou trois ans... Mais si les gens mariés n'avaient plus le droit de « se réjouir sur leurs couches », à combien plus forte raison ceux qui ne l'étaient pas, qui s'étaient astreints par le vœu de chasteté, et qui, malgré leurs pénitences extrêmes, tremblaient sans arrêt sous les feux menaçants de la concupiscence inextinguible... ¹

Or la vérité révélée par l'Écriture est exactement l'inverse. Ce qui est « interdit » - sans que l'interdiction soit absolue – dans la disposition de la nature originelle et par la monition divine donnée au Paradis Terrestre, c'est précisément l'acte conjugal, parce qu'il brise l'hymen, et c'est lui qui est sanctionné par la menace de la mort (corporelle). Si la Loi mosaïque autorise cet acte, elle ne délivre nullement l'homme de la mort ; elle impose par son expiation la circoncision et les sacrifices. Donc, ce que les théologiens autorisaient, c'est précisément ce que l'Écriture condamne ! Ces législateurs moraux de l'ère chrétienne étaient beaucoup moins avancés dans la connaissance des Desseins divins que les plus humbles hébreux qui observaient la Loi de Moïse, et moins que ceux-ci, ils savaient

¹ - Voir dans le Traité de l'Amour, livre IV, la critique de la « morale conjugale »

discerner le péché dans la chair ! Mais si l'homme et la femme unis par un amour véritable, c'est-à-dire par l'Esprit-Saint de Dieu, se manifestent et se témoignent cet amour par leurs baisers, leurs étreintes, leurs caresses jusqu'à cette union chaste dans laquelle l'épouse bien-aimée se nourrit de la semence de son époux, comme le Cantique le dit en toutes lettres, il n'y a absolument aucune interdiction. Il suffit que l'amour soit vrai et sans hypocrisie. C'est là la « loi parfaite de la liberté » qui permet à la Foi d'être opérante et efficace par l'amour, en vue de la sanctification. C'est ce que Paul recommande (en Rom.6/13, 19) lorsqu'il exhorte ses lecteurs à faire de leurs membres des instruments de justice en vue de la sanctification, alors qu'antérieurement, sous le régime de la Loi, ou dans l'ignorance du paganisme, ils étaient des instruments de péché. Il y a en effet de nombreux arbres aux fruits délicieux dans le jardin de délices, arbres dont Yahvé a dit : « Vous mangerez de tous les arbres du jardin ». Et c'est en effet ce qu'expose le Cantique des Cantiques, qui, après avoir chanté les merveilleux échanges du bien-aimé et de la bien-aimée, conclut en disant que la jeune sœur sera un « mur infranchissable », un « rempart dont les seins en sont les tours » (voir notre étude du Cantique). Elle gardera donc fermement sa virginité considérant, par un acte de foi, que la fermeture de son Sein par la main de Dieu est la garantie de sa paix, de son bonheur, et finalement de sa réussite dans sa profonde vocation de vierge et de femme. ¹

Est-ce là une option si étrange ? n'avons-nous pas dit précédemment que les femelles de certains mammifères supérieurs portaient aussi un hymen et que tant que cet hymen n'était pas tombé de lui-même aux approches de la puberté, aucun mâle ne s'en approche ? Ils obéissent donc par instinct à une disposition naturelle que les hommes auraient le plus grand intérêt à prendre en considération, ne serait-ce qu'au point de vue strictement biologique et scientifique. Et si les hommes en fait ne se conforment pas, même dans les traités de sexologie, à cette disposition naturelle, c'est assurément, comme l'enseigne l'Écriture, parce qu'ils sont aveuglés par l'Ange des ténèbres, Satan, dont l'Épître aux Hébreux dit qu'il a « l'empire de la mort » (2/14). Et si les chrétiens restent, comme les autres hommes, sous cet empire redoutable, c'est tout simplement parce qu'ils ne savent pas tirer les conséquences pratiques de leur profession de foi sur le point essentiel de la génération, donc de la sexualité et de son usage comme expression sacramentelle de l'amour entre les personnes de sexe complémentaire. Ainsi, comme le dit saint Jacques, leur foi restant purement théorique, est « morte sur elle-même ». Plus que les autres peuples, les chrétiens ont connu les « tribulations de la chair », en raison même de la rigueur aussi contraignante que fautive de leur « morale conjugale ».

Je dis bien que l'application de l'Évangile essentiel sur la génération est un point central et capital. La raison en est évidente : tout être vivant dépend de sa semence. Tout se rattache à la génération. Il en est ainsi dans la nature, il en est ainsi dans la Foi. En effet, le Mystère le plus élevé de la Foi, le Mystère de la Sainte Trinité est un Mystère de génération : la génération éternelle du Verbe dans le Sein du Père. L'Incarnation de ce même Verbe en notre nature est aussi un mystère de génération ; et c'est par cette sainte génération qu'il nous fait la démonstration de la vérité libératrice. Le Salut est un mystère de génération, puisque ceux qui croient reçoivent par grâce le pouvoir d'être engendrés d'En Haut pour devenir à leur tour fils de Dieu : c'est la régénération baptismale de l'Esprit-Saint, ce même Esprit qui féconda initialement l'Utérus virginal de Marie pour la génération du premier-né de toute créature. Ainsi le baptême est un bain de régénération (Tite 3/5) qui, lorsqu'il est administré à des enfants qui n'ont pas encore pu commettre un seul péché actuel, lave en eux d'une manière totalement gratuite la faute qu'ils ont contractée par la génération charnelle. Mais la vraie lumière de l'Évangile est la génération sainte du Christ, par laquelle il est fils de Dieu, et si nous participons à cette génération du Christ par la Foi, alors nous accéderons à cette Justification aux yeux

¹ - Parmi tous les arbres délicieux du Paradis, il y a surtout l'Arbre de la Vie, dont reparle l'Apoc. (2/7...) C'est évidemment l'amour virginal et eucharistique. La « nouvelle » Alliance rejoint l'Alliance virginal première et primordiale.

du Père, et étant justifiés nous aurons la vie impérissable, car nous pourrons alors sanctifier son Nom et l'adorer en Esprit et en Vérité.

Et effectivement, la prédication d'un Évangile mutilé, je veux dire d'un Évangile d'où l'on n'a su tirer l'application pratique la plus directe, a été inutile. Les sociétés dites chrétiennes, les rois « très chrétiens », les nations dites chrétiennes, furent aussi violentes et rapaces, aussi impitoyables que les autres races de la terre. Les chrétiens entre eux, se sont livrés des guerres atroces, à l'aide des armes les plus meurtrières et les plus terrifiantes. Ce sont des chrétiens qui ont forgé les armes nucléaires... C'est ainsi que n'ayant pas trouvé la « porte étroite » qui « ouvre sur la vie », ils sont non seulement restés des sujets de la mort, mais les artisans de l'homicide et même, hélas, du génocide. Toutefois au milieu de cette chrétienté charnelle et impitoyable, qui allumait des bûchers pour les hérétiques (qui l'étaient beaucoup moins que leurs bourreaux) qui lançait la croisade contre les infidèles, au lieu de leur porter pacifiquement la Bonne Nouvelle de la Paix, une Église fidèle, tout aussi cachée que l'était Jésus à Nazareth, a transmis le Bon Dépôt des Écritures et chanté de siècle en siècle, de génération en génération cette foi de Marie, cette virginité inviolée et féconde qui ne cesse de nous condamner et de nous confondre en nous révélant la simplicité toute divine de la Volonté du Père sur notre nature.

Car en définitive Marie a été souverainement exaltée dans la Sainte Liturgie et cependant personne n'a jamais contesté qu'elle fût femme entre les femmes. Bénie, certes, en raison de son Immaculée conception et de sa foi, de sa parfaite charité, mais femme au sens le plus concret et le plus merveilleux de ce mot. C'est pourquoi nous dirons, en laissant de côté pour un instant le langage poétique et religieux qui auréole habituellement sa réussite, « elle a appliqué très exactement la loi biologique spécifique de la nature humaine ». En effet, c'est là une distinction très importante : il y a pour tous les êtres vivants, des lois générales et des lois spécifiques. Lois générales : respiration, digestion, assimilation, mouvement, adaptation à un milieu vital... Lois spécifiques : propre à chaque espèce, conditions de température, d'humidité, d'alimentation, d'adaptation très stricte à tel milieu vital. Une espèce animale ne peut sortir de ses lois spécifiques sans disparaître. L'homme aussi est soumis aux lois générales des êtres vivants ; mais quelles sont ses lois spécifiques qui le différencient de tous les autres, et tout particulièrement des mammifères et des primates supérieurs ? Il se tient debout, il s'exprime par un langage, il a conscience de ses actes, du moins en principe, et il se donne aussi un grand nombre de lois arbitraires et se soumet à des tabous qu'il vénère avec d'autant plus de fanatisme et d'aveuglement qu'ils sont moins rationnels. Il a par ses mains, outils de son intelligence, la possibilité de connaître, de fabriquer, d'aménager son milieu vital, nous ne le voyons hélas que trop, à considérer nos modernes Babylones !... Est-ce tout ? Il a aussi ses lois spécifiques sociales, celle des repas, par exemple, où l'alimentation prise en commun constitue une sorte de pacte d'amitié avec le prochain. N'y aurait-il pas pour l'homme une loi spécifique très particulière concernant la vie sexuelle et la génération ? Voilà le problème. Ne serait-ce pas pour l'espèce humaine une erreur monumentale que de s'être conformée à la loi générale des autres mammifères en ce qui concerne la génération ? Le fait scientifique que toute femme est naturellement vierge, et que l'hymen ne tombe jamais avec l'âge, n'est-il pas une indication capitale destinée à orienter la sexualité humaine dans un tout autre sens que celui de la génération ? Pourquoi pas ? Tout le monde le sent instinctivement. Nous savons bien que la bouche a plusieurs fonctions ; elle assure l'absorption et la mastication des aliments, mais elle profère aussi la parole, par laquelle s'exprime l'intelligence. Ce serait une terrible mutilation de la nature humaine que de limiter la fonction de la bouche à la seule mastication ! La sexualité humaine aurait-elle en l'homme un sens éminemment spirituel, que la génération charnelle par le coït qui brise l'hymen, anéantit presque entièrement ?... Toutes les religions sérieuses ont pris en considération le fait de la virginité de la femme, ce n'est pas là une « superstition », car la virginité physique est contrôlable scientifiquement, et je pense que les psychologues, dans la mesure où ils progresseront quelque peu dans leur science encore jeune, ne manqueront pas de découvrir prochainement que la

virginité est aussi une donnée psychologique capitale de la nature humaine, et surtout de la nature féminine. Et cette loi spécifique liée à la virginité n'est-elle pas hautement mise en évidence par la génération sainte et typique du Christ ? Et si c'était en adoptant cette loi spécifique de la sexualité virginale expressive et sacramentelle de l'amour entre les personnes, en vue de laisser l'initiative de la génération à Dieu lui-même, que la créature humaine échapperait bientôt à la loi générale de la mort qui pèse sur les autres mammifères ? Eux, en effet, sont créés « selon leurs espèces ». Ce qui importe c'est que l'espèce survive. Mais l'homme n'est pas créé « selon son espèce ». L'Écriture ne le dit pas, alors qu'elle le dit des animaux et des plantes. Et si l'on prend soin de lire attentivement en hébreu le verset 1/26 de la Genèse, on s'aperçoit que Dieu propose à l'homme cette loi spécifique de « grandir et de porter du fruit **mais** en surpassant les autres animaux, bêtes des champs, reptiles, oiseaux du ciel, poissons de la mer. » Ce qui signifie que dans la Pensée de Dieu, dans sa Pensée première et éternelle, celle qui est manifestée en Jésus-Christ, la génération humaine devait être au-dessus de celle de tous les autres animaux. Pourquoi donc a-t-elle été ramenée à celle des mammifères supérieurs, parfois même hélas très au-dessous de celle des mammifères, dans le cas par exemple de la fornication, où il arrive que le mâle n'ait plus aucun souci de la progéniture que son acte peut susciter, ou encore dans le cas de l'avortement où la femelle n'a plus aucun amour pour le fruit de ses entrailles... Bien au-dessous encore quand on rejoint la reproduction « des poissons de la mer » par la fécondation « in vitro » !...

Ce qui est certain, c'est que la génération animale a duré d'Adam à Moïse, de Moïse à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à nos jours, et que la mort a régné solidairement à cette génération. C'est pourquoi, si nous ne savons pas rectifier notre génération à la lumière de celle de Jésus-Christ, je ne vois aucun moyen de sortir du processus de la mort.

Car le Père est non seulement le « Père céleste » qui préside à l'ensemble de l'Univers, il est aussi le Père des secrets et des profondeurs. Il réside au cœur des Galaxies, mais aussi dans l'intimité des molécules et des atomes. Il sait mieux que quiconque que la programmation génétique qui assure la stabilité étonnante des espèces, si rigoureuse qu'elle soit dans sa géométrie et sa simplicité, ne peut donner qu'une haute probabilité de réussite, mais non pas éliminer à coup sûr tout risque de mutation déformante. Nous avons vu que ce risque n'a pas d'importance pour les espèces, où les individus malvenus seront mis automatiquement hors-circuit. Mais pour l'être humain ce risque, lorsqu'il se réalise, est un désastre irréparable. Il fallait donc écarter ce risque, en élevant la génération humaine au-dessus de la programmation automatique et aveugle, pour l'amener au niveau d'un accord, d'un pacte intelligent et libre avec le Créateur lui-même. Dieu a voulu élever la génération humaine au niveau d'un rapport personnel entre sa créature libre et lui-même, c'est-à-dire qu'il a voulu – désiré, car il n'a rien imposé à l'homme – que celui qui avait été créé à « son image et ressemblance » fasse de la génération, donc aussi de la sexualité, l'expression de sa foi et de sa religion. Sans donc contraindre sa créature libre, il a signifié délicatement par le voile de l'hymen et par l'avertissement interdisant l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, qu'elle ferait bien de s'écarter de la génération charnelle. Il ne cherchait nullement à mutiler sa créature en quoi que ce soit ; il lui montrait seulement, en toute loyauté le risque mortel de la voie animale, de manière à dégager sa liberté et non pas de la brimer.

Et lorsque le Verbe de Dieu est venu en notre nature humaine, c'est comme Maître de vérité et Législateur qu'il est venu. C'est pourquoi l'Église chante, en contemplant le séjour du Verbe dans le sein virginal de Marie : « C'est dans une sainte demeure, que j'ai accompli mon ministère en sa présence ». Il a en effet en ce lieu saint « accompli son ministère », non pas liturgique, mais biologique. Il a ainsi réalisé l'Homme parfait, et le Premier-né, car il est le premier à être advenu selon la génération adéquaté à la Nature humaine, et spécifique de cette nature. Tous ceux qui sont nés avant lui, de Caïn

à Jean-Baptiste, n'étaient que « les fils de la femme », entendons de la « mulier », de la femme profanée. Et cette immense foule de rejetons d'Adam sont venus comme s'ils n'étaient pas, car c'est Jésus qui est le « Premier-né ». Depuis Jésus, malheureusement, les enfants des hommes sont restés encore « fils de la femme » de sorte que nous n'avons pas encore vu paraître ce « plus petit dans le Royaume » qui doit être plus grand que Jean. Certes, par l'adoption filiale du Baptême, les croyants sont devenus frères de Jésus. Ils le sont toutefois par la disposition artificielle du Sacrement, et non point parce que les géniteurs ont retrouvé la Pensée du Père sur la génération. Et le sacrement répare le viol de la nature, il supprime le « péché ».

Lorsque le Verbe de Dieu est venu dans notre nature humaine, il y est venu essentiellement pour sanctifier le Nom du Père, et lui rendre la véritable Adoration. Il le fit en accomplissant son ministère en sa sainte demeure, dans l'utérus virginal d'une maman immaculée, d'une vierge pure. Et l'Adoration parfaite qu'il rendit au Père est justement d'avoir obéi d'une manière parfaite et avec toute l'intelligence de la seconde Personne qu'il est dans la Trinité, à la loi spécifique prévue par le Père pour la génération humaine. « Me voici, dit le psaume, pour accomplir ta volonté, car tu n'as voulu ni sacrifices ni oblations... » En effet les sacrifices et les oblations n'intervenaient que pour « purifier la chair », la « ramener dans la voie droite », tout en persuadant l'homme qu'il est pécheur devant la Face de Dieu. Mais l'Adoration en esprit et en vérité, la seule qui soit agréable au Père, consiste justement pour la créature humaine à obéir à la loi qui lui est spécifique, comme le Christ l'a fait dès le premier instant de sa conception virginal et spirituelle. Et il n'a pu le faire que parce que son père et sa mère, Joseph et Marie, se sont effectivement conformés par la foi à cette loi spécifique.

Si donc nous voulons être pleinement « délivrés par la Vérité » comme le promet Jésus à ses disciples, ne la cherchons pas dans la reproduction des mammifères, ni dans les traités de sexologie, tous inspirés du comportement animal et de la « connaissance du bien et du mal ». Il faut la prendre dans la Vérité de la nature vierge, non profanée, et dans cette démonstration qui nous est donnée par le Maître, en son Incarnation, lui dont l'autorité est souveraine parce que Verbe de Dieu.

Fin du chapitre 14

Le Concile de Jérusalem

En tenant compte ainsi de l'Évangile essentiel, et en admettant que le Verbe de Dieu ne s'est pas incarné pour nous épater dans le Sein virginal de sa mère Marie, toujours vierge, mais pour nous instruire, nous discernons parfaitement les deux voies : celle qui conduit à la mort et qui s'identifie avec la génération charnelle, adultère et pécheresse ; et celle qui nous conduira à la vie et qui consiste à pratiquer la sexualité virginale, significative d'amour dans la foi en la Trinité Sainte, respectant la fermeture du sein de la femme par la main de Dieu, et en admettant, en pleine conformité avec la foi catholique que Dieu se réserve le Sein de la femme comme un sanctuaire sacré pour y susciter ses fils et ses filles par son Esprit de Sainteté.

Certes, la génération du Seigneur Jésus est à la fois unique et typique. Unique en ce sens que Jésus est la Personne éternelle du Verbe de Dieu, le Monogène du Père, préexistant à sa naissance temporelle en notre nature. C'est pourquoi il n'y a qu'une seule femme qui mérite vraiment et méritera toujours le titre de « Mère de Dieu ». Mais la génération du Christ est typique et exemplaire, en ce sens qu'elle est un enseignement valable pour tous les hommes. Elle dénonce en effet ce que fut ce péché indiqué dès le principe sous le vocable de « Arbre de la connaissance du bien et du mal ». Jésus en effet, en naissant d'une maman vierge et immaculée, a « dénoncé le péché dans la chair », en même temps qu'il « éclaire tout homme en faisant son entrée dans le monde », comme le « Soleil de Justice » et comme « la gloire d'Israël et lumière pour l'illumination des peuples ». Si ces mots ont un sens – oh ! combien – ils nous montrent que l'acte de foi auquel tout baptisé est appelé, afin qu'étant devenu fils de Dieu par adoption filiale et régénération baptismale, il s'abstienne désormais de transmettre par la génération charnelle aléatoire le péché « mortel » au sens biologique de ce mot, disons le ferment de la mortalité, dont il a été délivré en devenant par grâce fils de Dieu en Jésus-Christ. Mais si les chrétiens qui sont en droit et en fait fils de Dieu engendrent à leur tour, et contrairement à leur foi, des « fils de colère » (Eph.2/3), il est absolument certain qu'ils annulent eux-mêmes et pour leur progéniture tous les bienfaits et toute l'efficacité de la Rédemption.

Et effectivement, c'est ce qui est arrivé depuis les Apôtres jusqu'à nos jours.

Car la virginité mutilée et solitaire pratiquée dans les disciplines ecclésiastiques a manifestement échoué ; il ne pouvait en être autrement, puisqu'elle excluait la sexualité virginale, qui seule peut assurer l'inscription de l'image et ressemblance de la Sainte Trinité en la nature humaine, et faire progresser l'homme et la femme ensemble, dans l'amour, dans l'Agapè, jusqu'à la Justice, la sanctification et la « plénitude de Dieu ». Certes, beaucoup de solitaires et de religieux se sont sanctifiés, mais dans cette voie solitaire, aucun n'a atteint le prix du combat de la foi, la victoire sur la mort.

Et d'autre part, la sexualité génitale pratiquée dans la loi matrimoniale n'a pas non plus abouti. Certes, il y eut de belles réussites dans nos familles chrétiennes soutenues par les paroisses. On y pratiquait le Décalogue, on y vénérât la Vierge Marie et les Saints, on assistait à la Messe du dimanche et surtout à celles que l'on offrait pour les défunts, on y récitait la prière en famille, et surtout on se pliait avec une résignation exemplaire sous toutes les croix de l'existence : deuils, maladies, revers de fortune, disettes, pillages, invasions, mobilisations, déportations... Certes, les chrétiens ont supporté les fléaux de la nature et les sentences de la colère divine avec espérance, avec la certitude que tout cela finirait un jour, et qu'après il y aurait le Paradis. Ils avaient bien raison. Mais le Pater, qui montait

constamment sur leurs lèvres n'était jamais exaucé : il ne l'est pas encore aujourd'hui. Le Nom du Père n'est pas sanctifié, son Règne n'est pas venu, le Règne du Verbe fait chair, et le Désir de l'Esprit-Saint n'est pas accompli ; tant que les chrétiens sont en guerre et en dispute les uns contre les autres, ils ne peuvent obtenir le plein pardon du Père ; et c'est pourquoi ils n'obtiennent pas le pain de l'immortalité et ne sont pas délivrés du mal, restant soumis à toutes sortes d'épreuves et de tribulations. Si au moins les chrétiens s'aimaient au point de donner au monde le témoignage de leur unité, selon la prière suprême du Jésus : « Qu'ils soient un, Père, comme Toi et Moi sommes UN, afin que le monde croie que tu m'as envoyé... » Hélas ! L'histoire est trop éloquente et trop accablante pour qu'il soit utile d'insister. Que s'est-il donc passé ? C'est qu'un Évangile fragmenté et disloqué n'a pas accompli les promesses ; la preuve est faite maintenant que l'unité ne sera possible et effective que par l'application sur toute la vie humaine, à commencer par la génération de l'Évangile essentiel et intégral.

C'est pourquoi le Christ qui est venu en principe comme Messenger de Paix et de réconciliation, a suscité en fait la contradiction, le glaive, la guerre. L'histoire de l'Église n'est qu'une longue suite d'hérésies, et de guerres de religion, jusqu'aux modernes sectes qui pullulent, s'ignorent, s'excluent et parfois se détestent. Il est bon de consulter les travaux qui ont été faits sur l'histoire des dogmes et celle aussi des hérésies et de lire les pages dramatiques qui montrent à quel point la barque de Pierre a toujours été sur le point de sombrer. Il a fallu que sans cesse le Magistère condamne et extirpe, dénonce les négateurs et prononce de redoutables anathèmes contre leurs erreurs. Le Corps du Christ, comme tout organisme vivant, a dû éliminer ses déchets, poisons et toxines qui ont toujours cherché à s'infiltrer en lui comme un ferment de mort. Mais n'imaginons pas que le travail de purification a été fait une fois pour toutes. C'est à chaque chrétien qu'il appartient de prendre en lui-même la plus vive conscience, et la plus claire possible, de la Foi de l'Église, des Vérités de Foi, nécessaires au Salut, dans lesquelles se trouve la racine et la force de l'immortalité : Trinité, Incarnation, Rédemption, Institution divine de Sacraments, notamment du Sacerdoce et de l'Eucharistie, jusqu'à ces dogmes récemment proclamés et qui sont en quelque sorte la base et l'espérance de l'Église : l'Immaculée Conception de Marie, et son admirable Assomption et aussi l'infaillibilité pontificale dans des conditions bien précises. Nous ne pouvons progresser dans la connaissance de la Vérité qu'en tenant le plus grand compte de toutes ces définitions irrévocables et des anathèmes qui sanctionnent les erreurs contraires. Nous verrons d'ailleurs ce point d'une manière plus précise dans le chapitre sur la Règle de la Foi.

Ce qui est souverainement intéressant c'est de noter les points qui furent communs à toutes les hérésies, afin d'expliquer les doutes, les réticences, les négations, les oppositions et les contradictions apportées aux vérités de la Foi catholique par les déficiences psychologiques de l'homme charnel. Car la source des hérésies n'est pas ailleurs. Toute l'histoire de la chrétienté tombe en effet sous le reproche du Seigneur : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » Et comme l'homme charnel est toujours le même dans tous les temps et dans tous les lieux, les raisons qui ont poussé les Juifs à écarter le Seigneur Jésus en se scandalisant de lui et de ses paroles, sont les mêmes encore aujourd'hui. On les retrouve par exemple chez ceux qui voudraient réduire le Seigneur à un perturbateur révolutionnaire et son Évangile à une doctrine sociale et politique annonçant la lutte des classes et la dictature du prolétariat.

C'est ainsi que nous pourrions « nous juger nous-mêmes », comme nous le demande si instamment saint Paul (1 Cor.11) et éviter non seulement l'hérésie formelle qui nous placerait juridiquement hors de l'Église, mais l'hérésie latente et cachée qui nous prive, dans l'Église même de la grâce du plein Salut. Car il ne sert de rien de dénoncer les hérésies si nous les portons en nous-mêmes !... Or si les hérésies ont été dénoncées au cours de l'histoire de la Rédemption, comme des objections au Plan de Dieu, c'est qu'elles étaient incluses dans la psychologie de l'homme charnel appelé à cette Rédemption. Pierre les portait en lui-même lorsqu'il s'opposa à l'immolation de

l'Agneau, et Jésus lui dit, lui révélant ainsi sa pensée charnelle : « Arrière Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ». Les hérésies dogmatiques émanent d'une mentalité hérétique qui n'est autre que la réaction de l'homme déchu contre la Vérité divine qui dénonce sa faute et son erreur. Au lieu de dire à Dieu qui vient le sauver en la Personne de son Fils, un « Amen » sans réticence, l'homme charnel dit : « Oui... mais... » Ce « mais » détruit tout. Il monte d'une manière toute spontanée aux lèvres dès que l'oreille est frappée par la Parole de Dieu. Cette Parole est parfois agréable lorsqu'elle tombe des lèvres de celui qui la profère, mais elle devient amère « lorsqu'elle descend au fond des entrailles », c'est-à-dire lorsqu'elle va remuer la psychologie des profondeurs pour en extraire la racine du péché.

L'hérésie, en effet, est un choix, au sens étymologique du mot. C'est une acceptation non point de la « Vérité toute entière », mais seulement de certains aspects de la Vérité, ou si l'on veut, de certaines vérités seulement, puisque la Foi en fait, s'exprime par plusieurs « vérités de foi », définies comme telles, comme révélées par Dieu, et devant être par conséquent reçues en plein assentiment comme il convient à l'égard de l'autorité suprême de Celui qui les enseigne, car il ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Or, en fait, de quoi s'agit-il en général ? Quelle est la tendance commune de toutes les hérésies ? Elle est de nier la valeur sacrée de la réalité corporelle et matérielle de la Création de Dieu. Aucune hérésie n'a jamais mis en doute l'existence de l'âme, ni son immortalité, ni les prérogatives de l'esprit humain. Les hérétiques d'ailleurs furent tous, au moins à leurs propres yeux, des gens remarquablement intelligents qui n'ont jamais douté de leurs propres capacités intellectuelles ni de leur puissance de dialecticiens. L'homme charnel, si déchu qu'il soit, est toujours infatué de ce qu'il croit être la partie « noble » de son être, à savoir son esprit. C'est le corps qui fait problème. Et c'est pourquoi il fut si difficile dans l'Église même, de croire et d'admettre, dès les premiers siècles, la réalité corporelle de la chair du Christ. Certains - docétisme – enseignèrent formellement que Jésus n'avait qu'une apparence d'homme ; il leur semblait impensable que la Divinité se rendît si étroitement solidaire de la chair humaine au point qu'une Personne divine en assumât les limites et les faiblesses. Quant à la glorification de cette même chair humaine dans la Résurrection, ce fut un autre problème, un scandale prodigieux, insupportable aux Juifs qui lapidèrent Étienne lorsqu'il déclara : « Je vois le Fils de l'homme debout à la droite de la Majesté ». D'autres inversement admettaient bien la réalité corporelle de la chair du Christ, mais niaient qu'il fût le Verbe de Dieu : « Horreur, pensaient-ils, que la divinité puisse ainsi se mêler avec la chair ! » Il leur parut infiniment plus « rationnel » que le Christ n'était pas Dieu, mais seulement la première et la magistrale créature de Dieu. Ainsi prêchait Arius qui engendra l'arianisme et de nombreuses hérésies filiales, qui gagnèrent, en un temps plus redoutable que celui des persécutions, la majorité des Évêques du monde entier. C'est ainsi que l'incrédulité judaïque devant l'Incarnation du Verbe de Dieu survécut pendant des siècles à l'intérieur même de l'Église. En effet, les Juifs ont condamné et crucifié le Seigneur parce qu'il se disait fils de Dieu, le traitant de blasphémateur. Et il arriva cette chose surprenante que de prétendus chrétiens, qui se voulaient ses disciples, lui refusaient cette nature et cette filiation divines, le Mystère même de sa Personne, Mystère pour lequel il a offert sa vie sur la Croix en « témoignage à la Vérité ».

Si l'on fait la psychanalyse de l'hérésie arienne et de toutes ses filles encore répandues aujourd'hui dans de nombreuses sectes, il apparaît clairement que c'est la réprobation du corps, le vieux réflexe de la honte qui fait obstacle à la Foi lorsqu'elle ose affirmer tout le réalisme corporel de l'Incarnation du Verbe.

D'autres hérésies, nombreuses, contestèrent la conception virginale du Christ, enseignant le contraire même de l'Évangile, que Jésus était né de la semence de Joseph, et que l'Esprit-Saint ne l'avait

habité qu'à partir de son Baptême par Jean-Baptiste, dans le Jourdain. On a retenu deux noms parmi les tenants de cette hérésie : Montan et Cérinthe. Ils étaient contemporains des Apôtres, au moins de Jean, qui, au témoignage de St Irénée écrivit son Évangile contre les thèses de Cérinthe. Mais à vrai dire, les chrétiens qui ont mis en doute, soit en public, soit en leur for intérieur, soit aujourd'hui par des raisons « scientifiques », la conception virginale du Christ, furent des millions. Seule l'argumentation a varié au cours des siècles ; les anciens hérétiques niaient carrément le dogme, avec une impudence qui suscita les traits enflammés de Jude dans son billet et de Pierre dans sa seconde Épître. Il est plus élégant et plus adéquat d'alléguer de nos jours que les passages des Évangiles qui nous rapportent la conception virginale et spirituelle de Jésus-Christ, et par conséquent sa filiation divine n'appartient pas à un « genre littéraire historique ».

Nombreuses sont les hérésies qui avaient dans leurs bagages la négation de la virginité perpétuelle de Marie. Elles ont pullulé à tous les siècles, et encore aujourd'hui. Elles prétendent s'appuyer sur le texte de Marc qui parle des « frères et des sœurs de Jésus ». Mais elles veulent ignorer que dans le monde sémitique, - hébreu et arabe – les mots « frère » et « sœur » désignent tous les membres d'une large parenté, d'un clan, voire d'une tribu. L'Église a depuis longtemps tranché cette question aussi bien dans l'expression générale et constante de la Sainte Liturgie, que par l'autorité du Magistère infallible ; elle nous oblige à admettre comme un dogme de foi que Marie est toujours vierge, avant, pendant et après l'enfantement. La naissance de Jésus n'a pas altéré sa virginité, mais l'a sacralisée. C'est ainsi que l'Église catholique professe que la maternité de Marie fut transcendante à toute autre maternité des filles d'Ève. Et cela sur deux points : elle engendra le fils de Dieu en personne ; elle engendra dans la joie et l'allégresse et non dans la douleur, ce Fils de Dieu qui est son fils, consubstantiel au Père quant à la nature divine, et consubstantiel à sa mère quant à la nature humaine. Il est bien évident que la Vierge qui a fait l'expérience d'une telle merveilleuse maternité sait à quoi s'en tenir sur la Pensée éternelle de Dieu concernant la génération humaine, et c'est pourquoi elle ne risque aucunement de revenir aux ombres de la maternité charnelle. Ceux qui disent que Marie a eu d'autres enfants que Jésus – hormis nous autres qui sommes ses fils dans le corps mystique de son Fils – manquent non seulement d'obéissance à l'autorité du Magistère de l'Église, mais manquent surtout de jugement. Nous voyons donc en Marie la maternité digne de la femme, et son fils vivant en elle et naissant d'elle, lui le Verbe de Vérité, nous fait la démonstration de la Pensée éternelle de la Trinité sur la génération humaine. Et nous comprenons avec la plus grande évidence que si le peuple chrétien est resté soumis aux anciennes sentences de la Genèse, c'est uniquement parce qu'il n'a pas su tirer la conséquence pratique de sa profession de Foi.

D'autres hérésies, enfin, se sont attaquées avec beaucoup de fourberies, d'astuces, de subtilités à l'Église, Corps du Christ. Elles en admettaient la formule, puisqu'elles se disaient aussi « Corps du Christ ». Mais elles refusaient le MOYEN par lequel se construit et s'ordonne ce Corps, or ce moyen est essentiellement le Sacerdoce consécrationnaire, que le Seigneur Jésus institua la veille de sa Passion, donnant à ses Apôtres le commandement et le pouvoir de changer le pain en son Corps et le vin en son Sang. C'est également aux Apôtres que le Seigneur délègue son pouvoir de pardonner les péchés. Et c'est par l'imposition des mains que les Apôtres ont transmis ce pouvoir d'Ordre, et que l'Église s'est ainsi constituée, perpétuée et qu'elle a grandi comme le Corps du Christ, nourri de l'Eucharistie, et fondée sur le Sacerdoce nouveau, celui du Christ lui-même, selon l'Ordre de Melchisédech. C'est pourquoi la hiérarchie catholique est significative et efficace de la Grâce de Dieu et du Salut. Que beaucoup d'hommes faisant partie de la hiérarchie ou du clergé n'aient pas été à la hauteur de leur tâche, de leur haute vocation, nous devons le déplorer. Mais les déficiences humaines n'altèrent en rien la validité parfaite de l'Institution divine, qui est toujours plus grande que les hommes qui la représentent. C'est pourquoi le Credo enchaîne les deux articles de foi : « Je crois au Saint-Esprit » et immédiatement après : « je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique ». Cette expression

est conforme aux plus anciens symboles, notamment celui de saint Cyrille de Jérusalem et celui de Nicée. Celui de Constantinople précise même : « En une seule Église... » Si Jean et Paul s'adressent à des Églises distinctes - « Voici ce que l'Esprit dit aux Églises » - ce sont des Églises distinctes par leur situation géographique, mais non pas par une foi différente, car « il n'y a qu'une seule Foi, un seul Baptême... » (Eph.4)

De ce fait, nous sommes assurés que l'Église Catholique n'a pu errer dans sa foi, car elle est en quelque sorte l'expression corporelle de l'Esprit-Saint à travers les siècles. Elle a gardé le « bon dépôt » de la sainte doctrine. Et l'histoire démontre avec la plus grande évidence que les communautés de croyants qui se sont détachées de l'Église-Mère, l'Église Catholique, sous des prétextes qui, bien souvent n'étaient pas des questions de foi, mais plutôt des questions de rivalités personnelles, ou de discipline, ont par la suite rejeté le Sacerdoce par lequel se construit et se maintient l'Église véritable, et par lequel nous sommes assurés de la permanence du Corps Eucharistique du Christ, dans lequel se trouve le Salut de tout homme.

C'est pourquoi tous les conciles se sont efforcés de fortifier la Foi apostolique, apportant contre les négations et les doutes émis par la psychologie morbide de l'homme charnel, s'exprimant au travers des hérésies, les définitions de la Foi et les Canons qui portent l'anathème contre les propositions contraires à la Foi. Il importe au plus haut point de tenir fermement les unes et les autres car c'est à cette condition seulement que nous restons en progrès vers le Salut. C'est pourquoi l'interprétation des Écritures doit rester soumise à la Règle de la Foi, comme nous le verrons dans le prochain chapitre.

Toutefois ce grand et perpétuel effort des Pères et des docteurs, des Papes et des Évêques pour maintenir intègre la foi apostolique n'a jamais abouti à ramener à l'unité les dissidents qui s'en étaient écartés, sauf dans certaines circonstances tout à fait exceptionnelles et par l'intervention de saints de première grandeur, tel Saint François de Sales, qui, lors de sa Mission au Chablais, ramena à l'Église catholique près de 30 000 âmes. La plupart des Églises hérétiques ont disparu, ou sont réduites à l'état de vestiges épars. Non pas que les hérétiques se soient convertis, mais parce qu'ils sont morts, tout comme ces villes des bords du lac de Tibériade qui furent rayés de la terre des vivants parce qu'elles refusèrent de croire. Il n'est même plus possible d'identifier avec certitude le lieu qu'occupaient Bethsaïda et Corozaim ¹. A chaque nouvelle génération surgissent de nouvelles hérésies ; à vrai dire, elles ne sont pas nouvelles, puisqu'elles ressassent toujours les mêmes erreurs (ex. les Témoins de Jéhovah et l'arianisme), mais elles rassemblent des gens nouveaux, ignorants pour la plupart, ou trop faibles pour « encaisser » la Foi Catholique dans toute son intégrité. Ce phénomène très curieux a commencé dès l'époque apostolique, puisque le premier Concile présidé par saint Pierre, et raconté dans le ch.15 des Actes des Apôtres, n'a pu ramener à l'unité de la Foi les gens de la circoncision qui « protestaient » contre l'admission des païens dans l'Église.

C'est pourquoi il convient de se pencher avec le plus grand soin sur le concile de Jérusalem et sur ses suites, qui ne furent pas heureuses, puisqu'en fait la décision du Concile ne fut pas appliquée.

Il est à remarquer tout d'abord que l'objet du Concile ne fut pas de définir la Foi, qui, à l'époque n'était pas remise en question, du moins dans sa formulation théorique. En effet tous les disciples des Apôtres, qu'ils fussent Juifs ou Grecs, confessaient que Jésus était fils de Dieu. Les événements rapportés par les Évangiles venaient tout juste de se dérouler. Les témoins oculaires des faits et les auditeurs directs de la parole du Christ étaient encore vivants. Il semble donc que les conditions les meilleures se trouvaient réunies pour que la Vérité soit évidente pour tous. Ce n'est donc pas,

¹ - Au jour où je recopie ces lignes (septembre 2022) il semble que Bethsaïda ait été identifiée (voir le site Aleteia)

apparemment, au niveau de la Vérité objective de la Foi qu'il y avait un « problème », mais c'est au niveau de la vie de l'Église. La question semble d'ordre purement pratique : « Faut-il oui ou non circoncire les païens qui acceptent la foi et entrent dans l'Église ? »

Aux yeux de beaucoup cette question semble superficielle et bien dépassée aujourd'hui, et je suppose que la plupart des exégètes et des professeurs d'Écriture Sainte sourient et invitent leurs élèves à faire de même. Que signifie en effet cet attachement qu'ils jugent bien ridicule à un rite périmé, à cette coutume digne des primitifs, qui paraît tout à fait insignifiante à l'esprit moderne ? D'ailleurs Paul ne dit-il pas lui-même : « La circoncision n'est rien, l'incirconcision non plus ; ce qui importe c'est d'être une nouvelle créature » ? Alors, comment se fait-il que la sage décision du Concile de Jérusalem n'ait pas été acceptée à l'unanimité ? Elle n'imposait plus aux païens convertis à Jésus-Christ la circoncision ni les rites de la Loi : qui pouvait s'en plaindre ? Pourquoi les « gens de l'entourage de Jacques » menèrent-ils une guerre impitoyable contre Paul, visitant derrière lui les Églises qu'il avait fondées, pour imposer à ses fils dans la foi, la circoncision et les rites, au mépris de la décision conciliaire et apostolique ?... Quelle était leur intention, quelle était la théologie qui poussaient ces hommes, lesquels, sans aucun doute, étaient sincères et obéissaient à des motifs qui leur semblaient rationnels et valables ?...

Examinons donc avec soin ce Concile de Jérusalem et ses décisions, en relisant le ch.15 des Actes des Apôtres.

« Certains qui descendaient de Judée enseignaient aux frères : « Si vous ne vous faites pas circoncire selon la coutume de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés ».

Ils descendent de Judée. Ils sont donc en quelque sorte les mieux placés pour juger dogmatiquement de la question, car, à cette époque, le centre de l'Église est bien Jérusalem. Ils « enseignent », ils parlent donc en fonction d'une conviction motivée, qui justifie entièrement à leurs yeux cette « coutume » qui vient des Pères et de Moïse, et que l'Écriture dit en effet être valable « à perpétuité », « de génération en génération » ; leur décision est formelle : « vous ne pouvez pas être sauvés ». Ils font donc de la circoncision une condition nécessaire au Salut. Le problème est donc bien posé, surtout si l'on entend par « Circoncision » - comme nous l'avons déjà remarqué – tout ce que ce mot implique dans la mentalité hébraïque. Il ne s'agit pas seulement de l'ablation du prépuce, qui n'est qu'un signe, mais de tout ce que ce signe représente, à savoir l'Alliance sur laquelle Dieu s'est engagé lui-même, qu'il a conclue avec Abraham, lui promettant de lui donner, ainsi qu'à sa race circoncise, la domination et l'empire de l'Univers.

Luc reste ici muet sur les arguments que les « gens de l'entourage de Jacques » avançaient. Il suppose que ses lecteurs les connaissent, ou qu'ils les découvriront facilement. Et l'un de ces arguments est très fort : une décision divine ne saurait être infirmée ni annulée par aucune décision humaine, car « Dieu ne change pas ». Ce que Moïse a prescrit dans la Loi renforce ce que Dieu a donné à Abraham, et Jésus lui-même n'a-t-il pas dit : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu abolir, mais accomplir... En vérité, je vous le dis, il est plus facile que passent le ciel et la terre, plutôt que tombe un seul trait de la Loi... Celui qui aura délié l'un de ces plus petits préceptes sera appelé petit dans le royaume des cieux, celui qui aura accompli et enseigné jusqu'aux plus petits préceptes sera appelé grand dans le Royaume des cieux... » Or la Circoncision n'était pas un « petit précepte », mais un précepte fondamental. Luc, il est vrai, venait certainement de la gentilité. Il avait pris le parti de Paul ; il n'avait donc pas intérêt à citer les arguments des adversaires, qui auraient pu infirmer la thèse de Paul, car leur réfutation était difficile, en raison même de l'autorité de la Loi, de toute l'Écriture, et de certaines paroles – citées ci-dessus – du Seigneur Jésus

lui-même. Mais Paul et Luc voyaient l'Évangile dans toute son application pratique, et c'est pourquoi ils voyaient aussi que l'Économie de la Loi était achevée.

« Après une discussion vive... il fut décidé qu'ils monteraient à Jérusalem, Paul, Barnabé, et quelques autres des leurs, auprès de Apôtres... »

Ce qui signifie clairement que Paul, ni Barnabé, ni aucun autre, n'ont pu convaincre et amener à leurs arguments les « hommes venus de Judée ». Sinon, ils les auraient amenés à renoncer à leur attachement résolu à la Circoncision des païens. Et l'on peut supposer que ces hommes se réjouissent de la décision de Paul, de monter à Jérusalem pour y consulter une autorité supérieure. Ils pouvaient supposer en effet que les Apôtres, qui jusque-là n'avaient évangélisé qu'en milieu juif, et dans l'ambiance très mosaïque de la ville sainte, allaient réfuter Paul et Barnabé, en prenant le parti des « gens de la Circoncision », ou de « l'entourage de Jacques ».

Luc nous rapporte en deux mots qu'au cours de leur montée à Jérusalem, ils racontent tout ce que Dieu a opéré parmi les païens. Les Églises de Palestine en sont étonnées et apparemment heureuses. Puis ils arrivent à Jérusalem et racontent les mêmes faits. Mais de nouveau, des chrétiens venus de la secte des Pharisiens, interviennent avec la même objection :

« Ils déclarèrent qu'il fallait circoncire les païens, et leur enjoindre d'observer la Loi de Moïse... »

Les Apôtres et les Anciens (ou prêtres) examinent cette question longuement. Détail très important. Ils ont parfaitement senti toute la gravité de cette affaire. Ils y consacrent tout le temps nécessaire. Cependant ce temps ne fut sans doute pas suffisant, et ils furent trop pressés, comme toujours, puisque la décision parut inapplicable pour la majeure partie de l'Église, à savoir celle qui venait du Judaïsme. Il est infiniment regrettable que, là encore, les arguments de l'un et de l'autre parti n'aient pas été rapportés, et que nous n'ayons pas de compte-rendu des délibérations... On doit supposer que les tenants de la Loi s'appuyaient sur la Parole de Dieu et son immuable autorité ; alors qu'au contraire Paul et Barnabé s'appuyaient surtout sur les faits, à savoir que les païens, en croyant à l'Évangile, recevaient par le fait même de leur foi, le Saint-Esprit et ses charismes, ce qui était la preuve concrète et irréfutable qu'ils n'avaient pas besoin de la Loi pour être justifiés aux yeux du Père. La Foi en Jésus fils de Dieu était suffisante. C'est donc bien une argumentation toute semblable à celle que nous lisons dans les Épîtres aux Galates et aux Romains qui a dû l'emporter, puisque Pierre se lève et conclut le débat avec autorité. Il rappelle en effet ce qui est arrivé « dès les premiers jours », comment il a été appelé personnellement à prêcher la foi parmi les païens, - en l'occurrence le centurion Corneille – Foi qui les a justifiés aussi bien qu'étaient justifiés les circoncis. C'est donc la reprise en trois versets, de toute l'argumentation paulinienne : « C'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous avons été sauvés, tout comme eux... »

« Alors toute l'assemblée fit silence... »

Ce silence est – peut-être ? – un peu inquiétant : s'il signifie que l'autorité de Pierre est déjà bien affermie, il ne veut pas dire que tous vont donner un consentement total et éclairé à la décision qui sera prise par voie d'autorité. Toutefois cette autorité, qui est déjà l'autorité officielle de l'Église, sanctionne et renforce avant tout l'argumentation paulinienne, et c'est cela qui nous intéresse au plus haut point, à savoir que la foi en Jésus fils de Dieu justifie l'homme indépendamment des œuvres de la Loi. Après ce moment de surprise – car beaucoup de membres de l'Assemblée ne s'attendaient sans doute pas à ce que Pierre ait cette audace – Paul et Barnabé racontent les faits et renforcent cette position de principe qui abolit purement et simplement l'obligation de la Circoncision et de la Loi de

Moïse pour tous les chrétiens. Tournant énorme dans l'histoire de la Révélation et de l'Économie du Salut de l'humanité ! Et l'Église n'est jamais revenue sur cette position de principe, malgré l'opposition farouche des Judaïsants. Toutefois, ce n'est ni la théologie de Paul, ni l'autorité de Pierre qui ont inspiré, dans les siècles suivants, le comportement des chrétiens, mais l'attachement des Judaïsants à la génération charnelle, avec, en moins, la circoncision et les préceptes de la Loi. A vrai dire, la conscience chrétienne est restée dans les ténèbres en ce qui concerne la génération.

Mais cette décision que Pierre pose par autorité n'empêche pas Jacques d'intervenir. Il parle sans doute au nom des tenants de la Circoncision. Il regrette peut-être que la décision prise rapidement ne puisse les satisfaire et les soumettre intérieurement. Il cherche donc à leur apporter une « consolation », ou une « compensation ». Son discours contient des arguments extrêmement importants qui montrent qu'il a parfaitement saisi, lui aussi, ce qu'est l'Évangile essentiel. Et c'est pourquoi il ne cherche nullement à contredire la décision de Pierre qui a supprimé l'obligation de la circoncision, question qui avait motivé le Concile. Il veut maintenir cependant pour les païens convertis, quatre prescriptions pratiques judicieusement choisies. Suivons en effet de près le discours de Jacques :

« Frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment, en premier lieu, Dieu a pris soin de tirer d'entre les païens un peuple pour son Nom... »

Jacques remonte des faits rapportés par Pierre – semblables à ceux racontés par Paul et Barnabé – à l'intention divine que ces faits manifestent. De quoi s'agit-il ? Dieu veut tirer « d'entre les païens » ; il ne s'agit donc nullement de la conversion générale des païens, chose véritablement impossible, hors de portée des « ouvriers trop peu nombreux », car tous les païens ne peuvent être touchés rapidement par la Parole, par le kérygme leur annonçant Jésus-Christ. C'est donc ceux-là, et ceux-là seulement qui ne seront pas soumis aux préceptes de la Loi ancienne ni tenus à la Circoncision. En effet, Jacques suppose que l'on sait ce que signifie l'expression qu'il emploie : « être réservé pour le Nom du Père ». Ce n'est qu'à cette condition, évidemment, qu'il n'est plus tenu d'observer la Loi.

Jacques cite ensuite l'Écriture prophétique à l'appui de sa thèse :

« Ce qui concorde avec les paroles des Prophètes selon qu'il est écrit : « Après cela je reviendrai et je relèverai la Tente de David qui était tombée, je relèverai ses ruines et je les redresserai, afin que tous les peuples sur lesquels mon Nom a été invoqué, servent le Seigneur, dit le Seigneur qui fait ces choses, ces choses cachées depuis les siècles... »

« Après cela je reviendrai » : Jacques pense au retour du Seigneur et à cette « restauration de toutes choses », que Pierre annonçait déjà dans le discours de la Pentecôte. Mais ici le texte est choisi non pas pour annoncer le retour du Seigneur, dont personne ne doute, mais en raison de la deuxième partie de la phrase : « Je relèverai la tente de David qui était tombée ». Elle est tombée parce que le peuple juif, dans l'ensemble, a refusé le Seigneur. Et le fait que le Seigneur se choisisse désormais un peuple parmi les nations montre en quelque sorte que « les jeux sont faits », et qu'une économie nouvelle a commencé, qui ne se rattache plus directement aux traditions mosaïques, si vénérables soient-elles, et qui ne seront « relevées » c'est-à-dire redécouvertes avec tout leur sens, que lorsque le Seigneur reviendra et qu'Israël se convertira au Seigneur. Jacques a choisi aussi ce texte prophétique en raison de la phrase suivante : « Afin que ceux qui resteront parmi les hommes - c'est-à-dire après les grandes tribulations des derniers temps et la chute de Babylone - cherchent le Seigneur » : ce qui sera une orientation de la psychologie et de l'activité humaine toute nouvelle, car pour l'instant, pendant ce « temps des nations », les hommes cherchent surtout l'argent et le pétrole... Cependant sur ces peuples, « le Nom du Père a été invoqué », notamment dans ces innombrables « Pater » que

l'Église des Nations a fait monter vers le ciel au Nom de Jésus et de tous les hommes, des milliards de fois...

Jacques ne pense donc qu'à ceux qui, parmi les peuples, seront choisis pour « invoquer le Nom du Père », car ils ont tous sous les yeux l'Archétype de Nazareth, et l'Évangile essentiel. Ainsi ceux qui sont appelés comme fils dans le Christ en raison de l'adoption filiale qu'ils reçoivent par sa Grâce, sont revenus, en principe, par la Foi aux temps paradisiaques qui précédaient le « péché des Nations », et même d'Israël. Ils n'ont donc plus besoin de la Circoncision.

Mais que s'est-il passé par la suite ? On a donné le Baptême à des hommes qui n'avaient manifestement pas reçu l'appel, la « vocation » chrétienne. Ils étaient bien incapables de comprendre ce que signifie la première demande du Pater : « Que ton Nom soit sanctifié ». De ce fait, leur engagement pratique dans la génération charnelle a perpétué la faute qui empêche que le Nom du Père soit sanctifié, faute dont ils avaient été eux-mêmes lavés par le bain de régénération, le Baptême. Comme les Galates que Paul corrige sévèrement, ils sont « déchus de la foi et de la grâce ». Cette hypothèse, aux yeux des apôtres et des premiers disciples, qui tenaient l'Évangile essentiel, était impensable ; c'est pourquoi, tout comme Paul, ils pensent que la Circoncision et la Loi de Moïse, promulguées en raison de la transgression, n'ont plus d'objet pour les croyants, et appartiennent à un passé révolu.

« C'est pourquoi je juge, moi, qu'il ne faut pas tracasser ceux des païens qui craignent Dieu. Qu'on leur demande seulement de s'abstenir de ce qui a été souillé par les idoles, de la fornication, des viandes étouffées, et du sang. Car depuis les temps anciens, Moïse a dans chaque ville des prédicateurs qui lisent dans les synagogues tous les jours de Sabbat ».

Les seuls préceptes retenus par Jacques sont extrêmement significatifs. De fait, ils ont été retenus, au moins en gros, par les chrétiens, si ce n'est dans la lettre, du moins dans l'esprit. Mais suivons le texte de près. Tout d'abord Jacques revient encore sur le point de la « sélection » opérée par la vocation chrétienne parmi les païens ; il s'agit uniquement de ceux qui « craignent Dieu ». Le mot est traditionnellement biblique. Il désigne les hommes qui ont été attirés par le Judaïsme et qui se sont agrégés à la Synagogue. Il est en effet très certain que les païens qui entrèrent dans l'Église pendant la période apostolique étaient pour la plupart des assidus de la Synagogue, ils entendaient, chaque Sabbat ou presque la lecture de la Loi. C'est à eux qu'est parvenue la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, comme l'indiquent les Actes des Apôtres, où nous voyons Paul prêcher d'abord dans les Synagogues, en toutes les villes où il se rend. A Athènes, au contraire, lorsqu'il est allé prêcher sur l'Agora, il n'a eu aucun succès et il s'est fait moquer de lui. C'est pourquoi le maintien de ces préceptes mosaïques rappellera aux chrétiens venus de la gentilité que leur véritable racine est l'Ancien Testament. Et effectivement, c'est bien ce qui s'est produit. L'Église, qui ne comprend qu'une proportion infime de fidèles de race juive, lit attentivement tout l'Ancien Testament, chante les psaumes, croit aux Prophètes et pratique le Décalogue. Elle juge cependant périmés les préceptes ordonnant les sacrifices sanglants, les lois de pureté et autres prescriptions alimentaires strictement raciales, qui avaient pour but de maintenir l'intégrité de la nation juive, et par suite la Tradition mosaïque et prophétique. En fait, l'hygiène moderne des nations christianisés – disons plus exactement touchées par le christianisme – tient lieu des « lois de pureté » de Moïse.

« Qu'on leur demande de s'abstenir de ce qui a été souillé par les idoles ». Précepte très important pour les contemporains des Apôtres. C'est en abandonnant l'idolâtrie ambiante du paganisme, que les « élus » qui épousaient la foi faisaient leur « sortie d'Égypte », leur exode. Les anciennes idoles ont disparu, et l'on serait tenté de croire que cette décision préconisée par Jacques

n'a plus d'objet. Il n'en est rien. Les idoles n'ont plus les mêmes visages qu'autrefois, mais la souillure du monde subsiste toujours en de nombreux domaines. L'Église a donc retenu l'esprit de ce précepte de Jacques, et adopté au cours des siècles la formule baptismale : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ». Elle exprime que le chrétien n'appartient plus au monde soumis à l'Ange exterminateur qui frappa les Égyptiens, et qu'il a accompli vraiment la « Pâque du Seigneur ». L'Église suppose donc que le catéchumène qu'elle appelle au Baptême saura faire les discernements indispensables pour se défier de ces pompes et des œuvres de l'Adversaire... Hélas, il y a loin entre le droit et le fait, entre le désir de l'Église et le comportement habituel de la plupart des chrétiens.

« De la fornication » : ce point a été retenu d'une manière extrêmement ferme par la conscience chrétienne. Tous les vrais chrétiens considèrent que c'est une faute grave que de fréquenter les prostituées ou de se prostituer soi-même. Les saints sont restés extrêmement sensibles sur le point de la « chasteté » et de la « continence ». Ils ont parfaitement éprouvé en eux-mêmes le désir de l'Esprit-Saint, dont le corps est le Temple. Ils sont mêmes allés beaucoup trop loin, comme nous l'avons vu dans le chapitre traitant de la « tentation de l'encratisme ». L'estime de la valeur sacrée de la Création de Dieu, et tout spécialement du corps humain est une application fondamentale de la foi, comme nous le dit le Seigneur : « Le corps est plus que le vêtement... » et aussi Luc 11/34-36 : « Si ton œil est simple, tout ton corps aussi sera lumineux... » et ensuite : « S'il n'a aucune partie ténébreuse, il deviendra lumineux pour toi comme une lampe qui t'éclairerait de son rayon ». Ce qui signifie que les intentions divines primordiales sont bien inscrites dans le corps.

« Des viandes étouffées et du sang » : ce qui revient au même, puisque les chairs étouffées étaient interdites par le fait que l'on n'en avait pas extrait le sang. Cette coutume de s'abstenir du sang demeure fortement ancrée chez les Juifs qui ont maintenant, dans toutes les villes, leurs boucheries spéciales. C'est le rappel, jusque dans les soucis alimentaires, du commandement « Tu ne tueras pas », car « tuer » équivaut pratiquement à répandre le sang. Dans l'Écriture les « hommes de sang » sont ceux qui ont le crime facile. Malheureusement, sur ce point, les chrétiens n'ont pas été fidèles à la prescription du Concile de Jérusalem ; ils ne se sont pas conformés à cette prescription alimentaire, et ont gardé aussi, hélas, le goût du sang versé pour toutes sortes de raisons qui leur semblèrent justifier le crime : honneur, vengeance, raison d'État, amour de la Patrie, etc...

« Car depuis les temps anciens Moïse dans chaque ville... » Cette dernière phrase du discours de Jacques montre bien que la plupart des païens qui entraient dans l'Église étaient des « craignant-Dieu » qui avaient reçu les instructions de la Loi dans les Synagogues, et dont un grand nombre pouvaient avoir reçu la circoncision. En fait donc, ils ne passaient pas directement du paganisme au christianisme. Ils subissaient d'une certaine manière la pédagogie de la Loi. L'Église a toujours gardé dans sa catéchèse l'Histoire Sainte, ou l'Ancien Testament ; elle se considère comme fille des Patriarches et des Prophètes. Et ce qui constitue la jointure dramatique, et d'une certaine manière la rupture désastreuse dans l'histoire toute entière, c'est que la Synagogue n'a pas reconnu sa fille en l'Église de Jésus-Christ, alors que l'Église s'est toujours senti assez bien la fille de la Synagogue. « Nos pères sont bien les Hébreux... » mais l'Église n'a pas maintenu les « lois de pureté », elle a supprimé purement et simplement tous les rites sacrificiels – qui sont toutefois rappelés de loin par les sacramentaux : eau bénite, relevailles, cendres, pèlerinages, etc... La circoncision des mâles a entièrement disparu ; elle aurait dû subsister à titre facultatif. De même les purifications imposées aux femmes lors de leurs menstruations et de leurs couches, auraient dû survivre par quelques coutumes pénitentielles équivalentes. Cette carence a été grave, et tout particulièrement en ce qui concerne la sexualité et la génération. Les craignant-Dieu du temps de Jacques avaient assurément un sens assez exact du « péché de la chair », sens qui s'est dilué et troublé par la suite, qui s'est mué en une sorte de vertige d'imagination, et qui a vu le péché partout sauf à l'endroit précis où il est exactement situé par

l'Écriture. C'est ainsi que l'enseignement fondamental de la Loi Mosaïque a été oublié, et il en est résulté une très grande ténèbre pour la conscience chrétienne, dont nous ne sommes pas encore sortis aujourd'hui.

Tel fut donc le petit discours de Jacques, qui semble avoir obtenu l'approbation générale. Le Concile a ensuite rédigé une courte lettre aux Églises, qui donne mandat officiel à Paul, Barnabé, Jude et Silas, et retient les quatre points réclamés par Jacques. Il n'est plus aucunement question de la circoncision qui, au point de départ était le seul point litigieux, duquel, à vrai dire, dépend tout le reste. Telle fut donc la décision du Concile de Jérusalem. Décision, à vrai dire, paradoxale, de la part d'hommes qui étaient tous juifs, attachés à la Loi de Moïse, formés par elle, et circoncis. Ont-ils ainsi renié leur attachement à une législation si vénérable, qui faisait la gloire du peuple hébreu et assurait l'équilibre et la stabilité de la race choisie par Dieu ? On pourrait le croire. Et c'est pourquoi cette décision apparut à nombre de chrétiens, « les gens de l'entourage de Jacques », venus du judaïsme, comme une véritable trahison. Ils refusèrent donc obstinément de s'y soumettre, et continuèrent à contraindre les chrétiens venus du paganisme à recevoir la circoncision, et à se soumettre à la Loi. Ils le firent même en passant dans le dos de Paul, dans l'intention, très louable à leurs yeux, de compléter son enseignement, et peut-être même de rectifier son Évangile. C'est bien ce qui ressort des premiers versets de l'Épître aux Galates.

Il est trop facile de traiter ces gens-là de fanatiques ou d'aveugles, car ils avaient assurément de bonnes raisons pour agir ainsi. Et si nous avions gardé quelque document les exposant, cela nous aurait grandement servi. Paul reconnaît qu'ils « avaient du zèle », il est vrai qu'il les traite aussi de « faux-apôtres », de « mauvais ouvriers », et même de « chiens », et dit qu'ils devraient être « retranchés », c'est-à-dire exclus de la communauté chrétienne. C'est contre eux qu'il prononce dans l'Épître aux Galates de vigoureux anathèmes. Mais en fait Paul ne les a convaincus ni par ses arguments ni par ses menaces. Pourquoi donc ? Il faut absolument résoudre cette énigme, car toutes les hérésies qui suivirent cette première scission de l'Église apostolique s'expliquèrent par une équivoque semblable sur le mot « Évangile ».

En effet, le tout est de savoir si l'on fait de la génération sainte du Christ un modèle et un archétype ; ou si on la considère comme une exception merveilleuse qui n'a aucun sens didactique, et ne peut ni ne doit rien changer à la génération habituelle et ordinaire des fils d'Adam.

Dans le premier cas nous admettons la leçon fondamentale de l'Évangile : elle nous montre la Justice de la génération du Sauveur et le péché de celle qui nous a donné naissance en ce monde. De ce fait, Marie n'est plus une exception ; elle devient la norme de toute vierge, et toute épouse et de toute mère. Joseph son mari, n'apparaît plus comme un personnage singulier, semi-légendaire, presque désincarné, mais comme la norme du tout mâle instruit de la Parole de Dieu et respectueux, par la Foi, de l'alliance première et éternelle, inscrite dans la nature. L'Évangile dit « de l'Enfance » devient la norme de tout foyer chrétien, en vue d'une génération d'un Ordre supérieur, capable de sanctifier le Nom du Père. De ce fait, il y a évidemment une interruption des générations charnelles, comme l'Évangile le dit dès la première page, au ch.1 de Mt. (et 3 de Lc) ; et l'on conçoit alors que l'Évangile tel qu'il est, sans rien y ajouter ni retrancher, nous ramène à ce commencement, à ce paradis terrestre, alors que les sentences de mort et de malédiction n'étaient pas encore portées, comme elle le furent ensuite sur la faute originelle, sur la faute de génération. Nous comprenons ainsi que le Verbe de Dieu fait chair vient comme Législateur souverain, mais non pas d'une société politique ou ecclésiastique seulement, mais avant tout d'une biologie qui élève la chair humaine à une participation à l'Esprit-Saint vivifiant et fécondant, comme cela fut pour le mariage virginal et Joseph et de Marie, au principe de notre Salut. Nous comprenons ainsi la préoccupation constante de l'Église de ramener

sans cesse l'attention des chrétiens sur les « Mystères du Rosaire », Mystères qui sont célébrés tout au long du cycle liturgique de l'année. Elle insiste tout particulièrement sur les « Mystères joyeux » qui furent vécus dans le foyer de Nazareth et manifestés par la vie publique du Christ. Ces Mystères ne furent pas reçus, le fruit béni de l'Évangile essentiel, Jésus, fut rejeté et crucifié parce qu'il se disait « engendré d'En Haut » et « Fils de Dieu ». Mais sa résurrection et son Ascension prouvent qu'il avait raison, que la Vérité était de son côté ; tout comme l'Assomption de Marie, sa Mère, manifeste qu'elle a idéalement correspondu à la Pensée de Dieu sur la nature humaine, et plus particulièrement sur la femme et sa merveilleuse vocation. Nous retrouvons ainsi l'argument des Apôtres aux oreilles du peuple juif, le jour de la Pentecôte : « Vous avez crucifié le saint et le juste... et maintenant repentez-vous... et arrachez-vous à cette génération dévoyée ».

Si l'on applique ainsi l'Évangile essentiel à la génération humaine, il n'y a plus lieu de maintenir la Circoncision, ni les sacrifices, ni les rites de purification de la femme, puisqu'il n'y a plus de péché de génération. Et telle était bien la pensée de Paul, de Pierre, de Jacques et des apôtres qui avaient vécu aux côtés de Jésus, contemplé sa grâce et sa vérité, puis sa gloire, en même temps que sa simplicité d'homme reconnu en tout comme tel, « hormis le péché » ; ils ne pouvaient pas douter une seconde que sa justice était exemplaire et typique, à partir de sa sainte génération. C'est pourquoi, au Concile de Jérusalem, ils purent envisager la suppression de la Circoncision pour les chrétiens venus du paganisme : ils pensaient en effet que désormais la génération humaine serait rectifiée et sanctifiée par l'application de l'Évangile essentiel.

Mais inversement, on peut considérer la conception, la gestation et la naissance de Jésus-Christ fils de vierge, comme une exception inimitable, et ne faire porter l'enseignement et la pédagogie de l'Évangile que sur l'amélioration de la société humaine. Autrement, dit, les chrétiens prennent tout de l'Évangile, saut le Mystère même de Jésus fils de Dieu. Ils appliqueront – en principe – ses paroles et ses commandements, mais ils continueront comme par le passé à « manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal », pour enfanter dans la douleur et les tribulations de la chair, des fils et des filles voués à la mort. C'est ce qui s'est effectivement produit dans le « peuple chrétien ». Dans ce cas, le péché de génération demeure, c'est évident, puisque les sentences qui le sanctionnent demeurent aussi. S'il en est ainsi, il faut maintenir la circoncision des mâles, les lois de pureté et les rites sacrificiels, sinon « la chair n'est plus maintenue dans la voie droite ».

Nous pouvons être absolument certains que les Judaïsants contemporains des Apôtres étaient en un sens plus réalistes que les Apôtres eux-mêmes et surtout que Paul. Ils voyaient clairement que les païens qui entraient dans l'Église n'allaient pas du jour au lendemain changer de génération ! En principe ils auraient pu le faire sans aucune difficulté par l'application de la « loi parfaite de la liberté », par l'amour virginal, par l'Agapè dont Paul fait un si bel éloge (1 Cor.13). La biopsychologie de la « Justice » est infiniment plus facile que les « tribulations de la chair » qui suivent l'ouverture du sein. Mais en fait, l'entraînement atavique de la génération charnelle fit que la « porte qui ouvre sur la vie » - qui n'est autre que le Christ, « Je suis la porte » - demeurât introuvable, alors qu'elle avait été ouverte par sa sainte génération. Les Judaïsants avaient peut-être l'intention de poursuivre eux-mêmes la génération charnelle avec la sécurité que donne la Loi, et ils voyaient avec clairvoyance que les pagano-chrétiens n'appliquaient pas et n'appliqueraient pas l'Évangile essentiel sur la génération. Ils avaient donc parfaitement raison, dans leur ordre, dans leur logique, de réclamer que les païens fussent circoncis en entrant dans l'Église. C'était la logique de la chair : elle est certes inconciliable avec celle de l'Esprit. Comme Paul le dit expressément, mais elle est logique tout de même, si l'on tient compte de la Révélation ancienne donnée à Moïse.

Malheureusement le Concile de Jérusalem n'a formulé que des décisions d'ordre pratique : suppression de la circoncision pour les craignant-Dieu entrant dans l'Église, et quatre prescriptions données par Jacques. L'Écriture n'a pas retenu les raisons des opposants et le Concile n'a pas prescrit clairement si l'Évangile devait avoir, oui ou non, une application pratique dans le domaine de la génération. En fait, l'Église catholique, dans sa hiérarchie et ses institutions fondamentales, s'abstient fermement de la génération charnelle. Le Droit Canon, à la suite du Concile d'Elvire (305) déclare déchu de la cléricature le prêtre, le diacre, et même le sous-diacre qui prétend revenir à la génération charnelle autorisée dans le mariage. De ce fait l'Église catholique reste bien le commentaire vivant et indiscutable de l'Évangile essentiel, liée à la virginité sacrée. Le vœu qu'en ont prononcé d'innombrables religieux et religieuses, le Célibat du Sacerdoce catholique, manifestent assez clairement quelle doit être l'interprétation que l'on doit donner aux décisions du Concile de Jérusalem : il n'y a pas lieu de maintenir la Circoncision puisque l'Évangile, la génération de Jésus-Christ fils de Dieu, abolit la génération de péché, et par conséquent les dispositions mosaïques qui lui sont liées (et qui en font la force). Mais cette position de l'Église officielle, rigoureusement apostolique et traditionnelle, n'a pas été suivie par tous les chrétiens, loin de là, qui pour la plupart sont restés « judaïsants », qui ont engendré charnellement des fils et des filles en grand nombre, en supportant le poids des anciennes sentences tout comme les autres peuples non évangélisés de la terre. Et c'est pourquoi, à l'intérieur même de l'Église catholique, il y a eu cette scission entre le sacrement de l'Ordre et le sacrement de Mariage, que le Droit déclare jusqu'ici incompatibles.

Il résulte de cet état sociologique de l'Église – où les gens mariés furent toujours instruits et gouvernés par des célibataires – une psychologie très tendue, nous dirions une psychose. Tout le peuple chrétien, face au vœu de virginité et à la cléricature toute puissante sur les consciences – quand ce n'était pas sur les personnes et sur les biens – a vécu dans un complexe de culpabilité difficilement imaginable et pourtant vrai. Et c'est pourquoi tant d'hérésies se sont levées pour « protester », ou « contester » non pas directement contre l'Évangile lui-même, mais contre les lois et institutions ecclésiastiques, qui parurent aux yeux de beaucoup une démarcation et une outrage, et parfois même une caricature de l'Évangile. Certes, il eut été infiniment préférable de circoncire et de soumettre à la pédagogie de la Loi ancienne, - en en modifiant certaines formes, par exemple les sacrifices sanglants – les chrétiens qui aspiraient à engendrer charnellement, ce qui reste leur droit, en tant qu'hommes, tout comme c'était aussi le droit d'Adam, du fait de sa liberté ontologique. D'ailleurs l'Église n'a jamais interdit aux gens mariés de le faire ! Tout au contraire, elle les y poussait par une morale conjugale finaliste en réalité très limitatrice de la liberté humaine. Mais, soumis à la Loi de Moïse, les chrétiens mariés auraient appris plus facilement à discerner le péché dans la chair, et l'accomplissement des rites expiatoires les aurait dégagés du sentiment de culpabilité, et surtout ils auraient obtenu la bénédiction de Dieu sur leurs familles et leurs enfants, puisque le Seigneur l'a promis à celui qui observerait ses préceptes, et il n'est jamais revenu sur cette promesse. Nous aurions eu dans l'Église les deux « Ordres », bien charpentés : la Loi ancienne maintenue pour des « enfants » qui les eût acheminés par l'obéissance aux préceptes à la Justice supérieure de la Foi. C'est le processus que Jésus indiquait au jeune homme riche. C'est d'ailleurs ce que, pratiquement, les curés faisaient, remplis qu'ils étaient de patience et de prudence. Ils soumettaient leurs ouailles au Décalogue et les obligeaient à des rites et à des pratiques de discipline ; mais ils ne livraient pas les Mystères chrétiens proprement dits qui demeuraient sous l'arcane de la Liturgie « en langues », c'est-à-dire le latin, difficilement accessible au peuple, qui ne pouvait l'entendre, non plus qu'il pouvait entendre l'Évangile essentiel. Toutefois en ramenant sans cesse le bon peuple chrétien au Rosaire et aux fêtes liturgiques qui commémoraient l'Annonciation, la Nativité, la Passion, la Résurrection, l'Ascension, l'Assomption, etc... l'Église n'a cessé de porter le bon témoignage en faveur de cet Évangile essentiel, celui du Royaume que Jésus annonçait comme tout proche dans les bourgades de Galilée, parce qu'il avait été réalisé à Nazareth dans la vie cachée.

Mais déliés qu'ils étaient de la Circoncision et des préceptes, les chrétiens qui persévéraient dans la génération charnelle, ont voulu être chrétiens à part entière, tout comme les judaïsants du temps de Paul. Et s'est pourquoi beaucoup se constituèrent en Églises dissidentes et parallèles, en Églises parfois fortement hostiles à l'Église catholique Mère, qui, envers et contre tous, a toujours maintenu le point de contradiction fondamental, à savoir le vœu de virginité, considéré comme l'expression pratique de la Foi en Jésus fils de vierge. On comprend d'autant moins l'existence absurde des hérésies, que l'Église catholique a toujours été d'une extrême tolérance, conformément aux décisions du Concile de Jérusalem : elle n'a jamais imposé à quiconque – du moins en droit – ni la circoncision, ni le vœu de virginité. Elle a toujours laissé tous les chrétiens parfaitement libres vis-à-vis de l'un et de l'autre. Elle a toujours offert les sacrements du Salut à ceux qui les demandaient : Baptême, Confirmation, Eucharistie... sans préjuger aucunement de leur intention vis-à-vis de la génération et de l'usage qu'ils comptaient faire de leur sexualité. Elle a seulement maintenu que ceux qui voulaient accéder aux Ordres sacrés, et ceux-là seulement, devaient s'abstenir des relations conjugales et ne pas engendrer d'enfants. Mais avant d'en arriver à la discipline relativement stricte du célibat sacerdotal, elle a usé dans les siècles passés, d'une extrême tolérance de Droit, et surtout de fait. Elle n'a jamais interdit à ceux qui ne voulaient pas entrer dans les ordres sacrés de prononcer un vœu de virginité, soit privé, soit officiel. Le seul durcissement, que beaucoup sont amenés à critiquer aujourd'hui, est l'obligation imposée aux prêtres du célibat : mais la chose est devenue pratiquement nécessaire à partir du moment où la confusion est devenue extrême dans le domaine de la morale sexuelle et de la génération. Et il faut voir, là encore, l'origine de cette confusion et de ce durcissement dans l'abolition de la Loi de Moïse, cet abandon ayant empêché la conscience chrétienne de situer le péché où il est vraiment.

Mais de même qu'il y eut dans le judaïsme des traditions humaines qui allaient très au-delà de ce qui était prescrit, et qui, en voulant « ajouter » à la lettre de la Loi, en obscurcissaient l'esprit, de même, dans le christianisme, des traditions humaines semblables sont allées très au-delà de l'Évangile, et l'ont en quelque sorte englouti pour lui enlever toute sa vertu, toute sa force, en déplaçant son point d'application.

En effet, ceux qui se sont engagés dans le vœu de virginité, bien loin de garder la liberté des premières vierges chrétiennes, ont renforcé leur engagement par des institutions et des constitutions, des règlements et des coutumiers, des vêtements et des clôtures... et l'on a appelé cela la « vie religieuse » au point que l'on n' imagine plus qu'une vie pût être « religieuse » et vraiment « consacrée à Dieu » autrement que sous la discipline et dans l'atmosphère confinée des couvents. Et il était évidemment exclu que l'on puisse mener une « vie religieuse », sans l'abstention absolue de tout usage de la sexualité, et même de toute relation suivie, fût-elle de simple amitié, avec une personne de l'autre sexe. Toujours la terreur née des complexes de peur et de honte, de la damnation éternelle, du péché mortel qui la provoque, de l'occasion de péché mortel, ou, par un axiome indiscutable, on devait tomber infailliblement par le jeu tyrannique de la concupiscence... Mais la suppression de tout usage de la sexualité ne supprime pas, loin de là, la psychose de honte et de peur ; elle l'exaspère au contraire, si bien que l'on s'est trouvé pris dans une sorte de tourbillon conduisant à accroître sans cesse les contraintes disciplinaires, jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, un défoulement radical faisait passer ceux qui avaient été les novices les plus fervents au rang des apostats les plus acharnés. Autre malheur : ce furent les célibataires très tendus et très apeurés devant la nature qu'ils sentaient bouillonner en eux avec l'épée de Damoclès permanente du péché mortel, qui se firent les législateurs des personnes mariés, lesquelles devaient – pouvaient ? – on se sait trop ? – coucher habituellement ensemble dans le même lit. Que leur dire ? Que leur prescrire ? Que leur conseiller ? Que leur interdire ? Il parut plus sûr – tutorisme moral – de leur interdire tout sauf l'acte de génération qui

semblait justifié en raison de son fruit : l'enfant. Morale absurde, absolument contraire à la Loi de Moïse, qui ne voyaient absolument pas ce qui éclate partout dans l'Écriture, et notamment dans le Cantique des Cantiques, que le Corps est le Sacrement réel et le meilleur de la tendresse et de l'amour, qui sont les attributs les plus certains partout affirmés de Dieu lui-même ! On mesure – est-il possible de le mesurer ?... – la torture morale séculaire du peuple chrétien ! Où est-elle cette voix de Pierre qui disait au Concile de Jérusalem : « Pourquoi donc maintenant tentez-vous Dieu en voulant imposer aux disciples un joug que ni nous ni nos pères n'avons pu porter ? » Plût à Dieu que l'on eût gardé la Loi de Moïse et son joug ! Elle dénonçait certes le péché dans le viol et dans l'effusion du sang, mais elle n'écrasait pas le pécheur, qui se libérait par des observances infiniment moins pénibles que celles que se sont imposées les chrétiens ! En supprimant ainsi la Loi de Moïse sans que le péché ait été exactement discerné et dénoncé, les chrétiens se sont asservis pendant des siècles à ce qui est infiniment plus dur que les observances rituelles : ils se sont asservis à la torture de leur conscience... quand allons-nous en sortir ?...

Il fait donc absolument en éviter l'équivoque qui est tombée, depuis les Apôtres sur les décisions du Concile de Jérusalem, et dire ceci :

Deux voies sont toujours ouvertes devant la créature humaine en vue de la génération ; la voie charnelle suivie par Adam et ses fils ; la voie spirituelle suivie par Joseph et Marie, qui nous a donné Jésus le Juste.

Si vous voulez suivre la voie charnelle, conformément à la transgression d'Adam et d'Ève et engendrer pour la mort, il faut vous faire circoncire et observer les prescriptions de la Loi mosaïque. Vous aurez ainsi les bénédictions de Dieu sur vos enfants, avec les tribulations de la chair, et vous mourrez vieux et rassasiés de jours.

Si vous voulez suivre la voie virginale qui exclut le viol et laisse à Dieu le Père l'initiative de la vie, en vue d'une postérité « engendrée d'En Haut », vous n'êtes plus tenus à l'observance de la Loi, car l'application de l'Évangile essentiel vous a rétablis dans l'Alliance première et éternelle, l'Alliance eucharistique et virginale. Il faut seulement vous garder de la souillure du monde, et travailler à « sauver ce qui est perdu ».

C'est ainsi que tout le monde aurait été content : les Juifs avec leur Circoncision et leur Loi, et les chrétiens fidèles, mariés ou non, qui auraient respecté, dans une sexualité virginale, l'Alliance première et éternelle gravée dans la nature et révélée par la Foi.

.....

Fin du chapitre 15

La Règle de la Foi et le réalisme catholique

« Considérez les lys des champs... considérez les oiseaux du ciel... Hommes de peu de foi... »

Cette parole du Seigneur est capitale. Elle nous révèle que l'objet premier de la foi n'est pas la réalité invisible, mais la réalité visible, la création matérielle de Dieu. Admirable matière ! Admirable univers matériel, dont la grandeur, les lois, l'ordonnance enthousiasment le cœur et l'intelligence !... Admirable matière vivante, dont nous ne connaissons cependant que la plus infime partie !... Comment en effet celui qui ne croit pas en la valeur de la réalité matérielle, pourra-t-il admettre l'existence et le sens des réalités invisibles ? La foi en effet, nous fait aimer et comprendre ce que les sens ne peuvent percevoir : mais elle nous apprend avant tout ce que signifie ce grand Sacrement de la Divinité qu'est l'œuvre de Dieu.

Nous sommes donc amenés par le Seigneur à considérer les « lys des champs et les oiseaux du ciel ». Les premiers, dans toute leur beauté sont habillés par la main de Dieu, pourquoi n'en serait-il pas de même de nos corps que Dieu a faits avec un soin infiniment plus vigilant que l'herbe des champs ? Il est vrai que Dieu fait toute chose avec un soin parfait... Il nous dit toutefois : « Le Corps est plus que le vêtement, Salomon dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux, à combien plus forte raison vous-mêmes... » Quant aux oiseaux du ciel : « Votre Père céleste les nourrit », et aussi « pas un n'est en oubli devant Dieu », et encore : « si aucun d'entre eux ne tombe du ciel ce n'est pas sans la volonté de votre Père ». Et il nous invite ainsi à comprendre que « la vie est plus que la nourriture ».

Tel est le regard essentiellement positif que l'Évangile nous invite à poser sur l'ouvrage de Dieu pour en comprendre la signification, pour nous faire passer de l'admiration à l'adoration. Dieu certes, ne s'est pas trompé dans son œuvre. Ses lois sont infaillibles et la beauté habite sa maison. En effet, d'un bout à l'autre de l'Univers ce sont des lois simples qui président aux mouvements des astres, à la marche des étoiles, mais aussi aux rayonnements par lesquels l'énergie contenue dans la matière se répand dans l'Espace. De même si les êtres vivants de notre terre sont multiples dans leurs formes et dans les individus qui forment les espèces, finalement les programmations géométriques qui les engendrent sont relativement simples, et même extraordinairement simples ! Ce qui ne signifie pas qu'elles furent aisées à découvrir, ni que l'on pourra jamais les manipuler à notre guise ! De même les lois de la mécanique céleste sont simples, simples aussi les équations qui expliquent l'interaction de la lumière et de la matière, mais que de travaux patients, que de génie dans l'investigation, pour les découvrir et les exprimer ! Que de travaux en effet, depuis Copernic jusqu'à nos jours pour avoir une idée juste de l'architecture générale de l'Univers, de l'évolution des étoiles et la structure intime des molécules et des atomes ! A mesure que nos connaissances s'accroissent, grandit aussi notre admiration, et nous sommes amenés à comprendre de mieux en mieux le principe évangélique que nous a laissé le Verbe de Dieu lui-même : « Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs, qui grandit aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, à combien plus forte raison vous-mêmes hommes de peu de foi !... »

Le Seigneur nous invite ainsi à une psychanalyse profonde de nos réflexes intimes, comme s'il nous disait : « Vous savez admirer la beauté du ciel, celle des étoiles, tout comme les jeux de la lumière dans les nuages, pourquoi tremblez-vous devant la beauté de votre corps ?... » Nous rejoignons ainsi

d'une manière plus subtile, mais plus incisive peut-être la première Parole de Dieu à Adam après sa faute : « Qui t'a appris que tu es nu ? ... »

C'est un principe fondamental de l'Évangile, de ne faire aucun dualisme, aucun choix, aucune hérésie dans l'ouvrage de Dieu, présent partout en son œuvre, et attentif au plus petit comme au plus grand des êtres. Il a mis devant nos yeux le ciel et la terre que nous connaissons par les sens, directement, bien avant que nous puissions en percer les lois et les secrets. Il n'y a aucune métaphysique dans l'Évangile, comme d'ailleurs dans l'Écriture en général, et tout spécialement dans le génie de la Langue sacrée, laquelle ne comporte pas de mots abstraits. Malheureusement l'homme charnel n'a pas raisonné ainsi : il a taillé, par l'analyse philosophique, dans la réalité qui lui tombait sous le sens. En était-il mécontent ? Humilié ? Souffrait-il d'être médusé par les mystères des eaux, des espaces, des nuages, des mers, des arbres, des animaux ?... Se trouvait-il gêné dans son corps, à la fois trop beau et trop fragile, attirant et troublant, ce corps immortalisé par d'innombrables marbres et fresques et cependant soumis à la décrépitude et à la corruption ?... Comment expliquer ce contraste : la matière est immortelle dans les pierres et les espèces vivantes, elle est caduque en l'homme ? Pour rendre « rationnelle » la mort, l'homme charnel est tombé dans le piège du dualisme. Matière et lumière, nuit et jour, cendre et feu, l'ont induit à abstraire en lui-même deux « principes » : corps et esprit. Mais y a-t-il vraiment deux principes ? D'où vient le corps ? D'où vient l'esprit ? Ont-ils tous deux le même Créateur ? Si le corps est accessible, comme l'expérience le prouve, à la douleur, à la maladie, à la décrépitude et à la décomposition, cela ne tiendrait-il pas à quelque erreur dans sa création, à moins qu'il ne soit l'ouvrage de quelque demi-dieu, de quelque démon obscur, intelligent, certes, mais pas assez pour avoir réussi ?... A moins qu'il ne soit l'enveloppe tout à fait provisoire d'une créature faite pour tout autre chose, et qui serait tombée dedans on ne sait trop pourquoi : « L'homme est un dieu qui se souvient des cieux... », la parole du poète peut être interprétée ainsi...

De cette distinction dualiste de base naissent toutes les hérésies, ou du moins, elle fraye le chemin à toutes les hérésies, car elle justifie le doute de l'homme et son trouble psychologique. Car l'hérésie, avant d'être un choix délibéré dans la Parole de Dieu, est d'abord une réticence semi-consciente devant l'ouvrage matériel de Dieu. L'homme charnel est d'abord méfiant devant la nature, dans laquelle il met – à tort – un piège ; le piège n'est qu'en lui-même, dans l'obscurité de son regard, dans sa mentalité hésitante. Puis, en mûrissant tous les rides, il devient philosophe. Il fait de son doute intérieur et de sa méfiance initiale un système. Il justifie rationnellement son état de misère et d'angoisse, il le prolonge et le durcit, et la philosophie qu'il cultive l'enferme dans le péché et l'erreur. C'est pourquoi toute philosophie aboutit au scepticisme, c'est-à-dire à ce doute durci et rationalisé, mêlé d'une certaine ironie amère, et c'est cela que Jésus ne cesse de nous reprocher : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? »

C'est pourquoi Paul, dans l'Épître aux Colossiens détourne solennellement les chrétiens de la « philosophie », et celle d'autrefois était moins perverse que celle d'aujourd'hui. Il leur dit : « Prenez garde qu'il ne se trouve quelqu'un pour vous réduire en esclavage par le vain leurre de la philosophie, selon une tradition tout humaine, et non selon le Christ... »

Et l'Apôtre ensuite nous invite à contempler cette réalité suprême, infiniment plus digne d'admiration que les lys des champs ou les oiseaux du ciel : le Corps du Christ. « C'est en lui, dit-il, qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité, et vous vous trouvez associés en lui à sa plénitude ». Cette indication apostolique est d'une extrême importance, et jamais nous n'insisterons assez sur le fait que Dieu a envoyé son fils monogène dans la chair humaine, que le Verbe de Dieu a pris corps humain, non pas pour « sauver les âmes », mais la chair ; « toute chair verra le salut de Dieu », dit le psaume, et l'hymne : « pour sauver la chair par la chair et racheter ceux qu'il créa ». Telle

est la règle de la foi, à partir de laquelle on peut progresser tout autant dans l'intelligence de la nature que dans celle de l'Écriture, et obtenir avec la pleine sanctification, le plein « Amen », l'accomplissement des Promesses du Christ.

oooo

Ainsi la Règle de la foi est tout d'abord un « Amen » à la création de Dieu. Si les choses sont ainsi dans leur nature objective, c'est que Dieu les a faites ainsi, et qu'il a bien fait de les faire ainsi. Il n'est pas interdit, certes, d'entrer aussi profondément que possible dans le secret des choses, aussi bien des gigantesques galaxies que des molécules les plus complexes, et même de descendre au cœur de l'atome jusqu'aux « particules élémentaires » ... Ce travail d'investigation est une occupation noble, vraiment digne de l'homme, satisfaisante pour l'esprit, enthousiasmante pour le cœur ; et l'objet de la Science force d'autant plus notre admiration que nous pouvons l'étudier avec tout l'appareillage mathématique et technique qui nous donne une assurance absolue de certitude, disons de vérité. Mais quel que soit le haut degré de connaissance scientifique que l'on puisse atteindre, l'attitude vraie de l'homme sera de reconnaître par un « Amen » toujours plus enthousiaste et sans cesse mieux motivé, que Dieu ne s'est pas trompé dans son œuvre et que son œuvre ne trompe pas.

Il faut déplorer que, pour des raisons assez étranges, - on le dit du moins - la Science se soit écartée de la Foi. A vrai dire, c'est toujours la foi qui donne naissance à la Science. La chose est vraie historiquement, car l'immense majorité des grands initiateurs de la Science ont été des chrétiens, et ils ont travaillé dans l'ambiance de « vérité » de l'Église et de la chrétienté. La chose est vraie surtout psychologiquement, car tant que l'homme imagine que les êtres matériels qui l'entourent sont entre les mains de « djinns », de « dieux », de « déesses », de « génies », ou autres inventions fantomatiques, il n'y a aucun moyen de faire un pas dans la connaissance objective de la matière et de ses lois, des êtres inanimés et des vivants. Il faut par principe et par acte de foi, admettre au point de départ une logique interne dans la matière et dans la vie. C'est bien la foi chrétienne qui a purgé l'imagination des hommes de ces phantasmes habillés de noms divers qui ne correspondaient à rien de réel. Et c'est aussi un dépouillement de l'esprit et une certaine pauvreté intérieure qui sont nécessaires pour parvenir à l'intelligence de l'Évangile et au mystère de Jésus-Christ.

C'est pourquoi, après cette acceptation objective de la nature, dans un « amen » sans réticence, il faut aussi admettre que l'intelligence créatrice de Dieu se reflète adéquatement dans la logique interne des êtres et de leurs lois, comme aussi de leur structure et de leur harmonie. Ce postulat en faveur de la logique et du nombre et du verbe au cœur des phénomènes observables, mesurables et calculables fonde la véritable science, et applique cette règle du dépouillement systématique de tout ce qui n'est pas exactement défini. Certes, il serait prétentieux de prétendre définir exactement par un langage approprié toute la réalité objective de l'Univers, et surtout de l'Univers humain, avec toute sa richesse intérieure et toute sa richesse historique. Mais du moins, dans certains domaines, on est arrivé à la formulation de ce langage « sérieux » qui devient un outil très efficace de travail, parce que l'on emploie des mots parfaitement définis. C'est le domaine des mathématiques, ou de la « mathématique », comme on dit aujourd'hui. Et lorsque la réalité objective - astronomie, physique, chimie... - peut être étudiée mathématiquement, la connaissance que l'on acquiert de cette réalité donne toute satisfaction ; on peut non seulement expliquer les phénomènes, mais prévoir les résultats d'une expérience, et l'on peut considérer que l'avènement des méthodes scientifiques est l'une des plus grandes victoires de l'esprit humain. Cette réussite que nous pourrions illustrer par de multiples exemples, est une confirmation étonnante de la règle de la foi, qui a poussé initialement et qui pousse encore aujourd'hui les chercheurs à postuler que Dieu est logique dans ses œuvres et que rien d'absurde ne peut sortir de ses mains.

Si donc nous croyons voir une « absurdité » dans l'œuvre de Dieu, c'est que nous nous trompons nous-mêmes. Ou bien nous ne percevons qu'une partie de la réalité, et peut-être la partie la plus superficielle, de sorte que l'absurdité n'est en fait que dans notre propre ignorance. Ou bien alors nous avons nous-mêmes, par une action et une conduite erronées, perturbé et altéré l'œuvre de Dieu, de sorte que là encore l'absurdité n'est pas imputable à Dieu, mais à nous-mêmes.

Heureusement les étoiles sont tout à fait hors de notre portée, de sorte que nous ne pourrions jamais en perturber ni le cours, ni l'histoire. Mais sur la surface de la Terre, nous avons effectivement altéré, perturbé et pollué beaucoup de choses par le mauvais usage que nous en avons fait. L'homme a provoqué des dévastations et réduit en déserts d'immenses territoires par une exploitation illogique des sols, et parfois tout simplement en mettant le feu à la végétation pour des motifs tout à fait ridicules, comme par exemple de vouloir porter tort à des « ennemis »... Ce sont de telles entreprises, aberrantes d'ailleurs, que les nations accomplissent à grands frais par les campagnes militaires qui font tout sauter et détruisent tout sur leur passage... Nous sommes en train de nous rendre compte des méfaits de la « pollution » sur ce que l'on appelle aujourd'hui « l'environnement », c'est-à-dire le milieu vital qui nous est rigoureusement nécessaire.

Mais c'est surtout en la créature humaine que nous détectons les plus redoutables « absurdités » ; elles ne sont pas seulement un scandale pour l'intelligence, qui se trouve ainsi stupéfaite et atterrée par un être qui ne correspond plus à ses « lois » ; mais ces absurdités sont directement sensibles par le fait de la douleur, de la maladie, de la dégénérescence, de la mort et de la corruption. Certains penseurs de notre temps qui se prétendent « objectifs » et qui se veulent impitoyables, ont affirmé que la destinée humaine est absurde. Ils l'ont montré dans leurs livres, et beaucoup les ont suivis dans le rejet catégorique de toute Divinité. Si l'homme meurt, disent-ils, s'il est frappé d'indicibles misères, c'est qu'une erreur monstrueuse réside dans la nature humaine, et dès lors il est impossible de dire qu'elle soit l'ouvrage d'un Être tout-puissant, bon et intelligent. Si donc on a prétendu, disent-ils, que l'homme est la créature de Dieu, on s'est trompé, car si Dieu s'est trompé dans un ouvrage où résident des absurdités manifestes, c'est qu'il n'est pas Dieu. Donc Dieu n'existe pas. Il n'était qu'une imagination de ceux qui voulaient transposer leur désir de bonheur et de réussite ailleurs que dans leur nature. Dieu, disent-ils est une altération... Ce raisonnement captieux a séduit beaucoup de monde.

Mais conclure que Dieu n'existe pas est une absurdité bien plus grave que l'existence d'une créature malheureuse ! Toutefois la proposition « Dieu n'existe pas » est logique : c'est une conclusion conforme aux prémices. Et les prémices sont la figure de ce monde-ci, où le mal est manifeste. Et d'ailleurs, si étrange que cela paraisse, cette conclusion exprime en vérité un acte de foi ; car s'il est vrai que la destinée humaine est absurde, et si elle est absurde en raison de la volonté de son Créateur, alors oui, le Créateur s'est trompé ; il ne mérite plus le nom de Dieu, et il faut donc le renier. C'est ainsi qu'une foi trop imparfaite pour discerner le « péché » qui cause l'absurdité actuelle de ce monde déchu, une foi qui dit que l'homme est naturellement mortel et malheureux, n'est pas en réalité la foi catholique et vraie. La Foi véritablement logique, et je dirais même scientifique, consiste à dire que s'il y a une absurdité dans la destinée humaine, elle est imputable à l'homme et non pas à Dieu, à l'homme seul, et Dieu n'y a absolument aucune part. C'est là un acte de foi et de raison très semblable à celui des chercheurs qui ont découvert les lois de la matière, en postulant que ses apparentes « absurdités » n'étaient que dans notre ignorance.

C'est pourquoi il était sans doute nécessaire que la conscience humaine, une fois embarquée dans l'erreur, y descende tout à fait, et aboutisse à ce dédale de l'athéisme et de la désespérance

totale, afin que l'équivoque soit entièrement levée, et que l'on ne puisse dire désormais que « la mort est naturelle pour l'homme ». Nous avons vu d'ailleurs que ceux qui pensent ou affirment cela tombent sous l'anathème du Concile de Carthage (418) : « Si quelqu'un dit qu'Adam est mort corporellement par nécessité de nature et non à cause du péché, et qu'il serait mort ainsi naturellement qu'il ait péché ou non, qu'il soit anathème ».

C'est donc devant l'absurdité de la mort que nous devons avancer la règle de la foi et la pousser jusqu'à son extrême conclusion logique. Nous devons tenir fermement d'une part que Dieu infiniment puissant et infiniment bon ne peut ni se tromper ni nous tromper ; et affirmer d'autre part que la mort d'une créature intelligente et libre, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, telle que l'homme, est une monstruosité et une absurdité insupportables. Il y a donc erreur ou faute quelque part. Qui est responsable ? Ce n'est pas Dieu, c'est donc l'homme. Il y a donc dans le comportement de l'homme, et dans un comportement universel, une erreur monstrueuse qui cause la mort. Certes l'homme déchu, l'homme actuel est capable d'une certaine conscience de ses actes ; il lui arrive de reconnaître qu'il s'est trompé, qu'il a fauté, qu'il a péché dans certains cas ; mais cette conscience humaine actuelle ne descend plus jusqu'aux racines du comportement. Elle ne sait plus discerner l'erreur magistrale et primordiale qui est à la base de tous les maux dont nous souffrons. Et cependant rien n'est plus simple que de considérer la nature virginale première, comme l'ont fait les principales religions de la Terre, pour comprendre, face à la génération sainte du Christ victorieux de la mort (même s'il l'a subie par notre faute) que la faute et l'erreur portent sur la génération elle-même. C'est d'ailleurs exactement ce que le Seigneur reproche sans cesse à ses contemporains dans l'Évangile, et à nous aussi : « génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ? »¹

Ainsi le péché qui provoque les défaillances et les misères de cette vie n'est pas d'ordre juridique ou social, mais biologique. C'est la nature même qui est atteinte et blessée. Et de ce fait, on conçoit très bien que la Rédemption ne peut être obtenue en plénitude par une simple « pratique religieuse » purement rituelle, par une participation à des cérémonies pénitentielles, encore que cela soit utile et nécessaire, ceci même si les personnes en ressentent un réel et puissant bienfait. Il faut aller jusqu'à l'intelligence des symboles sacrés par lesquels la liturgie nous instruit, afin de passer à un comportement biologique différent. Il faut cesser de « manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal », et « revenir à l'Arbre de vie planté au Paradis de Dieu ». Par ces images, la Bible nous invite à un comportement sexuel tout différent de ce qui est pratiqué dans le monde. Et c'est bien ce qu'a pressenti très fortement la conscience chrétienne au cours des âges, sous l'influence manifeste de l'Esprit-Saint. Tous ceux et celles qui se sont « consacrés à Dieu » dans la logique de leur Baptême, se sont effectivement abstenus de l'œuvre de chair et ont posé le vœu de virginité dans la logique de la foi chrétienne fondamentale, de l'Évangile essentiel. Ils refusèrent donc, par un comportement conforme à la Foi, de prolonger le péché de génération. Les Papes, les Docteurs, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges ont quitté ce monde, sauf rarissimes exceptions, sans laisser ici-bas de postérité. Attitude étonnante, très contraire à ce que prévoyait la Loi de Moïse, puisque les Hébreux se faisaient une obligation religieuse de transmettre, avec une postérité aussi nombreuse que possible, l'Alliance de Dieu avec la race d'Abraham qu'il leur semblait indispensable de perpétuer.

Toutefois, malgré l'exemple et les engagements des saints, la mort a régné de Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Que dire donc ? Que Jésus-Christ n'est pas le véritable Rédempteur ? Que nous devons en attendre un autre ? les Juifs, pour la plupart, le pensent. Ils attendent encore le véritable Messie, qui accomplira cette fois tous les anciens oracles, procurant la victoire de la race sainte sur les

¹ - Note sur le mot « génération » dans le Nouveau Testament en fin de chapitre

nations, la paix universelle, et sans doute aussi le triomphe de la vie sur la mort. C'est pourquoi les Juifs, se tournant vers les chrétiens, leur disent : « Vous qui avez cru en lui, qu'avez-vous reçu de plus que nous, de plus que les autres hommes ? peut-être avez-vous trouvé dans l'enseignement moral de Jésus, et dans son exemple, une certaine amélioration de votre qualité de vie ? Mais c'est aussi sur les terres de chrétienté que se sont perpétrées d'innombrables crimes ; on y rencontre l'immoralité et le dévergondage, les nations dites chrétiennes ont allumé sur terre des conflits meurtriers... » Et assurément les Juifs ont des sujets multiples pour accuser les chrétiens. Ont-ils été plus fidèles dans l'ensemble, à la Loi de Moïse, leur Loi, que les chrétiens à l'Évangile ?... « Tu ne tueras pas » : ils ont tué, et tué le Christ ! Quant à l'Évangile il n'a été vraiment vécu que par les saints. Mais le peuple chrétien est resté prisonnier du péché, son comportement le prouve avec évidence. Il a pratiqué, en contradiction totale avec l'Évangile, le génocide et l'infanticide, l'oppression des pauvres par les riches, la conquête par la force, de territoires et de richesses arrachés aux autochtones avec une cruauté indicible... Nous sommes atterrés. Et à ne considérer que l'histoire, nous pourrions nous demander effectivement si Jésus est bien le Sauveur, puisque, depuis sa venue sur la terre, la mort n'a cessé de régner parmi ses disciples.

Et là encore, la règle de la Foi nous oblige à voir à l'origine de tous nos maux non pas une erreur, ou une imperfection de la Divinité, et surtout de cette Divinité incarnée en Jésus mais une erreur dont nous sommes les seuls responsables. Et si l'on prend la peine de bien observer, on verra avec évidence qu'il n'y a pas eu dans l'humanité, ni dans la chrétienté, de changement radical de comportement ni de mentalité à la suite de l'enseignement et du Mystère de Jésus-Christ. Même les saints qui ont vécu les vertus évangéliques, même les évêques, et les prêtres fidèles à la discipline ecclésiastique, même les innombrables religieux et religieuses qui ont dépensé des énergies incroyables de dévouement et de charité pour soulager tant de misères, aucun de tous ceux-là n'a jamais posé l'Acte de Foi essentiel qui lui eut permis de triompher de la mort et d'accomplir les Promesses. Il faut une grande audace pour écrire cela. Et cependant c'est vrai, car les paroles du Seigneur sont infaillibles et plus stables que le Ciel et la Terre. Si elles ne sont pas accomplies par les meilleurs d'entre les chrétiens, c'est que ces « meilleurs » n'ont pas rejoint encore la Foi parfaite. Parole scandaleuse aux yeux de beaucoup, qui s' imagine que la canonisation d'un saint implique qu'il ait atteint la perfection. Non pas. La canonisation signifie que cet homme, ou femme, a accompli les vertus évangéliques d'une manière héroïque, qu'il a fait en son temps tout ce qu'il a pu, et que toute sa conduite a été inspirée par l'amour de Dieu et du prochain, par une piété et un dévouement exemplaires. Mais tant que la mort subsiste, il faut être absolument certain que celui qui meurt, serait-ce en « odeur de sainteté », est resté tributaire de la génération pécheresse ; il n'a pu atteindre la pleine Justice aux yeux du Père.

C'est pourquoi nous devons affirmer que tous les saints qui sont morts (hormis les martyrs qui furent immolés, et peut-être certains inconnus enlevés au ciel, comme le furent Sainte Marie, Hénoc et Élie...), sont restés au-dessous de la totale justification c'est-à-dire qu'aucun n'a rejoint exactement la Pensée éternelle de la Sainte Trinité sur la créature humaine. Ils nous ont seulement indiqué la voie, ils s'y sont engagés, ils sont allés aussi loin qu'il leur était possible dans la poursuite de leur propre rédemption et de celle de leurs frères, dans leur fidélité aux préceptes évangéliques. Mais tributaires des erreurs et des contraintes de la société de leur temps, ils n'ont pu aboutir à cette « plénitude de l'âge du Christ » que les Apôtres cependant envisageaient comme possible pour eux-mêmes et pour leurs disciples. Que s'est-il passé ? Faut-il croire qu'il y eut dans l'Église une certaine perte de la Pensée apostolique, et par conséquent aussi de l'Espérance apostolique ? L'Église qui a été la « colonne de la Vérité » et qui n'a jamais cessé de veiller à l'intégrité de la Foi, du moins dans sa formulation dogmatique, n'a pas encore appris aux fidèles à appliquer la Foi qu'elle professe sur tout le comportement humain : c'est certain. L'erreur, la faute ne peut être que là. De même qu'Adam est tombé sous la sentence de la mort en raison de sa désobéissance à la Révélation qu'il avait reçue de

Dieu, de même les chrétiens qui ont succédé aux apôtres et aux premiers martyrs sont morts parce qu'ils n'ont pas obéi à la pleine Révélation de la Vérité faite par Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, Révélation dont les Évangélistes et les apôtres ont porté un témoignage aussi parfait que souhaitable.

En effet, nous croyons avec une certitude plus grande que l'évidence mathématique que Jésus est le Verbe de Dieu lui-même, Celui qui est la Logique vivante de toute la création commune aux trois Personnes de la Trinité. Dès lors, il ne peut y avoir aucune déficience, aucune imperfection, aucune ténèbre dans l'enseignement qu'il est venu nous donner précisément pour nous sauver en nous ramenant à la Pensée éternelle du Père ; et nous sauver, cela veut dire nous arracher à la sentence de la mort. Désormais nulle Révélation ne pourra plus être donnée par Dieu aux hommes, car il nous a dit en Jésus-Christ absolument tout ce qui était nécessaire pour le Salut. Voilà qui doit être tenu fermement. En outre, l'Esprit-Saint est venu nous argumenter comme « Avocat », - sens du mot « paraclet » - pour nous conduire à l'intelligence de cette démonstration de la Vérité que nous a faite le Verbe de Dieu pendant son passage sur la Terre. Et ce même Esprit-Saint est toujours vivant dans l'Église, prêt à soutenir, guider, éclairer celui qui le prie sincèrement et qui utilise les Sacrements, jusqu'à ce qu'il atteigne cette « Vérité toute entière qui le délivrera ». C'est pourquoi Jésus nous invite si instamment à prier le Père pour qu'il nous envoie son Esprit. Il nous dit, certes, « Je suis la Vérité... », mais il nous dit aussi : « Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, demandez et vous recevrez ». Ce qui signifie assurément qu'il ne pourra pas nous refaire une démonstration plus claire et plus évidente que celle qu'il nous a faite une bonne fois pour toutes et qui est consignée à tout jamais dans les Évangiles et les Épîtres des Apôtres. Le tout est de savoir si nous avons suffisamment cherché, et dans la bonne direction, pour trouver. Telle est la déficience qui maintient encore notre Église terrestre sous les anciennes sentences, et l'Église militante dans une situation de défaite devant l'Ennemi. Il n'y a aucune faute en Dieu, ni dans le Père, ni dans le Verbe, ni dans l'Esprit-Saint, mais en nous-mêmes seulement, qui sommes restés « lents et lourds à comprendre ce qu'ont dit Moïse et les Prophètes », et aussi les Évangélistes et les Apôtres.

D'ailleurs les vrais chrétiens sont conscients de leur responsabilité, ils font leur « mea culpa », et cela par l'autorité du Magistère lui-même qui ne se fait aucune illusion sur la déficience séculaire de l'Église militante. La sainte Liturgie n'a jamais cessé de supplier Dieu pour que l'Église soit délivrée de toutes ses erreurs. « ...ut destructis adversitatibus et erroribus universis »... L'Église sait trop bien, en toute humilité, que si elle n'accomplit pas les promesses, c'est qu'elle ne répond pas exactement à la Pensée de l'Époux. Elle est encore entachée de péché ; et ne faut-il pas voir à l'origine de ses péchés, soit du monde, soit des chrétiens, toujours le même péché « originel », le même péché de génération, qui ne subsiste que parce que les chrétiens n'ont pas su et ne savent pas encore faire l'application de l'Évangile essentiel sur la génération ? L'Église, certes, ne se recrute pas par la génération charnelle. Les enfants nés de parents chrétiens ne sont pas chrétiens en vertu de la foi de leurs parents. Ils ne peuvent devenir chrétiens que par le baptême (et leur foi propre). C'est donc bien toujours la régénération baptismale qui forme le Corps du Christ, et qui lui donne de nouveaux membres. Toutefois ces membres agrégés au Christ perpétuent le péché de génération qui engendre des « fils de colère ». Voilà donc l'illogisme fondamental qui transgresse la règle de la foi et qui provoque tous les maux dont souffrent les chrétiens, tout autant que les autres hommes.

C'est donc bien la règle de la foi qui devait ordonner la vie humaine, à commencer par la génération, pour qu'elle soit conforme à la Pensée de Dieu et par suite délivrée de tout mal ; car si la Pensée de Dieu est appliquée, la sentence de la mort n'a plus d'objet. Paul dit en effet à la fin du ch.14 de l'Épître aux Romains : « Tout ce qui se fait sans la foi est péché ». Accusation très lourde, et qui au premier abord apparaît scandaleuse, à tel point que les traducteurs ont parfois altéré le Texte et écrit : « Tout ce que l'on fait sans « bonne foi » est péché » Non pas. « Bonne foi » signifie « sincérité ». Paul

emploie ici le mot grec « pistis » qui signifie toujours la foi, l'adhésion à Jésus-Christ nous manifestant la Vérité. Certes, celui qui n'est pas sincère avec lui-même commet un péché dont il est coupable. Mais celui qui agit en dehors de la Foi – par ignorance, comme c'est le cas général – commet le péché sur lequel pèse la sentence de la mort, péché dont il est plus ou moins coupable personnellement - c'est à Dieu de juger.

Si donc la Règle de la Foi porte avant tout sur la destinée humaine aussi bien que sur la nature humaine, elle porte aussi sur l'Écriture, en nous donnant la véritable ligne de son interprétation. Car l'Écriture ne fait qu'expliquer la nature : la Parole de Dieu explique l'ouvrage du Créateur. L'Ancien Testament, que l'on peut appeler l'ancienne GENÈSE nous raconte ce que fut l'expérience de l'humanité engagée dans la transgression originelle, dans la faute de génération. Elle prolifère dans un désordre qui aboutit au Déluge ; puis, parmi tous les peuples de la terre qui se dispersent dans la confusion des langues, alors même qu'ils cherchent à édifier leur cité terrestre et leur tour géante, Dieu se choisit une race particulière où l'institution patriarcale, puis les lois de Moïse et l'intervention constante des Prophètes, assureront le maintien du fondement de la Foi et une pédagogie indispensable jusqu'à ce que ce Dessein divin primordial soit retrouvé et réalisé. Lorsque « vint la plénitude des temps » - c'est-à-dire lorsque dans la lignée de David, Dieu rencontra une foi conforme à sa pensée – se produisit une nouvelle GENÈSE : celle de Jésus, le Christ, l'Oint de l'Esprit de Sainteté qui inaugure la sanctification du Nom du Père et met fin, en principe, aux lignées charnelles et légales soumises antérieurement aux sentences portant sur la Genèse dévoyée. Mais malgré ses enseignements et ses miracles, Jésus n'est pas accepté comme Christ et Sauveur par le peuple cependant préparé à le recevoir : c'est le grand scandale de l'Histoire. « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu... » bien loin de le recevoir, ils l'ont condamné et crucifié aux portes de la ville. Qui a donc raison ? l'autorité théologique du peuple élu, ou le « charpentier de Nazareth » qui se fait passer pour fils de Dieu ? La Résurrection de Jésus montre clairement où est le péché et où est la Justice. Jésus est bien fils de Dieu, comme il l'avait dit, et comme le Père lui-même l'avait attesté lors de son Baptême au Jourdain et lors de sa Transfiguration devant trois témoins choisis. Et dès lors, les Apôtres confirmés par l'Esprit-Saint, témoignent en faveur de Jésus, affirmant qu'il est vraiment fils de Dieu. Malheureusement le témoignage des Apôtres, pendant quarante ans, n'est pas reçu par les Juifs ; il pénètre mieux parmi les païens, y suscitant des communautés de croyants qui forment désormais l'Église... alors que le genre humain en général, Juifs et Grecs, reste dans les ténèbres et sous l'empire de Satan, comme Jean le dit à la fin de sa première Épître, que l'on peut regarder comme l'un des derniers Textes des Apôtres qui achèvent la Révélation.

L'Église dans le monde gardera donc la FOI : c'est sa mission essentielle. Elle constitue cette communauté d'hommes à qui le « Bon Dépôt » apostolique est confié. Et c'est à elle, en définitive qu'il appartient de juger de l'interprétation des Écritures, en fonction non pas de l'exégèse, si savante soit-elle, ni en fonction de telle ou telle théologie, si rationnelle qu'elle puisse paraître, mais en fonction de la Foi, de sa cohérence interne, de l'ensemble de la Révélation, consignée dans les symboles et les décrets définitifs du Magistère.

Nous ne pouvons donc errer si nous suivons fidèlement l'interprétation officielle que l'Église donne des Écritures en général, et de tel ou tel texte en particulier. Et je pense qu'il serait bon de s'arrêter un instant sur ces deux points.

En ce qui concerne l'Écriture en général, l'Église a toujours enseigné que toute l'Écriture, dans son ensemble et dans chacune de ses parties, a Dieu pour Auteur, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. C'est ainsi qu'elle a dressé, et reprécisé au Concile de Trente, la liste définitive des Livres qui doivent être tenus pour canoniques. Et lorsque l'Église lit l'Écriture, elle entend bien comprendre toute

son objectivité, à savoir que les livres historiques racontent une histoire qui est réellement arrivée : celle des Patriarches, de Moïse, du peuple juif, lors de son Exode d'Égypte, de son installation en Canaan ; historiques aussi les livres des Rois qui rapportent, sans chercher à les minimiser les infidélités constantes d'Israël... Dieu intervient constamment au cours de cette histoire qui est réellement arrivée, accordant sa bénédiction à ceux qui gardent son alliance, et son châtement à ceux qui s'en écartent. L'Église a toujours lu les Évangiles comme l'histoire objective et réelle de Jésus-Christ. Non pas que les Évangélistes aient tout dit – comme le signale Jean lui-même à la fin de son Évangile – ils ont opéré une sélection des faits et des discours de Jésus. Mais ce qu'ils ont rapporté est arrivé comme c'est écrit. Cette affirmation de la réalité objective du contenu des Évangiles, et notamment de l'Incarnation du Verbe, racontée dans les premiers chapitres de Matthieu et de Luc, de même les écrits de la Résurrection de Jésus, doivent être fermement maintenus. A vrai dire, elle n'a jamais été mise en doute, cette réalité objective des faits, dans les temps passés : ce sont les intellectuels dégénérés de notre temps, qui ont besoin d'ordinateurs pour faire une addition élémentaire qui ont mis en doute la valeur historique des Évangiles.

Toutefois la Foi ne se réduit pas à affirmer que Jésus a réellement existé, qu'il est mort et qu'il est ressuscité d'entre les morts ; mais à dire aussi qui était Jésus, conformément aux enseignements plus précis sur ce point de l'Évangile de Jean, et à la doctrine contenue dans les Épîtres des Apôtres. Jésus est le Monogène du Père, le Verbe éternel de Dieu qui a pris la nature humaine pour nous sauver. Il est le « Verbe fait chair ». C'est ce qu'enseignent les Symboles de la Foi, Nicée, Constantinople, etc... précisant le vieux Symbole des Apôtres retenu dans l'Église depuis les origines. C'est pourquoi lorsque nous lisons les Écritures, nous devons les comprendre avec la lumière de la Foi contenue dans le Credo. En outre, il convient d'ajouter aux articles du Credo les définitions et décrets des Conciles récents et de l'autorité pontificale concernant les Vérités de Foi : Présence réelle et corporelle du Christ dans l'Eucharistie, sous les apparences du pain et du vin consacrés, validité et institution divine des Sacrements, Conception Immaculée de Marie, sa virginité perpétuelle, son Assomption glorieuse. Car pratiquement c'est l'article du Credo concernant l'Église qui nous confirme dans la Vérité : « Je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique ». Si nous n'avions pas l'Église pour nous affirmer traditionnellement que l'Écriture a Dieu pour auteur, comment pourrions-nous le savoir ? Si nous n'avions pas l'Église pour nous guider dans l'interprétation de certaines paroles du Sauveur, comment ne pas errer ? Nous devons croire en l'Église comme nous croyons au Père, au Fils et au Saint-Esprit, en ce sens que l'Église demeure au cours des siècles, pendant tout le temps des nations, comme le témoin fidèle et irremplaçable de la Vérité tout entière qui a été révélée aux Apôtres, parce qu'elle a été mise en application dès avant les Apôtres au moment de la venue de Jésus-Christ, qui est lui-même en sa nature humaine, le fruit béni de la Foi.

Cet enseignement de l'Église est particulièrement important lorsqu'il précise l'interprétation de certaines Paroles du Seigneur Jésus. Certes toutes les Paroles du Seigneur Jésus n'ont pas reçu de l'Église, du Magistère, une interprétation officielle, car la plupart n'ont jamais été détournées de leur sens et n'ont jamais été contestées, le Magistère n'était donc pas amené à se prononcer sur elles. Les Paroles qui ont fait difficulté sont celles qui concernent les Sacrements, et tout particulièrement l'Eucharistie. A vrai dire, c'est justement là le point le plus délicat, le plus litigieux. Par une sorte de paradoxe, les chrétiens se sont divisés précisément sur le Sacrement qui aurait dû être le sceau et la force de leur unité ! Déjà Paul déplore que le Salut, en son temps, soit tenu en échec parce que certains de ses disciples, à Corinthe, « ne savaient plus discerner le Corps du Seigneur ». C'est pour cela, dit-il, que « beaucoup parmi vous sont malades et beaucoup sont morts ». Au cours des siècles, les hérésies ont sans cesse contesté les Paroles de l'Institution Eucharistique, refusant d'en admettre le sens obvie et objectif. Ce sont pourtant les paroles les plus simples du monde : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ». Mais plutôt que d'accepter le réalisme objectif de la parole du Christ, comme l'Église

catholique l'a toujours fait, les négateurs se sont labouré la cervelle par toutes sortes d'arguties philosophiques et morphologiques pour prétendre que les paroles du Seigneur voulaient dire autre chose que ce qu'elles disent. L'Église s'est toujours fortement élevée sur toute déviation sur ce point. Elle dit que la Parole de Dieu est consécatoire, qu'elle opère ce qu'elle dit. Après la consécration, le pain n'est plus du pain, c'est le Corps du Christ, de même le vin n'est plus du vin, c'est le sang du Christ. Et cette transformation est heureusement appelée « transsubstantiation », mot apparemment compliqué, mais qui signifie tout simplement que la parole consécatoire opère un changement réel et substantiel du pain au Corps du Christ et du vin en son Sang. Il ne reste après la consécration du pain et du vin qu'une « apparence » tout comme dans un miroir, l'image n'a pas de réalité substantielle. Telle est la Pensée de l'Église sur les paroles eucharistiques qui demeurent au centre de sa liturgie. Cette pensée a été bien précisée par les textes des Conciles, notamment celui de Trente, et elle est admirablement et poétiquement exprimée par la Liturgie de la Fête du Saint Sacrement, avec les hymnes et les proses de Saint Thomas d'Aquin.

Il est bon d'insister sur ce point, puisque c'est sur ce point qu'ont divergé toutes les hérésies. Nous avons ici la pierre de touche de la Vérité. C'est en effet en disant un « Amen » totalement sincère au réalisme eucharistique, à la Présence réelle et corporelle du Seigneur Jésus dans le Sacrement de son Corps et de son Sang, que nous pouvons nous rectifier nous-mêmes dans notre mentalité profonde, et chasser l'hésitation séculaire des fils d'Adam quant à la valeur sacramentelle du corps plus encore que de toute la création matérielle de Dieu dans l'Univers. La purification radicale de la psychologie des profondeurs n'appartient pas à la psychanalyse même la plus scientifique, mais à la Foi totale au Corps et au Sang de Jésus réellement présents sous les apparences du pain et du vin consacrés.

C'est ainsi que la Foi de l'Église nous invite à nous « examiner nous-mêmes » à nous « juger nous-mêmes », afin de découvrir en nous-mêmes les raisons de nos hésitations, de nos réticences, vis-à-vis des paroles « scandaleuses » du Seigneur. En effet, lorsqu'il proposa pour la première fois, dans la Synagogue de Capharnaüm (Jn.6) que le moyen du Salut et de la Vie impérissable était, pour la créature humaine, la manducation de son corps et de son sang, il provoqua un scandale général et insurmontable. Non seulement les foules l'abandonnèrent, mais aussi les disciples. Ils disaient : « Cette parole est trop dure, qui peut l'entendre ?... » Et ils protestaient : « Comment un homme peut-il donner sa chair à manger ?... » Ils ne voyaient en Jésus, malgré l'autorité de sa Parole et de sa Puissance que « le fils de Joseph et de Marie ». Et c'est pourquoi il leur disait : « Vous m'avez vu, et pourtant vous ne croyez pas... » Ils sont restés dans le refus de la Parole du Christ. Pourquoi donc, Parce qu'ils n'ont pas su se juger eux-mêmes et découvrir en eux-mêmes quelles étaient les raisons psychologiques profondes de leur scandale et de leur refus. Malgré les promesses de vie impérissable et éternelle, malgré la promesse du Salut, attestée par d'innombrables miracles, ils se sont cabrés lorsqu'il leur a présenté comme nourriture son Corps et comme boisson son Sang. Seul Pierre au nom des douze a surmonté son scandale en disant : « Seigneur, à qui irions-nous ? Toi seul as les paroles de la vie éternelle ». Et dans la suite des siècles, ces mêmes paroles eucharistiques du Seigneur Jésus, toujours rapportées dans le ch.6 de Jean, qui ne passera jamais, toujours répétées dans les paroles de la consécration eucharistique, ont toujours provoqué le même scandale, avoué ou non, déclaré ou non. Tous les hérétiques, comme les Juifs d'autrefois, ont protesté en disant : « Comment un homme peut-il donner sa chair à manger ? » Mais comme les hérétiques ne pouvaient pas rejeter du centre même de la Liturgie traditionnelle les Paroles consécatoires, ils leur ont donné une « interprétation » conforme à leur mentalité complexée, et à la base de tous les « complexes » se trouve le sentiment de la honte toujours la même, depuis la transgression originelle.

Nous n'avons pas à interpréter des paroles qui, par elles-mêmes, ne peuvent être ni plus simples ni plus claires : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, prenez et buvez, ceci est mon sang ». Nous

avons en présence de ces paroles, à nous retourner nous-mêmes et à nous interroger profondément pour discerner les raisons qui forment en nous un obstacle, une barrière à la Foi, sur ce qui nous retient de donner un « Amen » total, un entier assentiment. Tous les catholiques sont invités par la divine Liturgie à dire « Amen » au prêtre qui au moment de la Communion leur présente l'Hostie consacrée en leur disant : « Le Corps du Christ ». Cet « Amen » ne doit pas être seulement un Amen de principe : « Je le dis parce que l'Église veut que rituellement je le dise ». Ce doit être un « Amen » de foi personnelle, reconnaissant en toute loyauté l'autorité absolue du Verbe de Dieu fait chair, qui, non seulement ne peut ni se tromper ni nous tromper, mais qui opère réellement ce qu'il dit. Saint Thomas d'Aquin dit cela dans une formule célèbre « Nil hoc verbo veritatis verius » : « Rien n'est plus vrai que cette parole de vérité, (ou que ce verbe de vérité) ». Face à cette parole du Christ proposant son corps en nourriture, nous sommes appelés à cesser de trembler devant la réalité corporelle, de rougir du corps. Nous apprenons par le Seigneur lui-même qu'il est le Sacrement essentiel de la Vérité et de l'Amour. C'est dans la chair du Christ que nous sommes réconciliés avec le Père, c'est la chair du Christ qui nous sauve, afin que par elle nous soyons membres vivants de son corps. L'œuvre de la Rédemption n'est pas seulement un prône, un kérygme, un discours, un enseignement, par lequel l'intelligence est amenée à comprendre la Pensée de Dieu ; la Rédemption est aussi la construction biologique d'un Corps, où le Salut devient réel par la force vivifiante de l'Esprit de Dieu. C'est le Corps du Christ, pour la gloire du Père. C'est pourquoi le Salut ne vient pas seulement par le prône, mais par la Messe.

Mais comment un homme à l'esprit troublé, parce qu'il est né charnel et « fils de colère », qui n'accepte pas son propre corps, ni celui du prochain, ni celui du Christ, pourra-t-il manger dignement le corps qui lui est présenté à la Messe ? S'il doute, s'il hésite, s'il interprète, s'il objecte, n'est-il pas comme les Juifs d'autrefois qui ont rejeté le Seigneur et qui se sont écartés du Salut ? Encore ceux-là avaient-ils la franchise de crier bien haut leur réprobation et leur scandale ; mais l'on doit déplorer qu'au cours de l'histoire, beaucoup de chrétiens se soient approchés hypocritement de la Table Sainte pour y recevoir le Corps du Christ, en faisant semblant de donner leur assentiment à ce qu'on leur demandait liturgiquement, alors qu'ils restaient sceptiques au fond d'eux-mêmes, et parfois peut-être hélas sarcastiques et railleurs !... Et c'est sans doute là une des principales raisons qui ont empêché le Salut de se manifester dans l'Église : « Il y en a beaucoup parmi vous qui sont malades et beaucoup sont morts, parce que vous ne savez pas discerner le corps du Seigneur... » On doit donc regretter que beaucoup de chrétiens invités au Repas des Noces de l'Agneau, n'aient pas revêtu la robe nuptiale de la Foi pure et loyale. Ils sont donc restés dans les « ténèbres extérieures », et il est arrivé, hélas, qu'un certain nombre d'entre eux, sont devenus, comme les Juifs incrédules d'autrefois, les ennemis de l'Église, se faisant les complices de ses juges et de ses bourreaux qui ne purent admettre qu'il fût fils de Dieu dans la chair humaine. Ils n'ont pas accepté, hélas cette merveille : que la chair humaine fût associée si étroitement à la Divinité, assumée par la Personne même du Verbe de Dieu ! Que leur fallait-il donc ? Pourquoi cela leur faisait-il si mal ? Qu'avaient-ils à perdre ? Nous voyons donc clairement que l'acceptation du Mystère de l'Incarnation et que l'acceptation du réalisme eucharistique sont pour ainsi dire les deux aspects d'une même et unique Foi.

Ce n'est donc pas un effort théologique qu'il nous faut faire pour accéder à la plénitude de la Foi, cette plénitude qui nous justifiera entièrement et nous sauvera. Car, en ce qui concerne l'Eucharistie, le discours théologique est très court ; il consiste à nous dire que les paroles du Seigneur « Ceci est mon corps », ne signifie pas autre chose que ce qu'elles disent. La théologie nous précisera que ces paroles sont très certaines, car elles figurent dans les Évangiles synoptiques et saint Paul, rapportées dès les origines par la Tradition liturgique la plus certaine. Elles remontent donc sans aucun doute à Jésus, dont la Parole est efficace parce qu'elle opère ce qu'elle dit. La théologie affirme en outre que le prêtre validement consacré dans l'Église reçoit le pouvoir de consacrer au nom de l'Église le pain au corps et le vin au sang du Christ. Ici s'arrête le discours théologique. La théologie la plus

savante ne pourra jamais que nous affirmer le sens obvie et direct des paroles les plus simples, mais revêtues de l'autorité divine de Celui qui les a prononcées et confiées à l'Église ; Et cependant l'Amen total à une telle parole n'est pas facile, puisque c'est précisément sur ces paroles que depuis deux mille ans les hérétiques ont constamment trébuché, refusant de leur donner l'Amen que leur donne l'Église.

C'est donc un effort de psychologie qu'il convient de faire en soi-même, et c'est à chacun de se dire : « Si je n'accepte pas, ou si j'ai quelque peine à accepter les paroles eucharistiques du Seigneur, dans tout le réalisme littéral que me propose l'Église, n'est-ce pas moi qui porte en moi-même des ténèbres, des vertiges, des tabous que je n'arrive peut-être pas à discerner et à exorciser ? Peut-être ai-je été profondément blessé par l'ambiance délétère, sarcastique et blasphématoire de ce monde ? Peut-être mon intelligence que je crois cultivée s'est-elle déviée de la voie droite sous les poussées d'une philosophie analytique et destructrice, par les acides du doute. Ma religion n'est-elle pas inspirée par un désir de rêve, d'évasion hors de la réalité corporelle que je supporte difficilement parce que je suis mal à l'aise dans mon corps, mal à l'aise devant le corps du prochain ?... N'est-ce pas en raison de tout ce malaise psychologique profond que je porte en moi, que j'ai peine à consentir loyalement aux paroles eucharistiques du Seigneur ?... Voilà en effet ce jugement auquel Paul nous invite en disant : « que chacun s'examine lui-même avant de manger, car celui qui mange indignement mange et boit sa propre condamnation car il ne sait pas discerner le corps... Mais si nous savons nous juger nous-mêmes, nous ne serons pas jugés ni condamnés avec ce monde ». L'Apôtre nous encourage ainsi à une introspection difficile, mais efficace.

C'est ainsi que le réalisme catholique qui s'exprime par les décrets du Magistère et par la sainte Liturgie dans ses formules immuables, est sans contredit le remède le plus efficace pour opérer la guérison psychologique de la blessure du péché en vue de la Rédemption de la créature humaine dans toute son intégrité. Nous avons insisté sur le réalisme eucharistique parce que nous touchons ici le point central de la Foi et de la Liturgie. Le Christ pour nous, en effet, n'est plus le Christ historique qui a vécu en Palestine au début de l'Ère chrétienne : nous ne sommes plus parmi les foules de Galilée et de Judée pour entendre sa parole et voir ses miracles. Tout cela est passé, un passé plein de sens, qu'il convient sans cesse de méditer dans un mémorial sacré. Mais le passé n'est plus... Pour nous présentement, le Christ est le Christ eucharistique, silencieux mais vivant et agissant, à notre disposition pour opérer en nous cette Rédemption qu'il nous a acquise par son sang et sa Croix. Silencieux en effet le Christ, car il a dit tout ce qu'il avait à dire, et cela est consigné dans l'Évangile ; mais pleinement vivant pour notre Salut à condition que nous l'acceptons avec une foi pleine. Les hommes qui sont allés le plus avant dans cette marche vers la Rédemption, ces pionniers audacieux que furent les saints, ont tous été de fervents adorateurs et des amoureux passionnés de l'Eucharistie. C'est dans le Corps et le Sang du Seigneur qu'ils ont puisé leur force et leur courage, leur patience à toute épreuve, leur charité invincible, leur audace pour entreprendre des travaux gigantesques et pour les mener à bien. Et si nous voulons à la suite de tant d'efforts, aboutir à la Rédemption pleine, à l'accomplissement des promesses, n'allons pas chercher ailleurs que dans le Corps Eucharistique du Christ-Sauveur la vie impérissable qui transformera notre corps de misère pour le rendre conforme à son corps de gloire, car il a le pouvoir de se soumettre toutes choses...

Ainsi le réalisme catholique si fortement affirmé dans le Sacrement de l'Eucharistie s'exprime aussi en d'autres domaines. Nous ne les citerons pas tous. Nous donnerons seulement une orientation de pensée qui nous permettra de savourer dans l'Esprit-Saint, tous les dons qui nous ont été faits par Dieu. Le Rosaire, par exemple ; qu'est-ce que le Rosaire ? C'est la méditation dans la prière de ce qui s'est passé réellement sur la Terre, lorsque le Verbe de Dieu fait chair a rendu visite à l'humanité en Palestine, pour lui proposer le Salut. Suivons les Mystères du Rosaire en mettant bien en évidence le réalisme qu'ils nous proposent, et nous verrons que cette méditation des « Mystères du Rosaire » est

éminemment concrète et n'a rien de commun avec ces méditations de type oriental, où les fantaisistes qui s'y adonnent se « concentrent sur le vide » ; et il n'est pas étonnant que par cette discipline ils sombrent plus ou moins dans l'inconscience euphorique d'un rêve éveillé.

- 1- Le premier Mystère du Rosaire nous invite à porter toute notre attention sur l'Utérus de la Vierge Marie Immaculée où par l'Esprit-Saint se forme le Corps de Jésus notre Sauveur. Voilà le point de départ de la vie véritable et indestructible. Voilà le sanctuaire très saint, non fait de main d'homme, où « le Prince vient prendre son repas », c'est-à-dire où le Verbe de Dieu vient se revêtir de chair humaine. Et si Dieu peut entreprendre ainsi en la Personne du Fils le Salut du genre humain, c'est grâce à la foi parfaite de cette femme qui mit le Messager céleste à l'épreuve en lui opposant la barrière de sa virginité, alors qu'il lui promettait la maternité royale la plus merveilleuse et la plus désirable : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais pas l'homme ? » Et comme l'Ange lui indique que c'est d'En Haut qu'elle concevra ce Fils, conformément à l'oracle d'Isaïe (7/14), alors elle dit : « Qu'il me soit fait selon ta Parole ».
- 2- Nous voyons ensuite Marie rendre visite à sa cousine Élisabeth. Elle se hâte vers elle par la montagne. Pourquoi donc ? Pour lui porter le Bonne Nouvelle réalisée, l'Évangile vivant dans son ventre. Élisabeth d'ailleurs poussée et inspirée par l'Esprit-Saint auteur de cette conception merveilleuse de Jésus ressent aussitôt en elle et dans l'enfant qu'elle porte, la puissance vivifiante et sanctifiante de ce Corps de Jésus vivant en Marie. Réalités essentiellement corporelles : deux femmes enceintes se donnent mutuellement le saint baiser de la Foi et de la charité. Est-ce un événement si considérable ? Il passa entièrement inaperçu au monde d'alors ; il est presque ignoré du monde d'aujourd'hui. Et cependant, il marque à la fois la fin de l'Ancienne Alliance culminant en Jean-Baptiste, le plus grand des fils de la femme et le dernier des Prophètes ; et l'inauguration de l'Alliance Nouvelle, Jésus naissant et vivant en Marie comme le Premier-né d'une multitude de frères devenant par lui fils de Dieu... Toutes les femmes croyantes qui au cours de l'histoire ont prié en disant : « le fruit de tes entrailles est béni », à quelle Alliance vont-elles désormais appartenir ? A celle qui se termine avec Élisabeth ? A celle qui commence avec Marie ?
- 3- La nativité de Jésus réjouit les Anges qui contemplent enfin le Dessein éternel de la Sainte Trinité réalisé en la nature humaine. La femme enfante dans la joie et l'allégresse, et non plus dans la douleur, le sang et les larmes. La vieille sentence est abolie, celle qui frappait la naissance de tout homme engendré dans le péché. Le Sauveur est né d'une maman vierge ; le Nom du Père est sanctifié ; la Terre a porté son premier fruit de foi. La nature humaine dans toute son intégrité virginale est restaurée. L'Enfant Jésus est dans une mangeoire déjà en oblation eucharistique. Le Souverain Législateur du monde naît dans la pauvreté d'une étable. Les cieux exultent, la Terre est encore assoupie dans les ténèbres de la nuit... Quand donc sera-t-elle enfin illuminée par le Soleil de Justice, qui « éclaire tout homme en faisant son entrée dans le monde ».
- 4- Marie et Joseph qui n'appartiennent plus à l'ordre de la Loi s'y soumettent cependant, en se rendant au Temple y racheter le Rédempteur par l'oblation des pauvres : deux tourterelles ; le sacrifice sanglant de ces animaux innocents témoigne du péché des hommes et de leur cruauté ancestrale qui aboutira à l'immolation de l'Agneau. Le vieillard Siméon pressent tout cela dans l'Esprit : il devine que la génération charnelle ne voudra pas se laisser convaincre par celui qui vient d'être engendré saintement, il prophétise que cet

enfant sera un signe de contradiction et pour Marie qu'un glaive de douleurs transpercera son âme...

- 5- Jésus disparaît à Jérusalem. Ses parents le cherchent pendant trois jours. Il était au Temple, parmi les Docteurs « les écoutant et les interrogeant ». Le Verbe de Dieu s'instruit du verbe humain, du moins de ce qu'il en resait après tant de siècles de péché. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? C'est dans ce Mystère qu'apparaît la transcendance de la Paternité spirituelle de Saint Joseph, lorsque Marie adresse à Jésus un doux reproche : « Ton père et moi, dans la douleur, nous te cherchions ». Jésus s'étonne de cette douleur et de cette recherche. Pouvaient-ils penser ses chers parents qu'il pouvait être ailleurs qu'au Temple « occupé aux affaires de son Père » ? Aussi Jésus, descendra à Nazareth et ne se laissera plus jamais chercher, pour éviter la moindre peine à sa Mère Immaculée, et à celui qui sera cet homme dont il se dira partout le fils.

Tels sont les Mystères joyeux, ceux de la gestation de Jésus, par lesquels nous entrons dans le Mystère de sa Personne, dans cette « sagesse de Dieu établie dès les origines, dès avant la Création de l'Univers, mais que les princes de ce monde n'ont pas connue, car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire » (1 Cor.2). Cette gloire est d'être « né d'En Haut », conçu de l'Esprit-Saint, dans les entrailles virginales de sa maman immaculée. C'est pourquoi avec les Mystères douloureux, nous entrons dans l'intelligence d'un autre Mystère : celui de l'absurdité de l'homme et de la monstruosité du péché qui a rejeté et crucifié le Sauveur du monde.

- 6- Dans l'Agonie de Jésus au « Jardin du Pressoir » nous le voyons répandre jusqu'à terre cette sueur de sang, tant il était oppressé par l'abattement, la tristesse et l'amertume. Immense tristesse, en effet, immense amertume... « Ton brisement est grand comme la mer... » parce que Jésus, le Verbe de Dieu, avec son exquise et parfaite sensibilité éprouve un chagrin indicible en constatant que les hommes qu'il est venu sauver ont refusé de l'entendre et se sont cabrés contre lui dans une obstination et une incrédulité absurdes. Le Fils de l'homme doit donc mourir, et livrer sa vie si chère, si précieuse, en rançon pour la multitude. L'Amour miséricordieux du Père ira jusque-là : « Dieu a tant aimé le monde... » Et l'amertume de Jésus provient de ce qu'il mesure la gravité du péché qui a refusé de sanctifier le Nom du Père dès l'origine, et qui, en ce jour, aboutit au rejet de Celui qui est la sanctification vivante de ce Nom. Jésus est donc arrêté comme un malfaiteur. Il ne se dérobe pas. Il se présente de lui-même. Il protège ses disciples qui, tous, prennent la fuite, envahis qu'ils sont par la terreur que répand en ce moment le Prince des ténèbres sur une humanité qu'il veut absolument garder sous son empire, en éliminant le Christ de la terre des vivants.
- 7- Jésus donc est conduit à la flagellation. Supplice horrible. Sentence absurde. Pilate déclare en effet : « Je ne trouve aucun crime en cet homme », et tout en proclamant son innocence, il le fait flageller. C'est donc une liturgie diabolique qui s'acharne sur cette chair humaine du Christ, cette chair qui est l'écrasement de la tête du Serpent. Depuis ces temps anciens les hommes n'ont jamais cessé de torturer leurs semblables, même en terre de chrétienté... Il faut croire que le goût du sang, comme dit l'Écriture, est lié à la convoitise charnelle et à cette génération adultère et pécheresse. « Délivre-moi du sang, Dieu mon Sauveur, et ma langue acclamera ta Justice... »
- 8- Couronné d'épines, Jésus se présente ainsi sous la dérision des valets et des soldats, comme le Roi de l'Univers. Il lui fut mis un roseau dans la main en guise de sceptre, un linge pourpre

figurait son manteau royal, et ils fléchissaient le genou devant lui... Tout y est, sauf la sincérité du cœur et la vérité des sentiments. Immortel Roi de gloire, Christ, nous attendons le moment où, sur les nuées du ciel, tu paraîtras dans toute ta Majesté, et c'est alors que ce Jour-là, tout genou fléchira devant toi pour de bon, et « toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine »... Ah qu'il vienne ce jour-là !...

9- Jésus porte sa croix jusqu'au sommet du Calvaire. Il annonce aux filles de Jérusalem les désastres des temps apocalyptiques où nous entrons : « Un temps viendra où l'on dira : « Heureuses les entrailles qui n'ont pas porté, heureux les seins qui n'ont pas allaité... » Nous contestons en effet la génération charnelle. Les États votent des lois qui rendent légitimes l'avortement et la contraception ; l'humanité issue d'Adam se renie elle-même, elle se détruit, non plus seulement par des génocides planétaires, par les carnages des grandes batailles sanglantes où les généraux se couvraient de la gloire de Satan et les soldats de la bravoure des démons, mais c'est l'humanité qui détruit dans le secret ses propres enfants leur refusant l'accès à la lumière du jour, en les privant de la chaleur de l'utérus maternel. Quel désastre et à quels désastres cela nous conduit-il ? « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous, car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? » Au cours de ce chemin de croix, Jésus rencontre sa Mère, quel échange dans leurs regards ! Il est assisté par Simon de Cyrène. Il tombe plusieurs fois. Il est fouetté et battu. Tout cela est éminemment corporel et sensible, et c'est ainsi par les faits, et non par la théologie abstraite, que nous accédons au Mystère du péché, et aussi à l'intelligence du Mystère de la Miséricorde de Dieu le Père à travers le corps sanglant et souffrant de Jésus-Christ.

10- La mort de Jésus sur la Croix. Une vie entière ne suffirait pas pour méditer devant la Croix du Seigneur, et murmurer en soi-même les sobres paroles des Évangiles qui attestent les faits. Mais par-dessus toutes ces paroles, il faut retenir celles qui tombèrent alors des lèvres du Seigneur. Elles sont au nombre de sept :

« Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

« Femme, voici ton fils... Voici ta mère. »

« Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis. »

« Eloï, Eloï ; lama sabbactani... Mon, Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

« J'ai soif ».

« Tout est consommé. »

« Père, entre tes mains je remets mon esprit. »

Et l'attestation si éloquente et si formelle de Jean qui rapporte bien « ce qu'il a vu », « afin que vous croyiez ». Et ce qu'il a vu, c'est le corps du Christ ouvert par d'innombrables blessures et son côté ouvert par la lance, alors qu'il était déjà mort. Surcroît de cruauté bien inutile... Acharnement de Satan contre cette Chair Sainte sur laquelle il n'a eu aucune prise, car Jésus, le Roi des martyrs, est resté dans l'amour et la vérité jusqu'au bout, jusqu'à la mort comprise. Mais il a ainsi offert sa vie parce qu'il a le pouvoir de la reprendre, assumant ainsi la mort comme le châtement qui tombait sur nous, afin que justifiés dans son sang, nous ayons la vie en son Nom...

Les Mystères douloureux du Rosaire, nous accablent et nous confondent, et c'est pour cela, sans doute, que beaucoup d'hommes, beaucoup de chrétiens, même, s'en détournent. En effet, en les méditant, nous sommes amenés à nous situer nous-mêmes par rapport à la Croix, et à prendre parti. Nous savons que si nous refusons de prendre parti pleinement pour le Seigneur, en allant avec Marie, Jean et les Saintes Femmes jusqu'à la Croix dressée aux portes de la ville, en faveur de la victime, nous resterons automatiquement parmi ceux qui ont dressé la Croix ou qui sont restés badauds et

indifférents devant elle, stupides devant le Témoignage de Vérité du Fils de l'Homme. Les Mystères douloureux nous obligent en fait à contester la race pécheresse qui s'est dressée contre la race sainte. D'une part une multitude immense, d'autre part un seul homme, le fils de la Vierge, qui, jusqu'à présent n'a pas encore eu de véritable frère - sinon adoptif - puisque le royaume n'est pas encore venu. Oui, il n'a eu que des frères adoptifs grâce à la Miséricorde insondable du Père, qui, malgré l'exclusion et la mise à mort de son Fils bien-aimé, n'a pas fermé ses entrailles même pour ses persécuteurs - à condition qu'ils changent de camp ; grâce aussi à l'amour maternel immense de la Vierge Marie qui a accepté sa mission spirituelle sur l'Église : « Femme, voici ton fils... » Elle avait enfanté la Tête du Corps dans la joie et l'allégresse, mais pour l'enfantement des membres, que de douleurs !... Mater dolorosa... Mais Marie est aussi la Mère plus forte que la mort, car elle est restée debout, elle n'est pas morte en recevant son cadavre sur ses genoux, c'est donc que la mort ne peut l'atteindre, et ne l'atteindra jamais. Voilà ce qu'il faut comprendre. Et Marie, douloureuse au-delà de ce que l'on peut dire, n'a cependant pas été désespérée, car elle avait l'Espérance, elle avait en elle l'assistance de l'Esprit-Saint qui l'éclairait sur les prophéties de son Fils : elle savait qu'il ressusciterait le troisième jour, elle savait d'ailleurs depuis toujours que le fruit béni de sa sainte gestation échappait entièrement à la sentence de la mort. Il a fallu qu'on porte la main sur lui pour le tuer.

Nous entrons ainsi dans la contemplation des Mystères glorieux du Rosaire. En fait, c'est le Royaume vivant de Dieu qui nous a été enlevé, car nous l'avons refusé et rejeté et crucifié... Nous vivons néanmoins d'un mémorial chargé d'espérance.

11 – la Résurrection de Jésus nous procure encore aujourd'hui cette indicible joie de ses disciples lorsqu'ils le revirent, le touchèrent, mangèrent avec lui, après qu'il se fut relevé d'entre les morts. Ils n'en croyaient pas leurs yeux à force de joie. C'est ainsi qu'éclate la justice de Celui qui fut condamné comme blasphémateur parce qu'il s'était dit fils de Dieu. Il l'est donc réellement. C'est pourquoi d'ailleurs au matin de cette merveilleuse Résurrection, il confie à Marie-Madeleine qu'il vient consoler avant même de remonter vers le Père : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu... » Et leur apparaissant pendant quarante jours, il leur parlait du Royaume de Dieu. Il était lui, le Royaume de Dieu, et aussi le premier fruit de ce Royaume qui avait été vécu dans le secret à Nazareth, et il est le prêtre et le roi éternel de ce Royaume.

12 – A vrai dire, avec son Ascension, c'est le Royaume qui monte au ciel et qui nous est enlevé. A nous maintenant de tenir compte de la démonstration de la vérité qui nous a été faite. Combien de temps vont s'écouler avant que les hommes la mettent en pratique ?... L'Ascension du Seigneur témoigne d'une manière définitive de la Justice de Jésus, mais aussi de sa gloire ; car il est désormais « assis à la Droite du Père, jusqu'à ce que tous ses ennemis soient réduits à être un escabeau pour ses pieds. » L'histoire se déroule ainsi, fleuve d'iniquité jusqu'à l'autodestruction de Babylone, de la civilisation impie où règne Satan. Toutefois l'Église subsiste, elle surnage sur ce fleuve, elle n'est pas engloutie par ses flots déchaînés : « Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle ». Elle attend le retour de l'Époux, ardemment désireuse d'obtenir l'accomplissement de ses promesses : « Nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons transformés... et nous irons au-devant du Seigneur dans les airs, et nous serons pour toujours avec le Seigneur. »

13- La Pentecôte fut l'événement primordial de l'Église, celui où les Apôtres (et sans doute aussi les premiers disciples et les saintes femmes) furent baptisés dans l'Esprit-Saint. Il leur a fallu pour arriver à ce jour, suivre la démonstration complète de la Vérité, depuis le Baptême de Jean-Baptiste jusqu'à l'Ascension du Seigneur Jésus. Et cette démonstration, ils n'en ont

compris pleinement la signification que par le témoignage de Marie qui leur a révélé le « comment », de « quelle manière » son Jésus était vraiment fils de Dieu, fils et Seigneur de David, fils de l'homme parce qu'il est fils de vierge, conçu du Saint-Esprit. Marie, révélation des Apôtres, les a introduits dans le « secret du Roi », leur a dévoilé son Mystère, ce Mystère qu'elle méditait en son cœur depuis les premiers jours. Et lorsqu'ils eurent donné leur assentiment au Mystère de Jésus venu en chair, l'Esprit-Saint, auteur de cette sainte génération de Jésus, les a confirmés dans la Vérité et les a transformés en témoins audacieux de la Vérité. Alors ils se sont tournés vers la génération dévoyée qui a sacrifié le Juste, pour la dénoncer et l'appeler à la repentance... mais ils n'y sont pas parvenus.

14- Marie est la première créature à avoir accompli les Promesses, c'est pourquoi elle demeure l'espérance vivante et typique de l'Église ; son Assomption l'ayant affranchie de la mort et de la corruption, l'a transportée de la vie terrestre à la gloire dans une surabondance de joie. Elle est devant nos yeux la réalisation concrète de ce que le Seigneur Jésus promettait à ses disciples lorsqu'il leur disait : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort... » Il n'y a donc pas d'autre chemin pour atteindre cette même assomption que de suivre la foi de Marie, car « il n'y a qu'une seule foi ».

15- Enfin le dernier Mystère du Rosaire nous montre Marie couronnée Reine de l'univers matériel, accomplissant typiquement la Pensée de Dieu qu'il avait déjà lorsqu'il a créé les lointaines galaxies, comme aussi les plus fines structures des atomes et des molécules. Mais cette Reine n'est pas assise sur un trône pour être l'objet d'une curiosité admirative, elle est le type de la Jérusalem céleste. Dès le point de départ du Salut, elle a accompli l'oracle du Prophète, celui de l'Emmanuel. Et c'est ce même oracle « Dieu-avec-nous » qui caractérise très exactement le type de vie de la Jérusalem céleste, comme l'atteste l'Apocalypse : « Ils seront mon peuple, et je serais « Dieu-avec-eux », Emmanuel. Les dernières pages de l'Écriture qui nous prophétisent le monde ainsi construit sur le Dessein éternel de la Trinité, rejoignent le point de départ de l'Évangile : la génération du Juste. Ainsi apparaît toute la cohérence admirable de la Révélation : l'Omega et l'Alpha se rejoignent...

Nous pourrions de même relever le réalisme catholique de la Sainte Liturgie, des Sacrements, des Sacramentaux, qui sans cesse, utilisent la bonne matière dont nous sommes faits pour nous communiquer la Grâce invisible de Dieu. Nous pourrions également étudier les Saints, dont le culte est une grande consolation et un grand enseignement. Nous apprendrions ainsi que l'Église ne se réduit pas à l'Église militante, dont le combat sur la terre n'est pas encore, hélas, couronné de victoire. L'Église est avant tout l'Église triomphante, dès maintenant extrêmement nombreuse, beaucoup plus nombreuse que celle de la Terre. Nous sommes l'Église en gestation dans la douleur ; ils sont l'Église achevée dans la Gloire. Ils commencent à occuper et à aménager les « nombreuses demeures dans la Maison du Père », afin que l'Univers entier soit rempli de la louange des fils de Dieu pour leur Père éternel.

C'est ainsi que le Mystère de la destinée humaine, que d'aucuns aujourd'hui juge « absurde », est parfaitement éclairci par la Foi. Ce n'est pas en vain que Dieu a créé l'homme ; même si nos épreuves et nos misères terrestres sont encore accablantes, nous sommes assurés qu'elles auront une fin ; et si nous poursuivons le combat en patience suivant les règles, en « persévérant jusqu'au bout, nous sommes assurés que nous participerons à la Victoire du Seigneur.

Quelle est donc cette victoire ? Est-ce seulement l'assurance de la Résurrection ? Certes : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la Vérité ». Cette volonté

de Dieu s'accomplira donc, si nous entrons dans ce même élan. Nous savons par sa Parole (Jn.5) que Jésus a dès maintenant le pouvoir de faire surgir les morts de leurs tombeaux et de les amener au jugement et à la vie. Il a le pouvoir de se soumettre toutes choses et aucune créature n'est oubliée à ses yeux... Nous sommes donc assurés de la pleine victoire.

Toutefois, il y a une victoire tout à fait conforme à la promesse du Seigneur, celle qui a été déjà obtenue par Marie – et Hénoch et Élie, Melchisédech, et quelques intimes du Seigneur – (Mc.9/1). Quelle route allons-nous suivre, au terme de laquelle nous pouvons espérer fermement la victoire de l'Assomption ? Celui qui peut ressusciter les morts n'a-t-il pas à fortiori le pouvoir d'empêcher les vivants de mourir ? C'est ce point que nous allons étudier dans le prochain chapitre.

oooo

Fin du chapitre 16

La Victoire de la Foi

Quel fut l'échec, quelle fut la défaite de l'incroyance et de l'incrédulité ? Cette défaite, et l'on peut même dire cette déroute, est celle du genre humain courbé sous la mort, résigné à la mort, travaillant lui-même à sa propre perte, par toutes sortes de comportements absurdes, notamment par la fabrication des armes les plus meurtrières. Nous sommes encore dans cette phase de l'histoire où nous dégustons la défaite avec la plus indicible amertume. Seuls les insensés se divertissent, jusqu'au moment où la maladie, la souffrance, le deuil, les couchent dans la désespérance la plus noire avant de les étendre dans la corruption. Nous sommes donc bien placés pour savoir ce qu'il en coûte d'avoir transgressé le commandement de Dieu et méconnu sa Pensée sur nous !...

Quelle est donc, par contraste, la victoire de la Foi ? Cette victoire, saint Jean l'envisageait comme toute proche, il la voyait déjà réalisée en ces jeunes gens et jeunes vierges, à qui il écrivait : « Je vous écris, jeunes gens, jeunes vierges, parce que vous êtes forts et que vous avez vaincu le Mauvais... » Et plus loin, dans la même épître : « La victoire sur le monde, c'est notre Foi ». C'est donc clair ; ceux qui restent sous l'empire du Mauvais, du Prince des ténèbres, de l'inventeur de la mort, sont ceux qui refusent de croire, ou qui n'ont pas été informés de la Foi, ou qui en ont été mal informés. Et ceux qui, au contraire, ont échappé à ce redoutable empire sont ceux qui « croient que Jésus est fils de Dieu » et qui, de ce fait, « possèdent le Père et le Fils », et « sont passés de la mort à la vie ». (Jn.5/24)

Il faut relire en effet dans cette perspective de l'Évangile essentiel cette première épître de Jean, et c'est alors que l'on voit clairement que « Dieu est lumière », et « qu'il n'y a pas en lui de ténèbres. »

Malheureusement, jusqu'ici, la victoire de la Foi n'a pas été pleine pour l'Église. Elle célèbre ses martyrs, car elle est assurée que ceux qui ont eu part au témoignage du sang, qui ont épousé l'immolation sacrificielle de l'Agneau pour la Vérité, ont part à sa gloire, sont déjà participants de sa Résurrection. Ils sont ressuscités d'entre les morts. Cette Résurrection est indiquée par la « robe blanche » que l'Ange donne à ceux qui, sous l'Autel du Sacrifice, crient vers Dieu pour qu'il hâte le moment de la totale rétribution et de la pleine libération de leurs frères. Les saints Confesseurs et Docteurs qui ne sont pas morts martyrs sont restés sous la sentence, même s'ils sont morts « en odeur de sainteté ». Souvent leurs corps ne se sont pas décomposés ; ils ont manifesté qu'ils avaient progressé sur la voie de la Justice par d'éclatants miracles, mais leur justice n'a pas été pleine, puisque leur victoire non plus n'a pas été pleine.

Où trouverons-nous le modèle de cette pleine victoire de la Foi ? en Marie, certes. Et comment caractériser cette victoire ? Elle consiste essentiellement dans l'abolition des anciennes sentences. Quelles sont donc ces sentences ?

La première de ces sentences s'adresse au Serpent, le premier et grand responsable de la chute de l'humanité au dehors de la Pensée du Père. Pour lui, la sentence ne saurait être supprimée, mais seulement accomplie totalement, jusqu'à l'étang de feu et de soufre, où il doit être définitivement englouti. Jésus a dit : « Le Prince de ce monde est déjà jugé ». Il est donc vain, comme certains l'ont imaginé, d'espérer de lui une repentance quelconque. Cette sentence de condamnation sur le Serpent est déjà exprimée par ce que l'on a appelé le « proto-évangile » : « Tu l'as blessée au talon, mais elle t'écrasera la tête ». L'Église dans sa sainte Liturgie, a toujours interprété ce texte en l'appliquant non

seulement au Christ – en lui Satan n’a rien trouvé de ses œuvres – le Christ qui est la postérité de la femme (Gal.4/4) – mais en cette Femme elle-même, la Vierge Marie. L’exorcisme romain dit en effet : « Elle a écrasé ton chef très superbe dès le premier instant de son Immaculée Conception ». Nous voyons ainsi que la victoire de la Foi provient de la femme, car c’est à elle qu’il appartient de reconnaître en pleine clairvoyance la Pensée de Dieu inscrite en elle, dans sa virginité sacrée. La Foi de l’Église nous enseigne donc que la victoire sur Satan se rattache essentiellement à la génération, puisque cette victoire a été remportée dès l’Immaculée Conception de Marie.

Ensuite viennent les sentences portées sur la femme : « Je multiplierai tes grossesses, et dans la douleur tu enfanteras tes fils ». Cette sentence marque avec la plus grande évidence que le péché dit « originel » est bien une transgression dans l’ordre de la génération, qui est tombée au-dessous de la Pensée de Dieu. La maternité n’est devenue douloureuse qu’en raison de la faute. Il en résulte donc que si la faute et l’erreur sont supprimées, dans le domaine capital et primordial de la génération, il n’y aura plus de prolifération anarchique ni excessive du genre humain, et la femme enfantera dans la joie et l’allégresse. C’est là encore ce que nous voyons typiquement réalisé en la vierge Marie, qui demeura vierge avant, pendant et après l’enfantement, comme l’Église l’a toujours cru, sur le témoignage que les Apôtres ont reçu de Marie elle-même, et comme elle l’a toujours enseigné.

Vient ensuite la sentence, toujours adressée à la femme : « Ta convoitise te portera vers ton homme, et il dominera sur toi ». Ce qui était dans l’ordre premier était une certaine obéissance de la vierge au mâle qui est prêtre et médiateur auprès d’elle de la Révélation divine, à condition, évidemment qu’il en soit informé, ce qui n’est plus le cas aujourd’hui. En raison du péché qui obscurcit l’intelligence et endurecit le cœur, cette obéissance qui devrait être filiale devient un asservissement. Ce que montre l’histoire de presque toutes les civilisations, sauf les matriarcats qui forment des sociétés plus redoutables encore. La convoitise de la femme déçue n’est pas seulement le désir du plaisir sexuel, ce fut surtout le désir de la maternité à tout prix ; et ensuite l’expérience même de la mort a poussé la femme à remplacer les défunts par de nouveaux bébés. La pression légale et sociale va dans le même sens. Mais lorsque l’on commence à mettre en doute la valeur de la maternité charnelle, comme de nos jours, la femme commence à sentir très profondément en elle que cette maternité « inférieure » ne saurait la satisfaire pleinement en ses plus nobles aspirations et sa haute vocation spirituelle. Mais la contestation de la maternité charnelle éminemment pratique (contraception, avortement, etc...) n’est pas théologique, elle n’est pas inspirée par la Foi ; et la stérilité dans le refus pur et simple de l’enfant est bien plus triste que les douleurs de l’enfantement ! Seule la foi peut apporter à la femme la maternité qui correspond à sa Vocation très profonde et très haute d’être l’Arche d’Alliance avec le Dieu vivant, car la foi est la connaissance adéquate de la Pensée de Dieu. La Foi seule peut rétablir l’équilibre dans le couple, car la foi seule rattache l’amour entre les sexes à l’amour eucharistique et déférent du Christ pour l’Église, et de l’Église pour le Christ. Ainsi, ce n’est plus vers l’homme charnel que la femme sera poussée par le désir de l’Esprit, mais c’est vers le Christ qui est Chef de tout homme informé de la Foi. C’est en effet au Verbe de Dieu que Marie était attachée avant tout, puisqu’elle a défini clairement son attitude en disant : « Qu’il me soit fait selon ta parole ». De même que le Christ est venu uniquement pour « accomplir la volonté du Père », ainsi l’homme, le mâle, doit être entièrement soumis au Christ qui est le Verbe de Dieu, pour en transmettre le message et le témoignage auprès de la femme. C’est alors seulement dans une relation de connaissance et d’amour entre l’homme et la femme, relation fondée sur la hiérarchie des divines hypostases (1 Cor.11/1-11) que pourra s’équilibrer et se sanctifier l’image et la ressemblance de la Trinité Sainte. Et là encore, c’est précisément ce qui fut au principe de notre salut au foyer de Nazareth, Joseph n’a nullement cherché à dominer sur Marie, mais au contraire, son humilité le poussa à s’éloigner ou éloigner de lui une femme si sainte, il l’aimait certes, mais il se jugeait indigne de cohabiter auprès d’elle. Il la considérait en effet pour ce qu’elle est réellement « épouse de l’Esprit de

Dieu » et il pensait qu'il n'avait plus qu'à disparaître face à une telle gloire. Toutefois c'est bien dans le sacrifice de la paternité charnelle qu'il devient l'époux véritable, par l'attestation de l'Ange : « Marie, ta femme » ; et il devient aussi père de ce Juste avec la mission de lui donner son nom : « Tu l'appelleras Jésus ». Et Jésus ensuite expliquait publiquement la raison profonde de sa Justice et de ses miracles en se disant « le fils de l'homme ». Ainsi l'unité qui avait été rompue par le péché est pleinement restaurée entre l'homme et la femme par leur « symbiose » si l'on peut dire, avec le Dieu vivant et véritable, la Sainte Trinité, dans un culte d'Adoration en Esprit et en Vérité. L'acte sacrificiel de ce culte est essentiellement le renoncement à la paternité et à la maternité charnelles ; non pas en vue d'une stérilité mutilante, mais d'une génération supérieure et transcendante par l'Esprit de Dieu. Ce culte est indiqué et soutenu par l'Alliance virginale première et éternelle, dont le signe est la fermeture du sein de la femme, Temple saint, Sanctuaire réservé où le Père veut sanctifier son Nom, le Verbe de Dieu y ayant accompli personnellement et initialement son ministère de Prêtre souverain de la vie impérissable. Voilà donc le Temple saint, non fait de main d'homme, dont l'ancien temple de Jérusalem fut le symbole tout au long de l'ancienne Loi et de l'ancienne Alliance. Nous comprenons ainsi ce que signifie l'exhortation de Paul : « Offrez vos corps à Dieu... Faites de vos membres des instruments de Justice... » (voir notre commentaire de l'Épître aux Romains).

Enfin il faut envisager, pour que la Rédemption soit pleine, la suspension de la troisième sentence : « Mourant tu mourras ». Elle est adressée à l'homme sous forme d'avertissement avant la faute, et ensuite sous forme de jugement. Il convient donc de la relire avec soin. De même que c'est l'homme, le mâle, qui avait reçu la révélation première avec la menace de la mort si elle n'était pas observée, c'est lui, maintenant, qui porte le poids du jugement.

« A l'homme il dit : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit « Tu n'en mangeras pas », maudit soit le sol à cause de toi. A force de peine, tu en tireras ta subsistance tous les jours de ta vie ; il produira pour toi des épines et des ronces, et tu mangeras l'herbe des champs. A la sueur de ton front tu mangeras ton pain jusqu'au jour où tu retourneras au sol dont tu as été tiré. Car tu es poussière et tu retourneras à la poussière. »

Admirons au passage la puissance de la poésie biblique, la simplicité et la grandeur toutes divines d'un tel style !

La servitude de l'homme attaché à la glèbe pour en tirer durement sa subsistance est toujours de rigueur. Cependant, sur ce point la Rédemption a déjà porté quelques fruits. Les puissantes communautés mérovingiennes ont défriché d'immenses territoires pour l'aménagement et la culture du sol. Après la domestication des gros quadrupèdes si utiles pour les labours, c'est aujourd'hui le tour des machines d'assister puissamment le cultivateur. En terre de chrétienté le travail des champs est devenu plus facile, et la vie serait agréable si chacun voulait se contenter de l'unique nécessaire. Mais hélas, la chaîne de la convoitise se resserre tous les jours davantage autour de la grande Babylone, dont la fragilité est devenue extrême puisque la survie des citadins est étroitement liée à l'acheminement quotidien et très onéreux des vivres et de l'énergie. On a peine à imaginer le désastre que serait pour une grande ville la pénurie de pétrole ou le manque d'électricité. L'effort que l'homme poursuit pour se libérer du travail servile est toujours enrayé par les produits même de ce travail. Il se perd dans ce qu'il possède, et il meurt dans le confort où il s'enferme chaque jour davantage.

Seule la foi peut rompre le processus de la servitude ; et à ce titre les préceptes évangéliques promulgués par le Seigneur dans le Sermon sur la Montagne, indiquent que la libération de l'homme n'est pas dans le progrès de sa technique, mais dans le discernement exact des valeurs, et le rejet de toute idole, et surtout de l'argent. De même c'est une rectification de la psychologie des profondeurs qui lèvera la 3^{ème} malédiction portée sur l'homme. Nous suivons le texte de près :

« Parce que tu as écouté la voix de ta femme » : La femme avait elle-même écouté la voix du Serpent. C'est donc une initiation venant d'en-bas, et non pas une Révélation venant d'En-Haut. Le Serpent a fait miroiter devant ses yeux, par plusieurs mensonges astucieux, le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Elle a donc désiré la maternité à tout prix, au prix de la perte de sa virginité. Il importe donc que l'homme cesse d'écouter la voix de la femme, qui dans le siècle présent, reflète toujours l'intention homicide de l'Ange des Ténèbres. Il faut qu'il se mette à écouter la voix de Dieu, et retrouver ainsi sa vocation éminemment sacerdotale qu'il reçoit par nature dès l'origine, vocation et rôle auxquels il a gravement manqué. Le silence de l'homme, du mâle, possédé par le « démon muet », est en effet une grave faute d'omission sous le joug de la mort. Pour nous, homme du 20^{ème} siècle avec toute l'expérience que nous avons faite de nos misères, avec toute la démonstration de la Vérité faite par le Verbe de Dieu, avec toute la Tradition de l'Église, nous avons beaucoup plus d'éléments que la seule menace portée sur le premier homme : « Si tu manges... tu mourras... » Nous avons la connaissance expérimentale de la mauvaise voie, et la Révélation magistrale de la Vérité divine. Les Apôtres ont su s'arracher à la génération pervertie (Act.2/41). Il serait inouï que nous ne puissions pas nous en arracher nous aussi ! Nous espérons donc que le Sacerdoce catholique, qui est celui même de Jésus-Christ communiqué par grâce, le Sacerdoce selon l'Ordre de Melchisédech, prendra pleinement conscience de ce qu'il est et de la Tradition de Vérité qu'il doit garder et enseigner, en pleine conformité avec le Verbe de Dieu fait chair et la Foi apostolique. Il faut espérer aussi que l'Église de notre temps, que l'Église des derniers temps, pour parvenir à l'accomplissement des Promesses, se haussera à la Foi adéquate et juste, à l'adhésion à la Pensée de Dieu très simple, manifestée dans la sainte gestation du Jésus-Christ, dans la Genèse de Jésus-Christ.

Il suffit en effet de tenir compte de l'Évangile essentiel : « Jésus, fils de Dieu par l'Esprit de Sainteté, né d'une maman demeurée vierge », pour nous arracher à la « connaissance du bien et du mal », et par conséquent à la sentence de la mort qui est liée à cette connaissance, c'est-à-dire à cette « expérience ». C'est à partir de cet Acte de Foi qu'il y aura vraiment quelque chose de nouveau dans le monde, une « Bonne Nouvelle ». Sinon, si le même processus génétique que par le passé multiplie les enfants des hommes pour les disperser, les asservir et les plier sous la mort, il n'y a rien de « nouveau », aucune « nouvelle », ni aucune « bonne nouvelle ». Tout est reporté pour le ciel.

« Maudit soit le sol à cause de toi » : Il produire des ronces et des épines, signes permanents du mécontentement du Créateur, et de la révolte de la nature extérieure, du milieu vital, contre celui qui était créé pour la cultiver avec amour, pour « garder le jardin de délices ». C'est désormais par un travail pénible que l'homme va tirer du sol sa subsistance. En fait, il n'y est jamais parvenu, car l'humanité n'a cessé de souffrir de la faim, et de « manger l'herbe des champs », ce qui est une expression biblique très concrète pour désigner l'extrême dénuement de la famine. Il serait aisé de montrer que c'est à partir du christianisme, à partir du moment où l'homme est entré par la foi dans le jeu de sa Rédemption, qu'il a commencé de travailler par un loyal esprit de pénitence et de soumission à la volonté de Dieu. C'est alors, en luttant contre sa propre paresse, que la terre est devenue suffisamment fertile pour nourrir ceux qui la cultivaient. Car l'application de la loi du travail est déjà un élément de Rédemption. L'aménagement du territoire, la construction des moyens de communication, routes, voies ferrées, radio, etc... contribuent à l'avènement du Royaume, tout comme les voies romaines ont contribué à la diffusion de l'Évangile dans tout le bassin méditerranéen. Toutefois la malédiction du sol ne sera vraiment et totalement levée que lorsque l'homme sera revenu à l'exacte Pensée du Père pour l'Adoration en Esprit et en Vérité. Alors l'application de la législation promulguée par le Seigneur Jésus, le Christ-Roi, renouvellera la face de la Terre avec une splendeur dont nous n'avons aucune idée.

« Tu retourneras au sol d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras à la poussière... » Cette sentence dans sa forme lapidaire et brutale, est terrifiante. Beaucoup l'ont lue et en ont fait un absolu. Ils ont imaginé qu'elle exprimait une volonté inconditionnelle de Dieu. Et c'est pourquoi tant de chrétiens, lorsqu'ils sentent venir la mort, ou même lorsqu'ils l'évoquent seulement, disent dans une prière résignée : « Que ta volonté soit faite... ». Ils utilisent ainsi la formule du Pater en la tronquant, car cette volonté de Dieu qui doit être faite et accomplie sur la terre « comme au ciel » signifie que Dieu veut que la mort soit supprimée sur la terre, puisque dans le ciel, il ne saurait être question de mort. Ces chrétiens sont donc dans la désespérance du monde, comme si le Seigneur Jésus n'avait fait aucune promesse. Peut-être même espèrent-ils obtenir quelque faveur de Dieu en se soumettant aux forces de dissolution qui les amènent à la décrépitude et au vieillissement... ? Cette attitude est si générale qu'elle a trouvé depuis des siècles sa formulation philosophique partout admise : « L'homme est naturellement mortel ». Proposition, nous l'avons vu, condamnée par la Concile de Carthage (418), et qui écarte la créature de toute possibilité de Salut, de salut plénier, puisqu'elle le déclare à priori impossible. Ce sont bien en effet deux propositions identiques que celle de considérer la mort comme naturelle et celle de dire qu'elle est une volonté inconditionnée du Créateur. Il faut absolument sortir de cette erreur monstrueuse.

Il faut en effet se garder de lire ce « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière », en dehors du contexte précis où il se trouve dans l'Écriture. Cette sentence en effet est la proposition principale d'une phrase dont la subordonnée est : « parce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit : Tu n'en mangeras pas ». Cette sentence exprime donc que l'homme récolte ce qu'il a semé (Gal.6/7-8), qu'il subit la conséquence de l'engagement qu'il a pris délibérément en transgressant auparavant l'ordre de Dieu. « C'est parce que tu as mangé... que tu retourneras à la poussière ». Mais il est évident que si l'homme cesse de manger de cet arbre, il ne retournera plus à la poussière. Reste à savoir jusqu'à quelle profondeur il doit faire pénitence, pour accepter loyalement et en toute intelligence de cesser de manger cet arbre de la connaissance du bien et du mal, et de revenir à l'Arbre de Vie, qui donne la Vie !

En effet, l'homme a choisi délibérément d'abord, puis par atavisme ensuite, et par conformisme grégaire, la biopsychologie inférieure qui fait de lui une espèce parmi les mammifères. Il s'est lié par la programmation génétique de la reproduction sexuée sous les lois du hasard et de la nécessité qui ne peuvent assurer la survie de l'espèce qui si l'on élimine délibérément tous les individus faibles. La science de notre temps l'a parfaitement démontré. Il faudrait pour assurer la survie honorable de l'humanité un « élevage » des petits d'hommes et une rigoureuse sélection des reproducteurs mâles et femelles fécondables. Et encore nous ne serions pas assurés du tout d'un résultat positif. ¹ Solutions évidemment insensées pour la personne humaine et sa dignité. L'homme est donc tombé dans un « ordre » animal qui est pour lui un sous-ordre. La Loi de Moïse, promulguée pour donner au mâle le sens de la responsabilité de son acte générateur et assurer à la femme une certaine hygiène pour éviter les maladies infectieuses (vénéériennes, fièvre puerpérales, etc...) ne change pas cet ordre, ce sous-ordre. Le mariage chrétien non plus, jusqu'à nos jours. Et c'est pourquoi la mort n'a cessé de régner de Moïse à Jésus-Christ et de Jésus-Christ à nos jours. Et il en sera ainsi tant que l'Évangile essentiel ne nous aura pas ramenés à l'Alliance virgine première et éternelle, dont le premier fruit de Justice a été Jésus.

¹ - Une reine de beauté écrit à Einstein : « Nous devrions nous marier, car notre enfant aurait ma beauté et votre intelligence ». Le savant lui répondit : « Avez-vous songé qu'il pourrait aussi avoir ma beauté et votre intelligence ». Et le mariage ne se fit pas.

Tout devient donc parfaitement clair et logique. La sentence de la mort, c'est-à-dire la mortalité effective et générale du genre humain, n'exprime nullement une nécessité de nature mais seulement la conséquence du mauvais choix de la créature humaine dans l'ordre de la génération. S'il veut survivre selon son espère – ou selon sa race – comme les autres animaux, il doit mourir individuellement. S'il veut ne pas mourir, mais vivre pleinement et atteindre l'enlèvement par la transformation de son corps terrestre en corps de gloire, il doit retrouver la pleine Justice aux yeux du Père, Justice dont je ne vois pas d'autre modèle que Jésus fils de Dieu. A vrai dire, aucun homme né de la chair et du sang, comme nous naissons tous encore aujourd'hui, ne peut rejoindre la Justice ontologique du Christ, car il ne peut retourner dans le sein de sa mère pour y être le fruit d'une fécondation spirituelle. « Ce qui est né de la chair est chair... » La vie ne revient jamais en arrière. Ce que nous pouvons seulement réaliser, c'est la régénération baptismale, qui nous a rendu par grâce ce que le viol de la nature nous a refusé. Mais il importe que ceux qui sont devenus en Jésus fils de Dieu adoptifs certes, mais à part entière, rejoignent par une foi pleine la Pensée éternelle du Père. Or Jésus lui-même est le fruit de la Foi, de cette Foi, qui sans avoir eu les éléments que nous avons aujourd'hui, a dépassé la génération charnelle. Si donc nous tenons compte de la Foi de l'Église, exposée dans la sainte Liturgie et les Symboles, précisée et renforcée par les décrets du Magistère, nous voyons que cette première victoire de la Foi qui a abouti à Jésus s'est faite en deux étapes. Tout d'abord Joachim et Anne ont engendré, comme récompense de leur foi, cette fille immaculée dès sa conception que fut Marie. Marie, à son tour, instruite par Anne, sa mère, et guidée par elle, et par l'intuition de l'Esprit-Saint dans la lecture des livres Saints, a engendré en demeurant vierge, dans l'Ordre d'un mariage virginal pleinement conscient, et elle a conçu par l'Esprit-Saint de Dieu le fruit béni de ses entrailles, Jésus le Juste.

Nous devons d'ailleurs admettre aussi que ce même processus de libération de la créature humaine par la foi s'est produit du côté de saint Joseph d'une manière parallèle. Fut-il lui aussi immaculée dans sa conception ? Je le croirais volontiers, comme certains saints et théologiens l'ont pensé. Si oui, celui qui est à l'origine de cette victoire initiale est Jacob, le père de Joseph, que l'Évangile de Saint Thomas appelle « Jacques le Juste ». Et dans ce logion si précieux, Jésus ajoute à propos de ce Jacques : « C'est par lui que les cieux et la terre ont été faits » (Cf. notre commentaire de cet Évangile, Log.13) parole que ne s'explique que si ce Jacques qui fut le grand-père paternel de Jésus, a rejoint le premier la Pensée de la Trinité Sainte sur la génération humaine, car l'Univers entier n'a de sens que si cette Pensée trouve un jour son application. Jacques ensuite a instruit son fils Joseph. C'est donc par une conjonction de foi, dans ces deux familles, celle de Joseph et celle de Marie, que fut remportée cette première victoire initiale de la foi, réalisée concrètement en Jésus fils de Dieu, Jésus le Juste.

On objectera sans doute à ces considérations : c'est aller au-delà de ce qui est écrit, ce sont là des conjectures. Je le concède, du moins en ce qui concerne Joseph, car malheureusement nous ne pouvons pas donner une autorité canonique à l'Évangile de St Thomas, et il est peu probable que l'Église se prononce un jour à son sujet. De même, la conception immaculée de saint Joseph, envisagée par certaines écoles de théologie, n'est pas proposée par l'Église comme un dogme. Mais pour Marie, c'est différent, puisque la règle de la foi catholique nous oblige à croire qu'elle fut immaculée dès le premier instant de sa conception, tout comme elle l'a précisé elle-même, venant à Lourdes confirmer la décision pontificale : « Je suis l'Immaculée Conception ». Cette Immaculée Conception fut pour elle un privilège de Dieu, et il lui fut accordé, nous précise le décret pontifical, « en prévision des mérites de Jésus son fils ». Nous sommes néanmoins obligés d'admettre que ses parents, Joachim et Anne, y furent pour quelque chose. Marie ne peut être que le fruit d'un acte de foi de son père et de sa mère, sinon elle aurait la tache originelle comme tous les fils et toutes les filles d'Adam qui naissent charnellement. Dans le péché, ce que nous appelons hélas la conception « normale », la conception se produit nécessairement par hasard ; et il ne peut en être autrement, puisque les programmations

génétiques et la fécondation procèdent de la loi des grands nombres. Nous le savons scientifiquement aujourd'hui. Mais la conception immaculée d'un enfant ne peut se faire que moyennant la foi intelligente qui rejoint le plan premier de Dieu, plan très simple, à vrai dire, qui consiste tout simplement à lui laisser l'initiative de la vie dans le sein fermé de la femme. Dieu a en effet montré cela dans l'Ancien Testament : il a tiré Ève d'Adam, et ensuite il a tiré Isaac du sein stérile et mort de Sarah, puis Jacob et Ésaü du sein stérile de Rébecca, puis Samuel d'Anne stérile aussi, puis Samson et d'autres encore, jusqu'à Jean-Baptiste, tiré lui aussi miraculeusement du sein stérile et mort d'Élisabeth. Leçon permanente, leçon incomprise en général ; mais il est certain qu'elle fut enfin comprise pour la conception de Marie, née aussi miraculeusement, comme la Tradition le rapporte du sein d'Anne sa mère qui était stérile.

C'est pourquoi la victoire sur la mort qui est l'objet des promesses du Christ comporte nécessairement une victoire dans l'ordre de la génération. En effet, la sentence de la mort a été portée la dernière, lorsqu'il eut prononcé toutes les malédictions qui déterminent l'ordre biopsychologique déficient de l'homme déchu. Elle arrive comme la conclusion : « En définitive tu es poussière et tu retourneras en poussière ». Mais auparavant il avait parlé au Serpent et à la femme. Au Serpent, il a dit : « Tu l'auras blessé au talon, mais elle t'écrasera la tête » ; et pour être plus près de l'hébreu : « C'est au talon que tu l'as blessée, mais elle c'est la tête qu'elle t'écrasera. » C'est donc la femme qui, retrouvant le sens de sa virginité naturelle, réduit à rien les discours menteurs et homicides de l'Ange prévaricateur et exterminateur. Et c'est bien ce qui est arrivé effectivement, puisque Marie, à la salutation de l'Ange, s'est méfiée beaucoup, se demandant « d'où », « de quel lieu » venait cette salutation (podapos en grec). Elle met donc l'Ange à l'épreuve, lui opposant sa virginité sacrée, alors qu'il lui promettait cependant le plus merveilleuse des maternités : celle du Roi-Messie. On ne peut donc obtenir la victoire sur la mort (= la fin), que si l'on veut bien rectifier le commencement (= la génération). Sur le point de la génération, les Pensées de Dieu et celles de Satan sont diamétralement opposées, mais Satan, « menteur et homicide », n'a pas manqué de faire croire aux hommes, même à l'aide de morales très logiques, que ses propres pensées étaient celles de Dieu !

Ensuite, Dieu s'est adressé à la femme, lui annonçant la multiplication de ces grossesses et les douleurs de l'enfantement. Il convient donc que la femme, ayant retrouvé sa virginité, soit délivrée de cette charge des maternités multipliées et douloureuses. C'est bien effectivement ce que nous lisons aussi dans l'Évangile, dès les premières pages, qui nous racontent comment est advenu d'abord la maternité miraculeuse d'Élisabeth, et ensuite la maternité virginale de Marie. Mais la règle de la Foi catholique nous apprend que Marie elle-même est le fruit d'une maternité miraculeuse et exceptionnelle qui lui a donné l'Immaculée conception, ce qui est plus grand encore que la sanctification de Jean-Baptiste dans le sein de sa mère. Car l'Immaculée Conception est la rémission complète des péchés et des conséquences du péché. Ceux donc qui, au principe du Salut, ont obtenu comme Marie la victoire sur la mort par l'Assomption (ou enlèvement) ont d'abord obtenu la victoire dans l'ordre de la génération, en rejoignant par la Foi la Pensée primordiale de la Sainte Trinité sur la nature humaine.

Rien n'est plus logique, il ne peut en être autrement. Pour cesser de mourir, il faut cesser d'être conditionné pour la mort, comme nous le sommes encore par le seul fait de notre conception charnelle en ce monde. Il convient en effet d'être conditionné pour la vie par l'Esprit-Saint dès le moment de la conception. Tel fut le cas de Marie en raison de la foi de ses parents. Toutefois, Dieu est souverainement juste : et nous pourrions le taxer d'injustice s'il imputait une faute à un être au moment de sa conception, puisqu'à ce moment, il ne saurait poser un acte libre. C'est un désastre inimaginable que d'être engendré pour la mort ; et c'est pourquoi lorsque Jésus enseignait à Nicodème que nul ne saurait voir le royaume de Dieu sans être engendré d'En Haut, le vieux docteur en Israël lui

objecta : « Comment un homme étant vieux, peut-il être engendré d'En Haut ? Va-t-il retourner dans le ventre de sa mère pour y être réengendré ? » Le désastre de la génération charnelle est qu'il a déterminé un être qui, lorsqu'il aura atteint l'âge adulte, - la possibilité de poser un acte libre – se sentira lié par le conditionnement de la mort. A vrai dire, c'est là vraiment une situation absurde, et qui est tout à fait révoltante pour qui n'a pas la lumière pleine de la Foi, et qui ignore que Dieu a pris des dispositions de Salut pour ceux qui désirent « devenir fils de Dieu ».

Il convient de méditer sur le processus irréversible du vivant. Les astres reviennent à chaque période au même point de leur orbite. La danse des électrons autour du noyau de l'atome est incessante et toujours renouvelée. Il ne peut rien y avoir de nouveau dans un atome d'hydrogène tant qu'il demeure dans les mêmes conditions de température et de pression, qu'aucun impact particulier extérieur ne l'atteint. Il est infatigable et immortel. Il est fixé pour toujours dans des lois immuables qui défient le temps. En effet les atomes d'hydrogène des plus lointaines galaxies ont envoyé leur rayonnement qui nous parvient aujourd'hui il y a des millions voire des milliards d'années... C'est fabuleux. Eh bien ces atomes obéissent strictement aux mêmes lois que celles qui régissent ceux qui sont dans le Soleil. On observe chez eux aucun vieillissement, aucune fatigue. Ainsi en est-il d'ailleurs de tous les atomes non radioactifs, l'écrasante majorité. Ils ont à eux-mêmes leur propre horloge indéréglable, et leurs vibrations multiples constituent en quelque sorte la trame immuable de la durée du monde matériel. Jamais nous n'aurons de surprise avec les atomes, et nous les trouverons dans des milliards d'années tels qu'ils sont aujourd'hui. Alors que les étoiles naissent, vivent et s'éteignent dans un cycle de plusieurs dizaines de milliards d'années, pour la plupart d'entre elles, les atomes qui constituent ces étoiles semblent n'avoir ni commencement (?) ni fin, du moins tant qu'ils demeurent dans les mêmes conditions. Il en va tout autrement des êtres vivants. Le processus de la multiplication cellulaire n'est pas périodique, mais géométrique, dans le sens où l'on parle de « progressions géométriques ». Alors qu'un atome repasse par les mêmes états d'énergie et de structure, suivant une période bien déterminée, la cellule vivante ne repasse jamais dans le même état ; elle ne peut même pas se fixer, sinon, elle meurt. Elle doit obligatoirement se développer et de multiplier. Et le processus est irréversible. On n'a jamais vu une cellule vivante revenir à un état antérieur, ou deux cellules filles provenant d'une mitose reformer une cellule mère. Et voici pourquoi lorsque la semence n'est pas parfaite, l'être qui en est issu sera nécessairement déficient, et il le sera par un processus irréversible. C'est pourquoi l'acte qui consiste à semer un être déficient est de soi une absurdité, tout comme si un horloger faisait des montres qui ne marchent pas et qui marchent mal. Les plantes et les animaux, créés selon leurs espèces, obéissent à la loi des grands nombres de telles manière que les individus déficients sont automatiquement écartés, et comme la semence est toujours abondante, il y aura une probabilité nulle pour que les individus déficients arrivent à faire souche – à moins que l'homme s'en mêle pour laisser survivre des bâtards, ce qui est arrivé pour les chiens par exemple. Mais comme l'homme n'est pas créé selon son espèce, la loi de la sélection ne peut pas jouer, et il arrivera nécessairement que les déficiences vont se propager géométriquement. Et comme aucun homme, aucune femme ne peut être assuré que sa progéniture sera sans défaut, c'est une véritable absurdité que de jouer au hasard dans le domaine de la génération. Et c'est cependant ce que l'on a fait depuis Adam, car dans la génération charnelle il n'est pas possible de ne pas jouer au hasard. C'est pourquoi il ne peut y avoir aucun Salut pour l'humanité sans un changement de génération inspiré de la Foi.

Mais pour ceux qui sont actuellement engendrés ?... Il leur est impossible de retourner dans le sein de leur mère. Leur situation est-elle désespérée ? Certes tout le drame d'appartenir à une race, à une génération dévoyée et perverse, a été cruellement ressenti par le Prophète. Lorsqu'Isaïe se trouva dans le temple de Jérusalem, en présence de la sainteté de Dieu, il s'écria : « Malheur à moi, car je suis un homme aux lèvres souillées, et j'appartiens à une race aux lèvres souillées... » Et Dieu lui annonce bien que ce peuple aux lèvres souillées ne recevra pas le Message qu'il lui confie. Et lorsque le prophète

demande : « Jusqu'à quand Seigneur Yahvé ? » Dieu lui répond : « Jusqu'à ce que les villes soient dévastées et sans habitants, et que la terre soit devenue un désert. Mais ajoute-t-il, comme le chêne et le térébinthe conservent leur souche, ainsi d'Israël sortira une semence sainte. » C'est donc à partir d'une Semence sainte que vient le Salut. Et dans le ch.7 qui suit cette vision inaugurale du prophète, l'oracle précise comment viendra cette « semence sainte ». « Voici que la vierge conçoit dans son ventre et enfante un garçon et son nom sera Emmanuel ». Et cette Semence sera sainte parce qu'elle viendra directement de Dieu, de son Esprit-Saint. D'où il paraît clairement que l'Ordre du Royaume futur sera parfait parce que chaque être humain procèdera d'une semence sainte, directement créé par Dieu.

Et je repose la question qui devient de plus en plus angoissante ; mais alors, nous qui avons été engendrés d'une semence non sainte, donc déficiente et conditionnée pour la mort ? Qu'en advient-il de nous ? Il semble qu'il ne peut y avoir d'autre solution que d'être résigné à la mort... ?

C'est justement là qu'intervient la révélation paulinienne fondamentale : « L'homme justifié par la foi vivra ». Et il est vrai que les promesses du Seigneur ne portent pas sur la génération. Jésus n'a jamais dit : « La vierge qui croira enfantera par l'Esprit-Saint ». Il n'y avait pas d'ailleurs à promettre pour l'avenir une chose qui s'était déjà réalisée dans le passé ! A la femme qui félicitait cette heureuse vierge-mère qui avait mis au monde un fils tel que Jésus il dit clairement : « Sans aucun doute, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. » Ce qui signifie que la Parole de Dieu, déjà formulée dans l'Ancien Testament, à la portée des contemporains de Jésus, aurait suffi à tout homme et à toute femme vivant à cette époque en Israël, pour dépasser l'ordre charnel et triompher de la séduction diabolique ! C'est justement pour détruire cette idée que « Marie est une exception », comme le pensait déjà cette femme qui s'écriait : « Heureux le ventre qui t'a porté... » que Jésus dit : « Heureux sans aucun doute ceux qui écoutent la parole de Dieu... » Ce qui fait le bonheur de Marie c'est d'avoir écouté la parole de Dieu et d'avoir dit : « Qu'il me soit fait selon ta parole », en ce qui concerne le point précis de la Maternité. Toutefois, je le concède, ce n'est pas l'enfantement virginal d'un enfant conditionné pour la vie par l'Esprit-Saint de Dieu que Jésus a promis explicitement ; c'est la victoire sur la mort pour « celui qui croit », ou pour celui « qui garde sa Parole », et aussi pour celui qui « mange son corps et son sang. » Et effectivement ce résultat dernier sera atteint par ceux qui n'étaient pas « premiers ». La Résurrection du Seigneur Jésus a été la preuve de sa filiation divine, et l'enlèvement des croyants véritables sera la preuve de l'efficacité de la Rédemption appliquée à des hommes et des femmes qui n'avaient pas été conçus saintement, mais seulement régénérés par la Foi et la grâce baptismale. Ni Jésus, ni Paul, ni aucun apôtre n'a jamais dit que seuls ceux qui auraient la chance d'être conçus saintement iraient à la victoire sur la mort. Au contraire, ils n'envisagent même pas ce cas. La promesse est pour tous : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit ne tombe plus sous la sentence, mais il est passé de la mort à la vie ». (Jn.5/24) Il suffira seulement qu'il persévère jusqu'au bout dans la foi, en toute patience, car « c'est par votre patience que vous posséderez vos vies ».

Le tout est donc de savoir quelle doit être la qualité, et quelle doit être la perfection de la foi. Toute la question est là. Or le Magistère de l'Église nous a bien précisé la foi sur un grand nombre de points ; mais il reste malheureusement une obscurité inquiétante, et c'est justement celle de ce fameux « péché originel ». Et tant que ce péché, duquel procèdent tous les maux y compris la mort, n'est pas détecté, puis défini et écarté, il est bien évident que notre foi ne remportera pas la victoire de la vie. C'est donc sans aucun doute ce point-là qu'il faut examiner.

Il est hors de doute que l'Évangile essentiel a été vécu à Nazareth avant d'être prêché. Le Seigneur Jésus, en proclamant au début de son ministère public : « Le Royaume de Dieu s'est approché

de vous », parlait précisément de cet Ordre nouveau, de cet ordre biologique nouveau qui existait réellement sur la terre depuis environ 50 ans, depuis l'immaculée Conception de sa mère Marie. Le dépassement de la génération charnelle était donc acquis, et le Royaume du Père était effectivement venu, parce que son Nom avait été sanctifié. Pourquoi donc ces inconnus de la lignée de David, perdus dans cette bourgade de Nazareth, que l'Écriture ne connaît pas, ont-ils abouti là où tous les autres ont échoué ? Qu'avaient-ils de plus que les autres hébreux de leur temps ? Rien de plus. Et humainement parlant, on peut être assuré qu'ils avaient beaucoup moins de « chances » que les docteurs de Jérusalem, les scribes et les pharisiens, qui ruminaient sans cesse les préceptes de la Loi !... Ils avaient l'enseignement synagogal commun à tous les Juifs. Ils avaient la Loi et les Prophètes, les mêmes textes que nous avons aussi dans l'Ancien Testament. Leur réussite a consisté en ceci : « c'est qu'ils ont discerné le sens des chapitres 2 et 3 de la Genèse, par la lumière de l'Esprit de Dieu rencontrant des âmes particulièrement dociles. Ils ont vu et ils en ont tenu compte. Et cela est tout à fait certain, car autrement Marie n'aurait jamais fait à l'Ange l'objection de sa virginité : « Comment cela se fera-t-il ?... » L'acte de foi sauveur de ces gens simples, qui non seulement les a sauvés, mais nous a donné le Sauveur, a porté sur un seul point, sur l'essentiel : « Il a permis au Père de sanctifier son Nom dans notre nature humaine : Jésus est né fils de Dieu ».

Or, où en sommes-nous aujourd'hui par rapport à cet Acte de foi initial ? Lorsque Jésus propose la victoire sur la mort, en nous disant comme aux pharisiens d'autrefois : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort », ne sommes-nous pas comme eux, prêts à faire une objection ? Ils disaient en ce temps-là : « Abraham est mort et les Prophètes aussi sont morts... » Et nous nous disons : « Les saints Docteurs sont morts, et les Confesseurs, et les Vierges de l'Église, et les saints Papes sont morts... » Sommes-nous au même point que les premiers auditeurs de Jésus ? Peut-être même sommes-nous plus bas qu'eux, plus loin du Salut, parce que notre désespérance est plus grande encore, puisque nous avons deux mille ans de plus qu'eux d'expérience de la mort. Aussi, nous sommes tentés de dire : « Où est-elle donc cette victoire de notre Foi ? »

C'est ici qu'il convient de mettre clairement en évidence le contraste entre celle qui a réalisé l'Évangile essentiel, Marie, et qui fut enlevée dans la gloire de l'Assomption, et ceux infiniment plus nombreux, qui ont connu la mort, si saint soient-ils, mais qui n'ont pas appliqué l'Évangile essentiel, et qui n'ont même jamais pensé, comme tant de saints Docteurs et Confesseurs de la Foi, que Dieu le Père avait l'intention de sanctifier son Nom au niveau de la génération humaine. Où est donc la Vérité qui sauve ? Où est donc l'erreur ou l'ignorance qui tue ? Où est la justice qui attire la faveur du Père et le don précieux de la vie impérissable ? Où est l'absence de Justice, qui explique que les plus grands efforts n'ont pas encore abouti ?

Et c'est ici justement qu'intervient la notion de « péché originel », car si ce péché n'est pas détecté ni dénoncé clairement, la vraie Justice qui procure la vie ne pourra jamais être obtenue. Si nous voulons faire progresser la question sur ce point et aboutir pleinement, nous ne pouvons le faire qu'en tenant le plus grand compte de ce que l'Église a déjà défini, pour être conformes à la Règle de la Foi (Voyez le Livre III du Traité de l'Amour où les textes officiels sont étudiés).

L'Église en affirme le dogme. Elle déclare que tous les maux de l'humanité proviennent de ce « péché originel » car aucun mal n'est imputable à Dieu. Elle dit ensuite que ce péché a été une véritable faute, non seulement une erreur dont les conséquences pratiques sont funestes, mais la transgression délibérée d'un commandement de Dieu, commandement exprimant une intention divine très précise. Conformément au récit de la Genèse et à l'enseignement de Paul dans le ch.5 de l'Ep. aux Rom. l'Église tient fermement la culpabilité d'Adam qui, s'engageant dans la prévarication, attire le châtiment de la mort sur lui-même et sur sa descendance qui se trouve prise dans le même circuit :

péché et mort. Et c'est pourquoi elle enseigne aussi dogmatiquement que ce péché se transmet non pas par contagion ou imitation, mais par génération. D'où il suit logiquement que c'est la génération qui comporte en elle quelque chose de vicieux et de tortueux... Et elle enseigne aussi la pleine efficacité du Baptême pour enlever ce péché originel, mais elle est bien obligée, hélas, de constater que si le Baptême enlève le péché, il n'enlève pas les conséquences du péché.

Ici s'arrêtent les précisions dogmatiques. Ici commencent les « opinions théologiques », pour définir ce qu'est ce fameux « péché originel ». Et la divergence même des opinions montre assez que le fil a été perdu depuis les Apôtres. Nous sommes dans le labyrinthe. Il ne peut en être autrement, car il est rigoureusement inadmissible que le Seigneur Jésus ait laissé ses Apôtres dans le doute ou l'ignorance sur un point tellement capital et important ! Si en effet il est le Sauveur, il apporte le Salut, et il ne peut l'apporter autrement que par la Révélation de la Vérité toute entière. Il nous faut donc nous reporter dans la mentalité et la psychologie des Apôtres pour comprendre avec eux ce qui leur était évident et éclatant dans l'enseignement de Jésus et plus encore dans sa Personne.

Ici les Apôtres n'avaient aucun livre de théologie pour y découvrir la solution de la question du péché originel ; la solution ils l'avaient vivante devant leurs yeux. Ils pouvaient en effet faire la différence entre ce qu'ils étaient eux-mêmes et ce qu'était le Christ Jésus. Lui, « il était plein de grâce et de vérité », c'était tout dire. Et dès le premier contact avec Jésus, on ne pouvait s'y tromper : « Celui dont ont parlé Moïse et les Prophètes, nous l'avons trouvé ; c'est Jésus de Nazareth... » Ils voyaient la différence entre leurs propres femmes et Marie, la Mère de Jésus. Ils constataient ce qu'était une femme mariée ordinaire, chargée d'enfanter « dans la douleur », accablée par de multiples tâches quotidiennes, dont le cœur, l'esprit et le corps étaient touchés par une blessure incurable... A quoi pensait Pierre lorsqu'il écrivait dans sa 1^{ère} épître : « Toute chair est comme l'herbe et toute sa grâce comme la fleur des champs ; l'herbe se dessèche, la fleur sa fane... » ? Il parlait en raison de l'expérience universelle, sa propre expérience peut-être, avec une immense nostalgie... Mais en voyant la grâce et la beauté incomparable de Marie, et apprenant qu'elle avait enfanté dans sa virginité, en voyant sa foi et sa joie, et le rayonnement de l'Esprit qui émanait de toute sa personne, il n'avait pas besoin de longues explications pour comprendre que celle qui avait dit : « Qu'il me soit fait selon ta parole » vivait effectivement d'une Parole qui demeure éternellement. Et lorsqu'après la résurrection de Jésus, Marie leur révéla le secret de son fils, de ce fils qui avait vaincu la mort, ils virent alors concrètement toute la splendeur et toute la simplicité du plan divin ; il n'y avait donc pour eux aucune ambiguïté en ce qui concerne le « péché originel ».

Mais nous l'avons vu, surtout à propos du Concile de Jérusalem, ce fut en fait l'influence des Judaïsants qui fut déterminante dans l'Église ; car ces hommes, forts de la Loi de Moïse, et qui n'avaient pas comme les Apôtres, fait l'expérience de la vie commune avec le Seigneur, ne purent accéder à la vraie Justice. Ils ne pouvaient pas psychologiquement parler quitter les ornières de la Loi, qui leur semblaient trop confortables. Et c'est pourquoi, dès la deuxième génération chrétienne, l'Évangile essentiel perdit pratiquement son impact en vue de la rectification de la génération, et d'une véritable mutation spirituelle de l'Église et du genre humain. Par la suite, les païens entrés dans l'Église, qui n'avaient pas reçu la pédagogie de la Loi qui dénonçait le péché, pédagogie qui avait amené les « Gloires » à la génération du Christ (Voir Billet de Jude, le mot « gloires » y désigne les parents de Jésus), ne tardèrent pas à considérer Marie comme une exception inimitable, réservée et mise à part, comme une sorte de demi-déesse, en vue de l'enfantement virginal unique pour que le Verbe de Dieu puisse venir en notre chair humaine. Et dès lors on a lié tellement la maternité virginale à l'Incarnation du Verbe, que l'on a plus compris ce qu'avaient vu clairement les Apôtres, à savoir que le Verbe était venu pour nous faire une démonstration concrète de la Pensée du Père sur notre propre génération.

Et c'est pourquoi, là encore, il faut insister pour dissiper cette confusion qui existe dans la pensée de la plupart des chrétiens qui confondent « maternité virginale », et « maternité divine ». Et vrai dire, ce qui reste propre à Marie, et qui sera toujours sa gloire unique et incommunicable, c'est sa Maternité divine. Aucune femme n'engendrera à nouveau le Verbe de Dieu, la Personne du Verbe, le Monogène, qui n'est pas multiple mais un. Et le Verbe de Dieu, ayant pris une seule fois la nature humaine, par une union hypostatique indissoluble, ne la reprendra pas une deuxième fois, car la vie ne revient jamais en arrière, et la démonstration qu'il nous a fait de la Vérité est parfaite ; il ne servirait absolument de rien qu'il la refît une deuxième fois. Plusieurs incarnations du Verbe, comme le prétendent certains penseurs, aboutirait à une monstruosité incompatible avec l'Unité nécessaire de tout être vivant en lui-même, et à fortiori d'une Personne divine. N'a-t-il pas assez souffert le Christ ?... Son sang versé ne suffit-il pas pour toute l'humanité, de tous les temps et de tous les espaces ? Donc Marie gardera pour elle seule et pour l'éternité son titre de Mère de Dieu, si l'on entend bien, comme le prescrit le Concile de Trente, qu'elle a donné au Verbe de Dieu non pas sa nature divine, mais sa nature humaine, cette dernière étant assumée par une Personne divine.

Cette maternité divine de Marie a été virginale. Qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve que c'est la maternité virginale qui devrait être en général la Loi spécifique de la génération humaine. En effet, si c'est le contraire qui est vrai, si c'est la maternité charnelle qui est la loi spécifique de la nature humaine, le Verbe de Dieu aurait habité un homme né comme tout homme dans ce monde, et il aurait confirmé par sa venue la génération charnelle. Et c'est bien effectivement ce qu'ont prétendu les premiers hérétiques – notamment ceux que fustige l'Apôtre Jude, et beaucoup d'autres par la suite, jusqu'à nos jours, contrairement à l'enseignement fondamental de l'Évangile essentiel. Nous disons donc, nous, conformément à la Foi et conformément à la démonstration de la Vérité que nous a faite le Verbe de Dieu lui-même, que la Maternité virginale est la Loi spécifique de la génération humaine, Loi au-dessous de laquelle nous sommes tombés depuis la prévarication d'Adam et d'Ève. C'est ainsi en effet, par la maternité virginale, que la créature humaine échappe aux lois du hasard et de la nécessité, et que la femme trouve sa véritable vocation d'Arche d'Alliance, comme la chose est clairement enseignée dans les ch.11-12 de l'Apocalypse.

C'est ainsi, dans cette perspective de Foi, que l'affirmation de saint Jean, dans son Prologue prend tout son sens : « Il a éclairé tout homme en faisant son entrée dans le monde ... lui qui n'est pas né de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, mais qui est né de Dieu ». Et il est tout à fait évident, pour peu que l'on réfléchisse quelques secondes, que le mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu a pour application pratique immédiate une rectification de la génération humaine. Et il est très étonnant sur ce point que « la lumière ait lui dans les ténèbres et que les ténèbres ne l'aient pas reçue... » Il a fallu que notre ennemi soit très fort pour continuer d'aveugler les hommes après l'Incarnation du Verbe de Vérité ! Ne sont-ils pas encore aujourd'hui presque tous sous son pacte ? Et c'est pourquoi la sentence de la mort reste maintenue. Même les saints qui ont parlé avec tant de foi, d'amour et de grâce de la Vierge Marie, n'ont pas osé concevoir qu'elle pouvait être et devait être un modèle et un exemple dans sa Maternité virginale. Ils l'ont présentée comme un exemple dans les vertus morales et évangéliques - ce dont nous ne savons rien - mais non point dans l'ordre biopsychologique, le seul pourtant qui puisse donner réellement un fruit nouveau et une espérance certaine de vaincre la mort.

Quel serait donc ce « fruit nouveau », béni bien entendu, qui naîtrait d'une maternité virginale ? Une femme, concevant directement de l'Esprit de Dieu, et unie bien entendu par le sacrement de mariage à un époux qui serait auprès d'elle le témoin de la Vérité, et « christ » (membre du Christ pleinement conscient de la valeur de l'Évangile), une telle femme enfanterait assurément des fils et des filles qui mériteraient le titre de fils et de filles de Dieu. Ils seraient « frères et sœurs » de Jésus-

Christ. Procédant d'une génération redevenue conforme à la Pensée éternelle de la Trinité, fruits d'une génération sainte, ils auraient la grâce sanctifiante par le sacrement de la nature elle-même, retrouvant sa pleine et primordiale signification. Mais bien entendu, ils ne seraient ni fils ni filles de Dieu au même titre que le Verbe de Dieu Incarné, à savoir qu'ils n'auraient aucune préexistence à leur naissance ; alors que Jésus préexistait de toute éternité dans le sein du Père comme son Monogène. Dans le Christ, la nature humaine est créée, mais non point la nature divine qui est éternellement engendrée par le Père, mais non créée. Dans un homme issu d'une maman partageant la foi de Marie, il y aurait naturellement une habitation de l'Esprit-Saint et un conditionnement par l'Esprit-Saint, en vue d'une parfaite Justice et d'une vie impérissable. Toutefois cet homme, comme l'était Marie immaculée conception, resterait entièrement libre et pourrait, théoriquement, retomber dans le péché et dans l'erreur ; il aurait assurément besoin d'être éprouvé pour être lui-même confirmé dans la grâce et la vérité. Mais évidemment, tout comme Marie, il aurait toutes les richesses de l'Esprit-Saint en lui, pour le discernement du vrai et pour demeurer dans l'amour. Adam était créé tel à l'origine, mais par la transgression il a perdu la grâce et la vérité de Dieu. Toutefois comme il n'avait pas encore fait l'expérience du bien et du mal, il ne pouvait pas prévoir la déchéance où il allait tomber, et moins encore celle de ses descendants. Aujourd'hui nous pouvons faire le bilan et savoir à quoi nous en tenir sur ce fameux « péché originel », du moins nous devrions savoir à quoi nous en tenir...

Car à vrai dire la confusion subsiste. La foi parfaitement définie pour tous les dogmes, même pour les dogmes « secondaires », dirions-nous, comme le « purgatoire » par exemple, n'est pas encore parfaitement définie ni précisée sur ce qui nous intéresse au plus haut point, à savoir le péché de génération qui provoque la mort. L'Église qui a reçu le pouvoir de « lier et de délier » n'a pas encore pu délier la conscience des fidèles du pacte diabolique ; elle ne l'a pas encore liée à la Foi exemplaire, parfaite et très simple de Marie. Elle l'invoque cependant comme sa mère ; mais elle autorise les baptisés régénérés par l'Esprit-Saint à suivre la transgression d'Adam et d'Ève, et parfois même elle leur indique positivement la mauvaise voie comme si l'exemple de Joseph et de Marie n'avait aucune signification pour les chrétiens « ordinaires ». Elle aurait mauvaise grâce à interdire la voie royale et virginale aux conjoints, qui dans une foi perspicace, et sous la mouvance de l'Esprit-Saint, y seraient poussés. De fait, elle a canonisé des couples célèbres mais rares qui, ayant renoncé aux œuvres de la chair, ont sanctifié leur amour en la consacrant aux bonnes œuvres et au grand travail de la Rédemption. Mais elle hésite encore. Elle ne sait pas encore donner aux chrétiens la connaissance explicite des deux voies, pour qu'ils puissent faire leur choix en toute liberté. La vieille « morale conjugale » lie toujours la sexualité à l'œuvre de chair. La plupart des hommes d'Église qui se penchent sur cette question sont des célibataires, qui par principe, n'ont aucune expérience de la chose. Ils n'arrivent pas à dégager la valeur sacramentelle d'une sexualité virginale, indiquée clairement par l'Esprit-Saint lui-même dans le Cantique des Cantiques. La psychologie ecclésiastique, encore lourdement grevée par la honte, s'oppose à l'application de cette véritable « loi de liberté » dont parle Jacques, à cette « Agapè » dont parle Paul : « Hommes, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église... » D'un amour eucharistique. Le Christ-époux nourrit son épouse l'Église de sa propre chair : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... » C'est d'une épouse-vierge dont le Christ est l'époux.

A vrai dire, serait-il vraiment utile que l'Église définisse dogmatiquement ce qu'est le péché originel, le péché de génération ? Peut-elle le définir autrement que par les hommes qui la composent et qui, malgré la lumière fulgurante de la foi restent prisonnier des ténèbres du monde ? C'est pourquoi il est illusoire, je pense, d'attendre la victoire de la Foi d'un décret du Magistère, qui ne viendra jamais, ou qui, lorsqu'il viendra, arrivera le dernier, lorsque la victoire aura été effectivement acquise par un certain nombre de pionniers qui se seront lancés, comme à l'aventure dans la voie royale de la sexualité virginale, en laissant à Dieu le Père le soin de sanctifier son Nom dans le sanctuaire très saint fermé par sa main. L'Apocalypse en effet ne prévoit pas de victoire collective en ce domaine. Elle parle au

singulier. Et le Seigneur lui-même, c'est bien à chaque personne au singulier qu'il adresse son appel pour l'inviter à tenter en toute autonomie de conscience le combat de la foi. Nous lisons en effet dans Ap.2/7 : « C'est à celui qui vaincra que je donnerai à manger de l'arbre de la vie planté au Paradis de Dieu ».

« Celui qui vaincra... » Qui sera-t-il ? Le chrétien instruit de la Foi et qui aura l'audace d'en tirer toutes les conséquences pratique, toutes les applications pratiques. Mais il vaincra qui ? Il n'y a pas de complément d'objet direct. Il ne peut y avoir de victoire qu'au terme d'un combat. Mais quel sera l'Adversaire dans ce combat ?... Il y a plusieurs adversaires, et je crois en voir trois.

Le premier est le vieil homme que nous portons en nous-mêmes, en fonction de notre conditionnement terrestre. Sur ce point la spiritualité chrétienne a déjà remporté beaucoup de victoires partielles, puisque très nombreux sont les Saints, connus ou inconnus, qui ont pratiqué héroïquement les vertus évangéliques, dans un parfait renoncement à eux-mêmes, et qui sont arrivés, effectivement, à une grande ressemblance avec Jésus-Christ, sans que l'on puisse dire, toutefois, qu'ils aient atteint la plénitude de son âge. Ils ont travaillé au niveau des « vertus » théologiques et morales. Mais nous, maintenant, c'est au niveau de la psychologie qu'il convient de travailler, sans négliger ce qui fut acquis par nos aînés. Et nous précisons à nouveau que c'est contre les complexes de peur et de honte issus du péché de génération qu'il nous faut retrouver un état d'âme serein et sain, par le moyen d'un regard simple et purifié qui fait que le corps tout entier « n'ayant plus aucune partie ténébreuse », nous éclairera « comme une lampe brillant de tout son éclat » (Lc.11/34-36) ; une lampe faisant resplendir sous nos regards émerveillés tous les Mystères de la Foi, qui se trouvent effectivement inscrits dans le corps de l'homme et de la femme. La psychologie des profondeurs étant ainsi achevée par le moyen de la Foi intégrale et lucide, assurément une grande partie de la victoire sera acquise, car c'est à cause de la ténèbre psychologique que notre Adversaire garde prise sur nous.

C'est en effet en deuxième lieu, contre l'Adversaire qu'il convient de diriger les coups de notre lutte spirituelle. Cet adversaire est Satan, menteur et homicide dès l'origine, qui, pour garder l'empire de la mort sur les royaumes de ce monde, se fait servir par de nombreux Anges déchus, parmi lesquels sont assurément de très grands Anges puisque Paul les désigne sous les noms de « Puissances », « Dominations », « régisseurs de ce monde de ténèbres ». Ici, pour ce combat spirituel dirigé contre les Anges déchus et pervers, qui entretiennent le pacte diabolique et conduisent la chair humaine à la mort et à la corruption, Paul a donné les règles dans le ch.6 de l'Ep. aux Eph. Texte important, qu'il convient de relire et dont le sens général est le suivant : pour être assuré de la victoire contre un ennemi plus puissant que nous, il convient de lutter avec « l'armure de Dieu », notamment le « glaive de la Parole » et le « bouclier de la Foi », etc... Les seuls arguments humains ne peuvent rien contre un tel ennemi. Et même la psychanalyse la plus poussée ne le dérange pas. C'est la relation à Dieu de la créature humaine, se rapprochant de son Créateur par la prière de charité qui le repousse. Et lorsque le chrétien transforme sa psychologie, non pas avec des procédés scientifiques, mais avec la Parole de Dieu lue avec la règle de la Foi et l'assistance du Saint-Esprit, alors là, Satan est contraint de lâcher prise. (Voir notre Traité de l'amour, Livre VIII : le Combat pour la vie où cette question du combat spirituel est traitée).

Enfin l'Écriture nous informe à la fin du ch.3 de la Genèse, que Dieu « disposa à l'entrée du Paradis des chérubins à l'épée tournoyante » pour « garder le chemin de l'Arbre de la vie ». Qui sont ces chérubins. Les chérubins sont de très grands Anges, plus élevés encore que les Puissances et les Dominations. Rien ne nous porte à croire que ces chérubins étaient des Anges déchus – bien au contraire, ils obéissent à Dieu. Auquel cas, nous serions ramenés à cette deuxième phase du combat spirituel dont je viens de parler. L'épée flamboyante et tournoyante symbolise la mort. On peut donc

croire que ce sont des Anges délégués par Dieu pour appliquer sa sentence, et cela par le « ministère de la condamnation », c'est-à-dire par la Loi. Paul dit en effet que la Loi a été confiée au ministère des Anges, et qu'elle est la force du péché, donc de la mort. Paroles énigmatiques, certes, mais si l'on entre dans la cohérence de la Révélation divine, elles se comprennent aisément. Tant que l'homme reste prévaricateur et n'entre pas dans l'obéissance au Dessein de Dieu, il est nécessaire en effet qu'il subisse la sentence de la mort. Les chérubins sont donc en quelque sorte les gardiens de l'ordre biopsychologique du péché - l'expérimentation du bien et du mal - que l'homme a choisi. Jacob le patriarche, nous dit l'Écriture, a lutté toute une nuit contre l'Ange de Dieu. Mais il n'a pas remporté contre lui la pleine victoire, sinon il serait revenu à la Pensée première de Dieu et à l'Arbre de la vie. Or l'Écriture nous raconte que Jacob a remporté effectivement une grande victoire en se réconciliant avec son frère Ésaü, du moins jusqu'à un certain point, pour éviter le carnage. Mais malheureusement, ce même patriarche Jacob, après avoir obtenu la naissance miraculeuse de Joseph, a voulu un « fils de sa droite », en Rachel, et Rachel est morte dans l'enfantement du « fils de sa douleur », de ce Benjamin, à Bethléem, ce Benjamin qui est devenu « un loup qui déchire » (Gen.49/27). Sur le point de la génération, Jacob est donc resté tributaire de la « connaissance du bien et du mal », et il a pleuré amèrement Rachel d'abord, et ensuite Joseph qu'il croyait mort par le fait du mensonge de ses frères.

« Celui qui vaincra, je lui donnerai de l'Arbre de la vie... » C'est le Christ qui parle, le Christ glorieux. Celui donc qui, par une foi parfaite, aura triomphé de lui-même d'abord pour acquérir une psychologie saine et sainte, qui ensuite aura remporté la victoire sur les Chérubins qui la gardent avec leur épée tournoyante. A vrai dire, c'est le Christ qui leur demandera alors de s'écarter, puisque le texte de l'Apocalypse dit : « Je lui donnerai... » Le texte ne dit pas : « Il prendra ». C'est donc le Christ qui permet cette entrée, ce libre accès au Paradis. Qu'est-ce que cela signifie ? Les Chérubins sont les gardiens de la Loi, qui régit l'ordre biopsychologique du péché. C'est donc l'économie de la Loi « force du péché », qui se brise en quelque sorte pour un tel homme, tout comme se brise le cocon pour que le papillon puisse s'envoler pour la liberté. Et cela est tout autre chose qu'un simple déplacement de l'obligation morale, comme on peut le penser d'abord, en ce sens que celui qui est libéré par le Christ voit clairement le sens et les limites de la Loi ancienne, étant devenu capable de la transcender par la charité. C'est beaucoup plus profond. C'est la vie impérissable qui naît en un tel homme, et tout son être et son organisme commencent à être transformés par le Corps glorieux du Christ. Ce n'est plus seulement au niveau juridique ou moral qu'il est sauvé, c'est au niveau ontologique et organique. « L'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts » opère en lui, transforme et « vivifie son corps qui était conditionné pour la mort », en vue de le « conditionner pour la vie » et l'acheminer à la gloire de l'assomption.

Nous voici donc ramenés en quelque sorte au « commencement ». C'est consolant, c'est une indication que nous sommes bien dans la Vérité. C'est là en effet ce que Jésus demandait à ses disciples, de « revenir au commencement ». Il disait souvent pour mettre ses contradicteurs dans leur tort : « Au commencement il n'en était pas ainsi... » Et selon un logion de l'Évangile de St. Thomas, alors que ses disciples l'interrogeaient sur la « fin », il leur dit : « Pourquoi m'interrogez-vous sur la fin alors que nous n'êtes même pas dans le commencement ? Soyez d'abord dans le commencement, et vous serez aussi dans la fin, et vous ne connaîtrez pas la mort ».

Or à ce « commencement » où nous parvenons, nous sommes devant les deux « arbres », dont Jésus nous dit souvent dans l'Évangile : « Vous connaîtrez l'arbre à son fruit ». Ces deux Arbres sont : l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, et l'Arbre de la vie. Le premier nous le connaissons depuis plus de six mille ans ; nous en avons goûté à chaque génération les fruits amers. Nous avons six mille ans d'expérience de la mort. Il est donc temps, comme dit saint Paul, « de nous réveiller et de sortir du

sommeil ». Or nous sommes bien certains maintenant que cet arbre qui porte un fruit de mort est la génération charnelle qui transgresse l'alliance virginale : c'est donc la sexualité génitale.

Qu'est-ce donc que l'Arbre de la Vie ? C'est assurément une sexualité non génitale. Mais ce n'est pas une technique sexuelle. C'est tout autre chose. C'est l'Ordre de l'Amour vrai et oblatif qui, dans la lumière de la Foi use positivement du corps comme du Sacrement vivant des Mystères invisibles du Dieu vivant, dans lesquels se trouve la vie impérissable. Le corps alors, la sexualité virginale, respectueuse de l'Alliance virginale, devient comme dit Paul, « un instrument en vue de la sanctification », et au terme de cette sanctification se trouve la vie éternelle et impérissable (Rom.6/13, 19).

Certes, la conscience chrétienne a parfois senti, dans les temps passés, que le péché qui provoque la mort était lié à la sexualité génitale. Il faudrait être aveugle ou insensé pour ne pas s'en apercevoir. Mais je veux parler ici de cette sensibilité toute particulière des saints et des âmes d'élite, qui souvent, avec une certaine prudence, il faut le dire, se sont délibérément écartés de tout usage de la sexualité, parfaitement conscients qu'ils étaient, qu'il y avait là une « voie glissante » – lubrique – un danger de mort. Cette abstention était une condition nécessaire pour atteindre la vie, mais non pas suffisante.

Il était bon de poser le vœu de virginité pour condamner (comme dit le Pontifical) la conduite dépravée de ce monde ; mais si la virginité reste solitaire et stérile, sans amour et sans espérance de vie, bloquée elle aussi sous la sentence de la mort, elle n'aboutit pas. Les Apôtres d'ailleurs n'ont jamais prescrit la séparation des sexes. Tout au contraire : saint Paul a posé comme axiome au fondement même de la société chrétienne : « Dans le Christ, pas de femme sans homme, pas d'homme sans femme ». Il fait ainsi écho au principe posé par le Seigneur, en commentaire de la première Parole de l'Écriture définissant la nature humaine : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ». On peut objecter que le Christ Jésus est resté « célibataire » - dans la mesure où ce mot a un sens pour la société judaïque de son temps... C'est vrai, mais le Christ est venu « en fils » nous dit l'Épître aux Hébreux, pour nous rendre la filiation par rapport au Père, en « commençant par le commencement », pour nous faire la démonstration de la Vérité au Principe, au point de départ de l'être humain. Comme cette dernière démonstration n'a pas été reçue, puisqu'il fut condamné parce qu'il se disait « fils de Dieu », il n'a pas eu le temps de nous dire la suite. « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter encore... » Et d'ailleurs plusieurs femmes étaient dans l'intimité du Seigneur, notamment Marie-Madeleine, qui fut tout à fait privilégiée par ses entretiens et son apparition glorieuse le matin de Pâques. En outre, Jésus s'est opposé non seulement au péché qui entraîne la mort mais à l'ordre social et familial qui découle du péché. Manifestement il a été une force de contestation de la famille : « Celui qui ne hait pas son père, sa mère... ne peut pas être mon disciple ». Non pas haïr les personnes, bien sûr, mais la génération charnelle. Sur ce point nul doute que le Christ est un « scandale ». Mais en invitant ainsi son disciple à sortir de l'ordre de la loi matrimoniale, il lui annonce le « centuple ». C'est donc qu'il y a un autre « Ordre », infiniment meilleur, mais qui ne dépend plus de la sexualité génitale.

Ainsi le vœu de virginité qui fut comme le ressort d'action de l'Église jusqu'à nos jours est bien une étape indispensable pour opérer le passage de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal à l'Arbre de la vie, de la sexualité génitale à la sexualité virginale. La morale sexuelle des temps passés, du moins depuis le monachisme du 3^{ème} siècle n'a été pratiquement qu'une somme d'interdits. Mais il est bien évident que la vie ne peut pas dépendre uniquement d'interdits. Le premier commandement donné à l'homme au Paradis n'est pas un interdit, mais un précepte éminemment positif : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin », y compris l'Arbre de la vie. Et de même le précepte apostolique rappelé ci-dessous : « Faites de vos membres = de votre sexualité, des instruments de justice en vue

de la justification », ce n'est pas un interdit, mais l'indication d'un usage positif de la sexualité. On a tenu compte pendant près de 20 siècles de vie d'Église, uniquement de l'interdit. Il serait temps sans doute de voir les choses avec plus d'objectivité, moins de complexes, et dans un « Amen » confiant, dans une acceptation loyale de l'œuvre de Dieu dans ce corps humain qui reste et demeure, malgré ses misères présentes, le véritable Sacrement de l'intelligence et de l'amour. Il est bien évident que c'est la sexualité virginale qui est chantée dans le Cantique des Cantiques (voir notre étude). Et le vieux texte de Salomon si éminemment poétique, prend tout son sens dans les perspectives des Noces eucharistiques du Seigneur Christ avec son Épouse l'Église, Épouse vierge. C'est alors que peut se réaliser dans la créature humaine faite mâle et femelle cette plénitude trinitaire, marquée par cette parole si forte de l'Écriture que Jésus rappelle dans son enseignement : « Ils seront deux en une seule chair ».

Or le Cantique des Cantiques prend son sens plénier dans la perspective des Noces eucharistiques du Christ et de l'Église, comme aussi de ces Noces inaugurales de l'Union hypostatique, c'est-à-dire de l'Union du Verbe de Dieu avec la Nature humaine, Union qui s'est opérée le jour de l'Annonciation dans le « lieu de l'Alliance », dans cette « Arche d'Alliance » dans cette « Tente de réunion », dans ce « tabernacle de la Présence », qu'était l'Utérus de Marie. Tous les auteurs chrétiens ont profondément senti cela, et souvent avec une émotion poétique extrême ; et souvent, élevés qu'ils étaient dans la contemplation de ces si hauts mystères ils ont négligé le sens littéral du Cantique de Salomon qui parle d'abord au sens obvie et direct de l'amour de l'homme et de la femme, et des délicieuses caresses et étreintes, qu'ils sont appelés à se donner l'un à l'autre pour témoigner et sacramentaliser leur communion et leur unité. Oui, c'est d'abord au sens obvie et littéral que le Cantique est inspiré, comme toute l'Écriture. Nous devons nous en réjouir, et non point nous scandaliser comme beaucoup l'ont été. Car avant même que Dieu est entrepris de sauver l'homme, en prenant lui-même la nature humaine dans le sein de Marie, avant qu'il ait donné son corps en nourriture à l'Église fidèle, la Création initiale de Dieu est sainte, et c'est à elle qu'il faut revenir, en faisant abstraction – autant que possible – de toutes les générations de péché qui nous ont précédés et qui n'ont pas manqué de la profaner et de l'altérer. Toute la pédagogie de l'Écriture, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, nous amène en effet à considérer non pas les ouvrages « des mains des hommes », qui ne sont que des idoles dangereuses, mais les « ouvrages des mains de Dieu », où s'exprime sa Sagesse, sa Puissance, sa Vérité et sa Sainteté. Or le plus haut et le plus grand de ces ouvrages est sans contredit le corps de l'homme, que le Christ nous invite à considérer avec un regard purifié et simple (Lc.11/34-36). Et retenons aussi la parole que le Souverain Juge adressera aux Élus, lorsque l'Histoire aura toute entière révélé les Dessesins de Dieu : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde ». (Mt.25/24). Car selon l'enseignement de l'Épître aux Hébreux : « Les œuvres de Dieu sont achevées dès l'origine ».

Alors finalement cette grande victoire de la Foi, tout d'abord contre les troubles de notre propre mentalité charnelle, contre Satan ensuite et les régisseurs de ce monde de ténèbres, et enfin contre les Chérubins qui gardent le chemin de l'Arbre de la vie, gardiens de l'ordre biopsychologique de ce monde, cette grande victoire de la Foi consisterait tout simplement à dire « Amen » à l'œuvre de Dieu ? Je veux dire à son ouvrage matériel et corporel, expliqué par la Révélation du Verbe de Dieu fait chair ? Sans aucun doute. Il ne peut y avoir d'autre victoire, ni d'autre bonheur pour la créature humaine que de rejoindre exactement la Pensée de Dieu inscrite en son œuvre. C'est ce que le psalmiste demandait déjà instamment pour lui-même et pour ceux qui entreraient dans sa prière : « Ce sont tes mains, ô Dieu, qui m'ont façonné, ouvre-moi l'intelligence, et je comprendrai ton témoignage. »

L'Évangile est donc, en définitive, la simplicité même ? C'est évident. Il ne peut en être autrement, puisqu'il est accessible aux gens les plus simples : « Je te rends grâce ô Dieu, Père,

Souverain du Ciel et de la Terre, de ce que tu as caché ces choses aux prudents et aux habiles, et de ce que tu les as révélées aux petits. Telle fut Père ta volonté... » L'Évangile consiste à penser que Dieu a fait la femme vierge pour lui procurer la gloire d'une maternité transcendante par rapport à toutes les femelles des espèces animales. Il a formé l'homme pour être « mâle » c'est-à-dire, selon l'étymologie de ce mot en hébreu, pour « se souvenir » et transmettre à la femme la Vérité, tout en étant pour elle un médiateur de vie dans un amour respectueux de l'Arche d'Alliance, c'est-à-dire de la fermeture de son Sein par l'hymen. C'est ainsi que la créature humaine, mâle et femelle, est appelée à un culte, non pas symbolique, mais « en esprit et en vérité », qui soit une véritable adoration du Père pour la sanctification de son Nom. Culte en Esprit, tout d'abord parce qu'il est intelligent, comprenant le sens sacramentel du corps, mais aussi parce qu'il est inspiré par l'Esprit-Saint de Dieu. Il est aussi en « vérité » parce qu'il est éminemment concret et corporel et parfaitement logique avec la Foi révélée par Celui qui est la Vérité même, Jésus-Christ. C'est ainsi que la créature humaine, associée au Verbe et à l'Esprit, peut enfin sanctifier le Nom du Père et devenir son Royaume.

Fin du chapitre 17

Épilogue

Était-ce la peine d'écrire tant de pages pour démontrer une chose si simple ? Sans doute. Non pas qu'elle puisse être expliquée jamais mieux que l'Évangile ne le fait dans son admirable simplicité. Mais parce que l'esprit humain, enténébra par plusieurs millénaires de péché, est devenu tortueux et retors ; il faut le poursuivre dans le dédale de ses objections toujours renaissantes, jusqu'à ce qu'enfin il soit éclairé par la Vérité et dise « Amen », cet « Amen qui le sauvera. Les philosophies et les morales ont tellement bien rationalisé et légitimé l'erreur du comportement charnel, qu'il faut un grand travail pour délier en celui qui lit, les raisonnements qui l'illusionnent sur sa propre justice. Comme la voie virginale n'a produit qu'un seul fruit de Justice, le Premier-né de toute créature, et que nous attendons encore les autres, et ce « plus petit dans le Royaume qui sera plus grand que Jean », la Vérité qui est en Jésus se heurte à l'immensité de ce flot impétueux de la convoitise généralisée qui n'engendre que pour la mort. La masse démocratique est impressionnante, tout autant que ces 200 millions de guerriers qui envahiront Jérusalem. Comment une telle multitude, dirigée obstinément dans le même sens, aurait-elle tort ? Elle a tort par le fait même qu'elle se rue à la perdition et qu'elle disparaît dans la corruption cadavérique. Seul contre tous les fils d'Adam proliférant en progression géométrique, le Christ-Jésus a raison, car il a vaincu la mort, cette mort qu'il a assumée dans son immolation volontaire. Seule la Vierge Marie a raison, parce qu'elle a échappé au piège de la mort. C'est en effet dans la victoire sur la mort du Christ, et de la Vierge Marie que nous avons la preuve réelle et concrète de la vérité de l'Évangile face à la multiplicité envahissante et toujours renouvelée de l'erreur charnelle.

Le prophète Isaïe qui prévoyait les souffrances du Sauveur, s'interrogeait anxieusement : « Sa génération, disait-il, qui osera la raconter ? » Et n'est-il pas vrai que si l'on oppose aux générations de péché la Justice de la génération du Christ-Jésus, on dresse devant la conscience des hommes, un signe de contradiction insupportable. Et de fait, ils l'ont cloué sur la Croix parce qu'ils ne pouvaient plus le voir, ni l'entendre, ni le sentir. On suscite alors la plus grande controverse, la plus grande bataille qui se puisse imaginer. Et le témoin d'une telle génération sainte de Christ-Jésus, qui prend entièrement parti pour elle, au point de renier son père et sa mère - ce genre de génération - au point de mettre le monde entier dans son tort par l'augmentation incoercible de l'Esprit-Saint, un tel témoin doit logiquement s'attendre à être crucifié avec le Seigneur. N'est-ce pas ce qu'il promettait lui-même à ceux qui prétendaient devenir ses disciples : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix... » ?

Fin de l'ouvrage

Table des matières

Argument - La promesse de Jésus-Christ est-elle valable ?	p.1
Chapitre 1 - Le sens du mot « Évangile »	p.2
Chapitre 2 - Le mot « Évangile » dans les livres de Mt. et Mc	p.5
Chapitre 3 - Le mot « Évangile » dans les écrits des Apôtres	p.16
Chapitre 4 - le mot « Évangéliser » dans le Nouveau Testament	p.42
Chapitre 5 - La « BONNE NOUVELLE »	p.58
Chapitre 6 – La sentence « Tu mourras de mort »	p.64
Chapitre 7 – « Le salaire du péché, c'est la mort »	p.72
Chapitre 8 – Le péché de génération	p.79
Chapitre 9 – Calculs	p.88
Chapitre 10 – Les deux genèses	p.95
Chapitre 11 – La nécessité de la naissance d'En Haut	p.105
Chapitre 12 – L'Évangile essentiel	p.113
Chapitre 13 – L'application pratique de la Foi	p.124
Chapitre 14 – L'acceptation du corps et l'amour virginal	p.139
Chapitre 15 – Le Concile de Jérusalem	p.151
Chapitre 16 – La règle de la Foi et le réalisme catholique	p.166
Chapitre 17 – La victoire de la Foi	p.184
Épilogue	p.202